







57 R45 ✓

12^{n°}i

Powell 113

~~A. S. P.~~
~~113~~







ATV
4458

VOYAGE D'ESPAGNE,

Contenant entre plusieurs particularitez

DE CE ROYAUME,

Trois Discours Politiques sur les
affaires du Protecteur d'Angleterre, la
Reine de Suede, & du Duc de Lorraine.

Reven Corrigé & Augmenté
Sur le M. S.

avec

Une relation de l'estat & Gouvernement
de cette Monarchie; & une relation particu-
liere de Madrid.



L. D. D. V.
A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, 1666.

Lu. B.

VOYAGE
D'ESPAGNE.

Contenant toute l'histoire par-
ticulière

de ce ROYAUME.

Trois Discours l'histoire des
affaires du Procureur d'Andalousie
depuis son origine, et de son
établissement.

Par M. de ...
1700

Le Roy de France, de l'ill. & de son
autorité, de son pouvoir, de son
autorité, de son pouvoir, de son
autorité.



Paris chez M. de ...
1700

TABLE des CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

- D**E PART DE L'AUTHEUR. Son dessein & sa maniere d'écrire. Description de saint Jean de Luz, & de la Riviere de Bidasson. Misere du pays des Basques & de la Langue qu'on y parle. p. I
- II.** Passage de l'Autheur à Iron. Description de S. Sebastien, de son Port & de sa Rade. Cause de l'exil du Marquis de sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en 1652. Qualitez, charges & inclinations du Baron de Battenille. 6
- III.** Incommodité des Voyageurs en Espagne. Misere des Hostelleries, & leur salleté agreablement décrite. Mauvais giste de l'Autheur & de sa compagnie. Passage du Mont S. Andrien. Situation de Vittoria. 11
- IV.** Arrivée de l'Autheur à Burgos. Description de cette Ville. Civilité d'un Marchand. Difficulté de l'Autheur à s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux personnes en cette Langue. Chasteau de Lerma. 16
- V.** Arrivée de l'Autheur à Madrid. Pourquoi les François sont appelez Gauaches. De la Maison du Roy. De ses Hallebardiers ou Gardes du Corps. Prisons superbes. Les Espagnols mauvais Comédiens. 23
- VI.** De l'humeur des Espagnols. Qu'ils sont moins fiers que leur mine le Monstre. En quelle estime sont les Comtes de Castiglio, Pigneranda & d'Ognate. Avantages des Grands. Insolence des Artisans. Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie. Austerité Espagnole. Suite des occupations du Roy. De quelle façon on presente les Requestes & Memoires à

- sa Majesté, & de quelle sorte elle y répond.* 31
- VII. *Don Luis de Haro, heritier des biens & de la faveur de son Oncle. Estats des deux Castilles, Demandes du Roy à ces Estats. Grandes dépenses qu'il fait au dedans de son Royaume. Confiscation à son profit sur des Religieux. Dépense excessive pour un Pont. Rallerye sur ce Pont. Inclinations du Prince d'Espagne. Sa maladie & sa mort, imputée à la negligence de Don Pedro d'Arragon* 37
- VIII. *Disgrace du Comte Duc d'Oliverarez. Ses adresses, & ses artifices. La Reine le détruit dans l'esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoi Don Luis se contente du rang de Favorary. Traits d'esprit du Duc de Villa Medina. Son amour indiscret. Effets de cet amour.* 45
- IX. *Les Espagnols ne dependent que pour leurs Maistresses. Profusion de l'Admiral de Castille. Effronterie des Courtisanes. Les femmes d'honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une fille de joye. Historiette lascive d'une autre Courtisane. Maniere dont ces vertueuses vont au Cours. Effets de la jalousie excessive des Espagnols. Traitement cruel des maris à leurs femmes en Andalousie. Du Cours & de la façon que les gens de qualité y paroissent. Plaisante consommation qui se fait chaque soir dans les grands logis.* 49
- X. *Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs femmes sont reçues chez la Reine. Du droit de Mayorazgo. Que c'est un moyen aux Gentilshommes pour se moquer de leurs creanciers. Des Ordres de Chevalerie. Des divers Conseils du Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de son absolu pouvoir. Les*
Trai-

DES CHAPITRES.

Traitans en Espagne entreprennent les levées des gens de guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du Roy. 54

XI. *Qu'il est difficile aux Espagnols de conserver des Troupes en Catalogne. La guerre leur est tres-sensible dans cette Province. La découverte des Indes, & l'expulsion des Maures ruineuses à l'Espagne. Philippe II. détruisit l'authorité des Nobles. Coup de politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre leur puissance. Emplois éloignez, & manimens des finances recherchés par les gens de qualité. Richesses craintives. Trésors hardis. Taxe à aisez à Madrid, levée avec rigueur. Le Comte de Pigneranda puissant en biens. Cherté du vin aux Indes. Pourquoi il est deffendu d'y planter des vignes. Deperissement du commerce des Indes. Raison de ce deperissement. Moyen dont les Marchands se servent pour frustrer le Roy de ses droits sur l'or & l'argent qui en vient.* 60

XII. *De la politique & de l'humeur Espagnole. Du sequestre des biens des Genoïs, fait par les Espagnols en l'année 1654. Maniere dont ce differend fut accommodé. Les Espagnols ne se fient qu'aux naturels de leurs pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Necessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy. De l'habillement Espagnol. Particularitez de la taille & de l'ajustement des personnes. Raison pour laquelle les Espagnols se boutonnent à rebours.* 73

XIII. *De la feste du Cours du mois de May. Train des gens de qualité lors qu'ils s'y promient. Pourquoi les cochers ne s'assient plus sur le devant du carrosse. Pourquoi tous les carrosses sont atelez de mules. Le grand usage des mules domageable à l'Espagne.*

T A B L E.

Detail des galanteries de cette feste du Cours. Maniere dont les Courtisanes & leurs Amans y paroissent, & plusieurs particularitez curieuses de cette rejouissance publique. Coûtume surprenante pratiquée dans le Cours, de tirer les rideaux des carresses & de se cacher quand le Roy passe. 82

XIV. *Description de la Maison Royale d'Aranjuez, & des jardins, statues, fontaines & autres embellissemens de ce lieu. Asnes d'une grandeur excessive, & d'un prix considerable.* 87

XV. *Maniere dont la Reine est servie à table par ses Dames, & par ses Meniñes. Qui sont ces Meniñes. Les femmes fardées avec excez. Particularitez de la Cour & suite de la Reine, & de l'ajustement des Dames. Sa Majesté sort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura ou marque de Taureaux.* 94

XVI. *Description de l'Escorial, & des Peintures, Statues, Tombeaux des Roys, & autres curiositez de ce lieu.* 101

XVII. *Description de la Feste ou course de Taureaux avec toutes les particularitez de cette rejouissance publique. Plaisante entrée dans la place, d'un Champion aussi ridicule que sa monture. En quoy consiste l'ordinaire de cette Feste. Hardiesse du Bouffon de D. Luis de Haro. Bravoure d'un paysan monté sur un Asne. Que ce divertissement est sanguinaire.* 109

XVIII. *Procession de la Feste-Dieu. Marche du Roy, de ses Conseils, & autres personnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appelé la Tarasca. Terreur panique causée par les Geans*

DES CHAPITRES.

Geans de carton crus Diabls par des Muletiers. De la representation des Autes ou Comedies spirituelles.

118

XIX. *L'hoste de l'Autheur fraudant les Fermiers du Roy, est surpris par les Alguazils. La Justice forte à craindre en Espagne. Le proces. de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indiens. Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres. Particularitez du trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Provinces. L'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouvriers Estrangers pour suppléer à ce deffaut des naturels.*

125

XX. *Droit du Roy sur les maisons de Madrid. Subtilité de l'air de cette Ville. Bonté de ses eaux. Reglement de police. Lumiere deffenduë dans les rues pendant la nuit. Les grands Seigneurs se font servir à genoux. Dom Luis del Haro se fait rendre cet honneur par Christoval, & par Dom Fernando de Contreras. Le Roy monte seul ses chevaux. Bastards des Roys n'entrent jamais dans Madrid. Raison de cette Coustume. Les Espagnols tres jaloux dans les matieres d'honneur, & dans leurs amours.*

134

XXI. *Faloufies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs de Fiesque & de Mogeron. Caprices, ajustemens, & bizarreries des filles de joye. Des Cantoñeras ou putains de carre-four.*

140

XXII. *Entreprise du Duc de Lorraine pour se sauver de Toledo. Son dessein decouvert. Raisonnemens &*

dis-

T A B L E.

- Discours politiques sur la detention, & sur l'humeur & la conduite de ce Prince.* 144
- XXIII.** *Discours & raisonnemens politiques sur les desseins de Cromwel, & sur l'Estat des affaires des Royaumes de France, d'Angleterre, & d'Espagne, pendant les années 1654. & 1655.* 153
- XXIV.** *L'Auteur rapporte les maximes principales de deux écrits composez en Castillan, où sont représentées les necessitez de l'Espagne, & les abus qui s'y commettent avec les moyens d'y pourvoir.* 177
- XXV.** *Visite de l'Auteur & de ceux de sa Compagnie au Comte de Pigneranda. Eloge de ce Comte.* 188
- XXVI.** *Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne. L'Auteur & ceux de sa compagnie obtiennent audience de Dom Luis de Haro. Modestie de ce premier Ministre. De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy. Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes. Ses occupations & son grand attachement au service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son esprit comparé à celui de son predecesseur. Son entretien avec l'Auteur & les personnes de sa compagnie. Sa bonté excessive. Sa conduite comparée avec celle d'Olivarrez son Oncle. Comparaison de la faveur de Pitu & de l'autre. Discours de Dom Luis au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Luis.* 195
- XXVII.** *Remarques sur le Ministère de Dom Luis de Haro. Il devoit tascher de faire la Paix avec la France, lorsqu'elle estoit en guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour racher leur*

DES CHAPITRES.

leur défiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour réduire les Napolitains. 209

XXVIII. Raisons qui porterent le Conseil d'Espagne à envoyer un Ambassadeur à la Reyne de Suede. Effet de cette Ambassade. Pimentel continué Ambassadeur apres l'abdication de cette Reyne. Examen de cette continuation. Discours sur l'abdication de sa Majesté. Son successeur aussi bon Politique que grand Capitaine. Jaloussie de la Reyne contre luy apres qu'il fut élu. Sa conduite extraordinaire luy causé des inquietudes extrêmes. Ses occupations sérieuses. Ses plaisirs. Ingratitude d'un Ecrivain. Dégoust des Senateurs & du peuple contre la Reyne. Raisons & motifs de son abdication. Elle mesprise son sexe & ne se fait servir que par des hommes. Son habillement. Son désir extrême de voir le Prince de Condé, changé tout d'un coup en froideur. Honneurs excessifs qu'elle rend à l'Archiduc. Le Prince de Condé resolu de ne la point voir. Les Espagnols de concert avec elle contre ce Prince. Il les mesprise aussi bien qu'elle. Raisonnemens sur l'attachement des Espagnols à cette Reyne. Sa complaisance pour eux. Sa bonté pour Pimentel. Pronostique sur la fin des Héros. 219

XXIX. Des Ambassadeurs, Residens, & Agens de Princes estrangers qui se trouvoient à Madrid, lorsque l'Autheur y estoit, & de ce qu'ils y negocioient pour les interêts de leurs Maîtres. Le Comte de Fiesque Agent du Prince de Condé. Maladie de ce

T A B L E

Comte. Sa generosité. Ses occupations. Fâcheux estat où son mal l'avoit reduit. Son train. Ses appointemens. Le sieur de Mazerolles, Agent du mesme Prince. Ses belles qualitez. Sa maladie. Son train deffrayé par le Roy. Qui estoit le sieur de Trincars. Le sieur de saint Agolin premier Envoyé de ce Prince. Sa maladie, & l'extravagance de ses Medecins. Son tombeau. Ambassadeurs du grand Duc de Florence. Les interets de ce Prince l'obligent d'en entretenir un près du Roy Catholique. Ambassadeur de Venise. Ses belles qualitez. Son entretien avec l'Auteur, & ceux de sa compagnie, sur des matieres de curiosité & d'Estat.

237

Suite du precedent Chapitre.

Le Comte Lambert Ambassadeur de l'Empereur. Sa taille & sa mine. Il est comparé avec son Predecesseur. Un agent du Roy de Dannemark. Un Envoyé du Landgrave d'Armstadt, & ce qu'il negocioit pour son Maistre. Le Nonce du Pape. Difficulté sur la reception de son Successeur. Depart de la Duchesse de Mantouë pour s'en retourner dans le Milanéz. Sa naissance & ses Conseils donnez aux Espagnols, pendant sa Regence de Portugal mespriséz.

250

XXX. Qualitez d'un Gentilhomme avec lequel l'Auteur avoit fait amitié à Florence. Danger où ce Gentilhomme se vit exposé allant en Espagne. Bon traitement qu'on luy fit à Majorque. Rencontre de deux Bandes de Voyageurs. Leur resolution de partir d'Espagne. Arrivée à Madrid d'une autre troupe de Voyageurs. Accueil qu'on leur fait à la Cour. Leur dessein de faire le tour d'Espagne. Civilitez reciproques.

L'Au-

DES CHAPITRES.

- L' *Authheur* & les personnes de sa compagnie se disposent à partir pour s'en retourner. Leur départ. Leur passage à *Alcala* & autres lieux de leur route. Maniere de ferrer les chevaux en *Espagne*. 256
- XXXI.** Passage de l' *Authheur* à *Arcos*. Il y est arresté avec sa compagnie par les *Fermiers* de la *Doüanne*. Copie de son passeport. Avanie des *Doüanniers*. Ils depechent à *Madrid* pour la justifier. L' *Authheur* y retourne en poste pour faire ses plaintes au *Roy*. Les postes d' *Espagne* bien montées, & peu cournées. Diverses particularitez des Postes. Arrivée de l' *Authheur* à *Madrid*. 265
- XXXII.** Sollicitations de l' *Authheur*, pour avoir raison des *Doüanniers* d' *Arcos*. Effet de ses sollicitations. Prerogatives de la charge de *President* de *Castille*. Maniere dont s'expedient les affaires au *Conseil* du *Roy*. Copie d'un passeport autentique, & d'une lettre de cachet de sa *Majesté Catholique*, au *Vice-Roy* d' *Arragon*. *Dom Luis* écrit à *Dom Juan* d' *Austriche*, en faveur de l' *Authheur*, & de ceux de sa compagnie. Sa Lettre. L' *Authheur* va remercier *Dom Luis*, & prend congé de luy. Il rend les mesmes civilitéz au *Comte* de *Pigneranda*. Copie d'une Lettre de ce *Comte*. Il part de *Madrid* avec un *Alguazil* & un *Ecrivain*. L' *Alcalde* d' *Arcos* refuse de se rendre prisonnier. Les autres *Doüanniers* rendent toutes les hardes saisies. 274
- XXXIII.** L' *Authheur* & ceux de sa compagnie partent d' *Arcos*. *Eriza*, *Texa*, & *Catalajud*, Villes d' *Arragon*. *Lorenzo Gracian Infanzon*, *Authheur* moderne. Sa maniere d'écrire. *Lastañosa* aussi *Authheur* moderne. Son cabinet. L' *Authheur* arrive à *Sarragosse*. Description de cette Ville. Le *Duc* de *Mantleon* *Vice-Roy* d' *Arragon*. Raisons pour lesquelles les *Espagnols* luy ont donné cet *Employ*. 293
- XXXIV.** Grande autorité du *Chef* de la *Justice* du *Royaume* d' *Arragon*, appelé *el Justicia*. Remarques sur les droits & privileges de ce *Royaume*. *Estrange Serment* des *Arragonois* à leur *Roy*. La *Loy* qui ordonnoit ce *Serment*, abolie par *Dom Pedro el Puñal*. Beau privilege des *Arragonois* qui subsiste encore. Deux *Juges* accusés en vertu de ce privilege. Le *Roy* les protege. Ils sont exilés & leurs biens confisqués. Grand bruit dans le *Royaume* pour la conserva-

TABLE DES CHAPITRES.

tion de ses privilèges. Pourquoi les Juges de ce Royaume tremblent quand ils jugent. Le proces fait au Juge dans l'Arragon pour un Arrest injuste, n'empesche pas l'execution du mesme Arrest. 300

XXXV. Differente maniere de trancher la Teste par devant & par derriere à Sarragosse. Particularitez de ceste Ville. De l'humeur des Arragonois. Leur pays n'a jamais manqué de grands hommes. Qualitez de Ferdinand. Il aspirat à la Monarchie universelle. D'un Arragonois qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne. La guerre de ceste Province a esté avantageuse à l'Arragon. Preparatifs ridicules de ceux de Sarragosse pour la prise d'Arras. 307

XXXVI. L'Authent par de Sarragosse. Plaisant equipage d'un voyageur Espagnol, qui conte à l'Authent & aux personnes de sa compagnie, trois galanteries du Duc d'Osse Vice-Roy de Naples. Applications que font les Espagnols des differentes pointes, & traits de l'Esprit à quelques uns de leurs Roys. Liberalité de Philippe II. Tude la Ville de Navarre, habitée par des Volens & par des Bandits. L'Authent rapporte ce qui estoit arrivé au Cardinal de Retz, en passant par ceste Ville. Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols, que le siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'estre mieux traité en traversant leur pays. 315

XXXVII. Arrivée de l'Authent à Pampelone. Description de ceste Ville. Il visite le Vice-Roy de Navarre. Description de la Citadelle. Moulin à bras merveilleux. L'Authent & ceux de sa compagnie, vont remercier le Vice-Roy du bon accueil qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy. Bassesse du Capitaine de ses Gardes, pour avoir des gans. Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre. L'inclination que conservent les Navarrois, de retourner sous la domination de leur Prince legitime, les garrant de subsides. L'Authent passe la plaine de Roncevaux. Il raille agreablement sur les traditions des bonnes gens du pays. Montagne de Roncevaux, la plus haute des Pyrenées. 326

XXXVIII. Conclusion de cet Ouvrage, par une comparaison admirable de l'Espagne avec la France, & de l'humeur des Espagnols avec celle des François. 339



VOYAGE
D'ESPAGNE,
CURIEUX,
HISTORIQUE,
ET POLITIQUE.

DEPART DE L'AUTHEUR.
Son dessein & sa maniere d'écrire. Description de saint Jean de Luz, & de la Riviere de Bidassoa. Misere du pays des Basques & de la Langue qu'on y parle.

CHAPITRE PREMIER.

A Nostre sortie d'Italie, l'an mil six cent cinquante-quatre, nous devions passer en Espagne, mais parce que Monsieur de avoit resolu que Monsieur de son second fils feroit le Voyage, & qu'il nous avoit ordonné de l'attendre à Montpellier où il luy avoit commandé de se rendre, de la maison d'un Gentilhomme de Xaintonge,

A

où

où il avoit esté quelques mois, nous fûmes obligé de l'y attendre. Il ne nous y joignit qu'à la fin du mois de Decembre. La rigueur de la saison nous fit résoudre à y passer l'hiver, & de remettre nostre voyage au commencement du Printemps; mais parce qu'au mois de Mars, il fait déjà beau en Languedoc, nous en partîmes le sixième. Je ne m'amuseray pas à décrire tout ce que nous vîmes dans cette agreable Province, ny à raconter tout ce que nous en apprîmes de considerable, en la traversant presque d'un bout à l'autre, non plus qu'à parler de la Guyenne par où nous passâmes, ny de Bayonne où nous prîmes nos mesures pour sortir de France. Comme nous ne fîmes cette traite que pour aller en Espagne, je luy réservay toute ma curiosité, & je ne commençay à charger mes tablettes de remarques, que lors que je fus sur la frontiere de ce Royaume. Pour ne pas oublier quantité de particularitez que j'y ay apprises, du pays, des mœurs, du gouvernement, & de l'estat present de cette imperieuse Nation qui l'habite; je veux faire icy un extrait de tout ce que j'ay couché sur divers broüillons, pendant nostre séjour à Madrid. Il faudroit que je démêlasse la confusion mesme, si je voulois y apporter quelque ordre. Tout y paroistra de la façon que je l'ay veu & que je l'ay appris, & s'il y a souvent des repetitions, c'est que je n'entreprends pas un ouvrage lié,

& que je veux laisser courir ma Relation, selon les objets, les lieux, les temps, les personnes, les compagnies, les entretiens, & les reflexions qui se font présentées à mon esprit. Roulant sur tant de matieres, & non seulement sur ce qui j'ay veu, & qui nous est arrivé, mais aussi sur tout ce que j'ay ouï, & dont j'ay tasché de m'informer le mieux qu'il m'a esté possible. Ce ne sera pas merveille, s'il y a des endroits, où je diray peut-estre des mensonges sans mentir, & d'autres où j'erreray sans croire de faillir; mais ne destinant cét écrit qu'à ceux qui en ont veu jetter les fondemens & assembler les matieres, & qu'à nous servir des memoires, d'une partie de cette vie que nous employons depuis six ans, à étudier le monde en la vraie & grande escole, qui est le voyage; les méprises & les bevueës qui s'y trouveront, & que j'ay commises, ou qui m'ont esté données, seront des taches qui ne paroistront pas, & dont nous pourrons nous défaire à mesme temps que nous les reconnoissons. Que si par hazard il tomboit entre les mains de quelques autres, ils en pourront prendre le certain & le fort, & laisser le douteux & le foible, sans se prendre à moy de ce qui n'est pas escrit pour eux. Cependant j'ay tasché de ne pecher par moy-mesme ou par autrui, que le moins qu'il se pouvoit, & ce que je marquois le soir, selon les divers objets & les diverses compagnies que j'avois veuës le

jour, je le repassois le lendemain, pour m'en enquerir des personnes que je croyois me pouvoir détromper, si j'avois esté mal informé, & me donner de meilleures lumieres, si celles que j'avois eues n'estoient pas legitimes. Suivant cette methode, j'ay satis-fait bien ou mal à la curiosité que j'avois de connoistre chez soy cette altiere & prudente Nation, qui n'en sort gueres que pour commander aux autres, & en assurer l'obeissance à son Roy, par des Garnisons & des Colonies qu'il envoie aux places qu'il tient au vieux & nouveau Monde, & par le moyen des Gouvernemens & des Magistratures qu'il luy donne, exclusivemēt à tous ceux des pays où il les distribuē.

Estant resolu d'y entrer du costé de S. Sebastien qui est le plus aisé, pour le faire avec plus de sēuretē, nous fūmes coucher au dernier Bourg de France qui se nomme *S. Jean de Luz*. Comme il fait tout le commerce d'entre ces deux Frontieres, il vaut une bonne Ville, car il est grand, vaste, riche & bien basty. On estime fort les matelots, qu'on en tire pour la pesche des moruēs & des Balaines. Nous y trouvasmes des Flamans qui en avoient loiiē une cinquantaine pour les employer aux Terres-neuves. On commence à s'appercevoir dès Bayonne, que l'humeur de ces peuples tient un peu de celle de ses Voisins, & qu'ils sont rogues & peu communicatifs avec l'Estranger; les femmes y marchent couvertes de leurs cotillons qu'el-

qu'elles se jettent sur la teste & découvrent leurs fesses, pour cacher leurs joües. Nous n'avions le lendemain à faire que deux lieües pour estre dans les terres du Roy d'Espagne, & nous découvrimus d'assez loin Fontarbie, qui est une forteresse sur l'embouchure du Bidassoa, qui est un Fleuve ou plustost un Torrent qui sépare les deux Royumes. Il est assez large à l'endroit où on le passe, qui est marécageux, & qui se grossit & se diminuë par le flux & le reflux. Quand il est bas, il est guayable en beaucoup d'endroits. Sur son bord est Andaye, petit bourg ou village, qui est vis à vis de Fontarbie, & n'en est séparé que par l'eau du Bidassoa. Il faut aller chercher la barque plus haut, nous eusmes de la peine à la trouver, n'ayant pas pris le chemin droit par la Poste, à cause que le Maistre fait ce qu'il peut pour jouër quelque mauvais tour à ceux qui voyagent sur leurs chevaux. Les droits de la Barque sont à moitié aux François, & à moitié aux Espagnols. Ceux-la, tirent le paiement quand on passe en Espagne, & ceux-cy le touchent de ceux qui vont en France, mais de tous les deux costez on rançonne également le passager. Il y a autant de communication sur cette Frontiere que s'il n'y avoit point de guerre entre les deux Nations, aussi n'a t'elle pas besoin qu'elle s'y fist, car la desolation y seroit aussi-tost universelle. C'est un pays pauvre & montagneux,

gneux, où il ne croist que du fer, tant ce qu'en tient la France, que ce que l'Espagnol en possède, & qui en est la plus grande partie. Il se nomme *Biscaye*. On y parle une Langue qui n'est entendue que de ceux du pays, aussi est elle si pauvre, qu'un mesme mot signifie plusieurs choses, & qu'elle ne peut par cette raison estre receuë dans le commerce; on ne l'écrit point, & les petits enfans apprennent à l'escole le Castillan ou le François, selon le Roy auquel ils sont Sujets.

Passage de l'Auteur à Iron, description de S. Sebastien, de son Port & de sa Rade. Cause de l'exil du Marquis de Sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en 1653. Qualitez, charges & inclinations du Baron de Batteuille.

CHAPITRE II.

C'Est une surprise bien grande que dès qu'on est au delà du Bidassoa, on n'est plus entendu si l'on ne parle Espagnol, au lieu qu'un moment auparavant on s'aydoit du François. Apres avoir fait un demy quart de lieuë, on trouve Iron, premier bourg appartenant au Roy d'Espagne; on ne demande ny passeport ny raison de ce qu'on y vient faire, & on eust dit qu'il n'y avoit aucune guerre ny défiance. L'Alcalde vent seule-

gneux, où il ne croist que du fer, tant ce qu'en tient la France, que ce que l'Espagnol en possède, & qui en est la plus grande partie. Il se nomme *Biscaye*. On y parle une Langue qui n'est entendue que de ceux du pays, aussi est elle si pauvre, qu'un mesme mot signifie plusieurs choses, & qu'elle ne peut par cette raison estre receue dans le commerce; on ne l'écrit point, & les petits enfans apprennent à l'escole le Castillan ou le François, selon le Roy auquel ils sont Sujets.

Passage de l'Auteur à Iron, description de S. Sebastian, de son Port & de sa Rade. Cause de l'exil du Marquis de Sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en 1653. Qualitez, charges & inclinations du Baron de Batteville.

CHAPITRE II.

C'Est une surprise bien grande que dès qu'on est au delà du Bidassoa, on n'est plus entendu si l'on ne parle Espagnol, au lieu qu'un moment auparavant on s'aydoit du François. Apres avoir fait un demy quart de lieuë, on trouve Iron, premier bourg appartenant au Roy d'Espagne; on ne demande ny passeport ny raison de ce qu'on y vient faire, & on eust dit qu'il n'y avoit aucune guerre ny défiance. L'Alcalde vent seule-

seulement demander deux reaux, comme un droit qui luy est deub; mais au retour, & lors que l'on veut passer en France, on n'en use pas avec cette mesme retenuë. On nous traitta au logis de la Poste, de mesme que nous l'avions esté en Italie sur le chemin de Naples, & encore plus maigrement. De petits plats remplis de petits morceaux, nous faisoient desesperer de pouvoir nous rassasier, mais il en vint assez pour nous contenter; car on sert plat apres plat. Quand il fallut payer on nous écorcha, & nous fusmes contraints de donner quatre escus pour un repas qui n'en valoit pas un, Au travers de beaucoup de Montagnes qui font un chemin assez incommode & pierreux, nous allasmes ce mesme soir coucher à S. Sebastien, on en est auprès sans le voir, y ayant une grande butte de sable qui le couvre; quand on l'a passée, on voit cette Ville au pied d'une montagne qui la deffend de la Mer, bien que presque des deux costez elle l'embrace de ses ondes qu'elle pousse assez avant pour y former un port: Mais pour y assurer les Vaisseaux, on y a fait un reduit ou forme de bassin, où ils viennent à costé de la Ville, & au pied de la montagne qui les couvre du vent & de la tempeste, bien qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils y puissent estre maltraitez par l'orage, on nous dit qu'il s'estoit neantmoins veu des temps si étranges qu'ils avoient fracassé jusques aux Navires qui

estoit à l'ancre dans le Port. Il est vray que ceux qui y entrent ne sont pas des plus grands, car il n'y a de l'eau que pour les barques & les chaloupes. Les Vaisseaux de guerre se tiennent au Passage qui est un autre port ou plage à un quart de lieuë de cette Ville, tirant vers Fontarabie, c'est où le Roy d'Espagne tient son Esquadre de Vaisseaux dans la mer Oceanne, elle n'est pas à present en fort bon estat. Elle revint de Bordeaux assez delabrée, & on ne travaille point à la raccommoder faute d'argent.

Au devant de S. Sebastien, on void sur le sable un grand Vaisseau commencé, & qui devoit servir d'Admiral, ce seroit un beau bastiment s'il estoit achevé, on nous apprit qu'il est en cét Estat depuis long-temps, & qu'on y a dépensé plus de millions qu'il n'en faloit pour une douzaine de telles fabriques, mais que ceux qui les ont dépensez ont profité de la meilleure partie.

*Bil-
bas.
Le
Mar-
quis de
Sainte
Croix,
Gene-
ral de
l'Ar-
mee
Nava-
le d'Es-
pagne.*

Bilbao, & Sainct Sebastien sont les principaux Ports que tient le Roy d'Espagne en la Mer Oceanne. On parle encore de *la Corsu-gna*, qui est celuy où se tient trop long-temps le Marquis de Sainte Croix, pendant que Bordeaux estoit sur le point de se remettre sous l'obeissance de son Roy, s'il ne le secouroit. Il ne pouvoit choisir un lieu plus propre pour le rafraichissement de sa flotte, puisqu'il n'y a point d'endroit en toute cette coste, où il croisse plus de citrons & d'oranges. Aussi s'en

s'en fait il un grand trafic en France , aux Pays-bas, & en Angleterre. S'il y eust plus de contentement qu'il n'en eust eu à combatre Monsieur de Vandomme , il le paye chèrement , car il est en prison depuis son retour d'un si bel exploit. Saint Sebastien est situé dans un pays fort petit qu'on nomme *Guipuscoa*, le commerce y attire beaucoup de monde , bien que ce ne soit qu'une petite ville , elle est fort ramassée & extrêmement peuplée , plusieurs familles demeurent en une mesme maison , & un ar chand estrangier est contraint d'y loger chez un bourgeois , ne pouvant tenir maison entiere. Il y a quantité de Flamans qui sont obligez d'y vivre de cette façon. Ce qui a introduit cette coûtume , c'est qu'au commencement qu'ils y ont trafiqué , ils ont donné par liberalité & pure gratification , un pour cent à leur hoste , de toutes les marchandises qu'ils vendoient. Et pour se conserver ce profit, ils ont fait cet ordre qui a causé un procez à quelques - uns d'eux, qui ne le veulent pas observer. Ce qui me plaît davantage de cette ville , est que les ruës y sont larges , fort droites & tres - bien pavées d'une pierre qui est comme celle de Florence. Le principal revenu de tout ce pays, se tire de quelques mines de fer. Il y en a de si riches, & d'un métal si pur, qu'elles en peuvent fournir toute l'Europe. Les laines de la vieille Castille s'y embarquent aussi en bon nombre de sacs & de balles, qu'en envo-

Droits des Bourgeois de S. Sebastien, sur les Marchands étrangers.

Le Baron de Batteville.

yent les Marchands de divers lieux. Le Baron de Batteville, Gentilhomme Francois, en est Gouverneur, & de tout le Guipuscoa. Il s'y tient à present, & bien qu'il ait rendu de bons services à l'Espagne, & particulièrement dans les troubles de Guyenne, & qu'il ait si bien pris l'humeur Espagnole, qu'il en a comme oublié sa Langue & son pays; on ne laisse pas de luy envier beaucoup cet employ auquel est joint celuy de General des Vaisseaux. Nous le fûmes voir, & il nous receut assez bien, mais il ne nous rendit point la visite, & nous en partîmes sans luy dire adieu. Nous y sejournaîmes près de trois jours, & y passâmes les Festes de Pasques. Nous avions esté recommandez à un fort honneste Marchand, qui l'apredinée, nous mena à un Convent de Religieuses où nous ouïsîmes une pitoyable Musique. Un Bourdelois qui est au Baron de Bateville, connoissant quelques-unes de ces chastes renfermées, leur fut parler apres la Musique, & elles le prierent de nous mener à leur parloir, souhaitant de nous voir & de nous entretenir. Mais comme nous n'entendions point encore la Langue, nous nous en excusâmes. Leur Convent est sur une hauteur d'où l'on peut fort bien battre la ville qui est vis à vis, & le Chasteau ou Citadelle qui est sur le haut de la montagne, au pied de laquelle est la ville, sert plutôt de guerite pour la découverte, que de défense à cette Place.

Incommodité des Voyageurs en Espagne. Misere des Hostelleries, & leur salleté agréablement décrite. Mauvais giste de l'Auteur & de sa Compagnie. Passage du Mont S. Adrien. Situation de Vittoria.

C H A P I T R E III.

LE Mardy apres Pasques, ayant esté traitez par nostre Marchand, nous nous mîmes en chemin pour nous rendre à Madrid, & faire quatrevingt-quatre lievès d'une traite. Nous ne passâmes qu'un pays sec & montueux, & nous nous apperçûmes que nous traversions le sommet des Pyrénées de ce costé-là, qui fendent presque l'Espagne, comme l'Apennin, l'Italie. Il nous falut bien-tost apprendre à voyager à la mode du pays, qui est d'aller acheter en divers lieux ce que l'on veut manger. Nous avions sejourné à S. Sebastien, en partie pour nous y pourvoir d'un *Moço de mular*, c'est à dire d'un valet ou Voiturin, pour nous guider jusques à Madrid, & qui eut soin d'acheter nos vivres, & d'en porter la provision. On nous demanda quarante escus pour le voyage d'un de ces faquins, & comme nous vîmes qu'ils estoient si chers, nous nous resolûmes à n'en point prendre, & à nous guider nous mesmes par nostre industrie. Tellement que ce fut moy qui fis par tout le *Moço de mular*. Voicy en quoy

confifte la charge , & de la façon que l'on vit en Espagne. Dès qu'on est arrivé à l'Hostellerie, on demande s'il y a des lits, & apres s'en estre pourveu , il faut ou donner la viande crüe que l'on porte, à cuire, ou bien en aller acheter à la boucherie. Si l'on trouve quelque chapon, poule ou perdrix , on tafche de s'en accommoder. On nous disoit que de ces derniers animaux , nous en mangerions quantité, & de bien plus gras & grands & de meilleur goût que ceux de France , mais nous n'en avons jamais trouvé qu'un , qui de plus n'avoit pas tous ces avantages. Le meilleur est de porter de la viande dans ses besâces , & d'acheter & faire provision de ce que l'on trouve au lieu où l'on est , pour le lendemain. Lorsque l'on est à la taverne , il faut aller acheter , pain , vin & œufs , car tout cela est en party , & il n'est permis qu'à ceux qui en ont affermé le droit d'en vendre. L'impofit y est si grand , que l'on paye au Roy pour un œuf , un *quarto* ; qui vaut deux liards , tellement que presque dans toute la Castille un œuf couste un fol. C'est une pitié de voir ces tavernes, on a assez disné quand on en a veu la salleté. La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu , sous un grand tuyau ou cheminée , d'où regorge la fumée avec une telle épaisseur , que souvent on croit estre dans quelque renardiere , d'où l'on veut faire sortir la beste qui s'y retire. Une femme ou un homme qui ressemblent à des

gueux

Chapon
d'Esp.
guc.

Misere
des Ho-
stelle-
ries.

gueux poutilleux & couverts de haillons, vous mesurent le vin qu'ils tirent d'une peau de bouc ou de pourceau, dans lequel ils le tiennent & qui leur sert de cave & de tonneau. Souvent il sent la peau & la poix à pleine gorge, & le meilleur vin devient un breuvage désagréable. Le blanc est une liqueur ardente, & qui ressemble à de l'eau de vie. Mais il ne porte point son eau, & pour peu qu'on y en mette, il devient insipide & sans force. Tout ce que je viens de dire montre qu'on est assez mal en Espagne; mais je puis bien assurer que nous ne l'avons pas tant esté, que je l'avois bien crû; sur tout dans la Biscaye, bien que ce soit un pays plus maigre, & moins fertile que la Castille. Il est vray qu'estant Frontiere, il n'est pas tant chargé de subsides, & que le peuple y est plus libre. Aussi trouve-t'on quelque chose dans les logis, mais on le fait payer au double. A une journée & demie de S. Sebastien, il nous falut passer une assez grande Montagne, qu'on nomme le Mont S. Adrien. *Mont S. Adrien* Elle n'est pas des plus rudes ny des plus affreuses, mais ce que j'y trouve de remarquable, est qu'au haut il y a comme une creste au dos du rocher, qui empesche absolument de la passer, & que la nature sembloit avoir mise pour une separation fixe & insurmontable, entre la Biscaye & la vieille Castille. Aussi a-t'il falu en ouvrir le passage à force de marteaux, de ciseaux, ou de mines;

nes ; car on a percé le rocher , & on marche trente ou quarente pas dans l'ouverture qu'on y a faite. Il ya une maison qu'on y a bastie, qui ne peut manquer d'estre bien couverte, puis qu'elle l'est, par une si grande masse de rocher. Ayant franchy ce merveilleux passage, on déceend dans la vieille Castille, où l'on trouve un peu plus de plaine, bien que la fertilité n'en soit gueres plus grande. Nous cûmes ce jòur là autant de peine que nous en avions eu au passage du Mont S. Godard, la nuit nous ayant surpris au milieu de la descente, & pour surcroit de malheur, nous ne trouvâmes pas où loger au premier village. Ce qui nous vint fort mal, car un de nos chevaux estoit deferré des deux pieds de devant. Il falut neantmoins aller chercher gîte en un autre miserable lieu, où nous fûmes conduits par l'hoste mesme, qui n'avoit que du pain & du vin à nous donner & deux lits, dont les linceuls & les matelas ne nous obligerent point à quitter nos habits. Nous commençâmes dès lors à estre dans le plus fin de l'Espagne, puisque nous nous trouvions dans la vieille Castille, où est Valladolid, qui a servy longtemps de siege aux Roys. Tout le pays n'est que sable & petits tertres peu fertiles, qui souvent sont entrecoupez par des montagnes chaperonnées de rochers. On trouve de temps en temps de bonnes plaines, & des valées qui fournissent aux habitans les denrées

rées nécessaires pour leur entretien. Mais en nulle part je n'ay veu une terre moins diversifiée par des jardinages. Je ne sçay si c'est que le terroir n'y est pas propre, ou que les habitans ne font pas assez laborieux pour en prendre le soin. En approchant de Vittoria, qui est la premiere ville de Castille, nous traversâmes la plus jolie plaine & la mieux cultivée que nous ayons rencontrée. Cette petite ville est située au bout de cette plaine, & à ce que nous vîmes elle est assez agreable. Nous nous y reposâmes un demy jour, tant pour faire ferrer nos chevaux, que pour rendre une lettre que nous avions au Maistre de la Douïanne, de qui nous esperions avoir les adresses nécessaires, pour suivre seurement nostre chemin. On parloit de voleurs, & au delà de Burgos, on avoit tout fraîchement commis un grand vol. Cette lettre nous vint fort à propos, car jusqu'icy, on ne nous avoit rien dit, ny pour nos hardes, ny pour nos chevaux; mais on nous assura que si nous eussions seulement passé la porte sans avoir pris un billet de la Douïanne, tout nous auroit esté confisqué; heureusement pour nous, la lettre que nous avions à donner, s'adressoit à celuy qui est le Fermier du Roy pour tous ses droits. Dès qu'il l'eut receuë, il nous visita, & non seulement il nous fit avoir un bon passeport, mais de plus, il nous regala de vin, de chapons, & de langues de bœuf; ces presens nous servirent bien

en chemin, car en ayant garny nos besaces, nous y eufmes recours en cas de necessité. La civilité de cét Espagnol nous plût infiniment, & nous fit à tous juger que sa Nation est plus genereuse que l'Italienne, bien qu'elles soient également interessées, & aussi peu communicatives l'une que l'autre.

Arrivée de l'Autheur à Burgos. Description de cette ville. Civilité d'un Marchand. Difficulté de l'Autheur à s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux personnes en cette Langue. Chasteau de Lerma.

C H A P I T R E IV.

LE premier Avril, nous fûmes disner à *Miranda*, coucher à *Panarbo*, & le lendemain nous en fîmes autant à *Birbiesca*, & à *Monasterio de Rodillas*. Le 3^{me}. jour du mesme mois, nous arrivâmes à *Burgos*, qui est la principale ville de Castille, & si considerable dans les estats des deux Castilles, qu'elle y possède le premier rang, bien que *Tolède* le luy dispute. Nous n'avions point esté incommodé du chaud depuis nostre départ, mais je vous assure que nous le fûmes beaucoup ce jour là du froid. Il faisoit une bise si cruelle, qu'elle geloit tout, & mesme nous trouvâmes de la glace en beaucoup d'endroits. Aussi *Burgos* est la plus froide villed'Espagne, estant située au pied d'une assez grande montagne. Elle a esté

en chemin , car en ayant garny nos besaces , nous y eufmes recours en cas de necessité. La civilité de cét Espagnol nous plût infiniment , & nous fit à tous juger que sa Nation est plus genereuse que l'Italienne, bien qu'elles soient également interessées , & aussi peu communicatives l'une que l'autre.

Arrivée de l' Auteur à Burgos. Description de cette ville. Civilité d'un Marchand. Difficulté de l' Auteur à s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux personnes en cette Langue. Chasteau de Lerma.

C H A P I T R E IV.

LE premier Avril , nous fûmes disner à *Miranda*, coucher à *Panarbo*, & le lendemain nous en fîmes autant à *Birbiesca* , & à *Monasterio de Rodillas*. Le 3^{me}. jour du mesme mois, nous arrivâmes à *Burgos*, qui est la principale ville de Castille, & si considerable dans les estats des deux Castilles, qu'elle y possède le premier rang, bien que *Tolède* le luy dispute. Nous n'avions point esté incommodé du chaud depuis nostre départ , mais je vous assure que nous le fûmes beaucoup ce jour là du froid. Il faisoit une bise si cruelle , qu'elle geloit tout , & mesme nous trouvasmes de la glace en beaucoup d'endroits. Aussi *Burgos* est la plus froide villed'Espagne, estant située au pied d'une assez grande montagne. Elle a
esté

esté autrefois fort marchande, mais depuis peu, elle a presque perdu tout son commerce. Elle n'est pas fort grande, mais ce qu'on y voit de plus beau; est l'Eglise & l'Archevesché, qui pour l'Espagne font des Chefs-d'œuvre, car on y bastit généralement assez mal, en des endroits par pauvreté, en d'autres faute de pierre & de chaux, ce qui fait que par tout & à Madrid même, on voit beaucoup de maisons de terre. Et ceux qui y bastissent le mieux le font avec de la brique, qu'ils lient avec de la terre au lieu de chaux. Un autre ornement de *Burgos*, est un Pont large & fort commode, qui va du fauxbourg à la ville. On tient que ses habitans parlent le meilleur Castillan de toute l'Espagne. Il est certain que de son territoire il sort de tres bons Soldats, & que le Roy n'a gueres d'endroits d'où il en tire plus. Nous y receûmes une civilité toute extraordinaire d'un Marchand pour qui nous avions une lettre du Douanier de *Victoria*. Il ne se mit pas seulement en peine de nous faire trouver compagnie pour Madrid à cause du danger des voleurs; mais de plus voyant que nous estions en un logis où nous serions maltraitez. Il nous mena faire un tour par la Ville, & nous conduisit chez soy, où il nous donna à dîner avec beaucoup de franchise, qui valoit mieux que tout ce qu'il mist sur la table. On ne sert que phat apres plat, & on commence par la coupe qui est un peu de bouillon, avec deux ou trois pe-

Civilité
d'un
Marchand.

Ordre
du ser-
vice de
table.

tites tranches de pain. On sert à chacun une petite coupe ou écuelle de terre faite en forme de gobelet, le poivre & le safran rehaussent si fort le goût de la menestre que l'on a peine à la manger. C'estoit un Samedi, & comme l'on mange en ce pays, ce jour là, les foyes, les cœurs, les poulmons, les pieds, la queue & la teste des bestes, nous fûmes servis de quelques uns de ces mets. Enfin nous le fûmes beaucoup mieux que si nous eussions deü courir les tavernes pour nous acheter de quoy manger. De plus il nous défraya de si bonne grace, que nous fûmes surpris, car avec beaucoup de liberté, il nous mena dans la chambre, où estoit mis le couvert, & où sa femme estoit au lit malade de la fièvre quarte. Ce jour là je fis tres suer ma memoire, pour en tirer tous les mots espagnols, qui pouvoient y estre cachez depuis que nous l'estudions à Florence; & dés que je rencontrois quelque terme de civilité, je le repetois si souvent, qu'on voyoit bien que j'estois en grande disette de complimens. Monsieur de P. disoit de fois à autre quelque mot, & Monsieur de S. se teut toujours. Tellement que tout le faix de l'entretien tomboit sur moy, qui ne m'en pouvois gueres bien démêler, sur tout quand la femme commença à luy parler de son lit. Je ne sçavois si je devois la traiter de *Vuestra merced*, ou de *Vuestra señoria*, & j'estois si embarrassé,

Difficulté de l'Auteur à s'exprimer en Espagnol.

fé, que souvent croyant que le premier ne convenoit qu'aux hommes, j'en rougissois comme d'un grand peché, & je me repre- nois aussi-tôt en disant le second, qui ne se donne qu'aux personnes de qualité, car *Vuestra merced*, est icy de tout genre, & y est si commun, que les palfreniers & les gueux s'en honnoient l'un autre. Mon re- fuge fut de boire à sa guerison, en disant *Se- nora a la saludite . . .* (J'hesitay en cét en- droit ne sçachant de quel mot me servir, & je crois que je me servis de tous deux *qué Dios le dia prompta guarison.*) Je ne sçay si el- le m'entendit, car à present j'ay appris que ce dernier mot n'est pas espagnol. Mais je sçay bien que je commis une grande incivili- té, car je mis la main au chapeau, ce qu'on ne fait point icy quand on est à table. Apres nous estre mieux escrimés des dents que de la langue, il falut nous retirer, & à la façon du pays sortit le premier, car si l'on se bou- tonne icy à rebours, on y observe *L'introitus domini*, & *l'exitus alieni* d'une autre façon, & on dit que le Maistre sort le premier, pour en accompagnant l'estranger, le laisser der- riere soy toujours patron de la maison. J'ou- bliay de faire le compliment d'adieu à la femme. A nostre retour au logis où nous avions mis pied à terre, nous trouvâmes que la veuve chez laquelle nous estions lo- gez estoit yvre, surquoy je diray qu'en Al- lemagne je n'ay pas veu tant de femmes qui

*Cere-
monie
con-
traire
à celle
de
Frâce.*

se soulaffent, que j'en ay rencontray au deça de Pyrenées. Celle-cy n'a esté que la seconde, qui apres s'estre gorgées de vin qu'on envoie prendre à la taverne, s'en venoient piffer à l'escurie devant tous ceux qui y estoient. Nous fûmes voir avec nostre Marchand un Hospital, un Convent, & une Eglise, où il y avoit un Crucifix merveilleux à ce que l'on dit. Les Moines y attendent les passans avec un autre Crucifix d'argent avec lequel ils en cherchent, le presentant à baiser, & à mesme temps le plat pour recevoir l'aumône: comme nous n'estions gueres accoustumez à cette double action de porter les levres à un endroit, on l'on ne sçait qui a frotté son groin, & de mettre en mesme temps, la main à la bourse, mais chacun de nous la porta a detourner ce petit Dieu d'argent qu'on nous avoit deja mis sous le nez & voyant que nostre Marchand s'en scandalisoit, je luy demanday si c'estoit icy la coustume de presenter le Crucifix à baiser aux passans, & qu'en nostre pays on ne le presentoit point qu'à ceux qu'on alloit pendre on qui alloient mourir: Ainsi je sauvay nostre action qui ne leur paroissoit pas de bons Chrestiens, car le monde est icy encore plus scrypuleux & moins éclairé qu'en Italie; jusques là qu'en un endroit où nous ne saluions pas toutes les Croix, on nous cria que nous n'estions pas Chrestiens; mais si on vouloit les saluer, on auroit

auroit beaucoup à faire à cause de la grande quantité qu'il y en a, en mesme temps qu'on en découvre une, on en voit auprès une vintaine d'autres de diverses tailles. Chaque Eglise à une famille de ces croix qui sont plantées en diverses postures tout au tour & on les prendroit quelquefois pour une pallissade qui doit servir à les dessendre. Elles sont presque toutes de bois, & au lieu qu'en Allemagne, en France, & en Italie, on les voit avec un grand chapiteau, celles-cy n'ont point de bout où repose la teste du Crucifix. Tellement qu'on diroit qu'on à coupé la teste à toutes ces croix. En leurs images ils peignent les saints & Jesus Christ avec un visage d'espagnol. Et je m'attens de rencontrer en quelque endroit une Vierge qu'on aura habillée d'un vertugadin ou gardin fante on les voit icy aussy communs & aussy grands que les couverts des maisons. Bien que nous fussions presque resolu de coucher à *Burgos*, nous changeasmes d'avis presque aussi-tost que nous eûmes quitté nostre Marchand, sur ce qu'on nous dit que nous trouverions à trois lieues de cette ville un tres-bon logis; les valets estant allez promener penserent nous en empêcher l'execution. Car comme l'un d'eux estoit entré dans l'Eglise avec ses esperons, on luy ferma les portes pour en avoir de l'argent, de mesme qu'on nous voulut faire au Palais à Thoulouse, mais enfin il s'en tira &

& revint. Nous montâmes aussi-tôt à cheval, & dès que nous fûmes hors de la ville, nous manquâmes le grand chemin; un prestre qui nous en avertit nous assurant que c'estoit le mesme d'aller au lieu d'où il estoit, fit que nous le prîmes pour guide, mais nous fûmes tres-mal logez. Le lendemain avec la pluye & le froid, nous fûmes dîner à *Lerma*, & y sejournaâmes tout le reste du jour, y ayant trouvé une assez bonne maison. Monsieur P coucha au lit où avoit dormy le Duc de Lorraine, Nous fûmes voir la maison du Seigneur, qui passe pour la plus belle d'Espagne, apres l'Escorial. C'est un vaste bastiment, mais assez mal entendu, & qui n'est accompagné ny de jardin ny de plantage pour la promenade. Comme c'estoit le dimanche de *Quasimodo*, nous trouvâmes tous les Habitans du bourg qui y estoient assemblez, & beuvoient entr'eux dans une grande salle. Dès que nous y entraâmes, on vint fort civilement nous presenter à boire, & le *Corregidor*, qui est l'Officier du lieu, nous vint entretenir & nous fit voir quelques chambres de ce Palais.

Cla-
steau de
Lerma.

Arrivée de l'Auteur à Madrid. Pourquoi les François sont appelez Gavaches. De la Maison du Roy. De ses Hallebardiers ou Gardes du Corps. Prisons superbes. Les espagnols mauvais Comédiens.

CHAPITRE V.

Estant partis le cinquième du courant de *Lerma*, nous arrivâmes le neuvième à *Madrid*, où nous souhaitions avec passion d'estre, tant pour y jouyr de quelque repos, que pour passer dans un plus doux climat, car dans toute cette *Castille*, nous n'avions eu que froid, pluye & vent, & le pays y est si sauvage, que quand nous découvrions quelque endroit moins inculte, nous en approchions avec joye. Je ne vous sçaurois dire la quantité de pelerins François qui alloient ou qui venoient de saint Jacques en Galice. Ce sont eux qui font que les espagnols nous nomment *gavachos*, puisque c'est une marque qu'en France nous avons bien du monde & bien faincant, de venir ainsi border les chemins d'Espagne. L'ignorance, la gueuserie & la piperie du temps au fait de Religion, sont cause de ce desordre, & qu'il meurt en Espagne toutes les années, je ne sçay combien de pauvres pelerins, qui n'y sont pas receus comme en Italie, car icy ils n'ont dans les Hospitiaux que le couvert. Le plus joly bourg

*Pour-
quoy
les
Fran-
çois
sont ap-
pelez
gava-
ches.*

que

Aranda de Duero. que nous vîmes en chemin fut *Aranda de Duero*, où nous nous préparâmes pour passer le septième la Montagne de *Samosierra*, qui separe la vicille Castille d'avec la nouvelle, où est *Madrid*. On nomme ces passages *Puertos*, tout de mesme que si c'estoit quelque Riviere qu'on deust passer en bateau ou à gué, & au commencement nous y avons cité trompez, croyant que ce seroit quelque Torrent fascheux. Ce jour là nous eufmes pluye, grêle, neige & vent, & ne reconnûmes point que l'Espagne fût plus chaude que les autres pays; puisque nous nous sentions glacez en une saison si avancée, & au milieu des deux Castilles. On ne quitte les montagnes qu'à trois ou quatre lieues de *Madrid*, d'où l'on voit encore leurs sommets blancs. La plaine où elle est située, n'est pas fort égale, & l'on ne trouve qu'enfonceures de demy quart en demy quart de lieuë. Le terroir n'est garny d'aucun arbre; du costé que nous en approchâmes il est cultivé, mais il ne semble pas fort bon, n'estant que sable & terre legere, hormis quelques costeaux & quelques décentes, un peu de bois & beaucoup de pierres. Nous avions eu partout bon chemin, aussi dit-on que la mauvaise terre le produit, & quand nous demandions celuy de *Madrid* qui est droit & large, on nous disoit avec une rodomontade espagnole, que nous ne pouvions le demander, puisque c'estoit *El mayor camino que*

Rodomontade espagnole.

tenga el mundo, C'est à dire le plus grand chemin du monde.

Du costé que nous approchâmes de cette Ville, elle ne paroît pas beaucoup, mais de celuy où est le *Buen Retiro*, la veüe en est tout à fait agreable; elle n'est fermée d'aucunes murailles, les ruës en sont toutes larges, mais les plus puantes du monde. Ceux qui calculent bien toutes les immondices qu'on y jette, disent que l'on les parfume tous les jours de ce qui sort de plus de cent mille bassins. Le pavé est si rompu qu'il est encore pire que celuy de Poictiers, & les carrosses y sont si rudes, que de s'en servir en des lieux si inégaux, c'est se condamner à la rouë. Elle est d'une grandeur approchante de celle de Leiden ou d'Utrecht. Les maisons y sont extraordinairement cheres, aussi bien que toutes choses. On ne bastit que de brique & de terre, à cause qu'on n'a que peu de chaux, & que la pierre se doit tirer de sept lieues loin, c'est à dire d'auprès l'Escorial. Une maison qui passeroit pour chetive ailleurs, se vend icy des vingt & vingt-cinq mil escus. Quand un homme bâtit on tient qu'il a beaucoup d'argent en bourse. Ceux qui ont esté dans les Gouvernemens d'outremer, à leur retour abbatent leurs maisons & font des Palais, par où l'on voit qu'ils ont esté, ou Vice-Roys de Naples, ou Gouverneurs de Milan, ou Gouverneurs de Flandres. Ainsi cette Ville qui est nou-

Les
maisons
excessi-
vement
cheres
à Ma-
drid.

velle, & dont la plûpart n'a esté bastie qu'à la legere, & selon les moyens de ceux qui y vouloient habiter, s'embellit aujourd'huy, à mesure que la meilleure partie du revenu du Roy, vient à se repartir entre les mains de ceux qui l'administrent. *La plaza Mayor*, est

La grande place de Madrid.

fort belle, elle est un peu plus longue que large, & à tous les costez on voit des maisons uniformes, qui sont les plus hautes de *Madrid*. Elles sont toutes entourées de deux ou trois rangs de balcons pour servir aux spectacles des festes des Taureaux, qui sont les plus celebres ceremonies d'Espagne.

Festes ou courses des Taureaux.

C'est, à ce que l'on dit, un divertissement qui est resté des Maures, & qui tient beaucoup de la Barbarie ancienne. Il est tellement au goust de la Nation, que toutes les Villes ont leur Feste de cette nature, & ne croiroient pas avoir aucun bonheur, si elles manquoient à la solemniser. Le Roy n'oseroit s'absenter de celles de Madrid, sans que le peuple en murmurast. Son Palais est à un bout de la Ville sur une hauteur presque imperceptible; du costé par où l'on y va, il a la veüe sur une petite Riviere qui passe du costé où il n'y a point de maisons, & partage une petite vallée où l'on voit quelques plantages, par où il peut aller à la *Casa del campo*, qui est un chetif bastiment de plaisance, où il n'y a rien que quelques allées dans un bois. Sur ce ruisseau plûtoست que Riviere, Philippe II. fit bastir un pont fort grand & fort large, mais qui n'est

Casa del campo.

moüillé d'eau qu'en quelques arcades. Aussi crois-je qu'il a esté plütoſt fait pour paſſer plus commodemēt l'enfonceure de cette vallée, que pour ſervir de grand Pont à un petit ruiſſeau. Il n'y rien de magnifique en la maiſon du Roy, mais elle n'eſt pas non plus ſi chetive qu'on nous l'avoit représentée. Elle a au devant une tres-belle place, où elle ne feroit pas une laide façade, ſi le baſtiment en eſtoit un peu plus haut, & ſi une Tour qui y manque eſtoit achevée. On y voit deux cours carrées aſſez grandes, tous les Conſeils ſe tiennent dans le Palais, & le Roy peut aller en chacun des lieux où ils ſe tiennent, par des galleries ſocrettes. Cela fait qu'il y a toujours grand monde & grand bruit aux heures que leſdits Conſeils ſont aſſemblez. Au quartier du Roy, tout eſt tranquille, & perſonne ne remuē juſques à l'heure qu'il va à la Meſſe, qui eſt le temps auquel il le faut voir; alors on diſpoſe ſes Hallebardiers tout le long de la galerie où il doit paſſer; ils ſont compoſez d'Allemans, de Bourguignons & d'Eſpagnols; il y en peut avoir deux ou trois cens, qui portent tous la livrée jaune avec des bandes de velours rouge. Il n'y a point d'autres Gardes. Le Roy ſortant de ſon appartement, a devant ſoy, le Capitaine deſdites Gardes, & eſt ſuiuy d'une ou deux perſonnes. En paſſant au milieu de ces Hallebardiers, il reçoit les Requeſtes qu'on luy preſente de part & d'autre. Un jour qu'il al-

*De la
maïſon
du Roy.*

*Halle-
bar-
diers
du Roy
veſtus
de jau-
ne*

loit à sa Chapelle, nous voulûmes entrer devant luy afin de le mieux voir; mais l'Huissier qui estoit à la porte fit, comme un autre nous avoit fait à Ratisbone en pareille occasion, disant que les habillez de couleur ne pouvoient entrer. Il n'y a point de maison en cette Ville que je trouve plus belle que les Prisons, mais il n'y en a point où je voulusse moins habiter. C'est un bastiment massif, long & large, dont les fenestres sont bien treillisées de bons barreaux de fer, qui semblent y estre mis autant par ornement que pour la sureté; en effet outre qu'ils ne sont à petits quarreaux, & qu'ils sont beaucoup plus larges que ceux des grilles des Religieuses, ils sont dorez & façonnez avec art: tellement qu'on ne trouvera pas étrange que je m'y sois mépris, & que j'aye crû au commencement cette maison l'habitation de quelque Grand d'Espagne.

Tous conviennent qu'il n'y a point de Ville en Espagne, où il y ait tant de monde qu'en celle-cy, & il est aisé à le croire, puisque pour sa grandeur elle est fort bien peuplée; apres Paris je n'en ay veu aucune où il y ait tant de carrosses; on ne les voit attelez que de Mules, & il n'y a que le Roy & son grand Escuyer qui en fassent mettre plus de quatre. On n'y voit autre magnificence qu'un peu de dorures aux ferrures, & au dedans de l'Imperiale, la plûpart de ces maisons roulantes sont couvertes de toille cirée.

D'un

*Prisons
super-
bes.*

*Madrid
bien
peuplé.*

D'un costé de la Ville il y a le *Prado*, qui est Le Prado.
 une grande allée où l'on va ou Cours, &
 auprès duquel est un grand bastiment, mais
 assez bas, qui est une maison du Roy nom-
 mée le *Bien Retiro*. Le Duc d'Olivarez Le Duë Retiro.
 pendant son Ministère, dépensa beau-
 coup de millions pour une piece qui n'est
 pas grand' chose. Je n'en ay veu qu'une par-
 tie, & un endroit où l'on prepare une Co-
 medie en machines qui coûtera beaucoup, un
 Florentin en est l'Entrepreneur. Pour Co-
 medies ordinaires nous avons icy deux Thea-
 tres où l'on jouë tous les jous. Les Come-
 diens ne prennent pour eux, qu'environ un
 fol & demy pour personne, autant en don-
 ne-t'on pour l'Hospital, & apres pour mon-
 ter aux bancs, on donne environ deux fols,
 qui sont pour la Ville à qui appartiennent
 les Theatres; pour s'asscoir il en couste sept
 fols de France, tellement qu'en tout la
 Comedie couste près de quinze fols. Quant
 à la composition & aux sentimens qu'on y
 touche, je n'en sçauois rien dire de cer-
 tain, ma connoissance en la Langue n'al-
 lant pas encore si avant que j'entende la Poë-
 sie, où sont tousiours les façons de parler
 les plus figurées. La representation n'en vaut
 presque rien, car excepté quelques person-
 nages qui reüssissent, tout le reste n'a l'air, Les Es-
 ny le genie de vray Comedien. Ils ne jouent pagnols
 pas aux flambeaux, mais en plein jour, ce man-
 qui empesche que leurs Scenes ne paroissent vais Co-
 avec medies

avec éclat. Les habits des hommes ne sont ny riches, ny proportionnez aux fujets. Une Scene Romaine & Grecque, se represente avec des habits Espagnols. Toutes celles que j'ay veüs ne sont composées que de trois Actes qu'ils nomment *Jornadas*. On les commence par quelque Prologue en Musique, mais on chante si mal, que leur harmonie semble des cris de petits enfans. Aux Entr'actes il y a quelque peu de farce, quelque Ballet ou quelque intrigue particulière, ce qui est souvent le plus divertissant de toute la piece. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce divertissement, qu'à peine y peut on avoir place. Les plus honorables sont toujours prises par avance, & c'est une marque que l'oisiveté est excessive en ce pays, puisque dans Paris mesme où l'on ne joue pas tous les jours, on ne voit point tant d'empressement d'aller à la Comedie.

De l'humeur des Espagnols. Qu'ils sont moins fiers que leur mine le monstre. En quelle estime sont les Comtes de Castiglio, Pigneranda & d'Ognate. Avantages des Grands, insolence des Artisans, Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie. Austerité Espagnole. Suite des occupations du Roy. De quelle façon on presente les Requestes & Memoires à sa Majesté, & de quelle sorte elle y répond.

CHAPITRE VI.

AYANT rapporté assez exactement ce qui concerne le particulier des lieux que nous avons vus, je veux dire ce que j'ay remarqué en general de l'humeur des Espagnols & de leur gouvernement. On estime cette Nation fort rogue & fort fiere, mais au fonds, elle ne l'est pas tant Les Espagnols moins fiers qu'ils paroissent. qu'elle le semble; sa mine trompe sans doute, & quand on la frequente, on n'y trouve point tant de gloire qu'on se l'imagine, & l'on reconnoist que c'est un vice qui luy vient plutôt d'une fausse Morale, que d'un temperament insolent. Elle croit que c'est grandeur d'ame, que de paroître fanfaronne en ses gestes & en ses paroles. Et le mal Cause de la fierté Espagnole. est, que voyant fort peu les autres Nations, elle n'a pas moyen de s'appercevoir de ce défaut qui luy vient avec le lait qu'elle succe, & le Soleil qui l'éclairc.

Il se trouve de Espagnols si ignorans, qu'ils ne croient pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid, & autre Roy que le leur. Quand je parle d'Espagnols ignorans, j'entens parler de ces bons & purs Castillans, qui n'ayant point quitté leur foyer ne sçavent si Amsterdam est aux Indes ou dans l'Europe. La Noblesse & les Grands ne sortent gueres de *Madrid*, ils ne vont à la guerre ny aux pays Estrangers, si on ne leur donne des Charges, ou si on ne les y envoie. On ne sçait ny d'avis de Gazettes, ny de nouvelles imprimées ou écrites, & je n'ay jamais esté si étonné que cette Nation que nous croyons si raffinée, que nous estimons si imperieuse, & que nous publions posséder le secret de la Monarchie universelle, & de mettre au ceps tout le reste de la Chrestienté, n'ait que peu de personnes qui puissent passer pour grandes testes, dont on tient que le Comte de *Castriglio* Viceroy de Naples, n'est pas le moindre, *Pigneranda*, *Dom Luis de Haro*, & un autre, sont ceux qui gouvernent tout. Le Comte d'*Ognate* est un grand esprit, mais suspect au Fauory, qui le tient le plus qu'il peut éloigné des affaires. Les Grands d'Espagne ne le paroissent que de loin. Je les trouve icy fort petits, & ie crois que tout leur avantage consiste à se pouvoir couvrir & asseoir en presence du Roy, n'y ayant au reste point de Republique où je voye plus d'égalité qu'icy

C'est au-
tre est
D. Fer-
nands
de Con-
treras.
Avan-
tages
des
Grands
d'Es-
pagne.

qu'icy. Un Cordonier, quand il aura quitte sa forme & son Halcine, & qu'il aura mis son épée & son poignard à son costé; à peine offrera le premier son chapeau à celuy pour qui il travailloit un moment auparavant dans sa boutique. On ne peut parler au moindre de la populace sans luy bailler tous les titres d'honneur, & entr'eux ils se traittent de *Señores Cavalleros*. Quand un gueux demande l'aumône, en la luy refusant, il faut luy faire le compliment de *Perdone Vuestra merced no tengo dineros*. c'est à dire, *pardonnez moy, Monsieur, je n'ay pas de monnoye*. Il n'y a point de Prince qui vive comme le Roy d'Espagne, toutes ses occupations sont tousjours les mesmes. & marchent d'un pas si égal, que jour par jour, il sçait ce qu'il fera toute sa vie. On diroit qu'il y a quelque loy qui l'oblige à ne jamais manquer à ce qu'il a accoustumé. Ainsi les semaines, les mois, les années, & toutes les parties du jour, n'apportent aucun changement dans son train de vie, & ne luy font rien voir de nouveau. Car à son lever, selon le jour qu'il est, il sçait quelles affaires il doit traiter, ou quels plaisirs il doit guster. Il a ses heures pour l'Audience estrangere & du pays, & pour signer tout ce qui regarde l'expédition de ses affaires, & l'employ de ses deniers, pour oüyr Messe, & prendre ses repas. Et l'on m'a assuré que quoy qu'il arriue, il demeure fixe sur

Influence des Arts sans.

Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie.

cette façon d'agir. Tous les Samedys il s'en va à une Eglise qui est au bout du vieux *Pardo*, nommée *l'Atocha*, où il a une devotion particuliere à la sainte Vierge, disant que c'est d'elle qu'il a receu de grandes faveurs, & des secours merueilleux en ses plus grandes adversitez. La France rapporte aussi à ses prieres toutes ses prosperitez, & comme celles de ces deux grands Estats sont depuis si longtemps diametralement opposées, il semble un peu incompatible que n'arrivant gueres de bonheur à l'un qui ne soit le malheur de l'autre, tous deux se vantent de l'avoir propice. Toutes les années il va au mesme temps à ses Maisons de plaisance. On dit qu'il n'yaqu'une maladie qui le puisse empêcher de se retirer *l'Aranjuez*, au *Pardo*, ou à *l'Escorial*, aux mois, qu'il a accoutumé de jouyr de l'air de la campagne. Enfin ceux qui m'ont parlé de son humeur, m'ont dit qu'elle répond à sa mine & à son port, & ceux qui l'ont approché, assuèrent que quand ils luy ont parlé, ils ne luy ont jamais veu changer d'assiette, ny de posture, qu'il les recevoit, les écoutoit, & leur répondoit avec un mesme visage, n'ayant rien de mobile en tout son corps que les levres & la langue. Cette gravité naturelle ou affectée, est une partie si essentielle à la Royauté en ce pays, qu'on nous a dit qu'un jour la Reyne s'estant emportée à rire un peu trop à table, pour les postures & les discours ridicules d'un bouffon on l'avertit que cela n'estoit

Austro-
risé E-
spagno-
le exer-
cio con-
tre la
Reyne
mesme,

estoit pas feant à une Reyne d'Espagne, & qu'il
 falloit estre plus serieuse, dequoy se trou-
 vant surprise, estant jeune & nouvellement
 arrivée d'Allemagne, elle leur dit qu'elle ne
 s'en pouvoit empescher, si on ne luy ostoit
 cét homme, & qu'on avoit tort de le luy
 faire voir, si on ne vouloit pas qu'elle en rit.
 Deux jours de la semaine il donne audience
 publique, mais elle va principalement à rece-
 voir les Requestes & Memoires de ceux qui
 ont à luy demander quelque grace. Il ne leur
 répond pas sur le champ, mais les fait toutes
 porter en un endroit, où elles sont veües par
 un Secretaire d'Estat, qui les distribue aux
 divers Conseils, selon qu'elles touchent
 les choses de leur objet. Apres c'est à celuy
 qui veut estre expedié, d'aller voir aux Se-
 cretaires quelle réponse on y a faite, mais
 souvent ils ne l'y trouvent pas, sur tout si c'est
 quelque pretention de payement ou de re-
 compense; & lors qu'il a perdu toute espe-
 rance de sçavoir ce qu'est devenue sa Reque-
 ste, il luy est permis d'en presenter d'autres
 tant de fois qu'il veut; mais cela y sert de peu.
 Carle Roy n'en voit le plus souvent aucune,
 & tout est toujourns porté au mesme Conseil,
 qui n'ayant pas dessein de le contenter, ne luy
 fait jamais voir ny requeste, ny réponse, ain-
 si il se trouvera dans la ville de *Madrid* be-
 aucoup de supplians, qui apres des années
 entieres y perdent leur ancre & leur papier.
 Sa Majesté a aussi des heures auxquelles elle

*Suite
 des oc-
 cupati-
 ons du
 Roy.*

*De
 quelle
 façon
 on pré-
 sente
 les Re-
 questes
 & me-
 moires
 au Roy
 & de
 quelle
 sorte il
 y ré-
 pond.*

signe toutes ses expéditions d'Etat, & de ses finances. Tellement qu'il ne se fait rien, & il ne se donne pas un fol sans les ordres signez de sa main, au lieu qu'en France les Secretaires d'Etat tiennent le cachet & la signature du Roy en leur pouvoir; ce qui leur seroit un moyen de faire beaucoup de choses de leur chef s'ils en vouloient abuser. Il est vray qu'icy, aussi bien que là, les Secretaires ne signent & ne presentent rien à signer, qui ne soit au gré du Favory ou premier Ministre. Et *Dom Fernando de Contreras*, Secrétaire general, & qui avec *Pigneranda*, & *Dom Luis de Haro*, gouverne tout, ne fait rien signer que celui-cy ne l'ait approuvé, & le Roy qui s'en repose sur luy, signe tout ce qu'on luy presente sans le lire, car il n'y eut jamais de Prince plus débonnaire, & qui eust plus de confiance en ses Ministres que celui-cy, qui apres s'estre délivré du *Comte Duc*, ne vécut sans Favory qu'autant de temps qu'il s'en passa jusques à la mort de la Reyne, qui arriva bien-tost apres la disgrâce de ce premier Ministre.

Dom Luis de Haro, heritier des biens & de la faveur de son Oncle. Estats des deux Castilles. Demandes du Roy à ces Estats. Grandes depenses qu'il fait au dedans de son Royaume. Confiscation à son profit sur des Religieux. Depense excessive pour un Pont. Raillerie sur ce Pont. Inclinations du Prince d'Espagne. Sa maladie & sa mort, imputée à la negligence de Dom Pedro d'Arragon.

CHAPITRE VII.

PEU de temps apres le deceds de la Reyne, *C'est à dire fa-*
 le Roy fit entrer dans sa *Privança*, *veur.*
 me l'on parle icy, le neveu du disgracié,
 qui aujourd'huy est le tout puissant en cette
 Cour. Il en est aussi un des plus riches, & *Dom*
 comme il a recueilly toute la succession du *Luis de*
 Duc d'Olivarez, il semble qu'estant pos- *Haro*
 sesseur de tant de biens, il se contente de *heritier*
 jouyr de son credit, sans se servir de ses *des biens*
 maximes, & se rendre au mesme temps *& de la*
 heriter de la haine qu'on luy portoit, à *faveur*
 cause que sa politique estoit tout à fait, in- *d'Oli-*
 teressée. On croit donc que le Favory *varez*
 ne met pas les mains dans les coffres de *son Onc-*
 son Maistre, aussi est-il besoin d'en user de *le.*
 la forte, car ils n'ont jamais esté tant épu-
 lez, outre l'argent qu'il faut au Prince de
 Condé & à ceux qui l'ont suivy, tous les mois
 & dont ils sont tres-mal payez, cette Cour

est encore obligée de faire des frais extraordinaires pour la Catalogne. Elle n'y a que fort peu de monde, & elle fait un traité pour y faire venir trois ou quatre mille Valons & Allemans, dont le moindre Fantassin luy coûte six vingts escus. Elle a promis au Marquis *Serra*, qui est à cette condition retourné à Barcelonne, cent mil écus par mois, pour y maintenir l'armée, & résister aux François. On attend la Flotte des Indes, mais comme l'année passée elle n'apporta pour le compte du Roy que huit cent mil écus, on ne sçait ce qu'apportera celle cy, bien qu'on publie qu'elle sera fort riche, & qu'elle sera chargée du revenu de deux ans. Avant que le Roy partit pour *Aranjuez*, il assembla les Estats des deux Castilles, qui sont composez des deputez de vingt-deux Villes. Chaque Ville y en a deux. On appelle cela tenir *Las cortes*. Le Roy les harangua, & leur dit que de dix millions d'or que luy donnoient ses Royaumes, il ne luy en revenoit que trois au plus, & que veu les necessitez de l'Estat, il vouloit qu'ils avisassent aux moyens de les luy faire toucher tous entiers. Que pout cét effet chaque Ville prit le soin de faire porter sa taxe dans ses coffres, qu'on supprimast beaucoup d'Officiers établis pour l'administration de ses finances, & qui luy en mangeoient la meilleure partie, & leur demanda aussi quelque augmentation. Les *Cortes* s'assemblent, & travaillent encore sur cette affaire,

mais

C'est
un no-
ble Ge-
nois.

Estats
des
deux
Castil-
les.

De-
mandes
du
Roy.

mais on doute fort qu'elles consentent à cette suppression, parce que ce seroit ruiner beaucoup de monde, & quantité de leurs parens; quant à l'augmentation, on croit qu'elles ne jugeront pas que le peuple puisse payer plus qu'il fait, veu la misere & la pauvreté du pays. Cependant ce Prince, outre ces dix millions d'escus, ne tire presque rien de ses peuples; car de la Navarre, de l'Arragon, & du Royaume de Valence, qu'on ne joint pas aux Castilles, on ne croit pas qu'il en tire plus de deux millions.

Tout le monde connoist les dépenses auxquelles l'obligent les grandes guerres qu'il souffient, mais outre cela, il en fait au dedans qui luy consomment le plus clair de ses revenus. Ce s'ont diverses pensions; n'y ayant presque aucun Grand d'Espagne, Duc, Comte, Marquis, ny Chevalier, qui ne soit couché sur l'Etat; ce n'est pas pour les services qu'ils ont rendus à la guerre, mais pour ce que la plupart d'entre eux sont dans une nécessité tres grande: jusques-là qu'on m'a assuré, qu'il y en a beaucoup qui ont traité avec leurs créanciers, & qui leurs laissent toucher leur pension, moyennant une petite somme qu'ils en tirent pour s'aider à vivre. Aussi ne compte-t'on pour riches, outre les trois Favoris nommez cy-dessus, que le Duc d'Albe, le Marquis de Leganez, le Comte d'Ognate, & deux ou trois dont j'ay oublié le nom, tout le reste de la Noblesse n'a pas dequoy fournir à la

dépense

Grandes dépenses que le Roy est obligé de faire au dedans de son Etat.

dépense qu'elle fait. Je ne rapporte que ce qu'on m'en a dit, n'ayant pas esté assez long-temps à *Madrid*, pour m'en estre bien éclaircy. Mais quoy qu'il en soit, quand le Roy n'auroit pas à leur payer ces pensions, il en a beaucoup d'autres qui luy coustent une bonne partie de son revenu. On compte en toutes ses Armées je ne sçay combien d'Officiers reformez, à qui l'on donne leurs gages comme s'ils estoient dans le service actuel. Il est vray qu'on les paye le moins que l'on peut, & je ne sçay comme ils peuvét vivre, ayant parlé icy à un Alfier qui venoit de Portugal, & dont la paye est de douze écus par mois, qui protestoit n'en avoir pas reçu six en dix années.

*Confiscation
faite
sur des
Reli-
gieux
au pro-
fit du
Roy.*

Il y a quelque temps que les Jesuites furent obligez de mettre dans les coffres du Roy soixante mil écus, ce qui les a fort fâché, & a refroidy le zele qu'ils avoient pour la Maison d'Autriche en ces quartiers. Ils avoient embarqué cét argent sur la flotte sans l'enregistrer, & l'affaire ayant esté découverte, on le leur confisqua selon les loix. Le Pere qui avoit esté mis à la conduite de la somme, fit que les gens du Roy ne purent la trouver, mais comme on confisqua les fonds des autres Convents, ils la représenterent, & on l'appliqua au profit du Roy, quoy que ces bons Peres allegassent qu'ils ne l'avoient fait venir que pour bastir une Eglise en Navarre au lieu d'ou est leur Saint Fondateur.

Ce Prince ne dépense rien, ny à bastir, ny en jardinages, son Palais pourroit estre orné en beaucoup de façons, & la hauteur où il est, auroit grand besoin d'une muraille, qui en forme de terrasse relevast toute cette pente, qui semble tous les jours s'affaisser. Au bas on pourroit faire un beau jardin, d'un bois qui ne sert que de repaire à quelques lapins, & de nid à des Corneilles que Charles-quin y fit apporter des Pays-bas. La Riviere qui passe au bas se nomme *Manganares*, elle est si petite que le nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large, son lit est sablonneux, & en esté elle est si basse, qu'au mois de Juin & de Juillet, on y fait le Cours des charrosses. Le Pont ou la Chaussée sur laquelle on le passe, est longue & large, & a coûté je ne sçay combien de cent mille Ducats, & celuy-là n'estoit pas sot, qui dit lors qu'on luy racontoit que Philippe II. avoit fait une telle dépense pour une si chetive Riviere, qu'il falloit vendre le Pont ou acheter de l'eau. Tant que le Conte duc a esté en faveur il a porté le Roy à mal vivre avec sa femme Elisabeth de Bourbon. L'inclination de son Mary aidée de esprit séducteur de ce favory qui crainnoit la vertu de cette Princesse le porta à une vie assez debauchée. On dit que pour l'enlasser davantage dans le vice il l'engagea insensiblement à une abominable creance. Il s'estoit esleue quelque secte à Madrid de quelques perdus qui se nommoient *alumbra-*
dos,

*Dépense
excessi-
ve pour
un Pôt.*

*Raille-
rie sur
la Ri-
viere
& sur
le Pont.*

dos, c'est a dire illuminez. Ces aveugles clair voyans tachent a se flatter en leur pechez afin de les commettre, plus librement & establissoient pour dogme que l'Euangile n'estoit pas bien entendu, & que c'estoit un' erreur de croire que de ce joindre avec une femme en quelque façon que ce fut, rendit l'homme coupable devant Dieu. Cette doctrine s'accordant avec la Politique de ce mechant ministre, il en jetta quelques semences dans l'esprit de son maistre. Sur de si beaux principes il se jette dans une vie dissolüe, & non seulement il souille sa couche, mais il attaque celle d'autruy. On raconte qu'une nuit s'estant hazardé d'entrer dans la 'maison d'un seigneur qui estoit adverty qu'il en vouloit à sa femme il ne fut pas seulement chassé, mais de plus mal-menné. Car cet homme estant au guet avec un de ses amis, poussa si vigoureusement le Roy que dans la rüe ou il chammalloit l'ayant blessé au bras, & se preparant a une grand violence il l'auroit poussé a bout si le Comte Duc qui seul l'accompagnoit n'eust dit qui il estoit. Celuy qui estoit offensé & qui le sachant bien le vouloit ignorer traittoit la declaration du Duc de fourbe & de defaite, disant qu'ils n'eschapperoient pas par la & que leur Roy estoit un prince trop vertueux pour vivre de la sorte. Il auroit passé plus outre si cet amy qui l'assistoit ne l'en eust empeché. Plusieurs m'ont raconté cet action & tous ajoutent que le

Roy

Roy fut fort fâché, que son favori l'eust decouvert, & qu'il se fit penser sans en avoir jamais rien dit & sans s'en estre resenty. Le dereglement de ce prince a duré long temps & a esté tel qu'il donnoit aussi bien sur la putain tout a fait abandonnée que sur la plus reservée. Aussi les maux qui suivent ce debordement n'ont pas respecté sa personne, & il en a souffert la plus part de ceux qui tournent en une si longue amertume le plaisir d'un moment. Chacun scait ce qu'on a publié de temps en temps touchant la fin de sa vie a cause de ses lancements. Mais peu de personnes scavent que s'il estoit un ardent amoureux, il n'estoit pas des plus liberaux. Une courtisane a qui il ne donna que 4. pistoles, apres s'en estre servy eut la hardiesse de le voir apres quelque temps en habit de garçon & de luy dire que si autre fois il l'avoit fait appeller pour jouir d'elle, qu'a present elle venoit pour jouir de luy: & apres beaucoup de carresses l'ayant mis en humeur, elle voulut avoir le dessus: & en partant elle luy jetta une bourse de 200. pistoles disant *assy pagomis putas*. Et jamais ne le reut & ne voulut reprendre la bourse. On tient qu'il a eu divers bastards de diverses personnes, mais que pour en couvrir l'honneur, il ne paroît que *D. Juan d'Austriche filz d'une comedienne*. Des legitimes qu'il eust, il ne luy resta que le Prince & l'Infante, tous les autres sont morts assez jeunes. Le Prin-

*Inclinations
du
Prince
d'Es-
pagne,*

Prince estoit d'un esprit hardy, mais sanguinaire & cruel, selon les marques qu'il en avoit données. On tient que ce qui l'enleva à tant d'Estats, dont il estoit regardé comme l'unique heritier, fut que *Dom Pedro d'Arragon*, premier Gentilhomme de sa Chambre, ayant souffert qu'une nuit il couchast avec une fille de joye, il s'échauffa tant avec elle, que le lendemain il tomba malade d'une grosse fièvre. Les Medecins n'ayant pas sceu ce qui s'estoit passé, le saignerent, & ainsi affoiblissant ses forces, dont la diminution caufoit son mal, avancerent sa fin. *Dom Pedro*, pour n'avoir pas empesché cet excez, ou pour ne l'avoir pas découvert aux Medecins, en a esté long-temps disgracié, & bien qu'il soit beaufreere du Favory, ne peut encore retourner à la Cour, il luy est seulement permis de demeurer en une maison à un bout de la Ville, où il ne reçoit point de visites & n'en rend point avec éclat.

*Mala-
die de
ce Prin-
ce.*

*Et sa
mort
impu-
tée à la
negli-
gence
de D.
Pedro.*

Dis-

Disgrace du Comte duc d'Olivarez. Ses adresses, & ses artifices. La Reyne le détruit dans l'esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoi Dom Luis se contente du rang de Favory. Traits d'esprit du Duc de Villa Medina. Son amour indiscrete. Effets de cette amour. Sa mort.

CHAPITRE VIII.

LA chute du Comte duc d'Olivarez a fait du bruit par toute l'Europe, & a montré que la faveur qui n'est fondée que sur la bienveillance du Prince, & qui ne se maintient que par l'artifice de celuy qui la possède, n'est pas de durée, comme celle qui s'appuyant sur de bons services, rend la personne nécessaire à celuy à qui elle est agreable. Aussi raconte-t'on que celuy-cy s'est conservé un temps l'esprit & l'affection du Roy par de petites adresses, qui l'ont enfin perdu. Entr'autres on m'a parlé d'une, dont il se servit pour abuser son Maître, sur une plainte qu'on luy avoit faite que le pain estoit enchery, & avoit presque manqué à Madrid, à cause qu'il avoit pris une somme d'argent des Villages circonvoilins, pour les exempter del'obligation qu'ils ont, d'apporter tous les jours une certaine quantité de pain au marché quelque temps qu'il fasse. La disette que causa l'avarice de ce

Disgrace du Comte duc d'Olivarez.

Ses adresses pour tromper le Roy.

Favory, vint aux oreilles du Roy: Mais en ayant esté averty, il donna ordre, que tout le pain qui estoit en divers quartiers de la Ville, fust porté & étalé en la ruë où devoit passer le Roy, pour se rendre à Nostre Dame d'*Atocha*. Ceux à qui il en donna la commission, s'en acquiterent si bien, que les boutiques & les bancs en parurent tous chargez. Le Roy voyant cette abondance, dit qu'il connoissoit bien par là, que ceux qui luy avoient dit que le pain manquoit, estoient des menteurs & des calomniateurs. Pour faire qu'il n'eust plus de tels avis, il donna ordre que non obstant toute exemption, les Villages apportassent tous les jours en la place publique, le pain qu'ils estoient obligez d'y voiturer; ainsi on n'ouït plus de telles plaintes, & le Roy creut long-temps que ce qu'on luy en avoit dit, estoit une imposture de ses ennemis & de ses envieux.

La
Reyne
détruit
Oliva-
rez, dès
l'esprit
du Roy,
& le
fait
chasser
de la
Cour.

Mais la Reyne par sa sagesse & par sa patience vint à bout d'une si grande affaire, qu'estoit celle de le Ruiner dans l'esprit du Roy, Elle prit peu à peu la part au gouvernement de l'Etat, que ce jaloux ambitieux luy avoit si long-temps disputée. S'y estant acreditée, elle fit comprendre à son mary, en quel désordre étoient ses affaires, & en quel danger se trouvoit sa Couronne par la mauvaise conduite de son Favory. Elle s'y prit si adroitement, qu'il fut chassé de la Cour, & qu'on commença en suite à luy faire son pro-

procez, Celuy qui en cette rencontre étoit le plus grand Conseiller de cette Princesse, étoit le Comte de Castrighio, proche parent de celuy qu'elle entreprenoit de perdre. On eut beaucoup de peine à y faire condescendre le Roy : mais enfin l'Inquisition s'en mettant, & le recherchant sur la maudite doctrine des *Alumbrazos*, dont il avoit mesme imbù le Roy, peu s'en fallut qu'il ne luy fust abandonné ; mais il abrega le procez par sa mort, qu'on croit mesme avoir esté avancée par Poison ; & que ses parens furent ceux, qui luy rendirent ce bon office, pour en posséder plutôt les biens. *Dom Luis de Haro* en recueillit la meilleure partie, & en a esté si bien accommodé, qu'un homme m'a dit tenir de sa bouche, qu'il avoit cent trente mil écus de revenu, & il ne faut pas s'étonner qu'après cela il se contente du rang de Favory, ou premier Ministre, sans en chercher avec avarice tous les avantages qu'il en pourroit recevoir. Mais si par là il ne fait pas crier contre soy, comme son Oncle, il est d'autre part appuyé de peu de creatures, ne travaillant pas à s'en faire, & c'est ce qu'a voulu dire le Pasquin, le comparant avec son predecesseur, *Los hombres perdieron à España, uno por ser malo à Todos, el otro por ser bueno à nada.*

Mort
d'Oli-
varez.

D. Luis
de Ha-
ro se-
conten-
te du
rang de
Favory
&
pour-
quoy.

Avant qu'il fust en faveur, il estoit dans le Carosse avec *Villa Medina*, lors qu'on le tua à coups de Stillet. Ce Gentilhomme estoit

*Traits
d'esprit
du Duc
de Villa
Medi-
na.*

estoit le plus galant, & le plus spirituel Courtisan de toute l'Espagne. Les Curieux racontent quantité de ses traits d'esprit; & celuy-cy ne fut pas le moindre, lors qu'entrant dans une Eglise, on luy presenta un bassin à l'on donnoit de l'argent pour tirer des ames du Purgatoire; car ayant demandé combien il falloit, pour en delivrer une, & l'autre luy disant ce qu'il voudroit il y mit deux pistoles, & à mesme temps voulut sçavoir si elle estoit dehors, l'autre l'en assurant, il reprit ses deux pistoles, & dit qu'il luy suffisoit, & qu'elle n'estoit plus en danger d'y retourner, mais que ses deux pistoles couvroient grand risque de ne retourner plus dans sa bourse, s'il ne les y mettoit, & ainsi les y remit. De toutes ces gentillesses & galanteries; il n'y en a point eu, qui luy ait cousté plus que celle d'une mascarade. Il estoit devenu amoureux de la Reyne Elizabeth, & eust si peu de retenue, qu'il en donna des marques qui éclaterent & le firent iuger pour temeraire & indiscret. La bonté de cette Princesse qui aimoit les hommes d'esprit; ne sçachant rien de sa folie, faisoit qu'elle le voyoit d'assez bon œil. Cela aida à le perdre, car outre qu'il ne peut s'empêcher de parler en Galant de sa Maistresse, plutôt qu'en sujet, il parut un jour masqué d'un habit tout chargé de pieces de huit, avec cette devise: *mis amores son reales*. Elle fit parler tout le monde, bien qu'elle fust équi-

*Ce sont
des rea-
les ou
pieces
de cin-
quante-
huit
sols.*

voque, par ce que l'on vit bien qu'elle mar-
quoit plutôt le haut lieu où il aimoit, que
l'avarice dont il s'accusoit. La force de sa pas-
sion le porta à faire préparer une Comédie
en machines, & d'y dépenser vingt mil
écus; & après pour pouvoir embrasser la
Reyne, en l'enlevant au feu, il le fit met-
tre au theatre & brûler presque toute la mai-
son. Un sujet qui donne de la jalousie à
son Maître, est sur le penchant de sa ruy-
ne. Et celuy-cy en plein jour fut poignar-
dé dans son Carrosse, où il estoit avec *Dom*
Luis de Haro.

Effets
de sa
violence
de pas-
sion.
Refle-
xion
sur les
amours
de Vil-
la Me-
dina.
La
mort.

Les Espagnols ne dépensent que pour leurs Mai-
stresses. Profusion de l'Admiral de Castille.
Effronterie des Courtisanes. Les femmes
d'honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une
fille de joye. Historiette la servie d'une autre
Courtisane. Maniere dont ces vertueuses vont
au Cours. Effets de la jalousie excessive des
Espagnols. Traitement cruel des maris à
leurs femmes en Andalousie. Du Cours & de
la façon que les gens de qualité y paroissent.
Plaisante consommation qui se fait chaque
soir dans les grands logis.

CHAPITRE IX.

QUand on parle des grandes dépenses
des Espagnols, & qu'on s'enquiert com-
ment

voque, par ce que l'on vit bien qu'elle mar-
quoit plutôt le haut lieu où il aimoit, que
l'avarice dont il s'accusoit. La force de sa pas-
sion le porta à faire préparer une Comédie
en machines, & d'y dépenser vingt mil
écus; & après pour pouvoir embrasser la
Reyne, en l'enlevant au feu, il le fit met-
tre au theatre & brûler presque toute la mai-
son. Un sujet qui donne de la jalousie à
son Maître, est sur le penchant de sa ruy-
ne. Et celuy-cy en plein jour fut poignar-
dé dans son Carrosse, où il estoit avec *Dom*
Luis de Haro.

Effets de sa violence passion.
Reflexion sur les amours de Villa Medina. Sa mort.

Les Espagnols ne dépensent que pour leurs Maistresses. Profusion de l'Admiral de Castille. Effronterie des Courtisanes. Les femmes d'honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une fille de joye. Historiette la servie d'une autre Courtisane. Maniere dont ces vertueuses vont au Cours. Effets de la jalousie excessive des Espagnols. Traitement cruel des maris à leurs femmes en Andalousie. Du Cours & de la façon que les gens de qualité y paroissent. Plaisante consommation qui se fait chaque soir dans les grands logis.

CHAPITRE IX.

QUand on parle des grandes dépenses
des Espagnols, & qu'on s'enquiert com-
ment

ment ils se ruinent, puisqu'on ne voit point trop de pompe, ny trop de luxe parmy eux, & qu'ils ne vont point dans les armées; Tous ceux qui ont vécu à *Madrid*, assurent que ce sont les femmes qui ruinent la plupart des maisons. Il n'y a personne qui n'entretienne sa Dame, & qui ne donne dans l'amour de quelque Courtisane. Et comme il n'y en a point de plus spirituelles dans l'Europe, ny de plus' effrontées, & qui entendent mieux ce maudit métier; dès qu'il y a quelqu'un qui tombe dans leurs rets elles le plument d'une belle façon. Il faut des jupes de trente pistoles, qu'on nomme des gardes pieds, des habits de prix, des pierreries, des carrosses & des meubles. Et c'est un défaut de generosité parmy cette Nation, de rien épargner pour le sexe. On assure que l'Admiral de Castille, qui n'est pas des plus accommodez, a fait donner à une seule fois à une de ces Débauchées quatrevingt mil écus. Un *Pallavicini* de Genes, dit qu'une inclination luy cousta, il n'y a pas longtems, deux mil écus, & que voyant que la Carogne à qui il avoit affaire, estoit pour le mener de longue, il l'abandonna sans en avoir rien obtenu. On a quatre Festes icy ou Processions hors de la Ville, qui sont comme autant de Rendez-vous solempnels où elles es-fayent de paroître. Alors il faut que tous les Galants leurs fassent des presens, & s'ils s'y oublient; tout est perdu, & ils ne font

Les Espagnols ne depensent que pour leurs Maistresses.

Profusion de l'Admiral de Castille.

font pas gens d'honneur, aussi se piquent-ils entr'eux de faire paroître ces infames & en tirent gloire. Il n'y a Ville au monde, où l'on envoie plus à toutes les heures du jour, les rues & les promenades en sont pleines, elles vont avec des voiles noirs, & les replient sur le visage, ne se laissant qu'un ceil découvert. Elles parlent au monde hardiment, & on les trouve autant impudentes que dissolües. En Italie elles ne le sont pas tant, car elles ne vont pas chercher le monde comme icy. Mais si la corruption est universelle, les maux qu'elles causent sont presque infaillibles. Cependant ces pecheresses se sont entierement acquises toute la liberté de *Madrid*, car les grandes Dames & les femmes de bien, ne sortent presque point, & ne vont ny à la promenade ny au Cours; la plüpart d'elles, ont la Messe au logis, & hors quelques visites qu'elles se rendent, elles ne se voyent point en public, & quand elles y vont, c'est presque toujours en siege. Sans doute tout ce sexe a l'esprit joly, en ces quartiers, car il ne s'exerce qu'à des douceurs qu'on nomme *requiebros*, & ne s'étudie qu'à dire de bons mots, & à trouver des pointes d'esprit. Elles n'en ont gueres d'honnêtes, & l'on dit qu'il y en eut une, qui voyant peinte sur un mur leur partie honteuse avec cette inscription, *Sin mundo*, prit aussi-tost du charbon & mit, *salta de cuerda*.

Effronterie des Courtisanes.

Les femmes d'honneur ont peu de liberté, à cause de celles qui ne le sont pas.

Bon mot d'une fille de joye.

Il n'y a rien de si frequent que les changemens que l'amour se plaît à faire dans les inclinations de ceux qu'il échauffe, il fait le plus souvent un dissipateur d'un liberal, & un liberal d'un avare. On peut assurer que s'il n'inspire pas à un homme de ne rien épargner pour les Dames, il court grand risque de n'estre qu'un vilain le reste de ses jours, & si de tous ceux qui brûlent de son beau feu, il y en a quelqu'un qui conserve encore un esprit de saine & d'economie sordide, on peut dire quelque grande que soit sa naissance, qu'il est nay basement, que ce défaut ne le quittera point, & que son infamie durera jusques au tombeau.

Maniere dont ces vertueuses vont au Cours.

Les Espagnoles se fardent excessivement.

Effets de la jalousie excessive des Espagnols

Quand elles vont au Cours, d'ordinaire elles ont les rideaux des Carrosses tirez, & quand elles ont un homme avec elles, on ne leur parle point, autrement, on leur dit tout ce que l'on veut; le fard y est si commun qu'on n'en voit pas une qui n'ait le visage peint. Et elles appliquent si mal le vermillon & la ceruse, que l'un & l'autre rebutent ceux qui les voyent. Enfin elles sont generalement laides & gâtées, & se fardent autant pour couvrir leur visage à verole, que pour l'embellir.

Au reste les maris qui veulent que leurs femmes vivent bien, se rendent d'abord si absolus, qu'ils les traittent presque en esclaves, de peur qu'ils ont qu'une honneste liberté, ne les fasse emanciper au delà des loix de

de la pudicité, qui font fort peu connues, & mal observées parmy ce sexe. On m'a assuré qu'en Andaloufie, où les maris sont encore plus violens, ils les traittent comme des enfans, ou comme des servantes. Car quand ils prennent leur repas, s'ils les font approcher de la table, ce n'est pas pour y manger avec eux, mais pour les servir, & s'ils ne leur donnent pas cette permission, c'est qu'ils veulent les tenir dans un degré de sujétion plus honneste, ils leur donnent à manger de leur table en terre, où elles sont assises sur des tapis ou sur des carreaux à la mode des Turcs. Aussi est-ce une coustume, que tant dans les Eglises qu'aux promenades, elles sont ainsi sur leurs fesses comme des garçons tailleurs; par où j'appris enfin pourquoy en quantité de maisons, au lieu de sieges je ne voyois autour des salles que deux ou trois carreaux l'un sur l'autre le long des murailles.

Traittemens cruels des maris à leurs femmes en Andaloufie.

On fait le Cours ou à la *Calle-mayor*, dans la ville, ou au *Prado*, près del *Retiro*, où au Rio au dessous du Palais. Un grand Seigneur n'y paroist guere plus que les autres, il y vient seulement avec quatre Mules à son Carrosse, & un peu plus d'Estafiers, les Pages se mettent dans le mesme Carrosse à la portiere. Ils ne sont pas vêtus de livrées, mais le plus souvent de noir. On ne voit guere de Valet-de-pied qui ait de galon de couleur, que sur les manches, & s'il y en a en

Du Cours & de la façon que les gens de qualité y paroissent.

*Plai-
sante ;
confor-
mation
qui se
fait
chaque
soir
dans les
grands
logis.*

quelqu'autre endroit, c'est en fort peu de trains. Ceux du Roy sont toujours les plus mal couverts & les plus mal payez, à ce que l'on m'a dit. Le soir, chez quelque Seigneur que ce soit, l'on mange tout ce qu'il y a, & on brûle toutes les chandelles, & l'on confume toute l'huile & tout le sel qui y est, ou bien les valets le prennent.

Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs femmes sont receuës chez la Reyne. Du droit de Mayorazgo. que c'est un moyen aux Gentilshommes pour se moquer de leurs creanciers. Des Ordres de Chevalerie. Des divers Conseils du Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de son pouvoir absolu. Les Traitans en Espagne entreprennent les levées des gens de guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du
P...
...

*Des
Grands
d'Es-
pagne.
Faut
avag-
rages
de leur
gran-
deur.*

C A P I T R E X.

LES Grands d'Espagne sont de deux sortes, ou à vie ou à temps. À ceux-là, le Roy dit, qu'ils se couvrent pour leurs personnes, & aux autres pour eux, & tous les leurs. Et c'est la seule ceremonie & difference qu'on y apporte pour faire un Grand d'Espagne, qui n'est qu'une grandeur chimerique,

*Plaisante ;
conform
ation
qui se
fait
chaque
soir
dans les
grands
logis.*

quelqu'autre endroit, c'est en fort peu de trains. Ceux du Roy sont toujours les plus mal couverts & les plus mal payez, à ce que l'on m'a dit. Le soir, chez quelque Seigneur que ce soit, l'on mange tout ce qu'il y a, & on brûle toutes les chandelles, & l'on confume toute l'huile & tout le sel qui y est, ou bien les valets le prennent.

Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs femmes sont receuës chez la Reyne. Du droit de Mayorazgo. que c'est un moyen aux Gentilshommes pour se moquer de leurs creanciers. Des Ordres de Chevalerie. Des divers Conseils du Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de son pouvoir absolu. Les Traitans en Espagne entreprennent les levées des gens de guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du
P...
...

Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur.

C A P I T R E X.

LES Grands d'Espagne sont de deux sortes, ou à vie ou à temps. À ceux-là, le Roy dit, qu'ils se couvrent pour leurs personnes, & aux autres pour eux, & tous les leurs. Et c'est la seule ceremonie & difference qu'on y apporte pour faire un Grand d'Espagne, qui n'est qu'une grandeur chimerique,

que, & un peu de fumée; car un homme n'en a pas plus de biens. Ceux qui épousent des heritieres des maisons des Grands d'Espagne, qui l'ont esté faits à race, le deviennent par leurs femmes.

C'est ce que j'ay appris touchant les Grands mais je trouve dans les Livres Espagnols, qu'il y en a de trois sortes, les uns auxquels le Roy commande de se couvrir avant qu'ils luy parlent; les autres après luy avoir parlé; & avant qu'il leur réponde, & les derniers qui ne se couvrent qu'après luy avoir parlé, & qu'il leur a répondu. Quand le Roy fait un Duc, il est Grand, de la façon que la consequence est bonne, il est Duc, doncques, il est Grand, mais non pas il est Grand, doncques il est Duc, parce qu'il y a quantité de Grands qui ne sont que Comtes ou Marquis. A leurs femmes, *se les da el almohada en el estrado de la Reina y las recibe levantada.* C'est à dire que la Reyne les reçoit debout, & qu'elle leur donne le carreau. Le Roy les traite de Princes, *en las cartas cédulas y provisiones reales.* En la Chappelle du Roy ils s'assient sur un banc que l'on nomme, *el banco de los Grandes: no por antigüedad sino como cadauno, llega y habla el lugar de ocupado.* On les traite de Señoria, par la Pragmatique de Philippe II. C'est presque tout l'avantage qu'ils ont par dessus le reste des Gentils-hommes, qui sont exempts, aussi bien qu'eux, de toute imposition & de

Trois
sortes
de
Grands.

Manière
dont les
femmes
de
grands
sont
reçues
chez
la Reyne.

tout tribut, horsmis quand il s'agit du bien commun, mais en ces guerres par cette raison, on les a si fort chargez, qu'ils payent presque la moitié de leurs revenus feodaux. Ils ne sont obligez à aucun logement, que quand la Cour marche; mais à parler en general de toute la Noblesse d'Espagne, elle a un beau droict, si au moins il luy est bien conservé, c'est que pour endetée qu'elle soit, on ne peut luy saisir que le revenu de son bien, parce qu'il est tout en *Mayorazgo*, c'est à dire, comme je croy, en Fideicommis, mais avec cet avantage de plus, que les creanciers arrestans les revenus, les Juges ordonnent que le Gentilhomme ayant tant de valets, de chevaux, de carrosses, & de train, jouyra d'une pension capable de le nourrir, & entretenir selon son rang, & quand il devoit cinquante mil écus de rente, & qu'il n'en auroit que trente, ses creanciers ne peuvent pretendre, que ce qui restera de ce qu'on luy ordonnera pour son entretien. On trouve icy peu de Chevaliers de l'Ordre de la Toison, la plûpart ne recherchant pas cét honneur, parce qu'il est difficile de l'acquérir, & qu'il est sans profit. On l'a envoyé depuis peu à l'Archiduc Leopold, à present fils aîné de l'Empereur Ferdinand III. par lam ort de son frere Roy des Romains. Les Ordres les plus communs sont *Calatrava*, qui porte une rose rouge sur le manteau, *Alcantara* une verte, & *Santiago* une épée

Drois
de Ma-
yoraz-
go.

Bõ no-
yeaux
Gen-
zilho-
mes,
pour se
mooc-
quer de
Leurs
crean-
ciers.

Ordres
de Che-
valiers.

Celuy
de la
Toison
diffici-
le à ob-
tenir.

épée rouge, ou une flèche, tous sont presque de mesme dignité & de rang. Les Chevaliers n'en ont autre profit, que quelques Com-manderies qu'ils peuvent obtenir de temps en temps, par la faveur du Roy; depuis que devant *Lerida*, il perit bon nombre de ces Chevaliers, on n'en conte que dixhuit cent en tous les trois Ordres, au lieu qu'on dit qu'auparavant, il s'en trouvoit plus de quatre mil. *Alcantara* est le plus estimé, aussi pour l'obtenir, il faut prouver devant le Conseil des Ordres, qu'on est noble de quatre races; aux autres il ne le faut estre que de deux.

Dans la seconde cour du Palais, il y à plusieurs Chambres pour divers Conseils. Celuy d'Estat se tient sous l'appartement du Roy, où l'on traite du bien general de tous ses Estats; celuy de guerre s'y assemble aussi, où l'on delibere des moyens de la bien executer, apres que dans celuy d'Estat elle a esté resoluë; à costé est le Conseil de Castille qu'ils nomment *Real*, & qui est de grande importance, y ayant dix-sept Conseillers, & un President, beaucoup d'affaires des autres Conseils luy passent par les mains, & sur tout de celuy des Indes, à cause des grands interets qu'y ont les peuples des deux Castilles. Il y en a un pour l'Arragon, l'Italie y a le sien, & la Flandre aussi. Celuy des Indes se tient en un autre endroit, aussi bien que celuy des Finances, qu'ils nomment

de la *Hazienda*, un autre, de *las ordenes*, qui traite des affaires des Ordres de Cheualerie, & juge des preuves de Noblesse de ceux qui les pretendent, se tient au mesme lieu que ces deux derniers. De tous ceux cy, il n'y en a pas un qui ne soit dans l'enceinte du Palais. Celuy de l'Inquisition a son Tribunal dans la maison du President du Saint Office. Celuy de la *Cruzada*, qui traite des dispenses pour manger de la viande le Samedi, & de semblables revenus, que le Roy touche par l'octroy des Papes, se tient chez le President. Il n'y en a point qui pretende estre si absolu, que celuy de l'Inquisition. On m'a assuré qu'il n'est pas toujours au pouvoir des Rois d'entirer ceux qui y sont deferez, & bien que cette Jurisdiction soit emanée du Pape, il s'est trouvé des conjonctures où elle n'a point eu d'égard à ses Ordres. Elle ne s'étend pas seulement sur ceux qui en la Religion choquent les sentimens de l'Eglise, mais de plus c'est une rude medecine, pour ceux de qui le temperament ne plaist pas à l'Etat, & on les fait depescher sans qu'il s'en fasse bruit comme on le vouloit faire ressentir à *Antonio Peres*, & que le Duc d'*Olivarrez* estoit en danger de l'experimenter, s'il ne fust mort. Tout ce qui se resout en ces divers Conseils, avant qu'il s'execute, passe par celuy d'Etat, pour voir s'il n'y a rien qui soit contraire au bien general de tous les membres de la Couronne.

Le matin, à cause que tous les Conseils s'assembloient au Palais, on y voit beaucoup de monde, mais ce n'est qu'aux deux basses Cours; les personnes d'affaires & ceux qui ont des prétentions, ou comme l'on parle icy, qui y font *para pretensiones*, s'y rendent pour les y poursuivre. On y voit entr'autres quantité de Traittans pour les levées de Soldats, qui y sollicitent leur payement. Quand on veut monter de la Cavalerie, on mene tous les chevaux à la grande place, qui est au devant du Palais, & on leur coupe à chacun une oreille. Par là, ils sont marquez comme chevaux appartenans au Roy & si le Cavalier à qui on donne un de ces chevaux le vend; ou qu'autrement on le trouve entre les mains de quelqu'un, qui ne serve point le Roy, on peut le luy faire saisir & en leuer sans autre forme de procez. Il est vray que le Cavalier luy en coupe encore une autre, & que l'ayant rendu parfait courtaut, s'en accommode avec son Capitaine, qui pour quelques piastres, luy fait déposer devant le Commissaire qu'il est mort; apres quoy l'Officier qui l'a dans son escurie, le vend & c'est en ce temps l'un des plus grands profits que font les Capitaines de Cavalerie en Catalogne, à ce que m'en a dit, qui venoit d'y servir.

Les Traittans sont les levées des gens de guerre.

Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du Roy.

Qu'il est difficile aux Espagnols de conserver des troupes en Catalogne. La guerre leur est tres-sensible dans cette Province. La découverte des Indes, & l'expulsion des Maures ruineuses à l'Espagne. Philippe II. détruisit l'autorité des Nobles. Coup de politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre leur puissance. Emplois éloignez & manimens des finances recherchés par les gens de qualité. Richesses craintives. Thresors hardis. Taxe d'aizez à Madrid, levée avec vigueur. Le Comte de Peñeranda puissant en biens. Cherté du vin aux Indes. Pourquoi il est deffendu d'y planter des vignes. Deperissement du commerce des Indes. Raison de ce deperissement. Moyens dont les Marchands se servent pour frustrer le Roy de ses droits sur l'or & l'argent qui en vient.

CHAPITRE XI.

ON a beaucoup de peine non seulement d'assembler du monde pour la Catalogne, mais encore de l'y conserver quand on l'y a mené. Comme c'est un pays où les Soldats pâtissent beaucoup, deux inconveniens font qu'ils n'y subsistent guere, l'un qu'il y perissent bien-tost, & sur tout, les walons, Flamans, & Allemans. L'autre qu'ils n'y sont pas si-tost, qu'ils se débandent & taschent de se sauver, sur tout les Castillans.

Qu'il est difficile aux Espagnols de conserver des troupes en Catalogne

lans & les Napolitains, ceux cy passant par la France se rendent à l'Armée, où ils ont encore quelque écu du General, & retournent en leur Pays: ceux là en font autant, & costoyant les Pyrenées le long du Languedoc, rentrent dans la Castille par la Navarre ou par la Biscaye. Si l'on prend de vieux Soldats de quelque Nation qu'ils soient, on est assuré qu'ils connoissent le Pays, & qu'ils joueront le tour: & si l'on en prend de nouveaux, outre qu'ils ne valent gueres, ils n'y durent pas longtemps, n'estans pas accoustumés au Pays. Tellement que le Roy d'Espagne ne fait en aucun endroit la guerre qui l'embarasse plus qu'en celuy-cy, où elle luy est d'une telle importance, estant en une partie de son Estat si jalouse, qu'il n'y fait point de perte qu'il ne voulust racheter par une autre, deux fois aussi grande en Flandre ou en Italie. En effet ceux qui connoissent à fond cette Cour, assurent qu'on s'y moque, pour ainsi dire, des pertes que le Roy fait autre part, mais que celles qu'il fait en Catalogne, touchent au vif, & sont autant de blessures, qu'il semble que l'Estat reçoit au cœur, par où l'on voit que ceux qui ont étably pour moyen assuré d'ébranler la Monarchie d'Espagne, la guerre qu'on luy feroit en son pays, en ont sans doute bien compris le foible. Si elle y veut résister, il faut que pour y assembler très peu de forces, elle y consume des sommes immenses,

La guerre de Catalogne très sensible aux Espagnols.

puis qu'outre la necessité de toute sorte de denrées & de munitions; elle en a une si grande de monde. C'est un mal qui luy est arrivé de nos jours, car on peut juger par le dire de Ciceron, qu'elle en estoit bien pourveüe au temps des Romains; puis que donnant aux Espagnols le nombre du monde, aux Gaulois le courage, il ne reserve pour le peuple Romain que la pieté. Mais qui sçait les consecutives de peuplations de l'Espagne, connoit bien d'où luy vient cette disette; l'entrée des Gots & des Vandales dans cette Province, l'irruption des Maures qui la suivit, dissipèrent la meilleure partie de ses habitans; lors que ces Estrangers y avoient si bien pris racine, que les Villes regorgeoient de monde Ferdinand d'Arragon qui conquesta toute l'Espagne, en fit beaucoup perir & en chassa une bonne partie.

La découverte qui se fit peu apres des Indes, entira de grandes Colonies, & a continué de peupler d'Espagnols le nouveau Monde, tant par le grand concours de ceux qui y alloient s'éablir, le trouvant un meilleur pays que celuy qu'ils abandonnoient, que pour la necessité qu'on y a eu d'y en transporter pour y faire la guerre, pour l'équipement des Flottes, & pour les garnisons des Forts qu'on y a bastis, & des Villes qu'on y a fortifiées; tellement que la meilleure partie de l'Espagne est aux Indes, & que les Roys ayans besoin d'argent, y font
allez

allez troquer leurs sujets pour de l'or, & à present il n'y a mine si fertile au *Potosi*, & dans tout le *Peru*, qui puisse fournir à toutes les dépenses qui leur est nécessaire de faire faute d'hommes, de façon que lors que les Gallions arrivent, ils ne scauroient apporter tant de richesses, qu'il n'en fust encore besoin de plus grandes, pour acquitter les dettes de l'Estat, & outre que la meilleure partie est à des particuliers de Flandres, de Hollande, de Genes, & de France, ce qui est pour le Roy est deu à diverses personnes qui y ont des assignations pour leur payement. S'il vient donc de l'or des Indes, l'Espagne n'est que le Canal par où il passe, & qui va tout droit se décharger dans la Mer, de l'abondance des autres pays. Aussi dans la similitude du monde à un corps, on la compare pour cet égard à la bouche, qui reçoit toutes les viandes, les mafche & les prepare, mais les envoie aussi tost aux autres parties, & n'en retirent pour soy que le simple goust, ou ce qui par hazard s'attache aux dents. Celly-là n'a donc pas eu mauvaise raison, qui considerant qu'en Espagne, on ne voit pas beaucoup d'or, & qu'autre part on ne trouve que de ses pistoles, & que s'il y a d'autres especes, elles en font le plus souvent tirées, a jugé que les Espagnols servoient aux autres Nations, comme les *dammati ad metalla*, aux anciens Empereurs: ou bien qu'elle estoit comme l'asne d'Arcadie, qui bien que chargé

*La de-
couver-
te des
Indes,
ruines-
se a
l'Espa-
gne.*

*L'ex-
pulsion
des
Maures,
vint
en
sens
à l'Es-
pagne.*

gé d'or broutoit les chardons. Mais ce qui acheva sa desolation, fut l'expulsion generale des Maures. On a eu diverses raisons pour se défaire d'une si méchante canaille, & puis qu'on leur a imputé l'empoisonnement des eaux pour faire mourir les Chrétiens, & qu'on a reconnu qu'ils avoient de continuelles intelligences avec les Africains, les Turcs & autres ennemis du Royaume. Philippe III. ne pouvoit entrer dans une meilleure resolution, que de se délivrer pour une fois de cette continuelle apprehension. Ce n'est pas qu'il n'ait laissé à dire contre cette action, qu'un bon Politique ne doit que le moins qu'il peut passer à des châtimens si universels, que tout l'État s'en ressent plus affoibly que corrigé, que lors qu'on se porte le cousteau au sein pour se délivrer d'un mal qu'on apprehende, on montre que l'on sçait plutôt agir en desespéré, qu'en resolu, & en prudent; que c'est ignorer la force & l'usage des lenitifs, que de recourir aussi tost à l'*ure* & au *seca*: que c'est une plus grande vertu de convertir le méchant & d'instruire le vicieux, que de le chasser de sa maison, & luy en deffendre l'entrée; & enfin qu'on peut combattre l'erreur & en conserver les personnes. Aussi eût-il certain que cét Edit priva le Roy d'Espagne de quantité de bons & riches sujets qui n'avoient point l'esprit turbulent, & qu'on pouvoit avec le temps amener à la connoissance,

sance, & à la profession du Christianisme. Mais le moyen leur en fut tout à fait osté, car s'ils l'embrassoient, on disoit que c'estoit feinte, & seulement pour se soustraire à la rigueur de cet Edit. Par là, l'avarice des executeurs jouïa son jeu, & il n'en resta que ceux qui leur graissoient si bien les mains, qu'ils passoient leurs maisons sans les toucher, sans les reconnoître, & sans les en faire sortir.

Quoy qu'il en soit des divers discours que causa cette rigueur extraordinaire, & que les uns y ayent admiré des traits d'une politique tous à fait genereuse; & les autres des taches d'une cruauté dénaturée, puis qu'elle privoit un Roy de ses Sujets, & tout un peuple de son pays natal; il est certain que depuis ce temps-là, l'Espagne est demeurée comme deserte, & n'a pû se remettre d'une si grande perte; qu'on a fait monter à quelques millions de personnes; car outre qu'elle se dépeuploit ainsi de gayeté de cœur, les Indes, par nécessité, ou par inclination de ses Sujets, l'éclaircissoient encore, y attirant de temps en temps de grandes Colonies, qui font qu'aujourd'huy on y compte presque autant de monde sorty d'Espagne qu'il y en est resté.

Après ces malheurs, qui au commencement passioient pour des bonheurs, nonpareils à ceux qui faisoient parade de la possession des Indes, & de l'expulsion des Maures, sont nées les guerres, qui ont si tort embrasé cette Province, qu'on compte qu'en vingt
ans,

ans, elle y a consumé plus d'un million & demy de personnes, & la peste qui l'a de temps en temps affligée, en a emporté près d'un autre million; ce qui fait juger que depuis le regne de Philippe I V. les Espagnols n'ont fait que s'épuiser d'or & de mode. Aussi le font-ils d'une façon si extraordinaire, que si leurs ennemis s'estoient bien entendus, & si apres leur desunion ou separation, ceux qui leur restoient sur les rangs, ne s'estoient pas broüillez chez eux, ils ne pouvoient qu'ils ne se trouvaissent dans une absolüe impuissance de leur resister.

Outre cét ambigu de bien & de mal, que ceux qui en jugent selon l'evenement, ou selon leur sens, remarquent en la découverte des Indes, & en l'expulsion des Maures; on parle d'un autre trait de politique, qui ne donnant pas sur le general de tout le Royaume, en attaqua la partie la plus noble & la plus illustre. C'est que Philippe II. qu'on a nommé le Salomon de son siecle, apprehendant que les Grands & la Noblesse d'Espagne, se servissent un jour de leurs richesses & de leurs forces contre son autorité, & celle de ses successeurs, & considerant que sous Charles quint, ils avoient fait paroître leur humeur turbulente, qui pensa luy donner de la peine, crût ne se pouvoir mieue assurer des malintentionnez, que par la foiblesse & l'impuissance de tout le corps; pour cét effet,

il

Philippe II. détruisit l'autorité des Nobles.

il commença à jeter de la vanité & de l'envie parmy eux, multipliant le nombre des Grands, des Ducs, des Marquis, & des Comtes. Cette fumée chassa de leurs maisons, le soin de l'utilité, & la dépense s'y redoubla avec éclat, chacun s'efforçant de paroître plus que son compagnon. Quand il les vit engagez de toutes parts, il permit qu'on se peût attaquer à leurs fiefs, & ainsi osta le Privilege de *Mayoralgo*, qui estoit le plus beau qu'eust la Noblesse d'Espagne. De plus, pour empêcher qu'ils n'eussent des places fortes, & des maisons où ils pussent se retirer quand ils voudroient broüiller, il fit un Edit, par lequel il estoit détendu aux Seigneurs & Gentilshommes de refaire & rebastir leurs Chasteaux aux endroits où ils tomberoient, & ceux qui ont fait le chemin de Valence, à *Madrid*, assurent qu'on y voit beaucoup de vieux Chasteaux bien situez pour commander au pays, qui tombent en ruine sans qu'on les releve. Ainsi en combattant les Nobles d'honneur, il leur osta le credit, & les obligea à plus de frais, & en leur épargnant ceux d'entretenir leurs Fortereses, il leur enleva la crainte, & le respect que leur portoient leurs Vassaux; depuis ils n'ont fait qu'aller en diminuant, & aujourd'huy on leur entend encore dire, que ce Prince ne se contenta pas de rogner les aïles à leurs predecesseurs, mais qu'il les coupa tout à fait, & les reduisit dans l'impuis-

La Noblesse se privee du droit de Mayoralgo.

Coup de politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre la puissance des Gentils homme.

san-

Em-
plois
éloi-
nez. &
mani-
mens de
finan-
ces, rec-
berchez
par
les gens
de qua-
lité.

Riches-
ses
craïn-
tives.

fance où ils font à present, & qui est un pe-
ché originel, qui les talonne de si près, que
s'ils n'ont quelque ressource, il les accable.
La plus assurée est d'estre employé a quelque
Gouvernement éloigné de la Cour, où les
deniers publics leur passent par les mains. A-
lors ils ne s'oublient point, & tâchent de se
garnir si bien la bourse, qu'ils en ayent pour
s'accommoder eux & leur posterité. On con-
te qu'outre ceux qui cherchent d'améliorer
leur fortune en Italie ou en Flandres par
quelque Charge proportionnée à leur nais-
sance il en va plus d'une cinquantaine aux
Indes, qui y font si bien valoir leurs char-
ges, qu'ils en retournent riches. Je ne
parle pas des Vice-Roys qui s'y changent
de trois en trois ans. & qui y amassent des
millions; on sçait que dessous eux, il y a une
grande quantité d'Officiers, qui y font bien
leurs affaires. Mais aussi personne n'ignore
dans *Madrid*, qu'ils cachent au Soleil mes-
me, qui les a fait naistre, les thresors
qu'ils en ont apporté, ils craignent que s'ils
en faisoient monstre, on leur demanderoit
compte de leur administration; ou que par
maniere de prest à ne jamais rendre, on les
obligeroit à en fournir au Roy une bonne
partie; par là, ils n'osent faire valoir leur
argent, ny l'employer à l'achapt de quelque
bonne terre, & aiment mieux le manger en
capital, que de s'exposer à la risque de ne s'en
pas trouver tout à fait les Maistres. Aussi l'on
voit

voit qu'à petit feu, ils consomment ce qu'ils ont amassé avec grand ardeur, & que souvent leur maison ne jouyt que d'un bonheur, qui ne s'étend pas jusques à la seconde generation.

Ceux-là sans doute qui sont dans les Finances & dans les Conseils du Roy, ont un plus assuré moyen de s'enrichir, comme ils se trouvent assis au timon des affaires; Ils font les leurs sans craindre qu'on les choque, & comme c'est à eux de faire rendre compte à autrui, ne voyant personne qui le leur puisse faire rendre, ils employent avec éclat le bien qu'ils ont acquis. Ainsi on les voit bastir des Palais d'une dépense extraordinaire, en un pays où le bois, la pierre & la chaux sont hors de prix. C'est donc parmy ces Messieurs, que se trouve une abondance qui ose se montrer en public, autre part elle est cachée & si honteuse, qu'elle fait souvent la necessiteuse, de peur qu'on ne la reduise à l'estre. Et sur ce sujet il y a des Flamans habituez à *Madrid*, qui nous ont raconté qu'on les taxa, il y a quelques années, à cause qu'on les croyoit aisez & riches. La façon avec laquelle on y proceda estoit un peu rude; on appelloit un riche Banquier, ou autre devant un Commissaire du Conseil, quand il y estoit, on luy disoit qu'il y avoit un Edit du Roy, par lequel il étoit obligé de mettre dās ses coffres deux ou trois mil écus; s'il s'en deffendoit sur son impuissance, ou sur ce que le Roy luy devoit autre part,

*Thre-
sors
hardis.*

*Taxe
d'aisez,
le-
vée a-
vec ri-
gueur.*

part, on ne l'écouloit point, & on le renuo-
yoit en luy notifiant, que s'il ne payoit dans
trois jours, il devoit sortir à six lieues de
Madrid, accompagné de gens de Justice qui
luy feroient des frais; & quelques jours a-
pres s'il ne payoit, il devoit s'éloigner de
vingt lieues de la Cour. Ceux qui payerent
se redimerent de cette vexation & de toute
cette dépense; ceux qui s'opiniâtrèrent con-
tre une taxe qui leur sembloit si injuste, souf-
frent l'un & l'autre, & furent de plus
obligez à mettre leur cotte toute entiere dans
la recepte generale, pour rentrer en leurs
maisons.

*Les
gens de
robe
& de
plume,
sont les
plus
accom-
modez.*

Les gens de robe & de plume sont icy les
plus pecunieux; & on ne parle que de Con-
seillers, de Senateurs, & de Secretaires,
qui sont entrez dans les affaires extrême-
ment pauvres, & qui en peu de temps s'y
font fait riches & opulents. Ceux qu'on
croit avoir le plus de moyens sont ceux qui
manient les affaires des Indes; aussi le Com-
te de *Peñeranda*, qui a si bien servy aux ne-
gociations de Munster & du Pays bas, & qui
est du secret du Favory, au lieu de choisir la
Presidence du Conseil de Flandres, à la-
quelle sans doute il estoit plus propre qu'à
aucune autre, a mieux aimé à son retour,
avoir celle du Conseil des Indes: Chacun
fait le profit qu'il y a à faire sur les charges
qu'on y donne, & sur les marchandises qui
en viennent, & qu'on y envoie. On dit
qu'il

*Là
Comte
de Pig-
neran-
da
poussat
en biès.*

qu'il n'y a point en toutes les Indes de marchandises d'un debit plus prompt ny plus lucratif que le vin ; aussi ne permet on pas qu'on y en porte d'autre, que de celui d'Espagne, & on l'y vend si bien, que celui qui couste un écu dans l'Andalousie, ou aux autres endroits où on le charge, y en vaut six ou sept. Pour y entretenir cette cherté, & empêcher qu'on ne vienne à en perdre le profit, il est deffendu sur peine de la vie, d'y planter des vignes, bien qu'on assure que le terroir y est aussi propre qu'en aucun endroit d'Espagne. Le trafic en general n'y va plus si bien que par le passé, comme je l'ay marqué cy-dessus, & outre beaucoup de raisons qu'on en dit en ce pays là, on en trouve une en celui-cy, qui pour un peu de bien que le Roy & ses Ministres en ont recu, a osté le courage à tous les trafiquans, & leur a fait chercher des remedes à l'oppression qu'ils craignoient, ce qui prive le Roy d'un grand revenu. Voicy le grief des Marchands, tout ce qui s'embarquoit aux Indes s'y devoit enregistrer, & payer le dixiesme denier, & s'il ne l'estoit pas on le confisquoit aussi tost. Par là, on sçavoit jusques à un sol de combien la Flotte estoit riche, ce qu'elle apportoit pour le Roy, & ce qui estoit pour les particuliers. Il y a quelques années que sa Majesté Catholique ayant faite d'argent, fit mettre la main sur celui qui estoit aux Marchands. On le prit bien par

*Cherté
du vin
aux
Indes.*

*Pour-
quoy il
est def-
fendu
d'y plan-
ter des
vignes.*

*Depre-
risse-
ment
du com-
merce
des In-
des.*

*Raison
de ce
deperis-
sement.*

par forme de prest, mais outre que les affaires des Marchands ne souffrent pas le plus souvent ces emprunts forcez, on ne leur a point rendu. Tellement qu'afin qu'on ne leur jouë plus de pareils traits, ils aiment mieux s'exposer à perdre tout, qu'à se le voir saisir, lors qu'ils ont fait leur compte de l'avoir au débarqué. Ainsi il y en a beaucoup qui ne font point enregistrer ny l'or ny l'argent qui leur vient, & frustrent le Roy du revenu qui luy est deu, aimant mieux s'entendre avec les Capitaines, bien qu'il leur en couste davantage, que de courir risque de ne rien recevoir que de belles paroles. Avant que la Flotte arrive à Cadix, des Vaisseaux Hollandois ou Anglois l'attendent au port de cette Ville, ou à S. Lucar, & dès qu'ils en ont des nouvelles, ou qu'elle paroist, ils luy vont à la rencontre, & de bord à bord prennent des Capitaines affidez, ce qui est pour le compte de ceux qui les y envoient, & le portent ou en Angleterre, ou en Hollande, ou autre part, sans qu'il entre dans les Ports d'Espagne. Les Marchands mesme de Seville & autres Villes du Royaume, envoient sur ces Vaisseaux tout leur argent comptant en ces pays-là, où ils peuvent en disposer librement & sans crainte qu'on mette la main dessus. On a avis que cette année la Flotte vient plus riche qu'à l'ordinaire, mais que le Vaisseau dont la charge estoit la plus considerable est échoué, on doute encore si l'on aura tout sauvé.

*Moyens
dont les
Marchands
se servent,
pour
frustrer
le Roy
de ses
droits
sur l'or
& l'ar-
gēt des
Indes.*

vé. Mais ceux qui veulent qu'il n'y ait rien de perdu, ajoutent, qu'on y a trouvé beaucoup plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit d'enregistré. Si cela est le Roy en profitera par le droit de confiscation.

De la politique & de l'humeur Espagnole. Du sequestre des biens des Genoïs, fait par les Espagnols en l'année 1654. Maniere dont ce differend fut accommodé. Les Espagnols ne se font qu'aux naturels de leurs pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Necessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy. De l'habillement Espagnol. Particularitez de la taille & de l'ajustement des personnes. Raison pour laquelle les Espagnols se boutonnent à rebours.

C A H P I T R E X I I .

A Considerer en gros le Gouvernement *De la* de ces Estats, il semble qu'il marche *politi-* d'un pas si égal qu'on n'y sçauroit rien re- *que &* marquer qui se dementé de cette hardie Po- *de l'hu-* litique, qui n'est jamais embarrassée, & qui *meur* passe sur les plus piquantes épines avec autant *Espa-* de resolution, que si elle ne cheminoit que *gnole.* sur des roses. Mais à le considerer par le menu, on trouve que les Espagnols qui donnent par tout beaucoup à l'exterieur & à l'apparence payent autant de mine & de contenance, en ce qui est de leurs affaires publiques, *D* qu'en

vé. Mais ceux qui veulent qu'il n'y ait rien de perdu, ajoutent, qu'on y a trouvé beaucoup plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit d'enregistré. Si cela est le Roy en profitera par le droit de confiscation.

De la politique & de l'humeur Espagnole. Du sequestre des biens des Genoïs, fait par les Espagnols en l'année 1654. Maniere dont ce differend fut accommodé. Les Espagnols ne se font qu'aux naturels de leurs pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Necessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy. De l'habillement Espagnol. Particularitez de la taille & de l'ajustement des personnes. Raison pour laquelle les Espagnols se boutonnent à rebours.

C A H P I T R E X I I .

A Considerer en gros le Gouvernement *De la* de ces Estats, il semble qu'il marche *politi-* d'un pas si égal qu'on n'y sçauroit rien re- *que &* marquer qui se dementé de cette hardie Po- *de l'hu-* litique, qui n'est jamais embarrassée, & qui *meur* passe sur les plus piquantes épines avec autant *Espa-* de resolution, que si elle ne cheminoit que *gnole.* sur des roses. Mais à le considerer par le menu, on trouve que les Espagnols qui donnent par tout beaucoup à l'exterieur & à l'apparence payent autant de mine & de contenance, en ce qui est de leurs affaires publiques, *D* qu'en

qu'en tout le reste de leurs actions. Dans les ruës, à la promenade, à la Comedie, & par tout où ils sont éclairez de plusieurs personnes, ils sont extrêmement graves, posés, & tout à fait retenus. En particulier quand on est familier avec eux, ils agissent d'un air si différent du premier, qu'on ne croiroit pas que ce fussent les mesmes hommes. On les trouve aussi évaporez, aussi badins, & aussi gaillards que ceux des autres Nations. La politique de chaque Estat est presque de mesme genie, & de la mesme trempe que les peuples qui le composent. A regarder celle d'Espagne d'un ceil desinteressé, on y trouvera ce rapport. Elle paroist d'abord ferme, constante, hardie, & entierement confite dans la raison & dans le iugement; mais quand on l'envisage de près, & qu'on l'examine piece à piece, on la trouve sujette à des foibleffes dont on ne l'auroit jamais creuë capable. Elle est quelquefois si chancellante, qu'elle trébuche au plus beau chemin, quelquefois elle est si opiniastre, & si fort sur sa reputation & sur son interest, qu'elle perd tout par ses vetilles; & elle est tousiours si lente, que de mil traits de souplesse qu'elle veut jouier, il ne luy en reüssit pas un par ses longueurs. De cette verité qu'on m'a fait toucher au doigt, ie n'en apporteray pas des exemples tirés du temps passé, comme des revolutions de Flandres sous Philippe II. & de ce qui arriva en France du temps de la Ligue sous le mesme Roy.

Roy. Il y en a de plus frais & de ce Regne, au soulèvement des Catalans, & à la séparation du Portugal, qui furent tous deux des maux preveus ; mais auxquels on n'appliqua point le remede nécessaire, tant par opiniâtreté, que par irresolution & longueur. Je ne veux parler que de ce dont on s'entretient à présent à *Madrid*, les opinions y sont fort partagées sur le séquestre des biens des Genoïis, & les uns assurent qu'il a esté tres juste & fait tres à propos, les autres ne sont pas de ce sentiment. Mais tous sont dans celuy-là, que le Ministre l'ayant commencé avec tant de vigueur, il devoit la poursuivre de mesme, & puisque c'estoit une affaire de reputation & d'interest, il ne falloit pas qu'un si grand Monarque hesitast à la pousser à bout, ou bien que si on desiroit si tost faire l'accommodement, voyant le dommage que cette mesintelligence apporteroit aux affaires il ne falloit pas l'avoir tant traîné, puisque cependant elles perissoient tant faute des remises des Genoïis, que par ce qu'en tenant l'affaire en suspens, on ne pouvoit y suppléer en se servant des deniers qu'on leur avoit saisis. Ceux qui ont negocié de la part de la République, ont tâché de faire comprendre en cette Cour, que le siege d'Arras échoüa l'année passée, parce que les Marchands renvoquerent les lettres de change qu'ils avoient données pour Anvers. Les Ministres ne le veulent point avouer, bien qu'on s'apperçoive

*De se-
questre
des biens
des
Ge-
noïis*

ve qu'ils commencent à le reconnoistre. Cependant par leurs pointillies, on a esté presque un an à l'ajuster, bien qu'ils le souhaitassent autant que les Genoïs. Et bien que toute cette longueur n'ait esté que pour y sauver leur reputation, peut estre n'en sera-t'elle pas plus à couvert; tout le passé est annulé par l'accord, & ont donne main-levée de la faïsie, & la dispute touchant Final, qui l'avoit causée, doit estre decidée par des Arbitres.

On a esté long-temps d'accord de ce principal, un accessoire de point d'honneur en a arresté l'execution, qui estoit que la Republique ne vouloit point rendre les prisonniers qu'elle avoit faits devant Final, si le Roy ne les luy demandoit, & le Roy vouloit qu'on les rendist avant qu'on executast rien. Comme on estoit sur le point de tout rompre, par l'entremise du Marquis *Serra*, frere de celuy qui commande en Catalogne, on s'est advisé d'un milieu, qui est que l'Ambassadeur verroit le Comte *d'Ognate*, & luy diroit, s'il ne croyoit pas que la Republique obligeroit sa Majesté en luy rendant lesdits prisonniers, & que l'autre respondroit ouï, & qu'ainsi tout seroit pacifié. Mais on ajouste que ce Comte, qui est fier & adroit & qui a esté le premier moteur de cette mesintelligence à son retour de Naples, l'ava assez bien la teste à l'Ambassadeur. En tout ce procedé, il me semble qu'on voit dans les Ministres d'Espagne, une grande chaleur

à se ressentir de l'affront que la Republique leur avoit fait, mais elle ne continua pas, & l'on en ternit la gloire, par une longueur qui n'a de rien profité, puis qu'enfin on s'est accommodé à des conditions qu'on pouvoit d'abord accorder.

La bonne correspondance qui est depuis beaucoup d'années entre les François & les Genoïs, fit que les premiers offrirent à ceux-cy leur assistance, pour tirer raiton de la violence des Espagnols. La Republique se sentit tellement obligée au Roy tres-Chrestien, qu'elle envoya vers luy *Luzaro Spinola*, noble Citoyen, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour témoigner à sa Majesté la reconnoissance qu'elle avoit de ses offres, & de sa protection, dont il avoit bien voulu l'assurer en cette occasion. Il semble que ce differend n'ait servy qu'à dégoûter les Genoïs de la communication des Espagnols, pour les faire rapprocher de ceux qu'ils ont regardé autrefois comme les plus fiers ennemis de leur liberté. Si on excepte dans Gènes quelques personnes Les Genoïs sont créanciers des Espagnols pour des sommes considérables. que l'intérest & le sang ne peuvent détacher du party d'Espagne, tous les autres sont dans une disposition fort contraire à celle où estoient leurs peres sous le regne de François I. & l'on peut dire que les Genoïs n'ont pour les Espagnols qu'autant d'amitié qu'un créancier en a pour son debiteur, des mains duquel il voudroit bien avoir retiré son fait, & que s'ils estoient remboursez de ce qui leur est deub, les

les Espagnols ne leur feroient de rien ; mais les Genoïis ont beau faire , leur patience n'inspirera point à leurs débiteurs le desir de les satisfaire , ils feront assez s'ils tirent leurs arrerages , car pour le principal ils ne le doivent plus compter parmy leurs debtes actives , les Espagnols ne sont pas fâchez d'avoir la reputation d'estre insolvable , soit afin qu'on ne leur demande pas le payement , ou que la necessité de leurs affaires les oblige d'en user de la forte.

Cependant c'est un avertissement aux Genoïis , de se retirer s'ils peuvent peu à peu de dessous la patte des Espagnols.

Il n'y a point d'Est ranger qui ne la doive craindre , pour bons que soient les services qu'il leur a rendu . Car ils ne considerent que leurs interests & eux-mesmes , tellement que les Flamands & les Italiens qui sont sujets du Roy , n'y reçoivent point autre traitement que s'ils estoient nays sous un autre Prince . S'ils veulent se pousser aux Charges , & faire leur fortune à la Cour , ou aux Armées , on leur dit qu'ils ne sont pas Espagnols naturels , ainsi les peuples qui sont sous ce Gouvernement n'ont guere le moyen de s'avancer , car en leur pays on donne toutes les principales charges à des Espagnols , tant pour y maintenir la majesté de la Nation ; que par ce qu'on ne se fie pas à eux , & on les declare presque inhabiles a toutes sortes d'emplois , parce qu'ils ne sont pas nays en Espa-

Les Espagnols ne se font qu'aux nats-vels de leurs pays.

gne. Ce n'est pas qu'elle ne soit pleine d'Estrangers qui y viennent pour y travailler dans les villes aux mestiers, & aux champs à la terre. Mais ce ne sont qu'artisans & mercenaires qui y sont attirez par le profit & qui ne se meslent que de leur petit trafic. On compte dans Madrid plus de quarante mil François, qui sous un habit Espagnol, & en se disant Bourguignons, Vallois, & Lorrains, y font fleurir le Commerce & la Manufacture. Ils ont besoin de cacher leur naissance, car si elle est connue ils sont obligez de payer par jour à la Ville un ou deux quarts par teste, qui sont environ un sol de nostre monnoye, & quand il arrive quelque adversité à l'Etat, s'ils ne se tiennent clos & couverts, ils sont sujets à mil insultes, & mesme à estre batus. Ceux qui connoissent bien le nombre d'étrangers qu'il y a en cette Ville, assurent que quand ils voudront entreprendre, ils pourront s'en rendre maistres, & en chasser les Espagnols.

Ceux qui y viennent pour quelques affaires, ou pour y estre long-temps, s'habillent aussi tost à la mode du pays. Nous avons toujours paru dans nos habits de voyage; mais si nous y eussions esté *para pretensiones*, *Necessité d'estre ve-* comme ils parlent, il nous eust fallu char- *gez de* ger la Gonille & tout le harnois Castillan, *noir* autrement on n'est pas bien veu à la Cour. *pour* Pour parler au Roy, c'est une nécessité d'estre *parler* habillé de noir; jusques là qu'à un Envo- *yé au Roy*

Nombre prodigieux de François à Madrid.

*Necessité
d'être
vestu de
noir
pour
parler
au Roy.*

yé du Prince de Condé, on donna temps de s'habiller de cette couleur, avant qu'on l'introduisist devant Sa Majesté, luy ayant fait sçavoir qu'il n'en pourroit autrement avoir Audiance. Les femmes mesme, pour abandonnées qu'elles soyent, desirant de le paroistre moins, sollicitent aussi tost l'Estranger de quitter l'habit extraordinaire & de son pays, de peur qu'on ny prenne trop garde, quand il les visite. L'habit Espagnol est une roupille à grandes basques qui joint tres-bien au corps depuis le col jusques sur les hanches. Une ceinture de maroquin qui les serre sur l'estomac, ou un peu plus bas que le nombril. Leurs chausses sont fort étroites, & jusques là que pour les tirer & les mettre, ils ont des boutons aux costez d'en bas, par où ils s'y enferment le matin & s'en deffont le soir. Leurs souliers sont de la forme du pied, & pour les mignons, ils sont étroits de semelle & d'ampeigne, un petit pied & un gros grasse-jambe, sont si fort estimés que les Galans se lient le pied avec des rubans pour le faire paroistre petit, & en souffrent beaucoup de martyre, à mesme temps que par quelque faux garde-jambe, ils affectent de paroistre tout à fait à la mode. Les bas de soye dont ils se servent, sont à mailles lâches, & qui ressemblent à du rézeau; ils les portent fort tendus dessus un bas blanc, qui paroist au travers. Il ne se servent plus de chapeaux à large bords, ils en ont d'assez petits qu'ils doublent de taffetas

*Habillemens
Espagnols.*

*Particularitez
de
la taille
de
l'ajustement
des personnes.*

tas noir, c'est un grand ornement & d'une magnificence extraordinaire que d'y porter pour cordon quantité de larges dantelles noires, qui coutent sans doute autant qu'un beau bouquet de plumes, puis qu'elles leur viennent de Flandre, ou de France, ils ne font pas somptueux en linge, & on n'y voit guere de dentelles, la plûpart du monde porte la Gonille, dont deux ou trois servent un an. La raison pour la quelle ils commencent tousiours à s'habiller par le haut, & à se boutonner par le bas n'est pas, parce qu'ils font tout à rebours des autres Nations, mais à cause de l'air qui est icy si pénétrant, que si l'on ne prend bien garde de n'en estre point frappé à l'estomac le matin, on court risque d'en estre malade, c'est pour quoy ils couvrent bien cette partie, & on a veu des personnes qui pour l'avoir negligé, en ont souffert de grands accidents, & en sont devenus perclus de leurs membres aussi bien que pour avoir dormy la nuit à festres ouvertes. La hayette & la ratine noire est l'estoffe dont ils s'habillent l'Hyver, en Esté ils ont des habits de taffetas, mais ils gardent toujours le manteau & la roupille de Bayette.

*Raison pour laquelle les Espagnols se bouton-
nent à rebours.*

De la feste du Cours du mois de May. Train des gens de qualité lors qu'ils s'y promènent. Pourquoi les cochers ne s'assient plus sur le devant du carrosse. Pourquoi tous les carrosses sont attelés de mules. Le grand usage des mules dommageable à l'Espagne. Détail des galanteries de cette feste du Cours. Maniere dont les Courtisanes & leurs Amans y paroissent, & plusieurs particularitez curieuses de cette réjouissance publique. Coûtume surprenante pratiquée dans le Cours, de tirer les rideaux des carrosses & de se cacher quand le Roy passe.

CHAPITRE XIII.

Feste du Cours du mois de May.

Train des gens de qualité.

LE premier de May, nous vîmes le Cours qui se fait hors de la porte de Tolède, c'est un des plus celebres, & on y voit quantité de carrosses de toutes sortes, les uns y sont tirez par quatre mules, & s'ils sont à des grands Seigneurs ou Ducs, les mules de devant sont attachées à de longues cordes, & il y a un Postillon. Les autres en ont fix, & alors on juge que ce sont de grands & de puissans Seigneurs, bien qu'il ne soit permis d'user de cette magnificence que hors de la Ville, à cause que s'estant un jour introduite dans la ville on representa au Roy qui trouvoit peu de monde au Cours, que la vanité estoit telle que ceux qui n'avoient pas
 moyen

moyen d'y venir à six mules, s'en abste-
noient, pour n'y paroître avec moins de
train, que ceux auxquels ils vouloient s'é-
galer. Cela fit qu'on deffendit les carros-
ses à six mules. Aucun cocher ne s'affied
sur le devant du carrosse, mais sur un des
chevaux du timon, depuis que le Comte
Duc ayant dit un secret qui fut revelé par le
cocher, leur deffendit le siege. Tous les at-
telages sont presque de mules, depuis que
pour envoyer de la Cavalerie en Catalogne,
on prit ou l'on menaça de prendre les che-
vaux de carrosse. Cependant les haras de
bonne race se perdent de telle façon, que si
l'on n'y apporte remede, l'Espagne se trou-
vera sans chevaux, on employe la plupart
des cavalles à porter des mulets, parce que
le profit en est plus grand, pour le prompt &
bon debit qu'on en trouve. En Portugal le
Roy a obuié à cet inconvenient, en deffen-
dant qu'on se servist des mules, & sur ce que
les Ecclesiastiques ne voulurent pas estre su-
jets à son Edict, à cause de leurs privileges,
il les en exempta, mais deffendit aux Maré-
chaux sur peine de la vie de ferrer aucune
mule, par où il les ramena aisément à l'ob-
servation de son commandement.

La galanterie de cette feste consiste prin-
cipalement en l'ajustement des femmes, qui
s'estudient d'y paroître avec éclat: aussi met-
tent elles leurs plus beaux habits, & n'ou-
blient ny leur vermillion, ny leur ceruse,

*Pour-
quoy
les co-
chers ne
s'affied
plus sur
le de-
vant des
carros-
ses.*

*Pour-
quoy
tous les
carros-
ses sont
atteloz
de mu-
les.*

*Le grand
usage
des mu-
les, dō-
magea-
ble à
l'Espa-
gne.*

*Eccle-
siasti-
ques
mo-
quez.*

*Detail
des ga-
lante-
ries de
la feste
du*

Con

*Blaise
res
dont les
Courtis-
sanes
& leurs
Amans
parois-
sent.*

*Parti-
culat-
vitez.
de cat-
se pro-
mona-
de.*

dont alors elles empruntent tous les traits. On les voit en diverses façons dans les carrosses de leurs amans, les unes ne s'y montrent qu'à demy, & y sont ou à moitié ou à rideaux tirez, ou s'y montrent à découvert, & font parade de leurs habits & de leurs beautez, celles qui ont des Galans qui ne peuvent ou ne veulent pas leur donner des carrosses, se tiennent sur les avenues du Cours & bordent les rues ou les chemins qui y mènent, on ne parle point à elles, aux autres on peut dire tout ce que l'on veut de doux, de hardy, & de libre, sans qu'elles s'en offensent. C'est icy une partie de leur liberté, ou libertinage de demander indifféremment à ceux qu'il leur plaît, qu'ils leur payent des limons, des oublies, des pastilles de bouche, ou autres friandises que l'on porte par le Cours. Elles l'envoient dire par celles qui les vendent. & c'est une incivilité de ne leur pas dire qu'elles leur en portent, & qu'on les payera, & apres il en couste souvent pour cinq sols de marchandise, plus d'un écu. On voit de plus en cette Feste quantité de beaux chevaux, qui font parade de leurs selles, & des rubans, dont ce jour là on leur a paré le dos & le crin, ceux qui les montent font ou les Galans des Dames à qui ils ont presté leurs carrosses, ou personnes qui viennent à cheval jouir du Cours, n'ayant point de carrosse. Apres qu'on a fait divers tours, & qu'on a parcouru toutes les

files

files des carrosses comme la nuit vient, on commence à s'arrester, & à manger dans les carrosses qui pour la plupart portent de la provision. Ce n'est pas seulement en cette Feste qu'on le partique, presque tous les jours, & sur tout les Dimanches, on ne voit que collations & goûtez, qu'ils nomment *Merendas*, au lieu où l'on se promene, tant les Espagnols se plaisent à festiner à la campagne, quand ce ne seroit que d'un oignon, d'une salade, d'un jambon, ou de quelques œufs durs, car ils font par tout tres mauvaise chere. On y voit aussi quelques femmes d'honneur qui y viennent avec leurs maris, ou quelques Galantes qui y viennent avec leurs Galans, mais estant ainsi sous leurs yeux, elles s'y comportent si modestement, qu'à peine ozent elles regarder le monde, & rendre le salut. Le petit Bourgeois paroist éparé par les champs d'alentour, ou sur le bord de la Riviere, ou en quelque recoin du pré ou du bled verd, il collationne de fort peu de chose, avec beaucoup de majesté & de joye, en compagnie de sa femme, & de sa famille, ou de quelque amie. On m'a assuré que hors ces maigres débauches champêtres, les Espagnols n'en font guere dans leurs maisons à se traiter les uns les autres. Et ceux qui se sont trouvez dans leurs festins ajoutent que dans un moment les plats qui sont sur la table disparaissent, chacun des invitez en saisissant

un, avec ce mot *con licencia*, pour l'envoyer à sa Maîtresse, ce qui fait qu'on demeure souvent sans viande, & presque toujours sans goûter les meilleures.

Au temps de cette feste, le Roy est d'ordinaire à *Aranjuez*, & souvent il y vient en relais, & après avoir fait un tour, il s'en retourne de mesme sans entrer dans la Ville, ce qui me sembla d'abord un maigre plaisir, puis qu'il y a sept bonnes lieuës de *Madrid* à *Aranjuez*: Mais ayant veu avec quelle vitesse il les fait, avec six mullets qu'on pousse toujours presque à pleine carriere, jusques à ce qu'à my chemin on en rencontre six autres qui le mencent à *Madrid*, je ne l'ay pu juger ny incommodé ny ennuyant, puis qu'à faire ces sept lieuës il ne met guere plus de trois heures; mais je ne puis comprendre le plaisir qu'il trouve au Cours, si ce que l'on m'a dit est vray, que par respect, quand il passe chacun tire ses rideaux, ce qui fait qu'il ne voit que les carrosses, au lieu qu'on n'a inventé cette sorte de promenade, que pour se montrer avec éclat, & pour s'entretenir en se divertissant par la veüe de tout ce beau monde roulant, & on ne peut nier que ce ne soit une coûtume qui détruit le plaisir qu'on voit s'augmenter autre part, au mesme temps que le Prince s'y trouvant, tout le monde arreste devant luy, & les femmes se demasquent.

Description de la Maison Royale d'Aranjuez, & des jardins, statues, fontaines & autres embellissemens de ce lieu. Asnes d'une grandeur excessive, & d'un prix considerable.

CHAPITRE XIV.

LE cinquième de May nous fûmes à *Aranjuez* pour y voir la Cour. Cét agreable sejour où le Roy passe toutes les années un mois de Printemps, est sans doute un agreable lieu, & les Espagnols qui n'en ont point veu de semblables, n'en parlent que comme des champs Elisées. Les Poëtes dans leurs Comedies en citent les jardins & les fleurs, comme d'un endroit où Flore regne, accompagnée de tous ses thresors. La situation en est tres-belle, & les avenuees en sont fort agreables. Avant que d'en approcher, on passe le Tage sur un pont de bois, qui a une porte au bout pour le fermer quand la Cour n'y est pas; car alors on est obligé de passer dans une barque, & d'y payer les droits qui font partie des rentes d'*Aranjuez*. Au delà du pont on tourne à la main droite, & en un recoin que fait le Tage, on voit les hauts ormeaux & les magnifiques plantages qui entourent la maison du Roy. Ce qu'on rencontre d'abord est un parc clos de murailles de terre qu'on nomme *Tapia*, il semble assez vaste, & est

em-

embelly par quelques allées. Avant que d'en approcher on a à droit & à gauche de la bruyere où l'on voit quantité de lapins. Les ayant passés à cet endroit, l'on entre à costé du Parc dans une grande allée, à la quelle de tous les costez en aboutissent de semblables, & on arrive à une porte qui est au bout d'un pont qu'on a fait sur un Canal, tiré depuis le Tage jusques à cet endroit. Par là on a formé une Isle où est le jardin qui est fort net & bien entretenu, il a son entrée du costé du Palais, & dès qu'on a passé un pont qui y mene, on rencontre deux Statuës de bronze, dont l'une jette de l'eau par ses bras coupez, & à un pas de là on est sur les bords du bassin de la fontaine de Diane, qui est au milieu sur une hauteur de pieces rapportées, de pierre, de bois, de mousse & de terre, où quantité de figures de toutes sortes d'animaux sont attachées, qui jettent agreablement de l'eau à mesme temps qu'elles la recoivent des tuyaux qui la leur conduisent du Tage, car en tout ce jardin, je n'ay pas veu une fontaine d'eau vive. A l'entour du bassin on voit huit vaisseaux de Myrthe, si je ne me trompe, dont les branches sont si bien couchées, que la poupe, la prouë, & tout le corps en est tres bien formé. Ils portent chacun une figure ou petite statuë, qui jette de l'eau contre les bestes qui sont sur la hauteur du milieu. On trouve ensuite la fontaine du *Ganimede* que l'on voit sur son aigle au haut d'une colon-

colonne, & à costé dans le bassin un Mars, un Hercule, & une autre Deité de pierre ou de bois blanchy & plâtré. Un peu plus avant sur la gauche, en une allée qui coupe celle-cy, on voit la fontaine de *la Gelosia*, qu'on nomme ainsi, parce qu'il y a au haut un quarré où l'eau forme comme une des ses Jaloufies que l'on met au devant des fenestres. Sur la droite on en voit un autre qui a au haut un espee de molette dorée & rentrant dans l'allée du milieu, on va à la fontaine de *las barpias*, qui est la plus mignone de toutes. Le bassin en est quarré, & aux quatre coins il y a des colonnes sur lesquelles sont les figures de ces animaux infames qui vomissent de l'eau contre la figure d'un homme, qui cherche une épine à la plante de son pied, & qui est assis sur la colonne du milieu. En avançant vers le bout du jardin, on rencontre dans la mesme allée la fontaine de *Dom Juan d'Austria*, qu'on nomme ainsi, par ce que la figure qui est au haut, & qui jette de l'eau par ses cheveux, a esté faite d'une pierre qu'on trouva dans un Vaisseau Turc apres la bataille de Lepanthe. Elle a deux bassins, & au bas quatre petites statuës de Cupidons, avec divers emblèmes. Sans doute ce jardin est joly par soy-mesme, & par les enjolivemens qu'on y a faits, mais ils ne sont pas tous d'une egale force. Les allées sont presque toutes trop étroites, & on diroit qu'on a voulu épargner la terre pour les compartimens qui ne
sont

font pas fort grands ny fort larges. Les berceaux qui les couvrent sont bas & faits de méchantes perches ou lates, au lieu qu'ils devroient estre d'une bonne charpente, qu'on n'épargneroit pas mesme dans le jardin d'un riche particulier. Tout autour de l'Isle le long de la Riviere & du Canal, est une assez grande allée, bien balliée & entretenüe, couverte de hauts Ormeaux. C'est la plus belle promenade qu'on y voye, & celle où leurs Majestéz se plaisent le plus. Il y a quelques cabinets de charpente, & entre autres, un, qui regarde sur le grand chemin de Madrid, où la Reyne fut le jour de la feste des Taureaux, pour les voir passer lors que le Roy & sa Cour les amenoient du troupeau, dont on les avoit separez. Le jour de cette réjouissance est fort secret, & le Roy ne le dit point que la nuit d'auparavant qu'il mande les *Herradores*, ou Collecteurs, & Marqueurs de Taureaux, & qu'il fait avertir les Bergers de s'approcher avec leurs troupeaux. Nous le scûmes étant dans la grande allée, dont je parleray dans ce Chap. Nous y rencontrâmes la Reyne qui alloit à la promenade, & comme nous eûmes passé son carrosse, & celui de quelques unes de ses Dames, ou Filles d'honneur, un homme à cheval, qu'on dit estre l'Inspecteur ou Gouverneur de ce Sexe, nous rappella, disant, qu'il y avoit une Dame, qui ayant sa cousine mariée aux Pays-bas, nous en vouloit demander des nouvelles, Nous

Nous y retournâmes, & apres quelques mots d'entretien, elle dit, que peut estre le lendemain se feroit la feste, n'osant le dire ouvertement; mais en ayant esté assure sur le soir, nous jugeâmes, que son peut-estre n'avoit esté que pour ne pas publier ce qu'on tenoit secret, de peur que de Madrid, & des lieux d'alentour le monde ny accourust. Ce Garde-Dames, troubla tout ce petit entretien, nous venant dire de nous retirer du costé du carosse de ces Dames & que nous leur avions assez parlé. Ainsi nous en retournâmes sur nos pas, surpris de son incivilité & de l'impertinence du Bouffon de la Reyne, qui avec un tuyau de fer blanc, s'en vint à un de nous pour luy parler de prés, faisant semblant d'estre dur d'oreille. Cette grande allée est au delà du Village, ou du petit Hameau d'*Aranjuez*, qui est si chetif, qu'à peine on y trouve à loger; aussi le soir de nostre arrivée il nous fallut aller plus avant, & bien qu'il fist clair de Lune, & que nous eussions des guides, nous nous égarâmes au sortir d'*Aranjuez*. A peine trouvâmes nous au lieu ou nous fûmes une écurie pour nos chevaux, & le couvert pour nous, & nous fûmes trop heureux d'y dormir sur des bancs & sur des chaises. Ce n'est pas que cette Cour soit fort grosse, car la plupart des Officiers logent en la maison du Roy, bien que chetive, mais pour peu d'extraordinaire qu'il y arrive, on n'y trouve plus de logis. Il n'y a qu'une

qu'une Hostellerie ou *Posada*, pour me servir de leurs termes; elle estoit occupée par les gens de l'Ambassadeur de l'Empereur, & nous n'y pûmes avoir place que le lendemain. Ce fut ce jour là que nous voulûmes achever de voir *Aranjuez*, & apres avoir esté à l'endroit où l'on nourrit les Chameaux, où nous ne rencontrâmes qu'une femelle avec un petit les autres estant à la campagne à paistre, ou à charroyer du bois, nous nous en retournâmes par diverses belles allées, nostre guide nous racontant que lors que ces femelles avoient porté, elles estoient deux ans sans faire des petits. Il ajouta que souvent on faisoit combattre des Chameaux contre des chiens, & que c'estoit un agreable divertissement, de voir comment cette beste si mal faite, se défendoit adroitement des mâtins qui l'attaquoient, & que quelquefois sa furie forçoit les barrieres, & se déchargeoit sur les spectateurs. Quand nous fûmes revenus auprès de nostre logis, il nous parla de nous faire voir un beau jet d'eau, & nous le figura si beau & si rare, que nous le suivîmes pour le voir: mais y estant, nous reconnûmes sa bestise & sa simplicité, puisque ce n'estoit qu'une scie qui travailloit à faire des aix, poussée par des eaux qui faisoient rouler diverses roues. Ce qui nous confirma dans la pensée, que ce qui est commun parmy nous, passe icy pour une merveille. L'apresdinée nous fûmes voir cette grande & magnifique allée,

lée, qui est au bout du Village, du costé par où l'on va à *Alcala de Henares*. On y voyoit de tres beaux Ormeaux à deux rangs de chaque costé, & afin qu'ils deviennent toujours plus hauts, & qu'ils soient mieux nourris, on fait couler quand on veut de l'eau entre ces rangs, qui les humecte. Elle est fort large & fort longue, & en deux ou trois endroits on trouve de grands ronds, où les carrosses peuvent tourner, de mesme qu'au Cours de Paris. Elle aboutit à un pont qui est sur le Tage, qui est fermé par une porte: Tellement que le Roy estant à *Aranjuez* sans Gardes, ou avec seulement dix ou douze Hallebardiers, y est comme en vn lieu retranché par ces ponts, qu'il faut necessairement passer avant que d'y arriver. A main droite est une autre allée, qui mene à une grange, où l'on entretient trois asnes pour couvrir des cavalles, & avoir de bonnes mules. De ma vie je n'en ay veu de si grands; le plus jeune estoit d'une hauteur qui égaloit les plus grandes mules, & les deux autres n'estoient guere moins hauts. Le premier a cousté vingt deux mille reaux de Billon, qui font plus de 6000. livres, & l'autre 35000. reaux, qui vont à quatre mil cinq cens livres. Ils n'ont vacance que deux jours de l'année, à sçavoir la Feste Dieu & le jour de l'Ascension que nous y fûmes, autrement, *Cada Dia salta dos vexes el macho sobre la hembra*, comme on nous le dit. On voit par là

*Asnes
d'une
gran-
deur
excessi-
ve, &
d'un
prix
conside-
rable.*

là, qu'occupant toutes leurs cavalles à leur donner de beaux mulets, ils perdront peu à peu leurs Haras. Et comme l'on ne voit que mules dans *Madrid*, il y auroit de la peine d'y monter de la Cavalerie dans un besoin. On a parlé de les deffendre, mais on y a trouvé de la difficulté, je ne sçay pas si ç'a esté celle que les Ecclesiastiques y ont apportée, mais je sçay bien qu'on s'en pouvoit vanger comme ce Roy, qui disant qu'il ne vouloit point violer leurs privileges de se servir de mulets, deffendit aux Marechaux d'en ferrer aucuns à peine de la vie, par où il les obligea de s'en deffaire sans bruit & sans murmure.

Maniere dont la Reyne est servie a table par ses Dames, & par ses Meniñes. Qui sont ces Meniñes. Les femmes sardées avec excess. Particularitez de la Cour & suite de la Reyne, & de l'ajustement des Dames. Sa Majesté sort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura ou marque des Taureaux

C H A P I T R E X V.

Bien que nous n'ayons jamais donné dans la foiblesse de ces Voyageurs, qui ne connoissent les Cours des Princes des pays où ils font, que par le soin qu'ils ont eu de les voir manger, & de les voir monter à cheval,

là, qu'occupant toutes leurs cavalles à leur donner de beaux mulets, ils perdront peu à peu leurs Haras. Et comme l'on ne voit que mules dans *Madrid*, il y auroit de la peine d'y monter de la Cavalerie dans un besoin. On a parlé de les deffendre, mais on y a trouvé de la difficulté, je ne sçay pas si ç'a esté celle que les Ecclesiastiques y ont apportée, mais je sçay bien qu'on s'en pouvoit vanger comme ce Roy, qui disant qu'il ne vouloit point violer leurs privileges de se servir de mulets, deffendit aux Marechaux d'en ferrer aucuns à peine de la vie, par où il les obligea de s'en deffaire sans bruit & sans murmure.

Maniere dont la Reyne est servie a table par ses Dames, & par ses Meniñes. Qui sont ces Meniñes. Les femmes sardées avec excess. Particularitez de la Cour & suite de la Reyne, & de l'ajustement des Dames. Sa Majesté sort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura ou marque des Taureaux

C H A P I T R E X V.

Bien que nous n'ayons jamais donné dans la foiblesse de ces Voyageurs, qui ne connoissent les Cours des Princes des pays où ils font, que par le soin qu'ils ont eu de les voir manger, & de les voir monter à cheval,

cheval, le peu de temps que nous avions à estre en Espagne, & le peu d'entrée que nous avions à la Cour, ou parce qu'elle est trop réservée, ou par ce que nous n'avions personne qui nous y introduisist, nous fit résoudre de nous servir de ce moyen qui ne contente que les yeux, & satisfait fort peu l'entendement. Le jour de l'Ascension par l'entremise du sieur Benjamin Ruht, Anglois, on nous permit d'estre en un coin de la chambre où disnoit la Reyne. C'est une Princesse de moyenne taille, & plutôt petite qu'avantageuse. Elle a le visage plat, mais peu grand, vis à vis est une Dame, qui met devant elle tous les plats qu'on apporte, qui est comme son Ecuyer tranchant. Aux costez elle en a deux autres: celle de la droite fait l'essay de la boisson, & luy donne à genoux la coupe, celle de la main gauche luy tient la sous-coupe & la serviette. Elle boit fort peu, mais mange assez bien. On luy sert quantité de plats, mais peu de bons, à ce qu'on en peut juger, elle a un Bouffon qui parle presque toujours, & qui tasche de la faire rire & de la divertir par son caquet. Quatre ou cinq jeunes garçons qui sont des meilleures maisons d'Espagne, portent les plats qu'ils vont prendre dans la chambre voisine. On les nomme *Meniños*, & on ne veut pas que ce soit des Pages, disant qu'il n'y a que le Roy qui en ait. Ceux-cy sont plus estimez que les Pages, & sont habillez à la

Maniere dont la Reyne est servie à table par ses Dansez & par ses Meniños.

Qui sont ces Meniños.

cam-

campagne de diverses étoffes , & bien qu'ils le fussent tous de gris , il y avoit de la différence en la couleur. Nous fûmes surpris de voir que la Majesté d'Espagne , qui marche si gravement s'oublie en ces endroits , car en présence de la Reyne ces *Meniões* ne se comportoient point avec respect ; on les entendoit jaser , & ils se partagerent avec le Bouffon un plat de pommes , mesme à la porte il en eust qui se pinçant l'un l'autre y firent du bruit , sans que personne y prist garde pour les en chastier. On ne voit point manger l'infante , & le lendemain sur ce que nous avions témoigné de la curiosité pour la voir on fit courir le bruit que le Duc de Savoye estoit *incognito* a Aranjuez. Il y eust un honneste homme Espagnol qui apres la feste des taureaux me mena à un par terre , ou je la vis lors qu'elle devoit monter en carrosse. C'est une Princesse de petite taille , elle a la mine fort spirituelle , & l'œil vif , le visage un peu plus long que ron. S'est dommage qu'elle se farde à la mode du pays , car sans doute si elle ne mettoit pas tant de vermillon , elle parroitroit plus belle , mais on en met tant en cette cour , qu'elle & la Reine sont encore celles qui en sont le moins enflammées , toutes les autres se rendent les jouës de couleur d'escarlate , mais d'une façon si grossiere qu'on diroit , qu'elles ont plus travaillé à se deguïser qu'à s'embellir. Aussi sont elles si laides , que
tout

tout le fard du monde mis le plus adroitement ne ſçauroit y remedier. Elles montent les premières en carroſſe, & a-
 pres qu'elles ont remply trois ou qua- Parti-
cular-
tez de
la Cour
& ſuite
de la
Reyne
& de
l'aſſe-
mblée
des
Dames
 tre carroſſes, les *Duchéſſes* qui ſont les vieil-
 les femmes habillées de blanc, & pres-
 que voilées, ſe mettent dans le dernier.
 La Reyne & l'Infante montent apres dans
 un carroſſe à ſix chevaux, avec une vieil-
 le à la portiere. Les grands Vertuga-
 dins rempliſſent tout le coſté du carroſſe où
 elles ſe mettent. Leurs mouſtaches faites
 en aiſlerons longs & larges, ſemblent à des
 panneaux de quelque baſt. Je n'en ay point
 veu porter à la Reyne, qui n'avoit que ſes
 cheveux retrouſſez un peu vers l'oreille.
 Leurs collets ou cravattes ſont de grandes
 pointes, qui ſans doute couſtent beaucoup,
 bien qu'elles ne paroiſſent pas belles. La
 mode en eſt preſque de meſme qu'en Fran-
 ce, l'ayant priſe de la Princeſſe de Car-
 gnan quand elle eſtoit à *Madrid*, dont elles
 les nomment *Valonas à la Carignana*. Elles
 ont preſque toutes des miroirs, des mon-
 ſtres, ou des petits portraits à leur ceinture.
 Je n'y vis point d'autre Galand, que le Mar-
 quis d'*Aytora*, qui alloit à pied au coſté d'un
 carroſſe, en contant à une qui eſtoit à la
 portiere. On m'a dit pourtant qu'on les cajol-
 le librement dans la chambre de la Reyne, &
 que quand on ne les y peut voir, on leur fait
 l'amour par les fenestres, où elles paroif-
 ſent

sent & s'entretiennent avec leurs Amans par des signes inventez pour ce beau commerce. Quand elles se marient, la Reyne augmente leur dot de 50000. écus, mais qui sont assez mal payez. Outre cette suite de femmes, & de quelque Escuyer, la Reyne n'en a point d'autre quand elle sort, que celle de son Bouffon, & de quelques bas Officiers & Valets-de-pied. Elle n'a point de Gardes, & je fus surpris de voir le peu d'éclat avec lequel elle sort en public. Le Roy mesme n'en a icy que dix ou douze qui sont au devant du degré, & outre ce que j'en ay marqué, i'appris que les Archers qui sont Bourguignons & Flamans, & dont est Capitaine le Duc d'Archois, estoient les premiers en rang. Quand le Roy est à *Madrid*, il en monte tous les jours dix en garde, qui sont obligez de paroistre avec le Manteau de liurée qu'ils quittent hors delà. Leur arme est une espee d'épieu, qu'on nomme icy *Cuchilla*, ils sont en tout cent cinquante. Ils montent chaque jour des Hallebardiers Espagnols & Allemans, seize hommes par Nation. C'est la garde introduite en Espagne par la maison d'Autriche. On dit qu'il y a de plus deux vieilles Compagnies Espagnoles, qui estoient de la Garde des Rois de Castille, qui ne sont guere bien payées ny entretenues, non plus que les autres. Le lendemain de l'Ascension on vit au matin arriver *Don Luis de Haro*, que le Roy avoit mandé pour la Feste de la *Herradura*

La
Reyne
sort a-
vec peu
d'éclat.
Petit
nombre
des Ar-
chers,
Gardes
& Hal-
lebar-
diers du
Roy.

Cere-
monie
de la
Herra-
dura ou
sorte
des
Tours-
aux.

des

des Taureaux. Un peu apres qu'il fut arrivé, sa Majesté fut à la pointe de l'Isle du jardin monter à cheval, & apres avoir commandé qu'on fist retirer tout le monde derriere les barrières, s'en alla avec toute sa Cour au bout d'une grande allée, chasser dans une place clausé les Taureaux qui estoient à la campagne. Pour les y faire entrer, il y a du monde à cheval devant lesdits Taureaux, qui les agacent avec de grands bastons, afin qu'il les suivent, & ainsi courant devant eux, ils les attirent dans l'enclos, pendant que par derriere il y a des gens qui par des cris & des coups les y font entrer tous en troupe. Le Roy vient apres avec tout son monde, & le badinage se finit, quand ils sont dans l'allée qui va à la place du Palais. Leurs Majestez furent oïyr la Messe, apres quoy le Gouverneur d'*Avanjuéz* le meilleur *Torreador*, c'est à dire combatteur de Taureaux de toute l'Espagne vint donner la seconde chasse à ces belles, pour les faire entrer dans le réduit d'ais, qu'on avoit fait auprès de la place, où l'on devoit les marquer d'un fer chaud. On les y laissa jusques à trois heures apres disner, & alors tous les balcons & tous les échaffaux estant chargez de spectateurs, leurs Majestez vinrent en leur loge, & ayant donné ordre qu'on commençast, on vit dans la place entourée de barrières, une quantité de certains jeunes paisans, qu'on nomme *Herradores*, qui y attendent le Taureau pour

le colletter, & on leur en laschie un ou deux, & aussi tost le plus vaillant court le saisir à la queue ou aux cornes, & estant secouru des autres, ils taschent de le coucher par terre, & à mesme temps un autre vient d'un feu fait à costé de la place avec un fer ardent, & il luy donne la marque sur la cuisse, pendant que les autres luy tendent les oreilles. Il faut estre adroit pour cette action, tant avant que de la faire qu'après l'avoir faite; car le Taureau est furieux en l'un & en l'autre temps. Pour le trôper comme il vient à eux, ils luy opposent ou un manteau ou un chapeau & comme cette beste ferme les yeux en frappant, le plus hardy luy saute au col, & le saisit par les cornes, & tous les autres par tous les endroits qu'ils luy peuvent attraper. Mais il en culbutte & maltraite beaucoup, & c'est une merveille qu'il n'en tué une grande partie; car il court souvent droit à eux, les renverse, & leur passe par dessus le corps, mais je ne sçay comment ils font, ceux que l'on croit morts, se relevent aussi-tost. Il est vray qu'ils sont fort adroits à éviter ses cornes, & à se laisser tomber, afin qu'il donne le coup en l'air. C'est un assez joly jeu, mais auquel il ne feroit pas bon d'estre Acteur: & je m'estonne comment un grand Roy veut seulement y assister. Mais c'est plutôt par politique & pour satisfaire à la Coustume, que par plaisir qu'il y prend. Pour luy en faire trouver un peu plus qu'à l'ordinaire,

*Mer-
veilleu-
se ad-
dresse.*

Dans

Don Luis de Haro fit entrer dans la lice son fol ou Bouffon, qui vestu de toutes couleurs, & monté sur un cheval blanc en eust de si bons coups de cornes, qu'une fois il en fut enlevé en l'air, & le pauvre Cavalier jetté par terre, L'on marqua ainsi 22. ou 23. de ces Taux, qui serviront au bout de quelq; temps aux Fêtes de *Madrid*, dont nous espérons voir celle de S. Isidore, Patron de cette Ville.

Bouffon de Don Luis de Haro jetté par terre.

Description de l'Escorial, & des Peintures, Statuës, Tombeaux des Roys, & autres curiositez de ce lieu.

CHAPITRE XVI

Quelque temps apres, nous fûmes à l'*Escorial*, qui à la verité peut passer en Espagne pour un merveilleux ouvrage, mais aux endroits où les beaux bastimens sont plus communs, il ne passeroit pas pour tout à fait extraordinaire. A le considerer en general, c'est une masse de pierre tres parfaite, mais en le prenant en détail, on n'y trouve rien qui ne soit d'une magnificence moindre qu'on se l'estoit imaginé. Tellement que si Phillippe II. qui l'a fait bastir, & qu'on nomme le Salomon de son Siecle, n'avoit pas mieux ressemblé a ce sage Roy, que cét edifice à son Temple, auquel on le compare, la copie n'auroit jamais valu l'Original. Cependant pour en mieux presser la

Don Luis de Haro fit entrer dans la lice son fol ou Bouffon, qui vestu de toutes couleurs, & monté sur un cheval blanc en eust de si bons coups de cornes, qu'une fois il en fut enlevé en l'air, & le pauvre Cavalier jetté par terre, L'on marqua ainsi 22. ou 23. de ces Taux, qui serviront au bout de quelq; temps aux Fêtes de *Madrid*, dont nous espérons voir celle de S. Isidore, Patron de cette Ville.

Bouffon de Don Luis de Haro jetté par terre.

Description de l'Escorial, & des Peintures, Statuës, Tombeaux des Roys, & autres curiositez de ce lieu.

CHAPITRE XVI

Quelque temps apres, nous fûmes à l'*Escorial*, qui à la verité peut passer en Espagne pour un merveilleux ouvrage, mais aux endroits où les beaux bastimens sont plus communs, il ne passeroit pas pour tout à fait extraordinaire. A le considerer en general, c'est une masse de pierre tres parfaite, mais en le prenant en détail, on n'y trouve rien qui ne soit d'une magnificence moindre qu'on se l'estoit imaginé. Tellement que si Phillippe II. qui l'a fait bastir, & qu'on nomme le Salomon de son Siecle, n'avoit pas mieux ressemblé a ce sage Roy, que cét edifice à son Temple, auquel on le compare, la copie n'auroit jamais valu l'Original. Cependant pour en mieux presser la

comparaison , on veut que Charles V. comme un autre David , forma le dessein d'un si saint Ouvrage , mais qu'ayant esté un homme de sang & de guerre , Dieu l'avoit réservé au regne de son Fils. On repaist de ce conte, l'ignorant Estranger. Mais les sçavans, en l'Histoire nous apprennent, qu'après la bataille de S. Quentin, Philippe II. fit deux vœux, l'un de n'aller jamais à la guerre, l'autre de bastir ce Convent , en la place de celuy qu'on y avoit brûlé , à l'Ordre de S. Hierosme. Il y dépenfa près de six millions d'or, bien que par ménage, & pour la commodité de la pierre , il choisist le plus vilain endroit de la Nature ; car il est au pied de la Montagne , & auprès d'un chetif Village, qu'on nomme *Escorial* , qui à peine a dequoy loger un honneste homme ; ce qui est étonnant , puisque la Cour y va trois fois l'année ; Le lieu où est la maison , se nomme *el sitio* par excellence , pour ce qu'on l'applanit pour y bastir. Le bastiment est un tres-beau quarré , qui a quatre tours aux quatre coins ; quand on y arrive, on ne sçait de quel costé est l'entrée, car au fortir de l'allée, on trouve une espeece de grande & longue place , où l'on ne voit que des petites portes , pour en la traversant passer en deux corps de logis , qui en sont comme les offices & les logemens des gens de la Cour. Ayant costoyé toute cette façade du quarré , on vient à celle qui regarde la Montagne, où l'on trouve vn tres beau, grand &

& magnifique Portail, dont les costez for-
tent en forme de colonnes. On entre par
cette superbe porte dans une cour presque
quarrée; au bout vis à vis de la porte, est
l'Eglise. On y monte par un Perron de cinq
ou six marches, qui sont de la longueur du
large de la cour, & qui s'estendent d'un bout
à l'autre. Le porche sous lequel on entre est
soutenu de belles Colonnes; & au plus haut
de la muraille, il y a six Statuës, dont les
deux du milieu sont de David & de Salomon,
par lesquelles on veut estre representez Char-
les V. & Philippe II. Au tour de cette
Eglise, il y a plusieurs corps de logis tous
compris dans le parfait quarré, qui enferme
tout ce bâtiment. On y conte quantité de
bassécours, mais par ce que l'on nous y a fait
voir, il ne semble pas qu'il y en ait plus de sept
ou huit; on ne peut nier, que ce ne soit un
tres-beau Convent pour des Moines, mais on
ne scauroit avouer que ce soit un assez ma-
gnifique Palais pour un Monarque, tel qu'e-
stoit Philippe II. qui l'ayant fait bastir en
vingt-un an, & en ayant jouy douze ou treize,
se vançoit, que du pied d'une Montagne &
de son Cabinet, il estoit obey en l'un & en
l'autre monde avec deux doigts de papier.

L'appartement du Roy & de la Reyne
n'a rien de Royal, on n'y voit aucuns meu-
bles, & on dit que c'est icy la coutume, que
quand le Roy va en quelques-unes de ses mai-
sons de plaisir, on y porte jusques aux cha-
lits.

lits. Les chambres y font petites, basses, & les plat-fons n'en font pas si beaux, que l'on doive lever les yeux pour les regarder. On fait grand bruit de la quantité de peintures qu'il y a des meilleurs Maîtres, & sur tout du Titian, qui y a travaillé long-temps; on y voit beaucoup de ses pieces, mais pas tant qu'on le publie. Les Espagnols se connoissent si bien en tableaux, que les moindres leur semblent des Chefs-d'Oeuvres. Et le Marquis *Serra* de Genes qui y estoit avec nous, ne pouvoit assez se moquer de la sottise d'un Castillan, qui nous voulant tout faire admirer, jusques a de petits & chetifs paisages dans une gallerie où nous estions, disoit qu'il n'y en avoit point de pareils au monde, puis qu'ils estoient dans un lieu où se promenoit le Roy. On voit à la Sacristie quelques bonnes pieces, & sur tout un Christ, & une Magdelaine. Il y en a aussi en l'Eglise qu'on estime beaucoup. Quant aux peintures de Fresque, le Chœur peint de la main du Titian, est sans doute un bel Ouvrage, aussi bien que la Bibliotheque, où je crois que le même a travaillé, où l'on voit entr'autres l'ancienne forme d'Avocasser pour les coupables, qui y sont representez mains & pieds liez; en un Cicéron, qui harangue en faveur de Milon, ou de quelque autre, que je n'ay pas assez bien connu à sa mine, pour en parler sans crainte de me méprendre. Cette Bibliotheque est sans doute une tres-belle piece,

tant

tant pour sa grandeur, largeur, hauteur, clarté, & ornements, que pour les belles peintures, quelques tables de marbre qui sont au milieu, & où l'on peut lire & écrire, que pour la quantité des bons Livres bien choisis, s'il en faut croire les Moines, & tres-bien dorez, & fort peu leus à ce qu'on en peut juger. En la Sacrificie on montre des Ornemens Sacerdotaux, où la broderie & les pierreries disputent à l'envy par l'Art & par la matiere, qui les rendra plus somptueux & plus riches. On nous y montra une Croix de grosses perles, de beaux diamans & d'émeraudes, qui est un tres joly bijou, & qui n'en vaudroit pas moins s'il estoit dépaycé. Je m'en ferois tres volontiers chargé, si on luy eust voulu faire passer les Pyrenées, seulement pour faire voir à mes amis cent mil écus en peu d'étoffe. La *Bibliothèque* dont je viens de parler, le *Grand Autel*, & la *Sepulture des Roys*, qu'on nomme *Panttheon*, sans que je puisse en comprendre la raison, si ce n'est à cause que c'est une seule voûte ronde, comme le *Panttheon* de Rome, sont sans doute les trois plus belles pieces de ce superbe bastiment. On va au *Grand Autel* par de tres magnifiques degrez de marbre rouge, & il atteint jusques au haut de la Nef par seize Colonnes de jaspe, si je ne me trompe, qui ont seulement cousté à tailler quelques cinquante ou soixante mil écus. Entre deux, on voit des niches, où il y a des Statuës de bronze doré, aussi

bien que sur les costez des tables ou priez-Dieu avec des figures de mesme matiere. Le *Panttheon* est sous cét Autel, on y descend par un degré clair, mais étroit. A l'entrée de cette magnifique Chappelle, on voit reluire un marbre, qui rehausse sa lumiere sombre par celle que jette l'or, dont tout le fer qui y est, & quelques endroits de cette belle pierre sont couverts. Au milieu il y a un grand chandelier de bronze doré, vis à vis de l'Autel, & en six diverses niches, il y a vingt quatre Sepultures de marbre noir, pour y loger autant de corps : au dessus de la porte il y en a deux, & en tout vingt-six. Ce superbe Mausolée est petit, mais bien pratiqué. Il a esté achevé sous le Roy, à present regnant, qui y fit mettre il y a six mois les corps de Charles-Quint, de Philippe II. & de Philippe III. Celuy du premier fut trouvé le plus entier. Aux niches du costé gauche, sont les Reines, & en la dernière est la Reyne Elizabeth de Bourbon. Celuy qui prescha le jour qu'on remplit ces sept Sepultures ou Tombes, ayant commencé par la confusion qu'il devoit avoir de parler devant tant de Roys qui avoient seuls confondu tout le monde, & ayant tres-bien rangé sa conception, plût tellement au Roy, qu'il luy en a donné une pension de mil écus par an. Comme il n'y a rien si parfait, où la dent du Critique ne trouve à mordre, elle donne quelque atteinte à ces trois pieces dont je viens de parler. A la Biblio-

bibliothèque on trouve à redire, que l'entrée ne correspond point à sa magnificence, n'y a sa grandeur, puis qu'on diroit qu'elle est dérobée, & qu'on ne l'auroit pas prise en plein drap, vis à vis du *Grand Autel*, où tout est si proportionné, on ne voudroit pas qu'il y eust une Lampe d'argent, qui par sa grandeur ne correspond point à celle du lieu où elle est, qui est vaste & large. Au *Pantheon*, c'est à leur avis un grand défaut, que tous les degrez par où on y descend, ne sont pas de marbre, & que les costez des murailles n'en sont pas incrustées, puisque la Chappelle en est toute, & qu'on deuroit trouver par tout la mesme magnificence. De plus au chandelier de bronze, on voit le dedans qui n'est point doré, & qui paroist au travers des branches dorées, qui en sortent tout noir & sale. Le Marquis *Serra*, qui l'a fait faire à Genes, se scandaliza fort, qu'on l'y eust mis de cette façon, disant qu'il avoit envoyé l'or & le moyen de l'y attacher sur le lieu, puis qu'on ne le pouvoit faire à Genes, parce qu'il se dédorait par les bouts, lors qu'on le chauffoit par le milieu. Il a cousté 10000. écus, qui est dix fois plus qu'il ne vaut. Mais c'est une chose ordinaire en ce pays, que d'y voir des choses qui ont cousté prodigieusement, & qu'on veut par là qu'on admire, comme si, parce qu'ils sont mauvais Marchands, ce qu'ils payent cherement en valoit mieux. Voilà ce que je trouve à remarquer en

ce fameux *Eſcurial*, qui n'eſt accompagné que de quelques petits parterres & de quelques fontaines; la veüe d'un coſté en eſt aſſez belle, mais ſon terroir n'eſt pour la plûpart que bruyere & pierre. On y a fait quelques plantages, & quelques allées; mais comme le pays eſt froid & venteux, les arbres n'y viennent pas trop bien. On voit quantité de cerfs dans quelques eſpeces de parcs, mal entendus & arrangez, & dont les murailles ſont baſſes, & ne viennent pas à hauteur d'appuy. On ne paſſe non plus par des endroits fort beaux en y allant & le Roy qui y va trois fois l'année, & meſme en Hyver, n'y doit gueres avoir de divertiffement; Car la neige y couvre tout trois mois durant. Voilà ce que j'ay remarqué en ces deux miracles du monde; *el Eſcurial del arte, y el Aranjuez de la Naturaleza, paralelos del ſol de Auſtria, ſegun guſtos y tiempos, comme on en parle icy.*

Description de la Feste ou course des Taureaux , avec toutes les particularitez de cette réjouissance publique. Plaisante entrée dans la place d'un Champion aussi ridicule que sa monture. En quoy consiste l'ordinaire de cette Feste. Hardiesse du Bouffon de D. Luis de Haro. Bravoure d'un paysan monté sur un Assne. Que ce divertissement est sanguinaire.

C A H P I T R E X V I I .

LE vingtième de ce mois, on vit tout *Madrid* assemblé à la grand' place pour la Feste des Taureaux ; qui est une solemnité dont on parle avec tant d'avantage , qu'on la compare aux plus beaux spectacles des Anciens. En toutes les Villes d'Espagne on en celebre plusieurs , & à la S. Jean il n'y en a pas une qui ne se réjouisse en cette espece de divertissement. On l'estime si fort, que c'est faire un déplaisir égal à celui, que ressent cette Nation, dès qu'on ne la préfere pas à toute autre, & qu'on ne reconnoît pas que son Roy est le plus grand du monde, quand on témoigne de n'en pas admirer toutes les circonstances. C'est sans doute une tres-belle veüe que celle de la place ce jour là : Elle est toute parée du plus beau monde de *Madrid*, qui se range aux Balcons qui sont tapissés de draps de diverses couleurs , & accommodez avec le plus de pompe qu'il se peut.

Particularitez de la Feste & course des Taureaux.

Chaque Conseil y a le sien tendu de velours, ou de damas, de la couleur qu'il luy plaist, & accompagné de l'Escuffon de son Secau, ou de ses Armes. Celuy du Roy est doré, & est couvert d'un dais. La Reyne & l'Infante y sont à ses costez, & sur le recoin son Favoroy, ou Premier Ministre. A sa droite est un autre grand Balcon, où sont les Dames de la Cour, en tous les autres il y a de toute sorte de monde. On ne voit ce jour là que femmes & hommes, qui paroissent le plus avantageusement qu'ils peuvent, aussi louët-on assez cherement ces Balcons, & les premiers & seconds coustent des vingt & vingt cinq écus, bien que l'on n'y ait place que pour cinq ou six personnes au premier rang. Le Roy en fait loüer pour les personnes qu'il considere, comme sont les Ambassadeurs & autres Envoyez des Princes Estrangers. Au dessous de ces Balcons il y a des échaffaux qui avancent quelques pieds dans la place, & prennent entre les pilliers des galleries. C'est où est la grande foule, chacun y loüant des places pour plus ou moins selon le poste qu'il choisit. Bien que ces Festes soient ordinaires, & qu'à *Madrid* on en celebre chaque année trois ou quatre, il n'y a pas un Bourgeois qui ne veuille la voir toutes les fois qu'elle se fait, & qui n'engageast ses meubles plutôt que d'y manquer faute d'argent. Celle-cy se nomme la Feste de S. Isidore, Protecteur de la Ville, & c'est elle qui en fait les frais,

frais, ce qui fait qu'elle ne passe pas pour Feste Royale. Il en couste néanmoins au Roy, car on m'a dit qu'à chaque Conseil il donne de regal ce jour là 3000.écus. Celles de la S. Jean & du mois de Septembre, sont les plus estimées, aussi entre-st-il a lors dans la lice quantité de Cavaliers ou *Torreadores*, au lieu qu'en celle de S. Isidore on ne voit que des gens de pied. Il y a quatre entrées par où l'on vient à la place ce jour là, qui est toute sablée & débarrassée de ces boutiques roulantes qu'on y voit les autres jours. On y peut faire quelques tours en carrosse & à pied, jusques à ce que le Roy vienne. Avant son arrivée ses Gardes y fendent la presse, & s'y mettent en haye pour le recevoir. Cependant la foule diminue peu à peu, & dès que leurs Majestez sont arrivées à leur Balcon, on fait sortir le monde de la place, qui alors paroist nette & vuide, & montre à plein sa beauté. Les Gardes prennent leurs postes aux quatre portes, & au dessous du Balcon du Roy. A mesme temps quatre ou cinq Alguazils bien montez, & mieux que ne deuroient estre des Sergens, s'y tiennent teste nuë: & dès que le Roy le leur commande, ecluy qui a l'Intendance des Chariots, va les faire partir du long de la place où ils sont rangez. A mesme temps on ne voit que tonneaux & oüaires, qui y sont dessus qui dégorgent de l'eau si bien ménagée, qu'elle arrose également toute la place; cela estant fait, aussi tost ils s'écou-

Plai-
sante
entrée
d'un
Cham-
pion
aussi ri-
dicule
que sa
monte-
re.

s'écoulent par les quatre portes, & on intro-
duit ceux qui veulent combattre les Taure-
aux, & apres on ferme les portes. Il entra
d'abord parmy ces braves Champions un
homme de *Valladolid*, monté sur un Taureau
qu'il avoit dressé & accoustumé à la selle &
à la bride. A son costé il avoit un homme à
pied qui portoit sa Lance, il alla tout droit
où estoit le Roy, & apres luy avoir fait une
profonde reverence, il voulut montrer ce
que sçavoit faire son Taureau. Il le fit gal-
loper & le fit tourner à toute main; mais cet
animal peu souple, enfin ennuyé de la lon-
gueur du Manège, se mit à ruer avec tant
de violence, qu'il jetta le pauvre paysan par
terre, qui sans s'étonner de son malheur, cou-
rut apres son Taureau qui s'enfuyoit. Les
risées & les huées de tout le monde l'accom-
pagnerent jusques à ce qu'il l'eut repris; Mais
elles recommencerent apres qu'un Alguazil
eust pris les clefs du lieu, où estoient enfermés
les Taureaux sauvages, que *Don Luis de Haro*
luy jetta selon la coûtume, qui porte, que le
Roy les donne à son Favory, & celuy-cy les
jette du Balcon aux Alguazils, car dès qu'on
eust lasché un de ces farouches animaux,
& que tout furieux il venoit contre son sem-
blable, ainsi apprivoisé, & enharnaché, il
prenoit la fuite sans entendre ny bride ny ta-
lon, & rendit impossible le combat à son Mai-
stre, qui estoit ajusté pour le commencer la
Lance à la main. Tellement que n'y ayant ja-

jamais pû réussir, & n'ayant fait qu'apprester à rire aux assistans, il se retira après diverses tentatives, sans coup ferir, bien que son Taureau & luy, en eussent receu quelques-uns des autres qui ne fuyoient pas le choc, mais couroient le chercher. L'ordinaire de la Feste consiste en ce qu'on lâche un Taureau après l'autre, qui selon qu'il est plus ou moins farouche, court avec precipitation contre ceux qui sont dans la lice; Aussi-tost il donne la chasse à tout le monde, & ceux qui courent moins fort que les autres, se jettent par terre, quand ils ne le peuvent éviter, ou luy opposent leurs manteaux ou chapeaux. Il passe par dessus ceux qui sont par terre sans leur faire aucun mal, parce qu'en donnant son coup, il ferme les yeux, & n'attrape le plus souvent que l'air, ceux qui luy opposent des manteaux ou des chapeaux évitent son coup, & arrestent sa furie qu'il croit avoir bien employée, pourveu qu'il attrappe quelque chose. Tout cecy n'est que le badinage de la Feste, le serieux & l'endroit où paroist l'adresse, s'y fait voir par le dardement de quelques fleches ou petits javelots, que les plus adroits plantent entre les cornes du Taureau, avec une agilité admirable, car s'ils n'en avoient beaucoup, cette beste en furie les mettroit en pieces. Un Barbier s'y fit remarquer, car il n'y en avoit point qui tiraist mieux son coup. A mesme temps que le Taureau se sent piqué par ces ja-

*En
quoy
consis-
te l'or-
dinaire
de la
Feste.*

velots qui pour estre soustenus & mieux portez de l'air, sont aislez de papier rouge, il entre en plus de fougue, se tourmente, s'efforce, & s'enfonce toujours plus avant le fer qui le pique. On dit que ces animaux ont entre les cornes un petit endroit si delicat & si tendre, que quand on les y atteint, le coup leur est mortel, & il s'est trouvé de ces Champions qui l'ont si bien choisi, que d'un seul coup ils ont tué le Taureau. Quand on l'a assez harcelé & lassé, & qu'il commence à perdre vigueur, les Trompettes sonnent, & c'est un signal qu'on le peut déjarreter. Aussi-tost on luy darde aux jambes des épieux, & on met la main à l'épee & au coute-las, & on tafche de l'atteindre aux jambes de derriere, & de luy couper les nerfs, dés qu'il est trébuché ou qu'il ne va que de trois jambes, on voit pleuvoir de tous costez des coups d'estoc & de taille, qu'ils nomment *Cuchilladas*, sur ce pauvre animal. C'est où le petit peuple fait voir son humeur sanguinaire; car ceux qui y peuvent atteindre ne se croiroient pas fils de bon pere, s'ils ne plongeioient leurs dagues dans le sang de cette beste. Chacun s'en retire, *quasi re bené gestá*, & s'épanouit la ratte dans cette place, s'il est sur les rangs & sur l'échaffaut, ou s'il est au premier banc & en un endroit d'où il puisse luy pousser quelque botte. Aussi tost qu'il ne remue plus, des mulets viennent au galop le traisher hors

hors de la lice, & on en lâche un autre. On en fit perir ce jour là une vingtaine, qui tous eurent la peau si déchiquetée, qu'elle ne pouvoit servir qu'à faire des cribles. On lâche quelquefois des chiens contre les Taureaux, quand li y a trop de peine & de danger à les joindre : Et alors il y auroit plus de plaisir, si à mesme temps que les chiens les tiennent saisis, on ne les perçoit point de coups pardevant & par derriere. Le seul homme à cheval, qui parut en cette Feste, fut le Bouffon de *Dom Luis de Haro*, qui se montra aussi à *Aranjuez*. Il donna un coup de Lance assez à propos, mais de peur qu'il ne luy arrivast quelque malheur, le Roy le fit aussi-tost retirer. Pour cette sorte de combat, il faut estre à cheval à la Genette, à étriers courts, & non pas à la Stradiotte, ou à la Françoisé, car on courroit risque d'avoir une jambe emportée par un coup de corne. Le cheval ne doit pas estre dressé, mais seulement estendre bien les talons, & avoir bonne bouche. Aux Festes où il y a des Cavaliers, ceux qui ont des chevaux qui ont des qualitez, ne peuvent s'excuser de les prester, & souvent ils y perissent, sans que par honneur ils puissent pretendre d'en estre dédommages.

A la honte de tous ces Cavaliers en cette Feste, qu'on dit n'estre que pour les payfans, il en parut un monté sur un asne, qui au commencement fut renversé par le Taureau ;

mais

Har-
dieffe
du
Bouff-
fon de
D.
Luis
Haro.

Bra-
voure
d'un
payfan
monté
sur un
asne.

mais ayant repris cœur, & son sot animal, il l'attendit si à propos, qu'il luy donna un grand coup entre les cornes. & le blessa si cruellement qu'il en saigna à gros Boüillons. Apres cette brave action, il alla demander le Taureau au Roy, qui le luy donna, & il se retira avec ce beau prix, plus content que s'il avoit esté couronné de Lauriers. Souvent le Taureau se jette sur les Gardes qui sont plantez le long de la place, avec leurs hallebardes & gouges dardantes, s'ils tuent le Taureau, il leur appartient. Ils en furent deux fois renversez, mais ils ne remportent ny prix ny victoire, s'estant laissé passer sur le ventre au Taureau, qu'ils devoient avoir fait mourir à leurs pieds. Les Alguazils, ou Sergens sont remarquables sur leurs belles selles à piquer en broderie, montez sur des chevaux tous couverts de rubans & de houpes : Ils fuyent tous les endroits, où viennent les Taureaux, & ce n'auroit point esté un petit plaisir pour toute l'assemblée, s'ils en eussent un peu esté bien attaquez ; au moins on le souhaittoit fort, mais ils estoient si prompts à fuyr qu'ils échappoient toujours leurs cornes, bien que peut estre ils portent celles qui sont si communes à *Madrid*.

La grande solemnité ne commence que l'aprèsdinée, mais le matin on court cinq ou six Taureaux pour ceux qui ne s'y pourroient pas trouver. On n'y observe pas ce mesme ordre, & dans la confusion du monde qu'il

y a dans la place, souvent il y arrive des malheurs. On m'a dit que le matin de cette Feste, il y eust beaucoup de personnes blessées, & une tuée d'un coup de corne, qui luy fit sauter la cervelle, l'ayant prise par un ceil. On ne finit la Feste que lors qu'on ne voit plus, & ce jour là chaque Galant donne un Balcon & la collation à sa Maistresse. Pendant nostre séjour à la Cour nous vismes la feste du combat de Taureaux, qui avoit esté donné au Comte de Fiesque & a monsieur de Mazerolles agens du Prince de Condé. En tout ce divertissement on remarque une certaine cruauté inveterée qui est venue d'Affrique, & qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins, car ce n'est pas le grand plaisir du commun des Espagnols que de combattre le Taureau, la canaille n'en a point d'égal à celuy de répandre son sang. A Alger & à Tunis on celebre de semblables Festes, mais avec plus de pompe, à ce qu'on m'a dit.

Que ce divertissement est sanglant.

Procession de la Feste-Dieu. Marche du Roy, de ses Conseils, & autres personnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appellé la Tarasca. Terreur panique causée par les Geans de carton crus Diabes par des Muletiers. De la representation des Autos ou Comedies spirituelles.

C H A P I T R E X V I I I .

Procession de la Feste-Dieu.

SI les rejouissances publiques, que les Maures introduisirent en Espagne, lors qu'ils la possédoient, y sont restées apres qu'ils ont esté chassés, on a encore retenu dans l'Eglise quelque chose de leur superstition en la Feste-Dieu, qu'on nomme *del Corpus*. Le vingt-septième May nous en vîmes toutes les Ceremonies, & il n'y en a point en Espagne, qui en traîne tant que celle-cy, & qui dure plus long-temps. On la commence par une Procession, dont les premiers rangs sont entremêlez de divers hauts-bois, de quantité de tambours de Basques, & de castagnettes. On voit un gros de quelques personnes habillées de diverses couleurs, qui au son de ces instrumens s'en vont dansant, sautant, & gambadant avec autant de badinerie que si l'on estoit à Careme-prenant. Le Roy se rend à l'Eglise de *Santa Maria*, qui n'est pas loin de son Palais, & apres y avoir ouï la Messe,

il

il en sort le cierge à la main, estant précédé d'un Tabernacle d'argent, où est la sainte hostie, des Grands d'Espagne, & de tous ses divers Conseils. Ce jour là ils vont tous sans observer de rang pour offrir toute contestation; tellement que les Conseillers de la *Ha-zienda*, marchent avec ceux de *las Indias*, & pour cette raison, on fait filer les corps l'un à costé de l'autre. Au devant de tous ces Conseillers, & de quelques autres personnes, on fait marcher des machines de Geans, c'est à dire, de certaines Statués de carton, portées par des hommes, qui sont cachez sous des cotillons. Il y en a de diverses figures & assez affreuses. Elles representent toutes des femmes, horsmis la premiere, qui n'est qu'une grosse teste peinte & figurée, appliquée sur celle d'un petit homme, qui luy donne le branle & le mouvement; & ainsi elle ne paroist que celle d'un Colosse sur le corps d'un Pigmée. Parmy ces Monstres fantastiques, il y en a deux qui representent deux Geantes Maures ou Ethiopiennes, s'il en faut croire à ce que le peuple en dit & le nom qu'on leur donne, elles sont nommées, *hijos de los vecinos* ce sont des inventions des habitans du pays, qui sont si amoureux de ces enfans grotesques, qu'il n'y a point de bourgade qui n'ait les siens. On les croit naiz du temps du Roy Mammelin, puis qu'on les appelle autrement *Mamelinas*, du nom de ce Roy Goth ou Maure qui a regné en Espagne. On m'a parlé

Marche du Roy de ses Conseils. & autres personnes en cette Cere- manie.

Des Geans & Geantes de carton.

*Du
Serpent
appel-
lé la
Taraf-
ca.*

parlé d'une autre machine épouvantable qui roule ce jour là, on la nomme la *Tarasca*, du nom d'un bois qu'on veut avoir esté autrefois en Provence, au lieu où est aujourd'huy, vis à vis de Beaucaire, sur le bord du Rhosne, la ville de Tarascon. On tient qu'il y eust autrefois un serpent, qui estoit autant ennemy du genre humain, que celuy qui seduisit nos premiers parens au Paradis terrestre, & que les Anciens ont nommé *Behemoth*. On conte que sainte Marthe en triompha avec les liens de sa ceinture, par les Oraisons continuelles qu'elle en adressa à Dieu. Quoy qu'il en soit de la Fable ou de l'Histoire, cette *Tarasca*, à ce qu'on m'en a dit, est un Serpent sur des rouës en forme de femme, d'une grandeur enorme. d'un corps plein d'écaillés d'un ventre horrible, d'une queue large, a pieds courts, à ongles crochuës, à yeux épouvantables, & à gueule beante, d'où sortent trois langues, & des dents pointuës. On promene cet épouvantail de petits enfans, & ceux qui sont cachez sous le carton & le papier, dont il est composé, le font agir si adroitement par quelques machines, qu'il enleve le chapeau à ceux qui le regardent en niais, & les payfans simples en conçoivent de la peur, & s'ils y sont attrapez, deviennent la risée du peuple. Ceux qui racontent les merveilles de ce sot badinage, assurent qu'une Ville ou Bourg, ayant mandé de chez ses voisins fix de ces Geans de papier, deux Pigmées, & la

*Ter-
reur
pani-
que,
causée
par les
Geans
de car-
ton
crûs
diabls
par des
Mule-
tiers.*

Ta-

Tarasca, pour s'en servir à la Feste-Dieu. Il arriva que ceux qui avoient à les faire danser, s'estans mis dedans, & les portant comme l'on fait à la Procession, & pour s'entretenir par le chemin, marchant deux à deux, furent rencontrés par une Compagnie de Muletiers & de Voiturins. Ce fut de nuit, & à la lueur de la Lune, qu'ils virent de loin ces monstres imaginaires, qui marchaient avec assez grand bruit, en riant, raillant & se réjouissant, pour se divertir pendant deux ou trois lieues qu'ils avoient à faire, pour se trouver au commencement du jour au lieu où se devoit célébrer la feste; sans penser à la folie du jour suivant, ils prirent l'épouvante d'une telle façon, que la peur s'augmentant plus ils regardoient ces fantômes, ils se mirent à fuir de toute leur force. Les hommes qui les amenoient, ayant remarqué qu'ils leur avoient fait peur, quitterent leurs masques, sortirent de leurs machines pour les rassurer, & se mirent à courir après eux pour les rappeler à leurs mulets & à leurs charges, mais ils ne firent que redoubler leur espouvante & haster leurs pas, qui avec des ailes de la peur les porterent à travers champs en un Village, où ils firent mettre tout le monde en armes, pour aller purger le país des voleurs de grands chemins, qui ressembloient à de vrais Diables, tant ils estoient affreux. Cependant tous les vrais corps sortis de leurs étuis, voyant qu'ils

*Ter-
reur
pani-
que,
causée
par les
Geans
de car-
tô crues
diables
par des
Mulet-
tiers.*

estoyent demeurez maistres de toute la charge de ces Muletiers, commencerent à la visiter, & y ayant trouvé du vin, ils en mirent en perce quelques oüaires, & burent si bien qu'ils tomberent étendus sur leurs grands moules, & y demeurerent jusques au matin, *vino somnoque sepulti*. Les Muletiers ayant armé tout le Village, & y amenant la Justice, trouverent, que si leur peur n'estoit pas venue d'une pure illusion, il y avoit eu une terreur plus que panique, & tous ces Villageois, se mettant à se moquer d'eux, acheverent de boire leur vin, pour recompense de la peine qu'ils leur avoient donnée. Au lieu où l'on devoit celebrer la feste, son attendit long-temps ces effroyables marmousets, qui n'y purent arriver à temps, & qui par l'excuse qu'ils apporterent, en racontant ce qui leur estoit arrivé, interrompirent toute la Procession, la changeant en un peloton de monde, qui abandonnoit la Croix & la Banniere, pour les oüir raconter leur aventure. La plus agreable posture de ces Mamelins, que j'ay veüe à Madrid, est une reverence qu'ils font, quand ils viennent devant le Balcon où est la Reyne, & quelques sauts perilleux aux quels les danseurs font paroistre toute leur adresse. Quand le Roy passe devant celuy, où est la Reyne, il luy fait une reverence & un souris, & la Reine & sa fille, qui sont assises se levent avant qu'il approche, pour luy rendre

dre son salut. La Procession file iusques à la place, & revient par la grand ruë ou *Calle Mayor*, qui ce jour la est tres bien parée par les divers tapis qui ondoient à ces Balcons, qui sont remplis de femmes & d'hommes de toutes conditions. La foule est si grande dans les ruës, que difficilement y peut on marcher, & avec peine peut on revenir à *Santa Maria*, où se finit la Procession.

Nous estant retirez, nous tîmes au Palais, où nous vîmes revenir le Roy, la Reine, l'Infante, & les Dames de leur suite, On n'y remarqua rien de plus que ce que j'ay dit, si non que comme ce jour cy presque tous les Espagnols prennent l'habit d'Esté. de mesme toutes les Dames estoient habillées de neuf assez richement, & toutes de diverse façon & couleur. L'après dînée sur les cinq heures, on representa les *Autos*. Ce sont des Comédies spirituelles entremêlées de divers entre-medes assez ridicules, pour assaisonner ce que le sérieux de la piece a d'ennuyant. Les deux bandes de Comédiens, qui sont à Madrid, ferment en ce temps leurs theatres, & passent un mois à représenter de ces pieces saintes. Ils le font en public sur des theatres, qui sont dressés exprès dans les ruës, chaque jour sur le soir, ils sont obligez d'aller jouer devant la maison du President de quelque Conseil. Ils commencent par celle du Roy, le mesme jour de la Feste, y ayant pour cét effet un eschaffaut dressé

*De la
repre-
sentati-
on des
Autos,
ou Co-
medies
spiri-
tuelles.*

dressé avec un daiz, sous lequel se mettent leurs Majestez. Le Theatre est au pied de ces Eschaffauts, & parce que les Comediens representent le dos tourné à l'Assemblée; qui est dans la place, on y roule des maisonnettes peintes, qui environnent le Theatre où ils peuvent s'habiller, en sortir, & s'y retirer au bout de chaque Scene. On continue cccy quelques jours, chaque President ayant le sien, & son eschaffaut & theatre dressé devant sa maison. Avant qu'on y represente ces Autos, toute la badinerie de la Procession y saute & danse, & les machines gigantesques y divertissent le peuple, ce qui me surprit en celuy que ie vis de loin representé au vieux Prado, est, qu'en la rue, & à l'air on a des flambeaux pour ces pieces, & qu'aux theatres fermés & journaliers, on ne joue pas à la clarté des chandelles, mais à celle du Soleil. Toute cette badine devotion paroît encore plus grotesque à ceux qui la voyent, que ie ne le scaurois représenter; aussi sert-elle à confirmer ce que souvent i'ay remarqué, que les Nations les plus graves & les plus sages, comme est l'Espagnole, sont celles qui sont les plus folles, quand elles se mettent à se réjouir, tout de mesme que les avarés deviennent souvent prodigues, quand ils entreprennent de festiner.

L'hoste de l'Authour fraudant les Fermiers du Roy. est surpris par les Alguazils. La Justice fort à craindre en Espagne. Le procez de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indiens. Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres. Particularitez du trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Provinces. L'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouvriers Estrangers pour suppléer à ce deffaut des naturels.

CHAPITRE. XIX.

LE lendemain de la Feste des Taureaux, les Alguazils vinrent à nostre logis y prendre note des privisions de viande que nostre hoste y avoit, & de la quantité des poulets qu'il engraissoit. Ils l'interrogerent de ce qu'il faisoit de tout cela, & où il l'avoit acheté, il leur répondit que nous luy donnions de l'argent tous les jours, & qu'il nous achetoit nos vivres. Mais ces raisons ne luy pouvoient pas servir, puis qu'il est deffendu par les loix, de tenir toutes ces provisions, & qu'on soupçonne qu'un homme qui tient maison garnie, en traite son monde, ce qui n'est pas permis;

mis; Outre qu'on avoit des témoins qui déposoient qu'il envoyoit à manger dehors à du monde de la Compagnie qui estoit malade, & qu'il alloit acheter dans les dépenses particulieres de *Dom Luis de Haro*, & autres, qui sont toutes choses fort deffendues; La raison pour laquelle on ne permet point d'auberge ny de pensions dans *Madrid* & dans toute l'Espagne, semble assez estrange, quand on dit que le pays estant peu fertile, c'est pour ne le point affamer, & ne voir pas les halles degarnies par ceux qui traitteroient; car il me semble, qu'estant permis au monde de faire acheter ce qu'il voudra & autant qu'il voudra, pour veu que ce soit par son Valet, que le mesme inconvenient s'y doit trouver. Cependant c'est une Justice à fuir que celle d'Espagne, sur tout quand les Sergens s'en meslent; car pour un rien & une vetille, ils faisoient & emportent tout, & mettent un homme en prison, sans qu'il en sorte qu'à force d'argent, soit qu'il ait droit ou tort, sur tout si l'on sçait qu'il a de l'argent. Les témoins apostez ne manquent pas, & les voisins auroient deposé contre nostre hoste par envie qu'ils luy portoient. Son bonheur fut, qu'estant locataire d'un Alguazil, ce Sergent s'entremet auprès de ses Confreres, & moyennant quatre pistoles, les porta à déchirer le procez verbal, & à ne le point mener en prison comme ils estoient prests de le faire en ayant receu l'ordre, Par où l'on voit que tout est icy

*La Justice
fort à
craindre en
Espagne.*

*Le procez,
de la fraude
de commerce.*

venal. Il est vray que si ce trait des Alguazils estoit sceu, ils courroient fortune d'aller aux Galeres. C'est un chastiment auquel se tourne presque toute sorte de peine en ce temps qu'on a grand besoin de Forçats.

Un Assentiste, c'est à dire un de ces Maltotiers ou Partisans de levées de gens de guerre, ou de deniers pour le Roy, fut dernièrement attaqué par des Voleurs dans sa chambre; on en prit un qui declara tous les complices, entre lesquels se trouva un Moine Recolect, bien qu'ils luy eussent porté le poignard à la gorge, & qu'ils l'eussent fort blessé à la teste, on condamna l'apprehendé aux Galeres, apres avoir eu le fouet, & le Moine à passer sa vie entre quatre murailles au pain & à l'eau. Pour obtenir qu'on les punit, il a eu de la peine, estant Estranger, peu appuyé, & mal instruit des Coûtumes du Pais. Il est natif de S. Omer, mais il demeure à Londres, d'où il a envoyé des Irlandois pour servir en Catalogne. On envoie aussi aux Galeres les François qu'on prend sur Mer, & ils ne peuvent en sortir, s'ils ne mettent en leur place un homme, ce qui couste beaucoup, car il faut trouver à acheter quelque Negre qui soit Esclave.

Le commerce des Indes a restably en ce pays le droict de servitude; tellement qu'en Andaloufie l'on ne voit presque point d'autres Valets, que des Serfs. Ils sont la plupart

Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste.

Punition leger de ce crime.

Esclaves en Andalousie.

Maures, ou tout à fait noirs de là vient le Proverbe, *no assi se tratau los bombres blancos.* Par la loy du Christianisme, ceux qui l'embrassent devroient estre affranchis, mais l'on ne l'observe point en Espagne, & ces pauvres miserables pour se faire Chrestiens, ne deviennent pas francs. Aux Indes ils sont encore plus cruellement traitez, car on y est accoustumé à l'inhumanité depuis un si long temps, qu'on y domine avec toute la rigueur imaginable contre ces pauvres malheureux, qui le sont seulement par ce qu'ils ont des mines d'or & d'argent, qui composent la grandeur & le bonheur de ceux qui les ont assujettis. On ne sçauroit croire, combien grand est le nombre de ceux qui sont morts à déterrer ces métaux, il est tel qu'on m'a assuré qu'on ne trouve plus de monde pour ce mortel exercice, & pour la culture des vignes qui sont au Perou. Outre que les mines en font tant perir, on rapporte que le vin qu'on debite en ce pays-là, y cause tant de maladies, que la plûpart des Indiens en meurent. Ils aiment cette liqueur avec tant de passion, qu'ils n'épargnent rien pour en avoir; & les Espagnols pour tirer l'or & l'argent qu'ils peuvent avoir caché, leur en portent vendre, par où ils les ruinent de biens, de santé & de forces pour le travail, & il me souvient d'avoir leu dans un Livre intitulé *las excellencias del Español*, quatre ou cinq Chapitres, où l'Autheur montre les domma-

ges que reçoit le Roy, & tout le trafic des Indes par les vignes qu'on a plantées au Perou, & repete souvent que le vice de tous les Indiens Occidentaux, sans en excepter aucun, estant de boire jusques à s'enyvrer, il en perit une grande quantité par la boisson du vin, qui n'est point comme la *Chicha*, qui est faite de maiz & mieux proportionnée à leur temperament, Outre que les Espagnols, pour y gagner plus, & en le donnant à meilleur marché, en avoir plus de debit, le leur falsifient & le leur distribuent quelquesfois si nouveau, que par ses mauvaises qualitez, il les tuë. Ainsi le nombre des Indiens s'est diminué de telle façon, que depuis long temps, on n'en a pas pour travailler aux vignes, & aux mines du Perou. On se sert de Negres qu'on va acheter en Guynée, & au Royaume d'Angola. Par où le profit en est beaucoup diminué, car un Negre y couste 50. ou 60. écus, & depuis que le Portugal s'est éably un Roy & que tous les pays des Indes, où il estoit le plus fort en Colonies, l'ont aussi reconnu, on n'a plus la commodité des Negres à si bon marché, car outre les soixante pieces de huit d'achapt, le Roy de Portugal y a mis un impost, aussi fort que le prix qu'ils coustent, tellement qu'un Negre n'arrive pas à Cartagene, où l'on les débarque qu'il ne couste aux Espagnols plus de 200. écus. On ne scauroit croire combien est grand le profit qu'en tire le Roy de Portugal, &

Maiz est le grain qu'on appelle bled de Turquie.
Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres.

Parti-
culari-
tez, du
com-
merce
des In-
des, de
l'An-
dalou-
sie, de
Bisca-
ye, &
autres
Pro-
vinces.

ceux qui en sçavent le trafic, assurent qu'il monte à quelques millions d'or par an. Cette consideration, & quelques autres que j'ay touchées autre part, me font connoistre ce qu'on m'a souvent dit à *Madrid*, que ce grand thresor des Indes est plùtost celuy des particuliers & des Estrangers, que du Roy d'Espagne; & à present qu'on attend les Gallions plus riches qu'ils ne viendront de long-temps, puisque le Vice-Roy retourne; On tient que les trois quarts de ce qu'ils appor- tent sont pour des Marchands estrangers, & que le Roy & les Espagnols naturels n'y auront pas trois millions d'or pour leur compte. Ceux qui gouvernent les affaires de ce pays la, font fort bien les leurs, & le Comte de *Pigneranda*, qui est Prefident du Conseil, tire de grandes sommes pour les licences qu'il donne aux Marchands François. l'en ay connu un, qui pour en avoir une pour tirer cent cuirs de l'Isle de S. Domingo de dessus les Gallions qu'on attend, a donné dix pistoles. Ce n'est pas qu'on ne fraude beaucoup en ce qui est de ces licences, & que la plùpart des François qui trafiquent en Espagne, n'en exportent tout ce qu'ils veulent, & n'y apportent de mesme toutes leurs marchandises, en se disant Walons, Bourguignons, Lorrains, ou Flamans. Pour cettte raison on avoit conseillé au Roy de leur laisser le trafic libre, & d'os- sler le droict des licences & l'impost du di- xième denier, sur toutes les marchandises qui vien-

viennent de France ; luy remontrant qu'il en auroit plus de profit, parce que sans fraude il seroit payé des droits ordinaires, au lieu que pour éviter ce dixième, les Marchands s'entendent, & un qui a de la marchandise de France, fait attester par d'autres qu'elle est Flamande ou Angloise, & ainsi ne paye que l'ordinaire, & le plus souvent ils sont si adroits qu'ils fraudent & du dixième, & de l'ordinaire de l'Impost.

Leur commerce est principalement dans l'Andalousie, & ils y ont trouvé un lieu de franchise qui leur est aussi commode que Cadix, à sçavoir *el puerto de Santa Maria*, petite Ville appartenante au Duc de *Medina Celi*, qui les y protege, & y attire un grand trafic, aux dépens des Villes de Seville & de Cadix.

Du temps que la France estoit en paix avec l'Espagne, le commerce estoit plus difficile qu'à present, parce qu'il y arrivoit peu de marchandises qu'on ne confisquast sous pretexte qu'elles venoient de Hollande. On avoit un ou deux témoins apostez, qui déposoient qu'elle n'estoit point marchandise de France, mais d'Hollande, & aussitost le fisc se l'approprioit. Le temps & l'adresse ont remedié à ce mal, & il n'y a plus personne qui ostant témoigner contr'eux qui ne s'en trouvast mal ; un present de quelque chapeau de castor ou autre marchandise estimée, les met sous la protection de quelque Grand, qui seroit mal passer le temps à ces

témoins. Aussi peut on dire que l'Espagne ne se peut guere passer du commerce de France, non seulement du costé de la Biscaye & de l'Arragon, où il a esté presque tousjours permis, mais mesme par toute l'Espagne où on l'a voulu deffendre, car la Provence a tousjours entretenu ses correspondances au Royaume de Valence, par la pure necessité qu'on a de ses denrées; & par la mesme raison la Bretagne, la Normandie & les autres Provinces qui sont sur la mer Occane, ont tousjours envoyé les leurs à Bilbao & à Cadis. Je ne parle pas des bleds, & des étoffes de toutes sortes qu'on y apporte de ce pays la. Il en vient jusques à de la quincaille, & des lames d'épée, par où j'ay appris que c'estoit un abus de croire, qu'aujourd'huy les bonnes viennent d'Espagne. Depuis qu'on n'en travaille plus à Toledé, on ne se sert icy que des Estrangeres, hors quelques unes qui viennent de la Biscaye, mais qui sont fort cheres.

L'Espagne
man-
que
d'Ar-
tisans.

De plus on ne scauroit croire combien grande est la perte que fait l'Espagne faute de Manufactures. Il y a si peu d'Artisans en toutes les Villes, que les Ouvrages en sortent pour estre travaillées ailleurs; ainsi les laines & les soyes en sont transportées toutes creuës, & l'on en fait des draps en Hollande, en France & en Angleterre, qu'on leur vend apres bien chere. La terre mesme n'y est pas toute cultivée par des gens du pays, au temps du labourage, des semailles & de la recolte,

il

il leur vient quantité de payfans du Bearn & d'autres endroits de France, qui gagnent beaucoup d'argent, pour leur mettre leurs bleds en terre & pour les recueillir. Les Architectes & Charpentiers y font aussi pour la plupart estrangers, qui se font payer au triple de ce qu'ils gagneroient en leur pays. Dans *Madrid* on ne voit pas un porteur d'eau qui ne soit Estranger, & la plupart des Cordonniers & Tailleurs le font aussi, & l'on tient que le tiers de ce monde n'y vient que pour y amasser une piece d'argent, & puis s'en retourner chez soy; mais il n'y en a point qui gagne tant que les Massons, les Architectes, & les Charpentiers. Presque toutes les maisons ont des fenestres de bois, & un Balcon qui avance sur la rüe. On n'y voit point de vitres, & je crois qu'en Hyver on se sert de chassis. De cinq en cinq ans il faut renouveler les bastimens dont on ne fait à chaux, & à sable que le devant, les costez & le derriere estant ordinairement de terre.

Grand nombre d'ouvriers estrangers pour suppléer au défaut des naturels.

Droit du Roy sur les maisons de Madrid. Subtilité de l'air de cette Ville. Bonté de ses eaux. Règlement de police. Lumière deffendue dans les ruës pendant la nuit. Les grands Seigneurs se font servir à genoux. Don Luis de Haro se fait rendre cet honneur par Christoual, & par Don Fernando de Contreras. Le Roy monte seul ses chevaux. Bastards des Roys n'entrent jamais dans Madrid. Raison de cette Coûtume. Les Espagnols tres jaloux dans les matieres d'honneur, & dans leurs amours.

C H A P I T R E X X.

Droit du Roy sur les maisons de Madrid,

LE Roy a un droit sur les maisons, que l'on bastit à *Madrid*, qui luy vaut beaucoup. C'est que le premier étage de chacune luy appartient, & si l'on ne le rachete, il peut le vendre à qui bon luy semble; d'ordinaire les propriétaires mesmes se l'acquierent, ou bien s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent que l'appartement bas. De là vient qu'à *Madrid* on voit tant de petites maisons, & qui n'ont point de degré que pour monter au galetas. L'Architecture la plus estimée est celle qui est accompagnée de quelques tours. Il n'est pas permis d'en bastir plus d'une, & si l'on en veut faire deux, il faut en obtenir le pouvoir. On raconte qu'un homme qui croyoit que difficilement il l'obtiendrait, s'a-

visa

visa demander que pour une ce qu'on luy accorda facilement, la deffence n'estant que de deux ou de plusieurs. Aussi-tost il en fit élever deux, & quand on le rechercha, il ferma la bouche à ceux qui l'en blasmoient, disant qu'il étoit permis à tout le monde d'en faire une, & que de l'autre il avoit concession particuliere de la main du Roy, & de son Conseil. C'est une chose connue que *Madrid*, n'ayant point de ruisseau qui amene les immondices, ny d'égoût qui les reçoive, on jette tout dans les rues: mais c'est une merveille de voir, que l'air y est si vif & si penetrant, qu'il consume tout dans un moment, ayant cette propriété aussi desséchante & corrosive, s'il faut ainsi parler, que la chaux qui mange le corps sans que'on en sente la pourriture; en effet i'ay souvent rencontré dans les rues des chiens & des chats morts qui ne puoient point, on peut juger par là qu'on a eu raison de choisir ce lieu pour la demeure des Roys, puisque l'air n'y est pas seulement difficile à se corrompre, mais de plus il oste la cause de la corruption mesme, par une resolution des qualitez elementaires aussi prompte qu'imperceptible. Anciennement on y envoyoit les Reynes pour y faire leurs couches, afin que les Princes en naissant y respirassent un air qui n'a point de semblable pour sa pureté. On a conféré ses eaux avec beaucoup d'autres, & l'on en a point trouvé de si legeres. Le Cardinal Infant en fai-

Subtilité de l'air de Madrid.

*Donté
de ses
eaux.*

faisoit porter en Flandres, & l'on avoit soin de luy en embarquer des Tonneaux de celle mesme que boit le Roy, dont la source est hors de la Ville. Comme les ruës sont les égouts generaux, on seroit sujet à y estre arrosé, s'il estoit permis de ietter à toute heure par les fenestres ce qu'on ne veut point dans les maisons; mais depuis qu'il est jour iusques à dix heures du soir il est deffendu,

*Regle-
ment de
police.
Lumie-
res
deffon-
dées de
dans les
ruës
pen-
dant la
nuit.*

sous peine pecuniaire, de rien verser. Et il me souvient d'avoir veu une femme qui s'en oublia, que les Sergens qui veillent à ces petits profits, allerent aussi tost mettre à l'amande, qui est de soixante reaux de billon, c'est à dire de cinq écus. Quant on va de nuit, on ne porte point de flambeau, ny de chandelle, & je n'en ay point veu à personne, de quelque façon qu'il allast, soit en carrosse, à cheval ou à pied; il n'y a que les grandes Dames qui s'en servent, & principalement celles de la Cour qui font alors monstre du nombre de leurs Estafiers. Les femmes sortent icy avec plus d'éclat que leurs maris, car outre la quantité d'Officiers qui sont autour de leurs chaises, elles ont toujours un Escuyer à cheval qui les suit; en toutes les grandes maisons les Estafiers n'entrent point en la chambre de leurs Maistres, ny mesmes en leur appartement; ils s'y font servir par leurs Pages, Gentilshommes & autres Officiers. Et lors qu'ils y sont appelez, & que leur Maistre leur veut commander
de

de bouche quelque chose, ils se mettent à ge-
 noux devant eux. Cette Coûtume a passé
 plus avant dans la maison du Favory, car on
 m'a assuré que quand *Don Luis* donne Au-
 dience où *Christoval* son Secretaire sert d'In-
 terprete, il se met à genoux, mais ce qui est
 de plus surprenant est que *Fernando de Contre-
 ras*, qui n'est point son domestique, mais
 Officier du Roy, & le plus considéré de ses
 Secretaires d'Etat, comme celuy qui a *el
 despacho veniuersal*, luy rend ce mesme hon-
 neur. Il est vray que pour le respect qu'on
 rend au Roy & à ceux qui l'approchent, on
 a quantité de petites coûtumes toutes extra-
 ordinaires, & entr'autres on a celle-là, que
 personne ne monte jamais un cheval quand
 le Roy s'en est servy : Et l'on raconte qu'a-
 pres la prise de Barcelonne, en la Cavalcate
 que sa Majesté fit à *P. Atocha*, le Duc de *Medina
 de las Torres*, luy envoya presenter son beau
 cheval qui est si fameux à *Madrid*, mais le
 Roy le renvoya, disant *Seria lastima*, c'est à
 dire que ce seroit dommage qu'il le montast,
 puisque par là il deviendroit inutile à tout le
 monde, & ne seroit monté que de quelques
 Escuyers. En effet il n'y a point de chevaux
 qui le soient moins que ceux du Prince, aussi
 crevent ils de graisse à force d'estre à l'écurie.
 Celle du Roy n'est pas pour tant fournie de
 fort beaux chevaux, il donne tous les meil-
 leurs, & il en a nouvellement envoyé douze à
 la Reyne de Suede, qui n'estoient pas des
 moins

Les
 Grands
 Seig-
 neurs se
 font ser-
 vir à
 genoux;

D.
 Luis se
 fait
 rendre
 cet hon-
 neur.

Le Roy
 monte
 seul ses
 che-
 vaux.

moins estimez. La guerre a si fort dégarny l'Espagne de chevaux, qu'ils y sont extrêmement chers, sur tout au commencement de l'Hyver que l'on s'en pourvoit dans *Madrid*, pour pouvoir aller par les rues, dont alors la bouë est si vilaine & si incommode, qu'à peine s'en peut on retirer. Au mois de Juin ils sont à meilleur marché, par ce qu'alors chacun marche à pied pendant le beau temps, qui dure jusques à la fin de Septembre.

*Bas-
tards
des
Rois
n'entrent
jamais
dans
Ma-
drid.*

On nous a raconté une Coûtume qui est aussi assez extraordinaire, c'est qu'il n'est pas permis à aucun Fils naturel du Roy, reconnu pour tel par sa Majesté, d'entrer dans *Madrid*. Partant *Dom Juan d'Autriche* qui commande à present en Catalogne n'y a jamais esté, & on l'a eslevé à *Ocama*, qui est à quelques lieues de la Cour. Le Roy l'y est allé visiter, & il a quelque temps qu'il fut à une lieue de cette Ville où sa Majesté fut le trouver. On assure que le Roy a beaucoup d'autres Bastards & que les ayant eu des femmes de condition, il ne les reconnoist point. Il n'en a jamais guerres entrepris, dont il ne soit venu à bout, bien qu'on parle à *Madrid* d'une dame qui luy fût inexorable, mais qui ne l'estoit pas a tout le monde, puisqu'on scait qu'elle se divertissoit. Elle s'en excusa tousjours des poursuites de ce Prince, luy protestant que ce n'estoit pas qu'elle n'estima autant sa personne qu'elle la respectoit, mais qu'elle ne vouloit pas estre putain d'histoi-

re. Je me suis enquis de la raison pour laquelle les bastards des Roys ne pouvoient point entrer dans *Madrid*, & je n'en ay pû apprendre aucune qui me satisfist. Car celle qui est la plus receüe, à sçavoir que c'est pour éviter de leur donner le rang qu'ils prétendent sur les Grands d'Espagne, ne me semble plus valable, depuis que j'ay veu une lettre de *D. Luis de Haro* à *Dom Juan d'Autriche*, où il ne le traite pas seulement d'Altesse, mais mesme d'Altesse Serenissime, & il n'y a guerre d'apparence qu'une simple Excellence ne voulust point céder à une telle Altesse: Mais quoy qu'il soit de la raison qui ferme ainsi la porte de la Cour aux Bastards des Rois, & de la jalousie veritable ou imaginaire, qu'ils y causeroient, il est certain qu'en general cette Nation en a beaucoup pour tout ce qui touche tant soit peu son honneur, ou ses amours, desquelles on raconte mille petits traits, qui se passent tous les jours à *Madrid*; où l'abandonnement des femmes produit divers mouvemens dans le commerce d'une galanterie criminelle, qui a son point d'honneur aussi bien qu'une société de brigands a sa police, ceux qui tiennent des *Amancebadas*, c'est à dire des Maistresses à gages, en sont plus jaloux que de leurs femmes, & celles qui ont un Galand qui a accoûtumé de les voir, le traittent d'infidelle & de perfide, au moment qu'il en va voir d'autres.

Raison pour laquelle les bastards des Roys n'entrèrent point dans *Madrid*.

Les Espagnols tres jaloux dans les matieres d'honneur & dans leurs amours.

Et la dessus l'on m'a raconté qu'un jour le Roy meisme estant chez une dame que l'Admiral de Castille entretenoit. Ce jeune seigneur l'ayant appris, transporté de jalousie sans consideration, & sans respect y courrut heurter avec impetuosité à la porte, il souffletta fort vertement la mere de cette femme qui luy vint ouvrir, en luy disant, carogne tu me fais planter des cornes, mais si je pouvois monter j'estrangerois toy & ta fille, quand meisme elle seroit entre les bras du Roy.

Jalousies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs de Fiesque & de Mygeron. Caprices, ajustemens, & bizarreries des filles de joye. Des Cantonnas ou putains de carrefour.

C H A P I T R E X X I .

Jalousies & transports amoureux.

Q Uoy que les Courtisanes exercent un mestier qui ne leur laisse concevoir que des pensées d'interest & d'adresse pour la rapine, elles contrefont souvent les passionnées, & empruntent les transports d'une amour veritable. Le Comte de *Fiesque* qui à son arrivée à *Madrid*, donna fort sur le sexe, raconte comme une galanterie, un trait que luy joüa une de ces bonnes pieces, qui en plein Cours luy sauta au poil se plaignant de son infidelité, & le nommant *traydor* & *picaro*, parce qu'elle avoit appris qu'il avoit de

Et la dessus l'on m'a raconté qu'un jour le Roy meisme estant chez une dame que l'Admiral de Castille entretenoit. Ce jeune seigneur l'ayant appris, transporté de jalousie sans consideration, & sans respect y courrut heurter avec impetuosité à la porte, il souffletta fort vertement la mere de cette femme qui luy vint ouvrir, en luy disant, carogne tu me fais planter des cornes, mais si je pouvois monter j'estrangerois toy & ta fille, quand meisme elle seroit entre les bras du Roy.

Jalousies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs de Fiesque & de Mygeron. Caprices, ajustemens, & bizarreries des filles de joye. Des Cantonnas ou putains de carrefour.

C H A P I T R E X X I .

Jalousies & transports amoureux.

Q Uoy que les Courtisanes exercent un mestier qui ne leur laisse concevoir que des pensées d'interest & d'adresse pour la rapine, elles contrefont souvent les passionnées, & empruntent les transports d'une amour veritable. Le Comte de *Fiesque* qui à son arrivée à *Madrid*, donna fort sur le sexe, raconte comme une galanterie, un trait que luy joüa une de ces bonnes pieces, qui en plein Cours luy sauta au poil se plaignant de son infidelité, & le nommant *traydor* & *picaro*, parce qu'elle avoit appris qu'il avoit
de

de nouvelles Amours. Monsieur de *Mageron* fut aussi fort surpris; se voyant attaqué au soir par une femme qui le traita de même, luy arrachant les cheveux, & le chargeant d'injures & de reproches, par ce qu'il avoit manqué à l'aller voir, comme il luy avoit promis à la promenade, où il l'avoit rencontrée le jour precedant. Elles font mille drogeries & extravagances de cette nature, & possèdent parfaitement ce titre de *Bizarrias*, qui se prend en si bon sens en leur Langue. Elles sont ridicules dans leur ajustement, & portent leurs plus beaux habits sous de méchants, qui font qu'on ne les juge pas plus braves les unes que les autres, si l'on ne les voit en quelque jour de Feste, où elles se parent, ou si en marchant elles ne font un peu paroître le clinquant de leurs jupes de dessous. Le linge dont elles se servent est de toile claire, qui généralement est la plus reçue & la plus estimée en Espagne: elles aiment si fort le fard, que non seulement elles s'en couvrent le visage, mais de plus en changent la couleur des parties qui ne paroissent point. Elles ont aussi des chemises bordées de dantelles aux endroits, qui ne sont vus que de leurs Galans, il est vray que ce sont de ces vilaines dantelles ou picadilles qu'on leur apporte de Lorraine & de Provence, & qui y sont l'ornement du linge des villageois, car celles de Flandres leur sont inconnues, si elles n'en gouspillent quelques

*Capri-
ces ajus-
tées
& bi-
zarri-
es des
filles de
joye.*

morceaux aux Eſtrangers, en leur arrachant leurs manchettes ou leurs rabats.

*Des
Canto-
ñeras
ou pu-
tains de
carre-
four.*

Outre ce grand nombre de femmes abandonnées qu'il y a à *Madrid*, on en compte ſept ou huit eſtablies par autorité publique en divers quartiers, pour ſervir de putains à tous ceux qui veulent les aller trouver. On les nomme *Cantoñeras*, comme qui diroit putains de Carrefour, elles ont quelques gages de la ville, ce qui fait qu'un employ ſi infame eſt recherché; juſques là que quand il manque quelqu'une de ces Carognes par mort, ou pour eſtre maleficiées, le poſte eſt brigué auprès du Magiſtrat. Je ne ſçay pas quelle eſt leur penſion, mais ceux qui m'ont aſſuré de ce vilain établifſement, m'ont dit que chacun de ceux qui les voyent, eſt obligé de leur payer douze quartes, qui ſont ſix de nos ſols. Les Medecins ſont obligez de les viſiter de temps en temps, pour voir ſi elles ſont nettes, de ces maudits maux qui ſe gagnent au beau meſtier qu'elles font. Elles ont de plus une Vicille auprès d'elles, qui eſt obligée d'avertir le Magiſtrat ou le Medecin, dès qu'elle découvre qu'elles ont du mal. Ceux qui m'ont décrit la vie que mènent ces miſcrables, m'ont dit qu'on ne les voit point dès qu'il y a quelqu'un chez elles, où il n'arrive jamais de bruit, parce que ceux qui y vont quittent à l'entrée de leur chambre l'épée & le poignard, & ceux qui y viennent, les voyant de-

vant

vant la porte, se retirent sans dire mot. Pe-
chant ainsi impunément avec l'aveu de l'au-
thorité publique, elles ne se retirent guere
du vice qu'elles professent si ouvertement,
quoy qu'il y ait pourtant un jour dédié à les
exhorter à la repentance; c'est un Vendredi
du Careme, qu'elles sont conduites par un
ou deux Alguazils à l'Eglise de *las Recogidas*,
qui sont les Repenties de nos quartiers. Là
on les met au pied de la Chaire du Predca-
teur, qui fait son mieux pour leur toucher
le cœur, mais il en vient rarement à bout, a-
pres les avoir assez long-temps exhortées en
vain, à s'amander, il descend de la Chaire,
& leur presente le Crucifix. en disent, le
voicy, le Seigneur, embrassez-le, & si a-
lors il y en a quelqu'une qui l'embrasse, on
la prend & on l'enferme dans le Convent des
Repenties. Mais le plus souvent elles ne font
que baisser la veüe & jeter des larmes, sans
porter la main à ce qu'on leur presente, &
avec cette grimace continuent leur vie dé-
bordée, & l'Histoire de la Magdelaine qu'on
leur profne tout au long, ne les touche pas
tant qu'elles vueillent l'imiter.

Entreprise du Duc de Lorraine pour se sauver de Tolède. Son dessein decouvert. Raisonnemens & discours politiques sur sa detention, & sur l'honneur, & la conduite de ce Prince.

C H A P I T R E X X I I .

DANS ce grotesque de remarques que je barboüille de tant de couleurs, je ne veux pas oublier ce qui vient d'arriver touchant la prison du Duc de Lorraine. Il s'en est peu fallu qu'il ne s'en soit délivré, & qu'on n'ait appris qu'il estoit sur les Frontieres de Portugal, lors qu'on le croyoit au cœur de la Castille. Dès qu'on l'eust passé en Espagne, on le confina à *Tolède*, sans qu'il ait jamais pû obtenir de voir le Roy. Quand le malheur de la guerre, ou celuy de la Politique, fait tomber un Souverain entre les mains d'un autre, il semble qu'il ne doit pas estre traité tout à fait en Prisonnier, & qu'on se doit servir de sa prison, comme d'un moyen assuré pour le changer, & gagner son affection, en le comblant d'honneur & de civilité. Des deux Roys de France qui ont esté prisonniers, tout le monde sçait que François I. sortit d'Espagne avec un esprit tout remply de hayne & de vengeance pour le mauvais traitement qu'il y avoit reçu de Charles V. & Jean revint d'Angleterre si fati-

tisfait, qu'il ne songea qu'à vivre en bon frere & en bon amy avec Edoiard; mais l'austerité d'Espagne ne souffre pas une maxime qui peut estre trompeuse, & ce qu'elle tient elle le serre de près, de peur qu'il ne luy échappe. Ainsi elle n'a jamais voulu laisser prendre l'air de sa Cour au Duc Charles, quelques instances qu'il en ait faites, elle l'a toujours traité en simple prisonnier d'Estat, bien qu'elle luy permit de sortir sous bonne escorte, & d'aller à l'Eglise & à la promenade, ce qui luy donna envie d'acquiescer une plus grande liberté. Voicy comment il en forma le dessein. On luy avoit donné un carrosse du Roy dont le Cocher se trouva Lorrain, & par consequent nay son sujet. Il crût que cet homme auroit assez de tendresse pour son Prince, pour ne pas refuser de l'aider à se mettre en liberté. Il resolut de l'en faire solliciter, on ne m'a pas dit de qui il se servit pour le gagner, ny comment il en vint à bout, mais on raconte que quand il en fut assuré, il fourra à diverses fois des billets sous les coussins du carrosse, à l'endroit où il estoit assis, que ce Cocher avoit soin de retirer, & de faire porter par un Brodeur Lorrain, qui s'estoit associé à ceux qui conduisoient le principal de l'affaire. Quand on s'en aperceut elle étoit venue si avant, que le Cocher devoit mener le Prince plusieurs fois au delà d'une mazure, qui étoit à un endroit où il alloit souvent se promener, & qu'un jour comme on ne s'en doutoit

roit pas, il y auroit cinquante Cavaliers cachez derriere de vieilles murailles qui tueroient les Gardes qui l'accompagnoient & qui le mettroient en liberté, le conduisant sur la Frontiere de Portugal, où il avoit formé intelligence pour y estre receu par 500 chevaux, qui viendroient au devant de luy.

*Dessain
de
Duc de
Lorrain
ne dé-
cou-
vert,*

Un billet, & peut estre le dernier que ce Prince écrivoit pour cette negociation, la fit découvrir; car soit qu'il ne le mit pas assez adroitement sous le coussinet, soit que ce jour là le Capitaine qui l'avoit en garde, & qui estoit dans le carrosse, observa micux ce qu'il faisoit que les autres, ou qu'il soupçonna quelque chose, au sortir du carrosse ayant visité le coussinet, il y trouva le billet. Aussitost il le reserra plus étroitement, fit arrester le Cocher, & envoya le billet à *Madrid*, où l'on se fait du Brodeur & du Secretaire du Duc. On donna la question au premier, mais on n'a jamais sceu le détail de sa deposition. Le peu de connoissance qu'on a eu du fonds de cette affaire, a fait dire aux Espagnols mesmes, que pour mettre le Duc plus à l'estroit, au moment qu'on sollicitoit sa liberté avec plus de chaleur, on luy faisoit accroire qu'il avoit voulu se sauver. Quoy qu'il en soit, il est certain que depuis il n'a esté permis au Duc, que de se promener par *Toledo*, & que ce malheureux Prince a eu sujet de dire, que si le voisinage des François luy a esté

une

une fumée qui l'a chassé de sa maison en pleurant, l'amitié des Espagnols luy est un feu qui le brûle tout vivant. *Hizieron me de los franceses*, disoit-il, au Capitaine qui le gardoit, s'il en faut croire la voix Politique, *la vexindad el humo, echandome de mi casa Llorando, y de los Españoles, la amistad el fuego quemandome nudo y vivo*, Tout ce qu'on a dit des causes de sa prison, n'en a pas publié tout le mystere. J'ay tâché d'en sçavoir à *Madrid* le vray motif. Ceux qui en jugeoient & en parloient le plus sainement, disoient, que c'estoit plus par raison d'Etat, & consideration de ménage, que pour avoir trahy le party, qu'on s'estoit assuré de sa personne: En effet pour avoir pris cette année là ses quartiers d'Hyver au *Liege*, il n'estoit pas plus coupable que les autres années, qu'il les y avoit cherchés à la pointe de l'épée. Mais la conjoncture estant diverse, & l'Electeur de Cologne qui s'estoit rendu Maistre absolu des Liegeois, les voulant protéger plus puissamment, il en fit un grand bruit à la Diète de Ratisbone, d'où le malheur voulut de plus, que l'Electeur se retira mal content de l'Empereur, pour avoir décidé à l'avantage de celui de Mayence, la dispute qu'il y avoit entr'eux pour la fonction du Couronnement du Roy des Romains. Il ne fut pas arrivé à Cologne, qu'il écrivit à l'Empereur, que si on ne luy donnoit un prompt secours, selon les Loix de l'Empire, pour délivrer son pays du ravage des

Lorrains, il auroit recours à la protection de quelque Prince Estranger. On met l'affaire en negotiation, & l'Empereur se contente d'en écrire à *Bruxelles* & à *Madrid*. Cependant l'Electeur qui estoit piqué au jeu, & qui ne vouloit point attendre ces longueurs, leve des troupes, traite avec la France, & luy donne moyen de reprendre l'Aigle noire en ces Drapeaux, & de renouveler le tiltre de *Conservatrice de la liberté Germanique*. Le Cardinal Mazarin, qui lors de sa retraite, avoit esté si bien accueilly par cét Electeur, ne perd pas cette occasion de luy en témoigner sa reconnoissance, il luy envoie des troupes sous le commandement du sieur Faber, qui jointes aux siennes, font décamper les Lorrains qu'on resolut de poursuivre jusques dans le Brabant, & mesme d'y prendre revanche du dégast qu'ils avoient fait au pays de *Liege*, & ayder les François à y faire quelque Conqueste. Un si hardy procedé réveilla la jalousie de l'Empereur, qui voyoit qu'au moment qu'il avoit rétably son authorité dans l'Empire, & qu'il sortoit d'une Diète où il avoit fait Couronner son Fils Roy des Romains, l'un des principaux Princes d'Allemagne, cherchoit d'autre protection que la sienne, & servoit d'exemple à tous ses voisins, pour en user de mesme dès qu'ils seroient opprimez par des Troupes stipendiaires d'Espagne. Ces considerations obligerent l'Empereur d'envoyer le Comte de *Furstemberg*

berg à l'Electeur de Cologne, pour ménager son esprit, & l'empescher de passer plus avant dans son Traité avec les François, en luy promettant une satisfaction réelle & effective pour le passé, & que pour l'avenir on y mettroit si bon ordre qu'il n'auroit plus à craindre de semblables visites. A meisme temps il en écrit à *Bruxelles* & à *Madrid*, de meilleure ancre qu'il n'avoit fait, en representant les dangereuses consequences de cette affaire, combien elle luy estoit nuisible, & la necessité qu'on avoit d'y apporter les remedes qu'il proposoit, qui alloient à dédommager en argent l'Electeur de Cologne afin de l'obliger à mettre les Armes bas, à renvoyer les François, à s'assurer de la personne du Duc de Lorraine, pour l'estre de sa conduite qui caufoit tous ces in conveniens, & à se servir du Duc François son Frere, pour retenir l'Armée au service du Roy d'Espagne, qu'on gagneroit facilement, en luy donnant un Chef de la meisme maison, & en graissant les mains aux principaux Officiers. Ces raisons & ces expedients furent d'autant mieux goûtez par les Ministres d'Espagne, qu'ils estoient en apprehension de ce nouvel orage, qui se formoit contre eux. Les grands services que le Duc avoit rendus à la Maison d'Autriche, ne luy servirent de rien en leur Conseil, on n'y examina que les traits de sa Politique avare & inégale; on n'y representa que ses irrésolutions, & les temps auxquels il

Causés de la detention du Duc de Lorraine.

avoit gauchy, lors qu'on eut pû remporter quelque grand avantage, s'il eut voulu agir avec ses troupes. On n'y considéra que les grandes sommes qu'il coustoit au Roy d'Espagne, toutes les années, en luy tenant son armée comme à l'enchere par des souplés, qui font qu'au commencement de la campagne si on les veut avoir, & à la fin si on les veut retenir, on luy doit payer presque ce qu'il demande. On conclut ensuite aussi bien à *Madrid* qu'à *Bruxelles*, que pour remédier sûrement à tous ces maux, empêcher qu'on ne tombast une autre fois en de pareils inconueniens, & prevenir ceux qui se preparoient au Liege, il ne falloit pas seulement dédommager l'Electeur de tout le dégast qu'on y avoit fait, & abandonner la protection du Duc de Lorraine, mais de plus se saisir de sa personne, & l'envoyer en Espagne. Ainsi ce Prince se vit traité en Soldat de fortune & non pas en Souverain, par une Maison dont l'amitié luy avoit fait perdre ses Estats, & l'avoit réduit à la dure necessité de vivre en vagabond à la teste d'une Armée qu'il ne faisoit subsister que par industrie. Il est vray que si ce que l'on dit des premiers mouvemens de sa jeunesse n'est pas inventé, & que s'il se plaignoit autrefois de n'estre pas nay Gentilhomme, pour voir jusqu'où son esprit & son cœur le porteroient, il semble qu'il ne s'est depouillé de ses Estats, que pour montrer ce qu'il valoit sans eux. On ne peut nier qu'il

n'ait

n'ait de tres grandes qualitez, mais qui toutes ont esté noircies d'une si étrange Politique & si remplie de caprice & de legereté, qu'il semble n'y avoir eu qu'une maxime qui luy fut sacrée & inviolable, à sçavoir celle de preferer l'utile à l'honneste. Sur de si mauvais fondemens, il ne faut pas s'estonner s'il n'a basti qu'à sa ruine, & si à l'exemple de ce matois Louïs le More, Duc de Milan, apres tous ses tours de souplesse, il s'est trouvé pris au trébuchet, d'où je ne sçay quand il sortira, & s'il ne mourra pas au Chasteau de *Toledo*, comme l'autre à la Tour de Loches; bien qu'on croye icy que si son armée n'estoit plus sur pied, sa liberté ne seroit pas trop difficile à obtenir, parce que l'on assure que les Espagnois n'auroient rien à craindre de ce Prince, qui aime trop son argent pour l'employer à se vanger, & les 200. mil liv. de rente qu'on dit qu'il a dans les Estats du Roy d'Espagne, pour se les faire confisquer. A quoy l'on ajousté que quand il voudroit armer il luy faudroit le support de la France, qu'il n'obtiendrait apparemment qu'en cedant entierement la Lorraine qu'on veut garder, ou qu'on ne luy veut rendre qu'à des conditions qui ne valent guere mieux, & qu'il n'acceptera jamais, de peur de se priver d'une partie de son droit, sans avancer que peu ou rien pour sa satisfaction particuliere, Sur cette creance on avance, que mesmes les Ministres d'Espagne souhaiteroient le debris

*L'Auteur
parle
des choses,
en l'état
qu'elles
estoiēt,
lors
qu'il
estoit en
Espa-
gne en
l'année
1655.*

de son Armée, qui leur couste tant de la façon qu'elle subsiste, & qu'elle est disciplinée, mais ils en voudroient recueillir toutes les parties, & les incorporer dans leurs autres Troupes, de peur que leurs ennemis n'en profitassent, & la crainte qu'ils ont, fait qu'ils ne l'osent entreprendre. Par où l'on voit qu'il n'y a point de Prince qui ne se trouve embarrassé des Troupes auxiliaires qu'il a, quand elles le servent en corps, & sous un Chef qu'elles reconnoissent pour leur Maître absolu: car il y a toujours de la peine à les faire bien agir, & beaucoup de difficulté à les licentier, aussi les Princes les plus sages qui ont esté contraints de s'en servir, ont tâché d'abord de les separer, & de les mesler parmy les leurs, afin d'empêcher leur intelligence, & d'amoindrir l'autorité de ceux qui les leur amenoient. Les Venitiens voulurent autrefois traiter de cette sorte le Marquis de Roquelaure, & le Prince d'Orange au secours de *Berghopsoom*, tascha faire resoudre Mansfeld, à souffrir cette separation: mais ny l'un ny l'autre ne la permirent pas, & firent voir qu'elle ne se devoit ny presser ny obtenir que d'un Soldat de fortune, qui ait ramassé quelques troupes qu'il ne scauroit comment faire subsister.

*Discours & raisonnemens politiques sur les des-
seins de Cromwel, & sur l'Etat des affai-
res des Royaumes de France, d'Angleterre,
& d'Espagne, pendant les années 1654. &
1655.*

CHAPITRE XXIII.

Pendant que nous avons esté en Espagne, la principale curiosité qu'on y ait eue, a esté de deviner qu'alloit faire aux Indes la Flotte que le Protecteur d'Angleterre y en-voyoit. A nostre arrivée à *Vittoria*, nous y fûmes accostez d'un homme d'affez bonne mine, qui nous demanda ce qu'on en disoit aux quartiers d'où nous venions, auquel ayant témoigné que l'on y croyoit que ce grand armement s'estoit fait pour la conquête de l'Isle Espagnole; Il nous assura que si les Anglois vouloient commencer par là, ils ne réussiroient pas, qu'il connoissoit le pays, y ayant esté quelque temps, & que cette Isle estoit l'une des plus fortes du nouveau Monde, & des mieux peuplées. Que depuis l'an mil cinq cent quatrevingt six, que *François Drack* saccagea saint Domingo, qui en est la Capitale, on avoit pourveu à ce qu'on ne pust plus tomber dans un pareil malheur, par la construction d'une tres-belle forteresse à la pointe de cette Ville, qui a une assiete si favorable,

rable, qu'elle semble estre faite pour la domination de la mer du Nort. En suite à nostre arrivée à *Madrid*, j'ay trouvé que ces petits Pelotons tant d'Espagnols que d'Esfrangers, qui s'assemblent le matin en la premiere cour du Palais, ne s'y entretenoient que des assurances que le Protecteur avoit données à l'Ambassadeur d'Espagne que ce n'estoit point contre son Roy qu'il avoit envoyé sa flote aux Indes. Partant on ne doutoit point que ce ne fust pour aller chasser les François de ce qu'ils tenoient à la nouvelle France, & que c'estoit par là qu'il vouloit commencer la guerre contr'eux, & rompre le Traité de paix qu'il avoit souvent laissé & repris pour les mieux amuser. Mais les plus clairvoyans jugeoient bien qu'un si puissant armement ne pouvoit avoir pour objet une si petite conquête. Quand ils calculoient les frais qu'il y avoit faits, ils trouvoient que toutes les Isles, & tout le pays que les François y possédoient, n'estoient pas capables de luy en payer une partie. Partant ils concluient que c'estoit pour quelque autre dessein plus vaste & d'une plus grande importance; & certes ceux-cy me sembloient se flatter le moins, & estre les plus raisonnables; car j'avois souvent oüy dire à ceux qui avoient négocié avec le Protecteur, que s'ils avoient quelque esprit de discernement ils croyoient ne se pas tromper, en avançant qu'ils avoient remarqué, qu'il avoit une passion particulière

culiere pour quelque grande entreprise aux Indes. Apres avoir fait admirer & craindre à toute l'Europe ses forces par mer en la guerre contre les Hollandois, où il avoit plus regardé à sa gloire, & à sa reputation qu'à son profit, on pouvoit croire qu'il ne pensoit qu'à occuper ses armes en quelque endroit, où il se recompensa de toutes ses dépenses. Bien qu'alors il n'eût point de voisins qu'il maltraitast plus que les François, il estoit aisé à juger que ce n'estoit pas son interest de rompre tout à fait avec eux : parce que leur negoce par mer se fait pour la meilleure partie par des Vaisseaux Hollandois ou Anglois, & qu'aussi il feroit crier ou son Marchand, ou celui d'avec qui il venoit de faire la paix, joint que les courses estoient un mestier auquel les François s'estoient depuis quelques années rendus maistres, que s'il mettoit en mer de grosses armées contre eux, ils les eviteroient, ne cherchant qu'à faire la petite guerre : qu'ainsi il le mettroit en de grands frais pour des gens qui le fuiraient toujours, & qui en attendant ses Marchands l'obligeroient à les faire escorter, s'il ne vouloit voir perir pour eux tout le commerce de la mer Mediterranée, & une partie de celui de l'Ocean. Tellement qu'une guerre estant de l'interest du Protecteur, & une guerre de mer où il trouve un gain proportionné à cette grande puissance & à ce grand attirail d'hommes, d'armes, &

de Vaisseaux qu'il est obligé d'entretenir pour se rendre redoutable, & qui luy ont acquis l'Empire des deux mers, il ne s'attaquera pas à la France, qui ayant tout chez soy, attend que les Etrangers luy apportent ce dont elle se peut passer, en venant querir ce qui leur est presque absolument necessaire. Aussi a-t-on remarqué que ses plus grandes, & ses plus opulentes Villes ne sont pas situées sur le bord de la mer, mais au milieu du pays, encore qu'elle en ait deux qui luy battent aux flancs. Ce qui montre qu'elle à son fonds de richesses en elle mesme, & que selon le precepte des Politiques, elle est *Magis Vendax, quam Emox*, ayant plus à debiter qu'à acheter. Ainsi il ne faut pas s'estonner si ayant un terroir si riche & si fertile, elle a presque de tout temps abandonné les campagnes fallées à ses voisins qui en les cultivant, ne semblent y employer une partie de leur art, que pour luy apporter comme en tribut, la plus grande de leurs travaux, & des thresors qu'ils en recueillent. Pour doncques faire la guerre à la France avec utilité, il est constant qu'il faut la luy faire par terre, mais à considerer la raison d'Etat de l'Angleterre d'aujourd'huy, il semble qu'elle ne souffre pas une guerre de cette nature: car il est facile à juger que son but n'est que de se maintenir de la façon qu'elle s'est établie, & de se rendre redoutable à tous les Princes de l'Europe par une puissance qui

convienne à sa situation, qui les empêche de n'oser rien entreprendre contr'elle, & qui les oblige à approuver ce qui s'y est passé, en reconnoissant la Republique. Pour cét effet elle s'est resoluë d'estre toujourns puissamment armée au dedans & au dehors, par l'un elle se met en estat de se mesler de toutes les affaires de ses voisins sans qu'ils se puissent mesler des siennes, s'environnant d'une prodigieuse quantité d'invincibles Chasteaux mobiles, qu'elle joint comme il luy plaist pour sa defence, & qu'elle fait marcher de mesme pour ses avantages, où bon luy semble: & par l'autre elle est assuré d'affermir son nouveau gouvernement, qui ne peut estre renverlé que par le soulèvement de ses peuples, auxquels la milice sert de bride pour les en empêcher, & de massué pour les exterminer dès qu'ils sont prests à remuer. Enfin elle peut se servir de ses coursiers ailez & prés & loïn; n'y ayant rien qui les attache tous à ses bords, où il en restera toujourns assez pour y faire une ronde & une sentinelle si exacte qu'elle la rende *Mediâ insuperabilis undâ*; pendant qu'une partie s'en ira chercher fortune, & attendre au passage, ou saisir à leur source les thresors des Indes. Mais il n'en est pas de mesme, de ses forces de terre; il faut qu'elles soyent toutes chez elle, pour y entretenir le gouvernement qu'elles y ont estably, qui au moindre échec qu'elles recevroient, viendroit aussi tost à estre ébranlé, parmi

tant de mécontans qui le souffrent à peine. Tellement qu'une guerre par terre ne peut estre que tres nuisible à l'Angleterre en l'estat où elle est; mais celle qu'elle feroit à la France luy seroit apparemment la plus ruineuse, puis qu'aujourd'huy c'est la Province de l'Europe la mieux aguerrie, qui a ses forces les mieux unies, & qui peut le mieux les rapprocher & ramasser à l'endroit, où il luy faut faire quelque effort, de sorte que pour l'attaquer il faut se résoudre d'y envoyer un bon nombre de troupes & des meilleures que l'on ait; car autrement on n'y mettroit peut-estre pied à terre que pour estre taillé en pieces à mesme temps. Si donc la Republique d'Angleterre vouloit y réussir, il faudroit qu'elle se dégarnist de ses meilleurs hommes & de ses Chefs les plus affidez, ce qu'elle ne peut sans se mettre en danger de voir perir la forme de son gouvernement. Et il est inutile de dire que pour l'assurer, elle leveroit de nouvelles troupes, qu'elle mettroit en la place des vieilles qu'elle envoyeroit faire la guerre; car dans un Estat peu affermy & qui ne se soustient que par l'ardeur des Usurpateurs mesmes qui l'ont formé, il est fort dangereux d'y apporter un tel changement. En cette conjoncture de la guerre avec l'Espagne, on ne peut nier que l'Angleterre n'eust fait pancher la balance du costé des Espagnols en agissant de concert avec eux, mais outre qu'elle en auroit tiré peu de profit, les mesmes inconve-

niens s'y feroient rencontrez. Car ou elle auroit joint ses Troupes aux leurs, & la France qui a une si grande pepiniere de monde, & qui apres avoir esteint la guerre intestine vient de se reünir toute pour l'estrangere, n'auroit eu besoin que de faire un plus grand effort, pour se maintenir contre des Armées, qui estant à divers Maistres & de divers interests, ne reüssissent guere quoy qu'elles entreprennent: ou elle auroit envoyé un corps d'Armée à part, & pour la faire eschoüer, & en empescher d'abord ses progresz, la France luy auroit aussi tost opposé toutes ses forces, ne se tenant que sur la deffensive contre l'Espagnol, qui voulant profiter de l'occasion, ne viendroit que fort lentement & fort foiblement à son secours. Et de quelque façon qu'elle en eust usé, il est certain qu'elle auroit esté obligée d'affoiblir ses forces de terre, qui sont le noeud sacré de la nouvelle Republique. Que si elle se fust contentée d'agir par Mer, & de fournir de l'argent aux Espagnols pour renforcer leurs Armées de terre, on a montré qu'au premier elle n'y auroit aucun avantage, & qu'il luy faut une guerre, où il y ait à faire quelque prise & quelque conqueste, qui vaille la peine qu'elle prend, & les frais qu'elle fait, pour entretenir de si puissantes Flotes. Quant au second, on sçait que l'épargne d'Angleterre est assez épuisée, & que mesme elle doit de grandes sommes à ses Troupes de Terre & de Mer: & que pour
ne

ne pas surcharger les peuples, pour les frais qu'elle est obligée de faire, l'or du Perou, ne l'incommoderoit pas, bien loin d'en pouvoir ou vouloir donner à ceux qui le tirent.

Pendant qu'on en estoit sur ces raisonnemens, il arriva un avis à *Madrid*, qui leva toute sorte de doute; car apres qu'on y eust long-temps amusé le monde de la venue de la Flotte & des richesses qu'elle apportoit, & qu'on eust sceu que tout ce qui estoit dans le principal Gallion qui s'estoit échoué, avoit esté presque sauvé, il s'épandit un bruit qu'elle avoit esté rencontrée des Anglois, qui n'avoient point marchandé à l'attaquer, mais que s'estant vigoureusement deffenduë, elle leur avoit coulé deux ou trois Vaisseaux à fond, & s'estoit retirée à la *Havana*, Capitale de l'Isle de *Cuba*. Je ne sçay point si cette particularité est veritable, mais je sçay bien qu'on l'a écrite de *Seville*, & de *Cadis*, & que déssors on commença à croire que le Protecteur vouloit avoir sa part des thresors des Indes. Ce qui aidoit encore à le persuader, estoit que les Marchands qui se trouvoient en plusieurs Villes & en divers Ports d'Espagne, travailloient à s'en retirer, & mettoient à couvert le mieux qu'ils pouvoient leurs effets, de peur d'une confiscation en cas de rupture; mais peu de temps apres, on vit bien que leur prevoyance ne seroit pas inutile, car l'Admiral Black, qui avoit passé tout le Printemps, & une partie de l'Esté en la Mer Mediter-

diterranée, rentra dans l'Océan, justement au temps que l'on attend les Gallions. On dit qu'il demanda à faire Carène, mais que comme on ne voulut le luy permettre qu'à certaines conditions, il s'en picqua & prit sur les bords quelques Marchands Anglois, & mesme le Consul de la Nation en s'élargissant en Mer, & s'allant mettre en sentinelle tout auprès du *Cap de S. Vincent*. Aussi-tost on jugea que c'estoit pour y attendre les Gallions, & les aller combattre en cas qu'ils eussent échappé à Pen & à Venables, qui estoient aux Indes. Cela fit qu'à *Cadis* par ordre du Conseil de *Madrid*, on équipa quelques batteaux d'avis, pour porter ordre aux Gallions de ne point sortir du Port où ils s'estoient retirez jusques à ce qu'on le leur mandast. A mesme temps on resolut d'armer quelques Vaisseaux, partie aux dépens du Roy, partie aux dépens des Marchands interessez, pour observer les desseins de cét Admiral Anglois. Comme une bonne partie du trafic de toute l'Europe, dépend de la venuë des Gallions, il y a toujours en ce temps là grand nombre de Vaisseaux à *Cadis*, qui les attend. De ceux cy & de quelques autres, on eust bientost dressé une Flotte, qu'on envoya se poster auprès de celle de *Black*, avec ordre de ne commettre aucun acte d'hostilité, pourveu qu'il n'en commist point le premier, & de veiller seulement qu'en cas que les Gallions, n'ayant pas eu l'avis, vinsent, il ne s'en rendit Maistre. Ces deux

deux Armées ont esté deux ou trois mois à se considerer sans se maltraiter, ny en general, ny en particulier, & pendant qu'elles ont esté ainsi l'une à attendre la proye, l'autre à la defendre si elle venoit, on a eu nouvelle que la Flotte estoit avertie des pieges qui luy estoient tendus, & qu'elle ne partiroit point du Port où elle s'estoit retirée, qu'elle n'en eust eu ordre exprés. A même temps l'on apprit aussi que *Pen* & *Venables* avoient attaqué *S. Domingo*, mais qu'ils y avoient si mal reüssi, qu'ils y avoient perdu une partie de leur monde, & qu'ils s'estoient retirez en l'Isle de la *Jamaïque* qu'ils avoient conquise.

Ce procedé du Protecteur fit bien changer de langage à ceux qui le croyoient un des plus estroits & assurez Alliez de l'Espagne, qui avoit esté la premiere à le reconnoître. Car dès que l'Angleterre, par un attentat le plus horrible qui sera jamais, eust tout d'un coup abatu la teste & la Couronne à son Roy, l'Ambassadeur eust ordre de *Madrid*, de tascher d'en profiter, & de travailler à acquérir à son Maistre l'amitié de la nouvelle Republique, en luy donnant de sa part tous les titres & tous les eloges de legitime puissance, qu'elle pouvoit souhaiter; Il y avoit apparence qu'il y reüssiroit, puis qu'il y avoit lieu d'esperer de faire une ligue avec elle contre la France, qui ne se contentant pas d'avoir recueilly la malheureuse maison du Roy Charles, de ne point reconnoître le Protecteur,

cteur, & d'avoir pris quantité de Vaisseaux Anglois, donnoit retraite dans ses Ports, à ceux qui restoient à ce miserable Prince; ce qui augmentoit à *Madrid* l'esperance d'un Traité si avantageux, estoit qu'outre que l'Angleterre avoit donné ordre à tous les Vaisseaux, d'user de represailles sur ceux des François, & que quelques uns des siens avoient mis pied à terre, & fait des actes d'hostilité en Bretagne, elle avoit eu tant de bonté pour l'Espagne, que de faire prendre par sa Flotte les Vaisseaux que la France envoyoit pour secourir la ville de *Dunkerque*, qu'elle tenoit assiégée. Cependant toutes ces belles demonstrations d'amitié n'ont de rien servy, & cet Usurpateur qui commande en Angleterre, & qui paroist aussi grand homme de Cabinet, que de main, a si bien compris les interets de cette Republique naissante, que peu à peu il y a accommodé ses affaires. Il la voit maistresse de quantité d'Isles tres fortes & tres bien peuplées, qui sont situées sur la route des grandes Indes, il sçait qu'elles sont comme les clefs & les portes, par où elle se peut ouvrir le chemin à une si riche Conqueste, & par où elle peut surprendre au passage les thresors qui en viennent, si elle ne veut pas se donner la peine de les tirer de leurs mines, en s'en rendant la Maistresse; il est assuré que toute cette grande estendue de terre que les Espagnols y possèdent, s'est conservée à leur

leur Empire, plutôt par l'apprehension de leur puissance, & parce que personne n'a entrepris tout de bon de la leur enlever, que par quelques forces qu'ils y aient establies capables de l'empescher. Connoissant ainsi les avantages qu'a l'Angleterre, pour prendre sa part du nouveau Monde, & la foiblesse de ceux qui veulent que la découverte n'en ait esté faite que pour eux, il ne faut pas s'estonner s'il cherche de profiter de l'un & de l'autre; principalement en un temps où pour maintenir son pouvoir, il est obligé d'estre puissamment armé, & d'occuper tant de Flottes à quelque guerre utile, & qui puisse les faire subsister, ou empescher son peuple de murmurer de tant de frais qu'il luy faut faire pour les entretenir. Aussi les Espagnols qui ont l'esprit de discernement politique autant actif qu'il paroist lent dans l'occasion, prevoyent bien que si des negociations de la France auprès du Protecteur, il naist un Traité d'accord entr'elle & l'Angleterre, il leur donnera le change, & suivra son interest en oubliant toutes les avances qu'ils ont faites pour gagner son amitié. Ils croyent en devoir d'autant moins douter; qu'ils n'ont jamais pu avoir raison de diverses prises que les Anglois ont fait sur eux, & entr'autres de celle qui les priva de tout l'argent d'une campagne qu'ils envoioient en Flandres, ne l'y ayant pu remettre à cause de leur different avec les Genoïs. Cependant pour ne se pas manquer à eux-

eux-mêmes en une telle conjoncture, & pour le Conseil que Philippe II. donna à son fils avant que de mourir, en luy recommandant d'estre en paix avec l'Angleterre, pour pouvoir faire la guerre avec tout le monde, ils n'ont rien oublié de tout ce qui peut obliger Cromwel, de bien vivre avec eux. *Alonso de Cardenas*, qui y est leur Ambassadeur, & qui pour y avoir esté dès le commencement des Troubles, est estimé tres habile au maniment des affaires avec ces esprits insulaires, fit jouer toutes sortes de ressorts pour s'accommoder avec eux, & pour traverser le Traité de la France. Mais comme sa politique estoit subornée à *Madrid*, de n'estre pas si hardie que celle du sieur de Bourdeaux, Ambassadeur du Roy Tres-Chrestien, on resolut d'y faire passer de Flandres pour Ambassadeur extraordinaire le Marquis de *Lede* Gouverneur de Dunkerque. Ces deux hommes joignirent toute leur adresse, pour amener le Protecteur à quelque accommodement, sur les plaintes que les Espagnols faisoient contre luy, & celles qu'il faisoit contre eux. Mais comme ils virent que toutes leurs propositions estoient fort peu favorablement escoutées, & assez mal receuës, le dernier resolut de se retirer avec le regret de n'avoir rien avancé pour le service de son Maistre que de l'avoir un peu mieux éclaircy de la mauvaise volonté du Protecteur. Aussi commença-t-on de publier à *Madrid*, que toutes les longueurs

guezurs qu'il avoit apportées en son Traite avec la France, n'avoient esté qu'un artifice pour mieux endormir l'Espagnol, qu'il envoyoit attaquer aux Indes; & qu'il y avoit trois mois que le Traité qu'on faisoit tantost semblant de rompre, & tantost semblant de renouïer, estoit conclu & signé secretement. Voilà doncques l'Espagne sur le point de croire que l'Angleterre veut rompre avec elle: & bien que les Castillans passionnez n'en accusent que l'avarice & l'ambition du Protecteur, qui veut envahir leurs thresors, les moins emportez en raisonnent autrement, ils cherchent dans le passé les causes du present & de l'avenir. Ce n'est pas que ce qu'ils en disent, puisse faire juger de tout le secret, & de tout le sujet de la guerre qu'ils apprehendent, les inventions des Princes sont cachées d'une nuée d'apparences, qui les dérobent à ceux mesmes qui les esclairent de plus près. On ne connoist la plûpart du temps que les pretextes qu'ils prennent, & il en est de leurs actions comme des grands Fleuves, dont on ne connoist pas la source, bien qu'on en voye le cours; mais ce danger de prendre icy l'ombre pour le corps, n'empesche pas que ceux qui se meslent icy d'examiner les miseres de l'estat, n'en disent leur sentiment, ils jugent que comme les premiers armes que la Republique d'Angleterre, a portées au dehors, ont esté employées pour venger l'assassinat du premier Ambassadeur qu'elle a envoyé,

voyé,

voyé, les secondes auront pour objet, de tirer raison du meurtre du deuxiémé qui sortit de ses ports. Ils reconnoissent pourtant que le point d'honneur ne fut pas le principal motif, qui l'obligea de se broüiller avec les Provinces unies du Pays-bas, puisque pour la mort de *Dorilaer*, ils n'oublierent rien de ce qui pouvoit la satisfaire, & faire connoître l'innocence de leur estat, & s'ils veulent croire que le Roy d'Espagne n'ayant point espargné de soins pour faire punir les assassins de celuy qui luy fut envoyé; ce ne sera pas précisément pour en vanger la mort que Cromwel luy declarera la guerre. Ils sçavent qu'une conjoncture particuliere, & une Politique à coups fourez, causa cette rupture, entre le Protecteur & les Estats & qu'à quelques interets de reputation & de profit, il s'en mesla tant d'autres d'une intrigue mysterieuse, qu'ils porterent les Anglois à passer par dessus toutes les considerations d'une saine raison, qui ne vouloit pas qu'ils s'entrechoquassent avec la seule puissance que leur pouvoit disputer la Mer, avec laquelle ils doivent vivre dans une intelligence si mutuelle, que pour en monstrez la necessité, on s'est servy de l'embleme de deux cruches qui nagent ensemble avec ces mots, *Si concutimur frangimur*. Et ils se persuadent aisément que pendant que leur Roy a tant de fers au feu, qu'il ne sçait presque plus où prendre du charbon pour y fournir, ny du bois pour en faire

*Am-
bassa-
dours
d'An-
gleterre
suez en
Espa-
gne &
en Hol-
lande.*

faire, le Protecteur veut se servir de l'occasion de l'assaillir, au vieux & au nouveau Monde, ou croyant trouver peu de resistance, il espere un gain assuré qu'il prefere à la jalouſie qu'il auroit des progres de la France, ſans ce motif d'utilité, & à la precaution de cette maxime, qui veut qu'il prenne garde à ce que, *decreſcat Iberus*, en ſorte que, *non creſcat Gallus*. Sur ces fondemens il concluent, que dans l'intereſt qu'a Cromwel que la Paix ne ſe faſſe pas entre les deux Couronnes, & dans le beſoin qu'il a d'une guerre avantageuſe, pour ſe tenir toujours puisſamment armé, il attaquera la plus foible, en ſoumettant la ſeuereté de ſon Eſtat pour l'auenir, à la neceſſité preſente, & que partant il ſe reſoudra de ſ'accommoder avec la France, de partager avec elle ſes victoires, & de luy laiſſer les entrepriſes de terre, en ſ'attachant à celles de Mer, qui reuiennent mieux à la diſpoſition de ſes affaires, & au maintien de ſon Gouvernement.

Mais ſi tout ce diſcours eſt baſty ſur des coniectures, par où les Curieux de Madrid ſemblent vouloir deviner ce qui ſera, & ſe forger des raiſons, qui peut-eſtre ſont bien éloignées de celles du Conſeil d'Angleterre, il n'en eſt pas de meſme de ce qu'ils diſent touchant le droict que les Anglois peuvent avoir de les attaquer aux Indes. Car ceux qui parmy eux ſont les plus raiſonnables, & les moins ſcrupuleux, avouent librement,
que

que dans le droit des gens, les pays pour lesquels on n'a jamais fait de Traité, peuvent estre attaquez, par ceux qui sont quant au reste en paix avec ce luy qui se les approprie. Tellement que leur Roy ayant toujours excepté le nouveau Monde, par tous les Traitez qu'il a faits avec les Princes ses voisins, & déclaré que tous ceux qui voudroient y aller pour s'y établir, ou pour y trafiquer, n'estant pas Espagnols naturels, seroient traitez en Ennemis, ne peut se plaindre des actes d'hostilité, que les autres Nations y commettent, puis qu'il a choisi luy mesme un état de guerre perpetuelle, en ne voulant point reconnoistre d'amy ny de compagnon au delà de la Ligne, & notamment en l'Amérique.

Surquoy est remarquable la réponse d'un grand Ministre d'Espagne, en tournant en raillerie deux santés qu'on luy portoit; l'une de la femme de son Maistre, l'autre de sa Maistresse. *La femme de mon Maistre*, dit-il, est *l'Amérique*, & *sa Maistresse*, les *Indes Orientales*. Pour celle-cy, il n'en est pas si jaloux qu'il le prenne au point d'honneur, si quelqu'un de ses amis la caresse un peu trop librement: Pour l'autre qui est sa femme, il la veut conserver chaste & reservée, & ne peut souffrir que personne luy fasse l'amour. Sans doute il nommoit *l'Amérique* la femme de son Maistre, en faisant allusion à la Bulle du Pape, qui luy en donnant la Seigneurie & la propriété a fait ce prétendu mariage.

Mais la plûpart du monde dit , que c'est un enlevement qui ne meritoit point cette benediction , puis qu'il possede l'Amérique sans son consentement , & sans celuy de ses parens , qui sont l'Europe, l'Afrique, & l'Asie.

En effet , la donation du Pape est un titre ridicule parmy ceux qui ne reconnoissent pas son autorité, & une bonne partie de ceux qui la reconnoissent , ne croyent pas qu'elle s'étende à des choses de cette nature : tellement que si l'Espagnol n'a point d'autre droit que celuy qui luy vient de Rome, il est mal investy de la possession du nouveau Monde & ceux qui la luy disputent , ne peuvent estre accusez d'injustice , puisqu'une partie dit, qu'on ne luy doit point d'obeissance , & l'autre qu'il n'a pû donner le bien d'autruy. Tout ce donc, qui luy en peut avoir acquis la propriété, est de l'avoir découvert le premier, de l'avoir abordé çà & là, d'y avoir mené des Colonies, basty des Villes , élevé des Forts, subjugué des Barbares , & donné des noms à des Ports & à des Rivieres. Mais tout cela ne luy en peut pas avoir acquis une possession absoluë, generale, & sans exception , puisque s'en estant saisi par la loy des choses *quæ sunt nullius* , & *quæ sunt primi occupantis* , il n'a en son propre que ce qu'il habite, qu'il cultive, & qu'il s'est entierement conquis. En tout le reste chaque Nation a le droit de prendre sa part ; & s'il ne le luy veut permettre , elle

elle peut se servir de la force, & en chasser par la force ccluy qui ne s'y est estably que par la force.

Lorsque Philippe II. se munit de la Bulle du Pape, pour envahir l'Angleterre: il joignit à ce titre des forces les plus considerables qui eussent paru depuis long-temps sur l'Océan; c'est ainsi que le spirituel a besoin du temporel, & que l'un seconde si bien l'autre, que sans ce merueilleux concert, il est tres-difficile de s'emparer du bien d'autruy. Le Concil d'Espagne s'épuisa de moyens, de soins & d'industrie, & tout le Royaume de finance, pour cette redoutable Flotte sur laquelle on avoit embarqué jusqu'à des fers pour en enchaîner les habitans de la grand' Bretagne: Cependant les forces spirituelles & les temporelles réussirent également mal, & tout ce prodigieux armement qui a peine avoit esté achevé en deux ans, se perdit en deux heures, les gouffres de la Mer en abymerent une partie, l'autre tomba entre les mains de ceux qu'elle alloit subjuguier, & de tout le funeste debris de cette Armée navale, à peine resta-t'il quelques Vaisseaux pour aller porter une si triste nouvelle en leur pays. Par où l'on voit que le Ciel ne correspond pas toujours aux bons desirs du Chef visible de l'Eglise. S'il n'a donné les biens des Indiens, qu'à cause que ce sont des Barbares, il semble qu'on les leur devoit restituer à mesure qu'ils se font Chrestiens, mais ils auront

beau se convertir, on ne leur rendra pas leur pays, & les Espagnols imiteront assez ponctuellement en cela les Ecclesiastiques dans leurs acquisitions, qui font autant de démembremens du Domaine des Laiques, ausquels ce qui en est une fois osté ne retourne jamais, s'ils gardent bien ce qu'ils tiennent, ils ne sçavent pas moins bien se faire obeir. Leur Empire est formidable, & qui doutera de cette verité, qu'il la reconnoisse dans les Monasteres, où les Religieux qui n'ont ny charge ny talent pour se faire valoir, sont bien plutôt les Esclaves des autres que leurs freres en Dieu. S'ils exercent un pouvoir si absolu dans l'enceinte de leurs murailles, sur ceux qui sont leurs compagnons de Closture, & qui professent une mesme vie, quel traitement ne feroient ils point à ceux qui sont d'une condition differente, s'ils venoient à acquerir cette autorité qu'ils feroient bien aises d'avoir, & dont quelques uns d'eux se sçavent servir avec tant d'avantage sur quelques particuliers sous le pretexte de la Religion & de la direction de leur conscience, sortant ainsi impunément des fonctions d'un Confesseur legitime, pour mettre le nez dans les familles, & se rendre les arbitres des interests & des affaires des maisons.

Mais pour revenir à cette donation du Pape, on voit que cette propriété imaginaire d'un Monde, qui n'est pas mesme encore bien connu, & duquel on croit qu'il en reste plus à

de-

découvrir, qu'on n'en a encore découvert, ne peut ny ne doit empêcher les autres peuples d'y exercer le commerce puis qu'il est à qui se l'y peut ouvrir, & que les Espagnols se l'y sont acquis, sans avoir traité avec les autres Nations, qu'il leur demeure- roit par preciput en propre & en souveraineté. Si donc les Anglois attaquent aujourd'huy les Espagnols aux Indes, ceux qui parmy eux ont le plus d'équité, confessent qu'ils ne leur feront pas tant une nouvelle guerre, qu'ils en continueront une vieille; puisque de tout temps ils les y ont ou plus ou moins harcelez, & que jamais on n'a fait un traité bien formel avec eux touchant ce pays. J'ay oüy examiner à quelques-uns des Curieux, le bien & le mal qu'il en pourra revenir aux deux Estats. Ils tiennent que les Espagnols y gagneront d'abord en prennant tout ce que les Anglois possèdent en leurs terres. Ils trouveront de bonnes sommes entre les mains des Marchands de cette Nation, tant à *Bilbao*, *Cadis*, & *Seville*, qu'en quantité d'autres Ports de leur domination, qui leur aideront à faire les premiers frais de la guerre.

Car il est à considerer que depuis long temps l'Angleterre fait presque tout le trafic d'Espagne. Les Hollandois pendant leur guerre, & les François depuis leur rupture, n'y ont eu du commerce que par son moyen. Tellement que les Anglois se sont établis puissamment, & ont acquis de grands effets en un pays riche

en argent, pauvre en denrées, & qui ne pouvoit recevoir de chez ses voisins celles qui luy estoient nécessaires, que par leurs mains. A cette confiscation des biens des Marchands Anglois, en tous les endroits où le Roy d'Espagne a du pouvoir on ne peut pas opposer celle des biens des Espagnols en Angleterre; car comme ils ont la coutume de ne point porter les armes au service d'aucun Prince étranger; ils ont pour maxime de seureté de commerce, de ne l'exercer que dans les pays de leur propre Roy. Ainsi ils n'en sortent point, quelque grand que soit le negoce qu'ils font, & ils se contentent de traiter chez eux avec les Marchands des autres Nations, qui pour suppléer au défaut de correspondance, s'y vont établir, & le font d'autant plus volontiers, que par là n'ayant pas affaire à des gens fort intelligens en leurs marchandises, ils y font de plus grands profits.

Voilà donc le Roy d'Espagne hors de crainte qu'on rende la pareille à ses Sujets, pendant qu'il depouillera ceux de la Republique, qui se sont établis çà & là en ses terres. Mais ce petit & léger avantage, qui ne nuira qu'à quelques particuliers, n'est pas comparable à celui que les Anglois auront à courir les deux Mers d'Espagne, & à attaquer tout ce qui luy viendra de chez ses voisins, dont elle peut à peine se passer. Ainsi Genes, Naples, Amsterdam & Anvers, qui y
font

font de si grandes affaires, n'y pourront presque rien envoyer, qui ne courre risque de tomber entre leurs mains; & si par hazard ils font des conquestes en l'Amérique, ou s'ils en prennent la Flote, comme ils semblent ne s'y point épargner, on verra la Tamise chargée des riches dépouilles de l'un & de l'autre Monde.

A toutes ces considerations de perte & de gain particulier, on en adiouste une d'Etat, qui est que par la guerre des Anglois, ce vaste & confus corps de la Monarchie d'Espagne, perdra presque toute sa liaison & toute sa communication avec ses membres les plus éloignez: car ayant la guerre avec la France, elle n'en a guere de bien libre que par Mer, qui luy sera osté par une Nation qui y est si puissante, qu'elle s'en attribue l'Empire. Il est vray que quelques uns disent icy, qu'on ne laissera pas de s'en ouvrir le passage le mieux que l'on pourra, de mesme qu'on le faisoit du temps qu'on estoit en guerre avec les Hollandois; mais d'autres remarquent qu'il y a grande difference de l'un à l'autre Etat, puis qu'outre que l'Angleterre est d'une situation si avantageuse, qu'elle peut presque sans peine rompre la communication de l'Espagne avec la Flandre, la puissance des Hollandois par mer n'a proprement paru, que lors que la guerre estoit déjà vieille, & qu'on n'en avoit plus la premiere animosité, au lieu qu'icy on aura affaire à une Nation,

qui ne forme pas, & n'amasse pas ses forces pour combattre, mais qui combat pour employer celles qu'elle a sur pied. Outre que le Roy d'Espagne n'étoit pas alors épuisé d'hommes & d'argent, comme il l'est à présent, & qu'il pouvoit mettre d'assez bonnes Flottes en mer, pour y contrequarrer les Hollandois, qui de plus ayant le commerce simplement pour but dans les navigations, tafchoient plus à passer librement par toutes les Mers, que d'en oster la communication à leurs ennemis. Ainsi bien que souvent ils aient attaqué leurs Flottes, & qu'ils en aient pris quelques-unes, nous voyons que pourtant ils ne se font pas montrez fort aspres à de telles conquestes, parce que leurs Marchands y estoient interesséz, & en recevoient presque autant de dommage que ceux de *Cadis* & de *Seville* mesme. On sçait qu'à mesme temps que leurs Vaisseaux de guerre croisoient la Mer pour en oster le commerce aux Espagnols, que ceux de leurs Marchands faisoient en leur faveur les allées & les venuës de Flandres, de Naples & de Genes, & servoient à porter leurs plus secrets avis & leurs meilleures munitions, au lieu qu'en cette guerre avec l'Anglois, tout ira avec une autre chaleur, & que Cromwel ne se souciant pas d'y ménager quelque trafic pour sa Nation, passera d'abord dans une offensive sans relasche, & ira tout droit à la conqueste des Indes, en cherchant de les incommoder par tout, afin d'en avoir meilleur marché. L'An-

L' *Auteur* rapporte les *maximes principales* de deux écrits composés en *Castillan*, où sont représentés les *nécessitez* de l' *Espagne*, & les *abus* qui s'y commettent avec les *moyens d'y pourvoir*.

CHAPITRE XXIV.

J' Ay représenté dans le précédent Chapitre le plus succinctement qu'il m'a esté possible, ce que j' ay ouï dire à *Madrid*, des desseins de *Cromwel* & des negociations qui se faisoient avec luy, par les *Ambassadeurs* des deux plus grands Roys de l' *Europe*, ou ce que j' ay pû tirer de divers raisonnemens qu' on y a faits sur ce sujet, pendant environ trois mois que j' y ay esté. Avant que j' en parte je veux remarquer qu' il sortit de dessous la presse deux *Ecrits*, qui découvroient à plein & avec ingénuité les grandes *nécessitez* de l' *Estat*; ce qui surprit ceux qui ne croyoient pas qu' un véritable *Espagnol* pust jamais avoïer que ses forces sont épuisées, & qu' il est tombé en foiblesse. Le premier avoit esté composé par un *Dom Philippo Antonio Alofa*, Chevalier de l' *Ordre de Calatrava*, Conseiller du Roy, & son *Secretaire* en la *Chambre* de la *sainte generale Inquisition*. Il contenoit une exhortation aux *Ecclesiastiques* de secourir le Roy par des contributions volontaires, en une *nécessité* si urgente qu' estoit celle de son *Royaume*. Apres en avoir dit

les causes, qu'il tire dès le temps auquel Philippe II. engagea presque tous ses revenus, pour assister la Ligue & bastir l'*Escorial*, & avoir représenté que sous Philippe III. son fils, les occasions des dépenses s'accrurent par les guerres d'Italie & de Flandres, par la translation de la Cour de *Valladolid* à *Madrid*, & par les frais qu'il falut faire pour l'entretien des Princes de Savoye, & la reception des Ambassadeurs d'Angleterre & de France, & que ce qui acheva d'affoiblir l'Estat, & qui le jetta dans une plus grande misere, fut le haussement de la monnoye de billon, la *subida de la moneda de vellon*, dont le *Saavedra* dit, qu'il arriva plus de mal à l'Espagne, que si tous les serpens & tous les monstres d'Afrique l'eussent attaquée: Il fait voir que lors que ce Roy luy succeda, il trouva l'Estat si pauvre, que c'est une merveille qu'il ait pû resister à tant d'ennemis qui à meisme temps luy ont déclaré la guerre, & conclud qu'après tant d'échecs qu'il a receus, il est en danger de ne pouvoir plus se deffendre, si l'on n'a recours à quelque moyen de luy donner une prompte assistance, & que de penser à de nouveaux impôts, ou à augmenter les vieux, il ne peut estre à propos, puis qu'en ce qui est imposé on trouve une impuissance generale en tous les Sujets de le payer.

Cela posé, il dit qu'on ne peut plus s'adresser qu'aux Ecclesiastiques, qui ayant toujours tenu la porte ouverte à toute sorte d'ac-
qui

quisitions, & fermée à la moindre alienation, & ne supportant presque point de charges, tiennent toutes les richesses de l'Etat, pendant qu'une plus docte plume que la sienne travaille à montrer qu'on peut les obliger & les contraindre justement à contribuer au Roy en ses grands besoins. Il declare que son dessein est de ne les porter qu'à une liberalité volontaire. Pour les y conduire, il montre qu'il leur sera utile de contribuer, puisque si le Roy est obligé de presser par toute sorte de rigueurs les Seculiers, ils abandonneront & le pays & la culture des champs, par où les revenus des Ecclesiastiques cesseront, qui ne les tirent que de leurs mains, par dixmes, cens, & autres rentes constituées, tant sur les fermes qu'ils tiennent d'eux, que sur les biens qu'ils ont en leur propre.

De là il passe à dire que cette liberalité se doit principalement à un Roy Catholique, qui n'a pour but que le bien de l'Eglise; qui ne demande les moyens pour continuer la guerre, qu'afin d'obtenir la Paix, & qui ne les demande qu'apres les avoir donnez: puisque c'est à ceux principalement qui par le droit de patronat de sa Majesté ont esté nommez & avancez aux Benefices, qu'on demande cette contribution & ce secours volontaire; qu'ils veuillent seulement se priver de leurs meubles precieux, de leurs services de vaisselle d'argent & de leurs grands trains, qu'ils tiennent sans doute pour faire montre

de leur puissance, qui paroitra bien mieux quand ils assisteront & donneront comme l'aumosne à leur Roy. En estant venu jusques là, il tient que pour la leur demander plus efficacement, le Roy doit choisir quelque grand Ministre, ou homme d'Etat de sa Cour, de qui les Ecclesiastiques ayent en quelque façon obtenu les Benefices qu'ils tiennent, & de qui ils puissent esperer quelque plus grand avancement, par le rapport qu'il fera au Roy & à son Conseil, de la liberalité qu'ils auront exercée, & de la promptitude avec laquelle ils l'auront faite. Il ajoute qu'ayant receu leurs dignitez par le moyen de ce Ministre, ils n'oseront le refuser, de peur de passer pour ingrats, & l'esperance qu'ils auront d'en obtenir de plus grandes par son moyen, les portera à faire plus de liberalitez: & afin qu'ils n'en soient empeschez par leurs deliberations, il conseille qu'on ne s'adresse au Corps ny à la Communauté assemblée en Chapitre, mais qu'on les prenne en particulier & en détail, en écrivant exactement ceux qui se seront montrez les plus prompts à exercer la charité envers leur Seigneur & Maître; afin que cela leur serve comme d'un titre pour en obtenir aux occasions de plus grandes faveurs. Par cette methode, qui est proprement celle d'une collecte pour l'Etat, il croit que le Roy pourra en peu de temps amasser une bonne somme d'argent pour l'entretien de ses Troupes, qui perissent

faute

faute de paiement, & pour le reſtaſſement de ſes affaires qui ſont par tout en deſordre par cette meſme neceſſité.

Le ſecond Imprimé qui parut en ce temps là, fut un Memorial dreſſé par un certain Capitaine nommé Joſeph Puteol, où il repreſente au Roy, comment en ſoulageant ſon peuple il pourra mieux faire la guerre, *como aſſiſtiendo a todos, ce ſont les paroles, ſe pueda lograr el hazer mejor la guerra.* Les expedients qu'il y propoſe ſembloient eſtre d'un homme d'eſprit à ceux qui ne le connoiſſoient pas, mais la force du prejugué faiſoit en pluſieurs, qui ſçavoient qui il étoit, qu'ils mépriſoient ſes raiſons, parce qu'il n'étoit pas en une haute fortune; comme ſi la bonté d'un médicament dépendoit de la condition du Medecin, *Et aliquando etiam olitor commodè non eſſet locutus.* Sans m'arreſter à ceux cy, je veux rapporter icy ce que les autres trouvoient de plus judicieux en ſon Ecrit; auſſi bien ſervira-t'il à mieux comprendre l'eſtat auquel je m'en vas laiſſer l'Eſpagne, Apres avoir fait voir en détail tous les revenus que ſon Roy tire de ſes Royaumes de Caſtille & des Indes, qui en gros ne montent qu'à dix huit millions d'or; dont meſme Philippe IV. à preſent regnant, quand il vint à la Couronne, ne trouva de libre & de franc que huit millions deux cent ſoixante & quatorze mil écus, qu'il fut preſque auſſi toſt obligé d'engager aux Partifans pour reſiſter à la France & qu'il aliena en

core plus ces années passées pour avoir de quoy reduire la Catalogne, appaiser les troubles de Naples & de Sicile; deffendre l'Etat de Milan, recouvrer Portolongone & Piombin, & quantité de Places en Flandres; & secourir les Princes qui ont pris son party en ces revolutions de France, il conclud que pour remedier à une si grande disette, où se trouvent les affaires de son Roy, il faut se servir d'une épargne tres étroite, & d'une économie tres exacte. Les moyens qu'il en propose, sont autant de remarques de la mauvaise dispensation & administration des deniers publics.

Premierement, il dit que ce qui empesche qu'on ne puisse fournir à la subsistance des Armées, n'est pas seulement l'engagement qu'on a fait des principaux revenus de l'Etat, à ceux qui ont presté au Roy en ses besoins; mais aussi le vol énorme d'un nombre infiny d'Officiers, qui sont établis pour les recouvrer, d'où vient que le Roy a eu sujet de se plaindre en sa proposition *a las Cortes*, que de dix millions que luy donnent ses Royaumes de Castille, il n'en tire que trois & demy, les six autres demeurans entre les mains de plus de dix mil Tresoriers, Secretaires, Receveurs, & autres personnes, qui ne vivent que de la rapine qu'ils exercent sur le Roy & sur son peuple.

En suite il voudroit que parmi les Assentistes ou Partisans, tant anciens que modernes,

l'on distinguast ceux qui ont traité de bonne foy, & qui n'ont pas profité malicieusement de la nécessité des affaires, d'avec ceux qui s'en sont prévalus par finesse, en achetant les droits du Roy. A ceux là il tient qu'il est juste que l'on fasse bonne composition, & qu'on les laisse jouir des droits qu'ils se sont également acquis; mais pour les autres qu'on les doit traiter avec toute la rigueur possible, & leur faire rendre gorge, comme à des usuriers à brûler, & à des voleurs à pendre. Sur le fait des recompenses, il trouve qu'il est juste de reconnoistre ceux qui ont rendu quelque bon service, en quelque nécessité que soit l'Etat: mais il ne veut pas que pour cela le Roy mette la main à la bourse, & qu'il soit liberal, lors qu'il n'a point de quoy l'estre. Il luy conseille que puis que la grande naissance n'est pas toujours une source de grandes actions, & que les enfans n'heritent que rarement de la valeur & de l'esprit de leurs peres, il ne laisse pas dans les maisons & en succession quatre cent & quatre-vingt onze Commanderies, que possèdent les huit Ordres militaires d'Espagne, qui valent plus d'un million d'or de rente, & qu'au lieu de les donner par faveur le plus souvent à des personnes indignes & inutiles, il les distribuë à ceux qui auront conservé ou étendu les limites de la Monarchie. Et si quelquefois il les laisse sortir d'entre les gens de guerre, que ce soit pour un habile Ministre d'Etat, ou un adroit Ambassadeur,

deur, qui sans tirer l'épée, a deffendu une place, en a surpris une autre, a empesché une levée à l'ennemy, a osté les vivres & les munitions à une armée, a fait que les voisins s'y sont opposez, a obligé un Prince de quitter sa neutralité, a conservé l'Allié, s'est assuré de celuy dont on doutoit, & qui enfin par son esprit & par son industrie, a procuré de grands avantages à son Maistre & à l'Estat. Cependant il se plaint que bien loin de donner le solide de ces Ordres à des personnes qui le méritent, on leur en refuse même l'exterieur & l'éclatant qui ne consiste qu'en l'habit. Ainsi il dit que Monsieur de saint Maurice, Gentil-homme Bourguignon, qui avoit tres bien servy, a esté plusieurs années sans le pouvoir obtenir, bien que le Marquis de Caracene eût écrit en sa faveur, & rendu témoignage de sa vertu & de son grand mérite. Qu'ainfi il ne s'estonne pas que de son temps il n'y a en toutes les Troupes qui servent dans le Milanois, que huit Chevaliers, puisque cet honneur, qui devoit estre la recompense des gens de guerre, ne se donne le plus souvent, qu'à des gens de plume, ou à ceux qui s'appuyent plus sur la robbe que sur l'épée, encore qu'ils la portent toujours, pour marque de ce qu'ils devoient estre plutost que de ce qu'ils sont. Apres cette deduction d'abus au maniement des Finances de son Roy, il passe aux moyens de les accroistre, & de les mieux assurer. Pour les accroistre il

veut

veut que l'on considere que l'Espagne estant habitee par des gens tres riches, par d'autres qui sont assez accommodez, & par des pauvres, dont le nombre est le plus grand, on ne peut favoriser l'un des trois partis en l'imposition des contributions pour l'Estat, sans qu'on fasse tort aux deux autres, & au Souverain mesme: & qu'ainsi il faut qu'on y observe cette proportion Geometrique, qui a egard aux forces & aux moyens d'un chacun, & qui ne permet pas qu'il en arrive en la Republique, comme en nos corps, où bien souvent toutes les mauvaises humeurs tombent sur la partie la plus foible. Ayant pose un si bon fondement, il attaque ceux qui possedent le plus, & qui payent le moins, & montre que le Clergé d'Espagne qui est si riche ne donne au Roy que quatre cent quarante sept mil écus, qui n'est qu'une bagatelle au prix de ce qu'il peut faire. D'où il conclut, qu'on peut prendre sur leur fonds un tres-juste expedient d'une augmentation de revenus en une si grande necessité de l'Estat. A la haute & moyenne Noblesse, il ne juge pas que l'on puisse avec equité rien imposer de plus, puisqu'il se trouvera qu'aujourd'huy elle paye le tiers de son revenu: mais bien sur les Laboueurs, sur les Marchands, & sur les richesses inconnues, & dont on pourroit tirer de plus grands subsides, que ceux qu'on en a, si l'on vouloit bien examiner les sources de leur abondance. Quant aux impositions

mal

mal assises, il dit que celle qui consiste en la huitième partie de la chair, de l'huile, du vin &c. est la pire de toutes, puis qu'elle donne occasion à mille fraudes, tant des Officiers que de ceux qui entreprennent de faire entrer ces denrées dans *Madrid*, & autres villes, sans payer les droits. A quoy j'adioûteray, qu'on m'a assuré, qu'il y a un nombre infiny de gens qui ne vivent que de ce métier. Jusques là que non seulement ces necessiteux de bonne maison, & ces vaillans filoux, qui veulent vivre sans rien faire, dont les Cours & les grandes Villes ne manquent jamais, s'en meslent, mais aussi les Moines, & les moins accommodez des plus grands Seigneurs. Ce qui a obligé de pourvoir de Gardes, ceux qui sont commis à la collecte de ces impôts, avec cette condition, que lors qu'ils attraperoient des denrées qu'on fait entrer sans payer les droits, elles leur appartiendront. Mais de ce qu'on a estably pour redoubler leur vigilance, ils se sont formé une espece de politique, par laquelle considerant l'interest du Roy, comme celuy qui seroit cesser leur gain, s'ils le poursuivoient avec vigueur, ils ne sont pas fort exacts à y prendre garde; tellement que voyant bien, que s'ils ne fermoient quelquefois les yeux, ceux qui se meslent de cette espece de contrebande en abandonneroient la profession, n'y trouvant que pertes & confiscations de leurs denrées, & qu'ainsi le Roy seroit bien payé de ses droits,

droits, mais qu'eux n'y trouveroient plus de gain à faire, ils s'entendent avec les Entrepreneurs de contrebande, & ne leur faisoient leurs marchandises, que lors qu'ils en ont tant fait entrer, qu'ils ont plus gagné qu'ils ne perdent. Ainsi le commerce s'entretient aux dépens du Roy, & quantité de faïncans se nourrissent du sang du pauvre peuple, sur qui tombe tout le mal d'un si grand desordre. Parmi d'autres imposts, qui luy semblent mal assis, & que je ne m'amuseray pas à mettre icy, puis qu'aussi bien je ne les connois pas tous, & qu'ils ne reviennent pas aux nostres, il compte le papier marqué: disant que c'est un revenu peu stable, se fondant sur la chicane à la quelle la folie & l'opiniastrété des hommes donne l'estre. Où est à remarquer qu'à mesme temps qu'on blasme cet impost en Espagne, où il est estably, comme peu assuré & peu utile au public, on en propose & on en presse l'établissement en France, comme d'une piece qui doit produire des millions au Roy. Il est vray que comme en France on est peut estre plus fou en chicane qu'en Espagne, on y en pourroit tirer un plus grand fonds que non pas en un pays, où ce sale mestier, pour le civil au moins, n'est pas tant en regne: au lieu qu'en France il s'exerce avec tant d'avidité, tant de rapine & tant de longueur que cette horrible peste, qui se nourrit si bien parmy tant de tribunaux divers, & les conflits de leurs Juris-

diction,

diétions, peut passer pour un des fleaux, qui s'oppose davantage au bonheur de la Nation & au repos des familles.

Après que cet Auteur a marqué tout ce qu'il trouve de peu juste & de mal entendu en quelques impositions, dont il parle, il conseille à son Roy, qu'il fasse un compte de toutes ces petites parties mal assises, qui luy sont ruineuses & à son peuple, & qu'il les impose avec proportion sur tous les biens de ses Sujets, à qui elles ne peseront gueres estant divisées avec égalité, & auxquels il sera tres doux de s'estre redimez pour peu de chose de tant de vexations qui sont plus au profit de mille Coquins, qu'à celui de l'Estat. Si l'on veut faire les efforts qu'il propose, & se servir des moyens qu'il en donne, il ne doute point que sa Nation ne surmonte tous ses ennemis, y ayant tant de conquestes qui témoignent sa valeur, tant de livres, qui sont des marques de son esprit, & tant d'or & d'argent marqué à son coin, qui court par tout, bien qu'elle n'en reçoive point d'étranger qui montre sa richesse.

*Visite de l'Auteur & de ceux de sa Compagnie
au Comte de Pigneranda. Eloge de ce Comte.*

CHAPITRE XXV.

Pendant que les deux Ecrits, sur lesquels j'ay discouru dans le precedent Chapitre, four-

diétions, peut passer pour un des fleaux, qui s'oppose davantage au bonheur de la Nation & au repos des familles.

Après que cet Auteur a marqué tout ce qu'il trouve de peu juste & de mal entendu en quelques impositions, dont il parle, il conseille à son Roy, qu'il fasse un compte de toutes ces petites parties mal assises, qui luy sont ruineuses & à son peuple, & qu'il les impose avec proportion sur tous les biens de ses Sujets, à qui elles ne peseront gueres estant divisées avec égalité, & auxquels il sera tres doux de s'estre redimez pour peu de chose de tant de vexations qui sont plus au profit de mille Coquins, qu'à celuy de l'Estat. Si l'on veut faire les efforts qu'il propose, & se servir des moyens qu'il en donne, il ne doute point que sa Nation ne surmonte tous ses ennemis, y ayant tant de conquestes qui témoignent sa valeur, tant de livres, qui sont des marques de son esprit, & tant d'or & d'argent marqué à son coin, qui court par tout, bien qu'elle n'en reçoive point d'étranger qui montre sa richesse.

*Visite de l'Auteur & de ceux de sa Compagnie
au Comte de Pigneranda. Eloge de ce Comte.*

CHAPITRE XXV.

Pendant que les deux Ecrits, sur lesquels j'ay discouru dans le precedent Chapitre, four-

fournissoient à nos conversations, une nouveauté tout à fait extraordinaire, à cause du genie de la Nation, qui ne va gueres à découvrir où le bast la blesse, & dont la constance est si admirable, qu'elle fait toujours bonne mine à mauvais jeu; nous receûmes des lettres pour quelques-uns des principaux Ministres du Roy Catholique, si elles nous fussent venuës dès le commencement de nostre arrivée à *Madrid*, elles nous auroient servy à mieux connoistre de quel air on vit en cette Cour; mais comme nous ne les eûmes qu'au mois de Juin, & que pour prevenir les grandes chaleurs, nous voulions repasser les Pyrenées avant qu'elles commençassent, il ne nous restoit guere de temps à estre en un pays, où le Soleil est un peu trop prodigue de ses rayons. Cependant pour en profiter autant qu'il estoit possible, & le faire selon les formes, je m'adressay à Dom Martin, Secretaire du Comte de Pigneranda, & le priay de donner à son Maître la lettre de faveur que nous avions pour luy; je l'entretins de la condition & des qualitez de Monsieur de & de Monsieur son Frere, afin qu'il l'en advertist. Je sçeus de plus à quelle heure on pourroit le voir, afin qu'on ne le fût pas chercher au temps qu'il ne donne point d'audience. Ces precautions sont à suivre en cette Cour, pour tous ceux qui n'estant pas connus, ou n'ayant personne qui les introduise, veulent parler en particulier à quelqu'un des prin-

cipaux Ministres. Car par là ils ne s'exposent pas à essuyer cette seiche gravité, qui leur fait recevoir avec un visage de plomb, c'est à dire froid & peu ouvert, tous ceux pour qui ils auroient peur de se méprendre en leur civilité, ne sçachant pas qui ils sont joint qu'à en parler en general, un homme d'esprit ne doit jamais rendre luy même cette sorte de lettres, qui ne sont que pour le faire connoître à des personnes qu'il n'a jamais veuës ; car si on les lit en sa presence, il souffre un moment d'incivilité fâcheuse, & si on remet à les lire apres qu'il s'en sera allé, il ne reçoit en cette premiere visite que des caresses tièdes, vagues & confuses, & qui retombent plus sur celuy qui écrit, que sur celuy pour qui il écrit. Nous ne fûmes, pas en ces peines, car le Comte', ayant esté informé & par la lettre de *Dom Estevan de Gamarra*, & par le rapport de son Secrétaire, de ce qu'estoient ceux qui le viendroient salüer à une telle heure, nous fit un accueil tel qu'on le pouvoit souhaiter. Aussi n'y a-t-il point de Seigneur en cette Cour qui entende mieux son monde que luy, qui soit plus accort, & qui soit plus affable aux Etrangers. Il a l'abord heureux & accompagné de douceur, qui fait voir qu'à la severité des mœurs de son pays, & à certe imperieuse gravité de la Nation, il a meslé un certain air étranger, qui en diminue l'austerité, & qui luy donne de l'agrément en sa façon d'agir, tellement que si l'ad-
 dresse

Visite
 de
 l'An-
 theur
 & de
 ceux de
 sa com-
 pagnie
 au Cô-
 te de
 Pigne-
 randa.
 Eloge
 de Pigne-
 randa.

dresse & la galanterie du premier des *Tarquins* fit dire, *Græcum ingenium miscuerat Italicis artibus* : on peut assurer, que celle de ce grand Homme fait voir, que *Hispanicum supercilium potest moribus exteris & comitate exotica dilui*. son esprit & son jugement ont paru en son Ambassade de Plenipotentiaire à Munster; & comme la nouvelle arriva à Madrid, de la promotion du Cardinal Chigi au Pontificat, & du grand desir que ce S. Pere témoignoit pour la Paix entre les deux Couronnes, on parla de l'envoyer à Rome pour l'Ambassade d'obedience; mais en effet on ne le vouloit choisir pour cet employ, que par ce qu'ayant contracté grande amitié & habitude avec le nouveau Pontife, lorsqu'il estoit Nonce en Allemagne, on esperoit qu'il y pourroit beaucoup servir son Maistre pour toute sorte de negociations. On publia mesme divers avantages que le Roy luy vouloit faire pour l'obliger de l'accepter, outre une bonne somme de comptant; on disoit qu'on luy assignoit trois mil ducats par mois, que l'on donnoit le titre de Comte à son fils, qu'on luy continuoit la Presidence du Conseil des Indes, & que la clef d'or, qu'il n'avoit que *Capona*, c'est à dire seulement par honneur, luy estoit conferée à *exercicio*, c'est à dire en usage, & avec toutes ses prerogatives. Cependant on n'a encore rien fait de tout cela, & nous n'en avons ouy que le bruit. Aussi ceux qui sçavent la confiance qu'a

qu'a *Dom Luis de Haro*, en sa fidelité & en sa capacité, ne croyent pas qu'il l'éloigne du Conseil que le plus tard qu'il pourra. Ayant ainsi eu toute sorte de satisfaction en nostre premiere visite, à un si honneste homme, qui n'oublia rien de ce qui pouvoit persuader Monsieur de de l'estime qu'il faisoit de sa personne & de son merite, qu'il reconnut d'abord par cette vivacité d'esprit qui est si naturelle aux personnes extraordinaires, qu'elles n'ont pas besoin de parler deux fois à ceux qui les approchent pour sçavoir ce qu'ils valent, nous crûmes avoir fait une bonne avance pour estre bien receus de *D. Luis de Haro*, lorsque nous le verrions. Car outre que nous avions une lettre pour luy, nous ne doutions point qu'il ne l'entretint, & de la visite que nous luy avons renduë, & de tout ce qui pourroit l'obliger à faire bon accueil aux premiers Hollandois de marque qui avoient passé en Espagne depuis la Paix, qu'il considere comme un Ouvrage pour lequel il semble s'interessier à ce qu'on luy montre que cette reconciliation apres une guerre de prés de quatre-vingt ans, est tout à fait pure & sincere, & n'a pas seulement desarmé les mains & les bras, mais aussi les cœurs & les esprits. Surquoy je diray que bien que tous les Ministres que nous avons approchez, nous ayent témoigné que c'estoit là leurs sentimens, il n'en a pas esté de mesme de plusieurs particuliers, qui nous mon-

troient

troient un visage assez serein & amiable, lors qu'ils nous prenoient pour Flamans, mais lorsque par trop de curiosité, ils vouloient sçavoir de quel endroit des Pays-bas nous estions, & que nous leur respondions de Hollande, l'air, leur en devenoit rude, & ils changeoient de ton & de voix, comme si avec ce mot nous leur eussions donné un coup de massue, qui estourdissoit toute la conversation & la familiarité commencée; tant il est vray que cette Nation a un certain principe de grandeur ou de fierté dans l'ame, qui ne permet pas qu'elle voye jamais de bon œil, ceux qui ont esté ses ennemis, quelque paix qu'elle ait faite avec eux. Mais pour retourner à nostre seconde visite, & dire de quelle façon nous nous y primes, j'ajoutéray qu'avec la lettre qui estoit pour *Dom Luis de Haro*, on nous en avoit envoyé une pour un Gentil-homme nommé *Alonso Verçoca*, parent de *Dom Estevan de Gamarra*, Ambassadeur du Roy Catholique auprès de Messieurs les Etats, qu'on nous marquoit estre fort bien dans l'esprit de ce Favory. Par là nous jugeâmes qu'il falloit premierement voir le sieur *Alonso*, afin qu'il luy rendist la lettre, & qu'il nous y introduisist à propos. On eut assez de peine à sçavoir où il demouroit; mais enfin ayant appris qu'il se tenoit à la campagne, & qu'il n'y avoit à *Madrid* qu'un de ses fils, qui estoit Gentil-homme de *Dom Luis de Haro*, je fus le chercher à la maison de ce premier

Ministre. Il avoit sa chambre en ville, & ne venoit plus à cet Hostel, depuis que son Maître estoit au *Buen Retiro* avec le Roy, & la civilité des Officiers, de qui je m'enquis de son logis, 'n'alla pas jusques à me le faire enseigner, tellement que me l'ayant à peine bien indiqué, il me fut difficile de le trouver, & plus encore de le rencontrer. Car comme il n'y faisoit que coucher, il falloit le chercher bien tard, ou le prendre de fort bon matin. Ce fut enfin au sortir du lit que je le trouvay, aussi fort en peine de sçavoir nostre logis, parce qu'il avoit reçu une lettre de l'Ambassadeur à son pere, par où il luy teiteroit la priere de nous rendre toute sorte de bons offices en cette Cour. Je luy donnay la lettre qui estoit pour son pere, & celle qui estoit à *Dom Luis*, le priant de la rendre, & de sçavoir à quelle heure nous pourrions le voir. Quelques jours se passerent sans qu'il nous vîst, & sans qu'il nous rendist aucune réponse. Cela me fit juger qu'il ne consideroit guere les lettres de l'Ambassadeur, ou qu'il n'avoit pas assez d'accez auprès de son Maître, pour faire ce qu'il luy marquoit.

Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne. L'Auteur & ceux de sa compagnie obtiennent audience de Dom Luis de Haro. Modestie de ce premier Ministre. De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy. Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes. Ses occupations & son grand attachement au service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son esprit comparé à celui de son predecesseur. Son entretien avec l'Auteur & les personnes de sa compagnie. Sa bonté excessive. Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez son Oncle. Comparaison de la faveur de l'un & de l'autre. Discours de Dom Luis au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Luis.

CHAPITRE XXVI.

Comme nous pensions à nostre depart, je me mis à songer aux moyens d'avoir un passeport qui fust en bonne forme, estant tres-bien averty de l'insolence & de l'effronterie de ceux qui sont aux passages, qu'on nomme *Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Es-* Puertos, tant pour la Douanne que pour la garde. Ce qui fait qu'il y a beaucoup de formalitez à observer en ces passeports, afin qu'ils soient d'une force à arrester l'importunité & la supercherie de ces fourbes, qui ne sont là que comme autant de Harpies, qui *n'at-*

n'attendent que les passans, & sur tout l'Etranger, pour leur faire toutes les avanies dont ils se peuvent aviser.

Je m'enquis soigneusement de toute la circonspection qu'il y falloit apporter, & comme le Comte de *Pigneranda* avoit de luy même dit à Monsieur de que pour ne pas sortir d'Espagne sans une de ses plus belles raretez il devoit emmener des chevaux, & qu'il luy feroit avoir tous les passeports dont il auroit besoin; nous estions hors d'appréhension de les pouvoir obtenir aussi avantageux qu'on les pouvoit souhaiter; ceux qui n'ont point d'appuy à la Cour pour en estre munis, sont obligez de presenter Requête à un certain Conseil, dont est Secretaire un nommé *Carnero*. On y delibere sur sa requête, & si on luy accorde le passeport qu'il demande, la deliberation passe de ce Conseil à celui du Roy, d'où elle revient quelquefois approuvée, quelquefois rejettée, & souvent limitée, ou amplifiée, selon que le Requerant a reüssi en ses sollicitations pour cette expedition. Enfin, bien que par adresse ou par present on puisse quelquefois avoir de fort bons passeports, & assez promptement, on m'a assuré que ceux qui ne sont pas connus, & qui n'ont pas d'amis, trouvent que de cette bagatelle on a fait une negociation épineuse & lassante. La nostre ne le fut gueres; car ayant fait dresser un memoire assez exact & au sens de ceux qui sçavoient de quelle fa-
çon

con devoit estre un passeport pour sortir d'Espagne sans aceroche, je le fus porter à *Don Martin* Secretaire du Comte de *Pignerranda*. Il le vit, & me dit qu'il n'estoit pas besoin de tant de particularitez, & que nostre passeport devant immediatement venir du Conseil du Roy, il ne faloit que traduire en Castillan celuy de l'Archiduc, & qu'on nous en expediroit un de mesme, qui seroit par tout respecté. J'acquiescay à son sentiment, & Monsieur & moy fûmes avec luy chez *Geronimo de la Torre*, Secretaire d'Etat, auquel il presenta un memoire pour ledit passeport, le luy recommandant de la part de son Maistre. Il promit de le porter dès le jour mesme au Conseil d'Etat, & nous fit beaucoup de civilité, disant avec une espeece d'admiration & de transport, qui nous surprit, *Olandeses, a los quales quiere tanto bien el Rey nuestro Señor que Dios guarde*. Il nous accompagna avec ces belles paroles, & avec beaucoup d'empressement jusqu'au bas de son degré.

Pendant que l'expedition de nostre passeport estoit ainsi sur le tapis, Monsieur de & moy fûmes un matin voir nostre *Señor Verçosa*, pour un peu mieux connoistre l'humeur de la Nation, & sçavoir si par negligence ou par faute de credit, il avoit manqué à faire ce dont le prioit l'Ambassadeur. Aussi tost il nous fit des excuses de ce qu'il ne nous estoit pas venu voir, & nous dit qu'il avoit rendu la lettre à *Don Luis de Haro*, &

*L'An-
thear
é-cieux
de sa
compa-
gnie ob-
s'en-
nent
Andi-
es de
Don
Luis
de Ha-
ra.* qu'il avoit ordre de nous accompagner à l'Audience (c'est ainsi qu'on parle en cette Cour) qu'il nous donneroit le lendemain. Par là nous vîmes que son retardement à nous rendre réponse, estoit plutôt un effet de l'humeur de la Nation, peu empressée & ponctuelle en ses civilitez, aussi bien qu'en ses affaires, que de sa nonchalance, ou de son peu de pouvoir à faire ce dont il estoit prié, mesme se trouvant parent du Secrétaire *Geronimo de la Torre*, à qui le memoire pour nostre passeport avoit esté donné. Il voulut nous mener chez luy, & le luy recommander en nostre présence. Mais je fus bien surpris de le trouver tout autre en cette visite que nous luy rendions conduits par un de ses parens, que nous ne l'avions trouvé Monsieur. & moy. Car au lieu de ce bon accüeil qu'il nous avoit fait, & dont je viens de parler; il eut de la peine à quitter sa table & ses papiers, & ne nous entretint qu'à demy mot, s'amusant à fueilleter des écrits qu'il avoit entre les mains. Cette inégalité me scandalisa & le plus doux jugement que j'en pû faire, la considerant en une homme d'une Nation qu'on estime si peu variable en son humeur & en ses actions, est que ce jour là il avoit l'esprit rempli de quelque chose de grand & de fascheux. Cela n'empescha pas, que le lendemain nous ne fussions à l'assignation pour voir le premier Ministre d'une si superbe Cour. Il n'est pas de difficile accez, & on ne le trouve

trouve pas environné de cette pompe & de cet éclat, qu'affectent ceux qui tiennent le premier rang auprès de leurs Maîtres. On ne luy fait pas la Cour, & on ne voit dans son antichambre que ceux qui ont à luy parler. On n'en rebutte pas un, & chacun par ordre est introduit en sa chambre, où il luy dit ses affaires, puis en ressort & fait place à d'autres. S'il y a quelqu'un qu'il ne fasse pas entrer, & qui l'ait auparavant entretenu de son affaire, il luy fait sçavoir sa volonté par son Secrétaire, & s'il n'a rien de nouveau à luy proposer, il faut qu'il s'en contente. S'il ne luy a jamais parlé de son affaire, ou qu'il ait à luy dire quelque chose de plus, on le remet au lendemain, ou à une autre heure. Ainsi il y a peu de personnes qui ne s'en retournent en quelque façon satisfaites, ou qui n'ayent l'esperance de l'estre quant au point de l'Audience.

Au lieu qu'autre part les premiers Ministres sont une espece de divinité, qui se communique fort rarement, qu'on ne montre qu'après mille rebuts, & qui ne se contentans pas de participer à l'autorité du Souverain, veulent un degré d'adoration au dessus du sien. Aussi peut-on assurer, que si le Ministère est à ceux cy un sujet de gloire, de vanité & de plaisir, il ne l'est à *Dom Louis*, de la façon qu'il l'exerce, que d'occupation, de travail & de peine, & que parmy ceux qui ont le maniement des affaires, il n'est pas seulement de premier en rang, mais aussi en attachement &

*Musée
de
Dom
Louis.*

*De
quelle
sorte en
usent
ceux
qui ont
affaire
à luy.*

*Sa con-
duite
comparé
avec l'ambi-
tion
ordinaire
des
Ministres
des
Prin-
ces.*

Ses occupations & son grand attachement au service du Roy

en sujétion pour le service de son Roy. En effet il s'y donne tout entier, car dès le matin apres ses devotions, & qu'il a fait un tour à l'Appartement du Roy, pour voir s'il n'y a rien à quoy il doive pourvoir, il s'en vient environ les sept ou huit heures s'asseoir à la table de la Chambre de ses expéditions, où il est jusques à une heure apres midy à ordonner à ses Secretaires sur tout ce qu'il y a à faire, & à écouter ceux qui ont à traiter avec luy, qu'on luy presente par ordre, comme je viens de dire, & l'apresdisnée il se renferme pendant quelques heures. Puis environ les quatre ou les cinq, il retourne à la mesme Chambre, où il est dans de pareilles occupations, jusqu'à sept heures du soir. Il y a deux jours de la semaine, auxquels il donne Audience publique, aussi bien que le Roy: & alors chacun y entre, & j'y ay veu de toutes sortes de personnes, & mesme des soldats estropiez & tout nuds, qui s'y presentoient aussi bien que les autres, pour faire entendre leurs pretentions, sans qu'on y apportast autre distinction, que de les faire avancer avec discretion & respect, s'ils ne l'observoient pas.

Audiences publiques de Dons Loys.

A tout cela il faut ajoûter un soin presque universel qu'il a de toute la Maison du Roy, dont il est grand Ecuyer, & les heures qu'il faut qu'il donne aux Conseils Priué & d'Estat, & les Audiences de Ceremonie, ou d'affaires aux Ambassadeurs & Agens des Princes étrangers. Tellement qu'il n'y a
gue-

guere de vie plus agitée & occupée que la
 sienne. Je ne parleray point de sa capacité, *Son es-*
 ny de son esprit. Les Espagnols ne le tiennent *prit*
 pas égal à celui de son predecesseur, qui l'a- *comparé à ce-*
 voit vif & actif au possible; mais ils ajoutent *luy de*
 qu'ils n'en estoient pas pour cela plus heu- *son pre-*
 reux ny en public ny en particulier, & que la *deces-*
 grande moderation & bonté de celui-cy, vaut *seur.*
 bien l'ardeur & le feu de l'autre, qui pour
 exécuter ses desseins, ne laissoit personne en
 repos, tant est vray ce que disent les Politi-
 ques, que les plus grandes intelligences ne
 sont pas les meilleures pour le gouvernement
 de l'Etat, & qu'elles portent la veuë si avant
 qu'elles font souvent des fauts & des bonds
 dans les affaires, qui les jettent en des extre-
 mitez, où elles ont besoin de toute leur suffi-
 sance, pour s'en tirer, & de tout leur bon-
 heur, pour ne se pas perdre. Au lieu que les
 mediocres vont pied à pied, & ne sont pas
 sujettes à ces transports politiques, qui tien-
 nent souvent l'interest de l'Etat en l'air avec
 tout l'esprit de celui qui gouverne.

Dés que nous fûmes arrivez au logis de
 Dom Luis, qui se tenoit alors à l'Hermitage
 du Buen Retiro, nous y fûmes receus par Dom *Qua-*
 Christoval son Secretaire. C'est un petit *ti. ex. de*
 homme qui a une adresse & un tour d'esprit *Dom*
 au de la l'ordinaire de ceux de sa Nation, car il *Christo-*
 est Alleman, & il en a si peu la mine & l'abord *val,*
 qu'on le prendroit plutôt pour un hom- *Secretaire de*
 me né au pied de l'Apennin ou de Pyrenées, *D. Luis*
 que

que sur les bords du Danube ou du Rhin, Il a soin de toutes les affaires étrangères, & sert d'Interprete à son Maître pour ceux qui luy parlent en François. Nous luy fâmes bien tost presentez, & voicy de la façon qu'il nous receut. Il estoit assis sur un fautüeil, au bout d'une table, le manteau sur les épaules & l'épée au costé. Quand nous entrâmes, il se leva & apres que nous luy eûmes fait la reveren- ce, il nous fit donner des chaises, & au mes- me temps *Dom Christoval* vint se placer à ge- noux sur le tapis de pied, entre sa chaise & celle de Monsieur de de . . . qui luy parla en François pour plus de facilité, bien qu'il sceut assez d'Espagnol pours'expliquer commode- ment, *Christoval* l'interpreta en mesme temps à *Dom Luis*, qui répondit le plus obligem- ment qu'il se pouvoit. Apres les premiers complimens, il s'enquit de nostre Voyage, & de nostre séjour à *Madrid*; & sur ce qu'il nous voyoit disposez d'en partir, il nous demanda si nous n'y rions pas à *Seville*, & comme nous nous en excusions sur ce que la saison estoit avancée, il nous dit qu'à la verité le temps nous pressoit, si nous voulions sortir d'Es- pagne avant les grandes chaleurs, mais que ne voyant pas l'*Andalousie*, nous laissions à voir le plus beau pays du monde. Il nous fit ensuite mille offres de services, & sur ce que nous luy témoignâmes que nous voulions prendre nostre chemin par l'*Arragon* & entrer en France par la Catalogne, s'il estoit pos- sible,

Entre-
tien de
Dom
Luis
avec
l'Au-
teur
de les
person-
nes de
sa cam-
pagnie.

fible, il nous promit deux lettres de recom-
 mandation, l'une pour le Duc de *Monteleon*,
 Vice-Roy d'*Arragon* l'autre pour *Don Juan*
d'Autriche. Il nous demanda si nous voulions
 faire la reverence au Roy; mais comme
 nous estions sur le point de partir, nous crû-
 mes qu'il ne falloit pas luy donner la peine de
 nous procurer cet honneur, puisque nous
 avions tant de fois veu de près & de loin cette
 Majesté. Enfin il n'oublia rien de tout ce qui
 pouvoit estre obligé, & nous rendre satis-
 faits de nostre visite, Aussi est il d'une hu-
 meur à ne mécontenter personne, & jamais
 Favory ne fit moins de mal que celuy-cy. Il
 souffre ses envieux & ses ennemis declarez
 à la Cour, comme le Duc de *Medina de las*
Torres, & on le voit sortir avec si peu d'éclat,
 qu'il n'y a rien ou peu à dire de son train à
 celuy du moindre Grand d'Espagne. La fou-
 le ne l'accompagne point, & l'on remarque
 qu'il suit mieux que son Predecesseur, l'aver-
 tissement d'un Favory de la mesme Nation,
 qui conseilloit après sa chute à ceux de son
 rang, de donner eux-mesmes un tour de rouë
 & de main à la barque de leur fortune, quand
 elle les pouffoit trop haut, les portant à l'é-
 gal du Roy, ajoutant que celuy qui pense
 avoir le plus avancé, est souvent le plus
 proche de sa ruine, & qu'il ne doit jamais
 se laisser emporter à admettre des honneurs
 & une suite, que sa disgrâce luy oste avec
 mépris. Sur quoy je remarqueray qu'on

Donté
exces-
sive de
Don
Luis.
Sa con-
duite
com-
parée
avec
celle
d'Oli-
varez.
son On-
cle.

m'a raconté, qu'un grand Homme d'Etat de cette Cour disoit, qu'un Favory doit avoir la retenue & la prudence de cet Ange, devant lequel S. Jean se prosterna pour l'adorer, & refuser certaine sorte de respect qu'on luy veut rendre, par un *vide ne feceris, conservatus sum*; parce que si Dieu dans cette immensité de gloire & de puissance qu'il possède pour reduire tout le monde crée en poussiere, ne souffre point de compagnon en l'adoration, les Roys qui n'ont qu'un pouvoir limité, & une force qui ne fait qu'imiter l'infinie, en souffriront encore moins. Aussi cette ambition sans borne, & cette faim de grandeur démesurée, fit trébucher en deux ans le Cardinal *Spinola*, l'un de plus grands Favoris de Philippe II & renversa enfin ce fameux Comte duc d'*Olivarez*, dont aujourd'huy *Dom Luis* tient la place. Outre ce que j'ay dit, touchant son Ministère, les Curieux trouvent une notable différence en la faveur de l'oncle & celle du neveu, tant au fondement, qu'à l'exercice. Ils considerent que celle du premier nasquit de la conformité de ses mœurs réelle ou étudiée à celles du Prince, & de la peine qu'il prenoit à seconder ses inclinations, & à luy servir d'instrument de satisfaction pour des plaisirs contraires à sa grandeur & à sa condition; que celle du second est venue des obligations que luy a le Roy, & des services qu'il luy a rendus en des rencontres où il s'agissoit de sa vie &

Compara-
raison
de la
faveur
de *Dom
Luis* a-
vec cel-
le d'*O-
livar-
rez*.

de son Estat ; Que celuy-là gagna la volonté & l'affection du cœur, qui n'est que la fleur de l'arbre, que mille accidens font tomber, que celuy-cy s'est estably en son entendement, & est entré dans son esprit par connoissance, qui est la vraye racine d'une faveur à l'épreuve du temps & du caprice. Qu'il parvint à ce haut degré presque à mesme temps & de mesme façon que le Duc de Luynes y estoit monté auprès de Louys XIII. Que l'autre y est arrivé par un chemin à peu près pareil à celuy qui y mena le Cardinal de Richelieu. Que le Neveu eut le loisir de profiter des fautes & de tout le malheur de l'Oncle, aussi bien que le Cardinal de tous les manquemens de son devancier. Mais quant à l'exercice de son pouvoir, ils remarquent, qu'il est bien différent de celuy de ces trois Favoris; que le Duc de Luynes & le Comte Duc d'Orvaux troublerent la paix des Estats de leurs Maistres, l'un pour faire valoir cette épée de Connétable qu'il venoit de recevoir, l'autre pour montrer cette grande capacité, dont il se piquoit par dessus tous les hommes. Richelieu qui succeda au premier, bien que fort éloigné de ses maximes, crut qu'il devoit poursuivre la pointe de la guerre, qu'il trouvoit commencée, pour se mettre en credit, & abattre les obstacles qui le pouvoient empescher d'en faire une, qui estoit plus de l'intérêt de la France, & qui luy donneroit moyen d'entrer en lice avec cet ambitieux

Comte Duc. Celuy-cy ne fut pas plûtost en faveur & dans les affaires, qu'il s'efforça de faire comprendre le mal qu'avoit causé au monde, & principalement à la Maison d'Autriche, l'émulation de ces deux Ministres. Il prevoit bien qu'en l'estat où estoit la Monarchie, attaquée en ses branches & en son tronc, il falloit une Paix, la moins honteuse qu'on pourroit la faire, pour en empêcher un plus grand débris. On dit qu'il representa avec vigueur au Roy & à son Conseil toutes les fautes de son predecesseur, qu'il y fit comprendre que le desir commun de tous les petits Princes de l'Europe, qui veulent que la France & l'Espagne se conservent en égalité, comme des balances où chacun trouve son contrepoids, est tres conforme à la nature & à l'interest des deux Royaumes, bien que souvent il ne le soit pas à l'ambition des deux Roys, & à la vanité des Ministres, qui les servent, qu'aussi celuy-là s'acquerroit le plus d'ennemis, qui feroit le plus de progres sur l'autre, si l'Europe par l'artifice des deux Favoris, qui ont voulu faire battre leurs Ministres pour montrer leur adresse pendant le combat: de même que deux Pilotes leur science au plus fort de la tempeste, ne s'estoit partagée par ligue, & ne s'estoit presque toute mise sur les rangs en faveur de l'une & de l'autre Couronne. Cependant que c'estoit un mal irremediable tant qu'on parleroit de faire la guerre, que les alliances de la France ne la

quit-

Discours de Louis au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires.

quitteroient point pour estre neutres, ou pour tourner leurs épées contr'elle; qu'il falloit leur faire comprendre le danger, où elles se jettoient; qu'on devoit leur montrer une grande inclination à la Paix, & qu'on ne feroit point de difficulté de l'acheter au prix de quelques avantages qu'elles pretendent. Que l'experience de tous les siècles avoit montré que dans les traitez ils regagnent ce qu'ils avoient perdu par la guerre. Qu'en Allemagne il falloit faire crier à la Paix ceux mesmes qui y estoient Partisans de la France & de la Suede, que pour les y obliger il falloit leur témoigner qu'on ne pensoit plus qu'à les contenter, & qu'il estoit temps qu'ils tournassent toute leur jalousie pour leur liberté contre ces deux puissances étrangères, qui sont plus prestes de l'enuahir, que ne le fut jamais l'Empereur de la mettre à la chaîne. Qu'en Italie, en Flandres & par tout, où il y avoit ligue contr'eux, il falloit en user de mesme, & dans le Traité de la Paix generale, donner la carte blanche aux ennemis les moins à craindre, pour affoiblir les plus puissans en les privant de leur appuy. Ainsi le commencement de son Ministère, si ce qu'on m'en a dit, & que je viens de représenter, est vray, ne fut pas de corner la guerre au oreilles de son Maistre, & de ne penser qu'à ce qui le pouvoit authoriser, comme font les Epicures de la faveur, qui ne la rapportent qu'à eux mesmes. Il ne voulut paroître

ny Idolatre en sa politique, en ne conseillant rien que ce qui estoit avantageux au Roy, ny Athée, en ne parlant que du bien du Royaume, mais en les considerant tous deux, il voulut passer pour le bon homme d'Etat, qui les traitant de mary & de femme concluoit qu'afin qu'ils fissent bon ménage, ils ne devoient jamais avoir d'amy qui les separast d'interest. On m'avoit instruit d'une partie de toutes ces particularitez avant que nous vissions *Dom Luis*, & j'en pourrois marquer icy beaucoup d'autres, si je les pouvois tirer de mon broüillon, où je les marquay alors, & si les idées ne m'en estoient autant effacées de la memoire, que les mots qui me les y pouvoient rappeler, le sont de mes tablettes. Si je veux dire quelque chose de sa personne, Il me faut ajoûter que c'est un homme qui est d'une mine assez revenante (à ce qu'on ma appris) à son esprit, il ne la ny trop fine, ny trop grossiere, ny trop haute, ny trop basse, son visage n'est ny trop ouvert, ny excessivement serieux. On ne voit en ses yeux, ny rien de trop lent, ny rien de trop vif; sa taille & son port n'ont rien de fort Heroique, ny de fort commun, *Ut statura & oris non est plusquam heroici, ita nihil in eo quod minimum vulgare sit*; Enfin on remarque qu'il n'a rien qui soit incommode au Prince ou à ses Sujets, & que s'il ne charme pas celuy-là par les dons du corps ou de l'esprit, il ne choque point ceux-cy ny par l'un ny par l'autre.

Portrait de
l'extérieur
de D.
Luis.

l'autre, & s'il s'en faut rapporter à ce que m'en dit un jour un Espagnol, en el semblante mismo este privado no enfada por lo atrevido, ni desluzo por lo desanimado.

Remarques sur le Ministère de Don Luis de Haro. Il devoit tacher de faire la Paix avec la France, lorsqu'elle estoit en guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour cacher leur desffiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitains.

CHAPITRE XXVII.

Les grandes revolutions qui sont arrivées dans les affaires de cette Monarchie, depuis que Don Luis en a l'administration, me fournissent un vaste champ de parler de ce que l'on trouve de fort ou de foible en son Ministère, j'ajouteray qu'on y marque des endroits, où il semble qu'on ne peut rien desirer de plus, que ce qu'il a fait, & qu'on y en découvre d'autres, où l'on veut qu'il n'ait pas ménagé tout l'avantage qui s'y presentoit. On tient qu'à Munster ce fût un chef-d'œuvre que d'y conclure la Paix avec les Hollandois, qui sembloient avoir estably pour maxime de n'en avoir ja-

mais

*Re-
mar-
ques
sur le
Mini-
stere de
Don
Luis de
Haro.*

l'autre, & s'il s'en faut rapporter à ce que m'en dit un jour un Espagnol, en el semblante mismo este privado no enfada por lo atrevido, ni desluzo por lo desanimado.

Remarques sur le Ministère de Dom Luis de Haro. Il devoit tascher de faire la Paix avec la France, lorsqu'elle estoit en guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour cacher leur desffiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitains.

CHAPITRE XXVII.

Les grandes revolutions qui sont arrivées dans les affaires de cette Monarchie, depuis que Dom Luis en a l'administration, me fournissent un vaste champ de parler de ce que l'on trouve de fort ou de foible en son Ministère, j'ajouteray qu'on y marque des endroits, où il semble qu'on ne peut rien desirer de plus, que ce qu'il a fait, & qu'on y en découvre d'autres, où l'on veut qu'il n'ait pas ménagé tout l'avantage qui s'y presentoit. On tient qu'à Munster ce fût un chef-d'œuvre que d'y conclure la Paix avec les Hollandois, qui sembloient avoir estably pour maxime de n'en avoir ja-

mais

*Re-
mar-
ques
sur le
Mini-
stere de
Dom
Luis de
Haro.*

mais avec son Maître, & qu'on en augmenta la merveille en ne les delàrmant pas seulement par un traité particulier, qui n'avoit pour garent que ce sceau & ce serment, auxquels ils protestoient depuis si long temps de ne se vouloir point fier; Mais aussi en y faisant travailler la maison d'Orenge, qui ne semblant estre au monde, que pour luy donner de grands Capitaines, ne pouvoit y mettre la main, sans se porter le poignard au sein de sa gloire & de sa reputation.

Après ce grand coup d'État, il en pouvoit faire un autre, s'il en faut croire ceux qui mesurent à l'aune de leur iugement, les affaires des Princes, qui est, qu'aux troubles qui arriverent en France: Il devoit tascher de faire la paix avec ce Royaume, qui n'eust pas manqué de l'accepter en une telle extremité, à des conditions qui auroient esté plus avantageuses à l'Espagne, que les villes qu'elle a reprises, parce que laissant ainsi la France toute émeuë au dedans, & n'ayant point au dehors d'objet qui eust distrait sa hayne & sa division, elle auroit ramassé toute sa colere contre elle-mesme, & cette mere auroit abandonné la plûpart de ses conquestes, pour avoir plus de temps & de moyen de chastier la desobeissance de ses enfans; & c'est icy où considerant les choses par l'evenement, & voyant la France autant en estat que jamais, de rentrer dans le cours de ses victoires, on trouve à redire que le Conseil

d'Es-

*Il devoit
tascher
à faire
la paix
avec la
France,
lorsque
elle estoit
en guerre
avec
elle
mesme.*

d'Espagne, ne prit pas cette occasion, de les *Man-*
 arrester, sans crainte qu'elles recommençaf- *quer mēt*
 sent. Au lieu donc de ces Traitez avec *des Es-*
 les Parisiens, avec les partisans des Princes, *pag-*
 & avec les Princes mesmes, dont les peu- *nols.*
 ples se sont enfin desabusez; On dit qu'il fal-
 loit traiter avec la Cour seulement, pour les
 interets d'Espagne, & comme on croit qu'en
 cette conjoncture, on en auroit eu bonne
 composition, en abandonnant les seditieux,
 & le soin d'accroistre la sedition, on ne doute
 point que le Roy Catholique n'eust pû tra-
 vailler avec succez au de la des Pyrenées, à
 chastier les Catalans & à rejoindre à sa Cou-
 ronne celle de Portugal, estant certain que la
 revolte de ceux-là, & la separation de celle
 cy, font le plus cuisant mal qu'ait resenty
 cette Monarchie en toute cette guerre, & que
 pour y remedier, elle devoit un peu negli-
 ger la meurtrissure de ses autres parties, &
 ne penser qu'à la cure de ces deux blessures
 qui luy sont si près du cœur; le moyen
 luy en eust esté plus doux; plus seur, &
 de moindre despense que celuy qui luy a
 livré Barcelonne. Ceux qui examinent
 icy les affaires du temps, tiennent que les Es-
 pagnols ont plus perdu en prenant cette Vil-
 le, & en ne secourant pas celle de Bordeaux,
 que s'ils eussent cedé quelque chose aux
 François pour avoir la Paix, & n'estre obligez
 ny à l'un ny à l'autre. Car on dit hautement en
 cette Cour que le siege de Barcelonne a cou-
 sté

esté tant d'hommes & tant d'argent, qu'on
 est demeuré dans un abattement de forces,
 dont parmy toute les broüilleries de la Fran-
 ce, on n'a encore pu revenir; & ne secourant
 pas Bourdeaux on a donné moyen aux Fran-
 çois de sortir de l'embarras où ils estoient d'e-
 steindre la guerre civile, & de recommencer
 presque à mesme temps l'offensive contre
 l'Estranger avec autant de vigueur qu'au-
 ravant. Tellement qu'au jugement de ces
 Critiques, les Espagnols n'ont sceu ny faire
 tous les progresz qu'on esperoit d'eux en une
 telle conjoncture, bien qu'ils ayent repris trois
 ou quatre des principales places qu'ils avoient
 perduës, ny embrasser l'occasion de la Paix, à
 laquelle la France sembloit estre necessitée,
 ny entretenir la division qui y estoit si bien
 allumée; ainsi apres tant de frais & si peu de
 gain, ils les regardent comme de mauvais
 Marchands, qui ont laissé passer le cours du
 Marché qui se trouvent en perte faute d'a-
 voir pris le temps, & qui peut estre n'auront
 rapporté de la foire qu'une denrée, qui ne
 leur vaudra jamais ce qu'elle leur a cousté, &
 ce qu'elle coustera; c'est à dire que les Fran-
 çois leur seront à present à charge, & que si le
Quevedo vivoit, il les joindroit à la deffunte
 Reyne Mere & au Duc de pour cette
 nouvelle espece de stratageme, par lequel, *dis-*
para el Rey de Francia por bateria todo su linaje
con achaque de mal contentos, para que en suel-
dos socorros y Gastos, los Españoles consuman las

consignationes de los exercitos. A present que Monsieur le Prince est retiré chez eux, & qu'il n'a plus de Troupes ny de Places en France, ils semblent tomber dans ces sentimens, & nonobstant les merveilles qu'il fit à la déroute d'Arras, & pour lesquelles on dit que le Roy luy écrivit en ces termes. *Mi primo he intendido todo Estarva perdido, V. A. ha conservado todo:* Ils se plaignent des grosses pensions qu'ils luy donnent, quoy qu'ils les luy payent mal. En effet il y en a qui font cette remarque, que pendant qu'ils consomment leurs deniers en son entretien, & celuy des personnes qui l'ont suivy; la France profite de toutes ces grandes pensions qu'elle luy donnoit, & de tous ces grands biens qu'il possédoit, qu'elle luy a confisquez, par où elle peut puissamment remedier à la perte de quelques Regiments, dont il a grossy leur Armée. Quant à sa personne ils en ont toute l'estime qu'elle merite, & son nom y est en si grande veneration parmy les Grands & parmy le peuple, qu'on le regarde comme le plus grand Capitaine que l'Europe ait veu depuis plusieurs siecles, aussi est-il au dessus de tous les Eloges qu'on peut donner aux plus grands courages, ses actions surpassant l'imagination, mais il est Estranger, & Prince du Sang de la Couronne ennemie, & par là il semble qu'il soit difficile que la confiance s'establissee entierement entre luy & les Espagnols. Cependant pour ne pas faire paroistre cette defiance à
la-

Arti-
stes des
Espa-
gnols
pour
cacher
leur
desian-
ce.

laquelle ils ont peine à renoncer, ils se ser-
vent d'une souplesse, dont ses Agents se sont
apperceus, qui est qu'à *Madrid*, on evite au-
tant que l'on peut de luy en donner aucuns
témoignages, & ceux qu'on ne peut pas cé-
rober à sa connoissance, on les rejette sur sa
mesintelligence avec *Fuensaldaigne*, qui est
celuy qui possède le secret en Flandres; &
pour le contenter on cherche apres des ex-
pediens qui l'amusent plus qu'ils ne le satis-
font, aussi pour leur oster ce pretexte, il s'est
declaré contre luy, & fait solliciter en Cour
son rappel, protestant que tant que cet hom-
me sera au pays-bas, avec le pouvoir qu'il
ya, il ruinera ses affaires & celles du Roy.
Monsieur de Mazerolles qui en passa les of-
fices, m'a dit, qu'il leur faisoit toucher au
doigt, tous les maux qu'avoit causé la con-
duite de cet homme, & que l'affection que
luy porte *Dom Luis*, empeschoit qu'on n'y
pourveût. Que l'*Archiduc* s'en estoit expli-
qué en pareils termes; mais que tout cela
n'empeschoit pas qu'on ne s'opiniastrast à
l'entretenir, peut-estre par ce trait de politi-
que, qui veut que dans les Estats, aussi bien que
dans les familles, on entretienne la division
parmy ceux qui les servent, de peur qu'ils ne
s'accordent pour les trahir, ou qu'ils ne s'é-
claircissent pas si exactement, pour découvrir les
menees l'un de l'autre. n'y ayant rien de si in-
dustrieux, ny de si penetrant que l'animosité
& l'envie qui recherche, & ce qu'on ne veut
pas

pas ignorer, & ce qu'on ne se foucie pas d'apprendre. Cependant il faut avouer que ces Censeurs d'Etat qui jugent souvent des Conseils & des Partis qu'on a pris, plûtoft par ce qu'il en a reüffi, & par ce qu'ils voyent, que par les raisons qu'on a suivies, qu'ils ne connoissent pas, ont beau discourir selon leur caprice, sur ce grand démeslé de cabinet, que les troubles de France ont fourny; Ils ne m'empescheront pas de remarquer qu'à cet égard, & à la consideration de mille succez, qu'ils ont causé tant en Allemagne, où l'on vit élire un Roy des Romains, qu'en Italie, où l'on assura les affaires du Milanois, où l'on fit changer de Maistre à Casal, où l'on reprit Piombin & Portolongone, & où l'on acheva de chastier la rebellion de Naples, & de mettre le mors à ce cheval échappé; les Espagnols à parler en general en sont assez bien satisfaits, & n'ont regret qu'à ce qu'on en laissa trop tost esteindre le feu en ne secourant pas Bordeaux: Ils representent avec indignation la negligence avec laquelle le Marquis de sainte Croix se mit en chemin pour aller commander la Flote, qu'on 'avoit équipée à S. Sebastien, pour ouvrir le passage de la riviere aux Affiegez. On le choisit pour cet Employ, parce que s'estant mal acquitté d'un semblable, on crût qu'il s'efforceroit de reparer sa faute par quelque acte signalé en une necessité si urgente. Cependant il manqua dès sa premiere démarche, car ayant re-

*Negligence
du
Marquis de
sainte
Croix.*

ceux ses ordres à *Madrid*, où le Comte de *Fiesque* estoit arrivé pour le presser, il en sortit en litiere, & prit ses aises de mesme que s'il en eust eu le temps, & qu'il n'eust pas eu une commission qui requeroit la diligence la plus aisée. Il s'embarqua avec la mesme lenteur, & apres s'estre montré en Mer, & avoir à peine reconnu l'Ennemy; il se retira à la *Coroña de Galice*, où parmy les doux rafraichissemens des citrons & des oranges qui y croissent en abondance, il laissa passer le mauvais temps, & escouler celuy de faire quelque chose pour empescher la reduction des Bourdelois, l'entiere ruine du party en Guyenne, & le Traité du Prince de Conty. Son procedé estonna tous les interressez, & bien qu'il y en ait qui ont soupçonné qu'il avoit ordre de ne faire que la grimace de secourir la place, soit qu'on ne voulût hazarder pour une guerre, qui ne pouvoit estre de durée de ce costé là, soit qu'il y eust intelligence, selon le dire de ceux qui sur tout debitent leurs resveries, pour la laisser ranger à son deuoir, en échange de ce qu'on permettoit le mesme pour Barcelonne, on ne laissa pas de l'arrester & de le confiner en un Chateau, où il est encore, & où l'on tient qu'il est plütoft par maxime d'Etat, que pour la grandeur de son crime.

Enfin les revolutions de France ont bien exercé icy le Ministre & les esprits, sur l'interest qu'il y prenoit ou qu'il y devoit prendre. Mais celles de Naples qui les devance-
rent

rent de peu, & par où le Roy d'Espagne vit le feu allumé, en un coin de ses États le plus jaloux & le plus considerable, n'ont pas moins causé de discours parmy les Curieux des affaires, de l'une & de l'autre Couronne. Ils tombent tous d'accord que la France n'en sceut pas tirer autant d'avantage qu'elle l'eust pû, si elle eust mieux embrassé le party, & ceux qui m'en ont parlé, m'ont donné sujet de marquer sur mes tablettes, qu'en aucune rencontre, l'Espagne n'a jugé plus sainement n'y agy plus à point qu'elle a fait en celle-cy. Aussi à la nouvelle de la revolte, elle ne se trompa point en ses mesures, & le Comte d'Ognate, qui en écrivit son avis, fit si bien comprendre le mal & le remede, qu'on l'employa pour l'appliquer. J'ay veu un extrait de sa lettre, par laquelle il représenta que la fureur de ce peuple ne pouvoit estre de durée, puis qu'elle avoit commencé par une guerre ouverte à la Noblesse, & aux plus puissants. Que les mouvemens de cette sorte qui ont pour contraire la principale partie de l'État, n'enfantoient que de la confusion & du desordre, sans que jamais on en pût tirer une vraye forme de Gouvernement, qu'il falloit que le passage s'en fist en un moment, & qu'une multitude qui n'avoit ny pied ny aisles proportionnées à un si grand vol tombast d'elle mesme, qu'elle estoit imprudente en ses Conseils, étourdie en ses entreprises, & lasche en ses executions. Que

Les François n'ont tiré aucun avantage des troubles de Naples.

Le Comte d'Ognate employé pour réduire les Napolitains.

celle de Naples avoit tres-mal debutté pour s'eriger en Republique, en commençant par la desolation des plus riches maisons, qui ne peuvent pas estre si-tost destruites, qu'il ne leur reste toujours assez de force pour travailler avec le Prince, offensé à la vengeance commune, que celle qu'on prendroit de ce peuple furieux seroit d'autant plus avantageuse, qu'elle donneroit moyen de luy ferrer un peu plus les resnes du commandement; & de le lier si bien, que nonobstant tant de saignées qu'on luy a faites, on luy en peut faire une si copieuse, qu'elle allast jusqu'à tirer la meilleure partie du bon sang, pourveu qu'elle fit sortir tout le mauvais. Si son conseil fut suivy, & si on employa sa main pour l'executer, on peut dire qu'il s'en acquitta en habile Chirurgien, & qu'il fit sentir sa lancette à tout le corps des Mutins, & sa scie & son rasoir à ceux qui en avoient esté les Arcs-boutans. Tout le monde a sceu sa merveilleuse conduite en une maladie si dangereuse. J'ajouteray seulement, qu'on le tient icy pour le plus habile & le plus fervent Politique qu'ait l'Espagne; & l'on ne doute point que s'il estoit autant accredité dans les affaires, qu'il le souhaite, il n'y apportast un peu de la vigueur qui y manque, au jugement de quelques-uns. Cependant comme on apprehende son esprit, on le tient autant éloigné du secret que l'on peut, & hors les choses qu'on est obligé de luy communiquer, à cause
des

des Charges qu'il possède il n'y a guere de part. Aussi s'occupe t'il à bastir & à employer une bonne partie des grands thresors qu'il a amassez à Naples, à faire une maison qui sera des plus belles & des plus vastes de *Madrid*.

Raisons qui porterent le Conseil d'Espagne à envoyer un Ambassadeur à la Reyne de Suede. Effet de cette Ambassade. Pimentel continué Ambassadeur apres l'abdication de cette Reyne. Examen de cette continuation. Discours sur l'abdication de sa Majesté. Son successeur aussi bon Politique que grand Capitaine. Jalousie de la Reyne contre luy apres qu'il fut élu. Sa conduite extraordinaire luy cause des inquietudes extrêmes. Ses occupations serieuses. Ses plaisirs. Ingratitude d'un Ecrivain. Dégoust des Senateurs & du peuple contre la Reyne. Raisons & motifs de son abdication. Elle mesprise son sexe & ne se fait servir que par des hommes. Son habillement. Son desir extrême de voir le Prince de Condé, changé tout d'un coup en froideur. Honneurs excessifs qu'elle rend à l'Archiduc. Le Prince de Condé resolu de ne la point voir. Les Espagnols de concert avec elle contre ce Prince. Il les mesprise aussi bien qu'elle. Raisonnemens sur l'attachement des Espagnols à cette Reyne. Sa complaisance pour eux. Sa bonté pour Pimentel. Pronostique sur la fin des Heros.

C H A P I T R E XXVIII.

PArmy de si grandes affaires & tant de belles negociations qui rendent illustre le Ministère *Dom Luis*, il y en a eu une du costé du Nord, au commencement l'on a assez bien compris l'interest. Car on ne s'estonnoit point que pour faciliter l'élection du fils de l'Empereur en Roy des Romains, l'Espagne tint à Stokolm un Ambassadeur. On jugeoit bien que les Suedois s'estoient trop accreditez dans l'Empire. & qu'ils y avoient trop long-temps contrecarré la maison d'Autriche, pour en voir de bon œil l'agrandissement; un homme d'esprit, y pouvoit découvrir leur intention, reconnoître leur dessein; & y adoucir par adresse ce qu'il y trouveroit de plus rude pour l'Empereur, s'il n'y pouvoit rien ménager qui luy fut tout à fait favorable. *Pimentel* qu'on choisit pour cet Employ y reüssit beaucoup mieux qu'on ne l'avoit esperé. Car il donna d'abord dans l'esprit de cette Reyne, pour qui la nouveauté a toujours eu tant de charmes, que de cette foule d'Etrangers qu'elle attiroit à sa Cour, le dernier venu l'emportoit aussi-tost sur tous les autres; elle fut si satisfaite d'y voir un Espagnol, n'ayant encore point receu d'hommages de cette Nation, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à gagner ses bonnes graces, elle luy en fit si bonne part qu'il

*Raisons
qui por-
terent
le Con-
seil
d'Es-
pagne
à en-
voyer
un
Am-
bassa-
deur à
la Rey-
ne de
Suede.*

qu'il n'eust pas besoin de corrompre quel-
 qu'un de son Conseil. Aussi ceux qui sçavent
 comment les affaires se passoient en Suede,
 ne furent point surpris des lettres qu'elle é-
 crivit à la Diète de Ratisbone, tant à l'Empe-
 reur, qu'aux Electeurs, & autres Princes sur
 l'élection du Roy des Romains. Ils s'appè-
 cevoient aisément que les grandes Testes, &
 les Conseillers du Royaume n'avoient rien
 contribué à une declaration si ouverte & si
 authentique, en faveur du Roy de Hongrie.
 Ils avoient esté autrement inspirez sous le
 regne de son Pere, & du temps de sa mino-
 rité, & si l'on eust suivy leurs sentimens, il ne
 faut point douter qu'ils ne fussent allez à ap-
 puyer plutôt le party des Princes & des Vil-
 les, qui vouloient qu'avant cette election, on
 observast ce dont on estoit convenu en la paix
 de Munster. Ainsi il est aisé de comprendre
 qu'un Ambassadeur de cette Cour y ait esté
 nécessaire durant tout ce temps là; mais qu'il
 y ait esté continué pendant la decadence de
 cette Princesse, & qu'à sa sortie du Royaume,
 Pimentel l'ait suivie par tout sous ce caractè-
 re: c'est un mystere, dont on ne peut deviner
 aucune raison, qui ne semble trop froide &
 trop foible, pour estre la véritable. Car on ne
 sçait dequoy se feroient advisez les Espagnols
 de ne rien s'epargner pour posseder cette
 Princesse, apres qu'elle est depouillée de ses
 Estats, & de vouloir estre ses Galans apres
 que leurs ennemis ont receu toutes ses fa-
 veurs.

*Effet
de cet-
te Am-
bassa-
de.*

*Pimen-
tel, con-
tinué
Ambas-
sadeur
apres
l'abdi-
cation
de la
Reyne.*

*Examié
de cette
conti-
nuation.*

veurs, pendant qu'elle estoit sur le Thrône. Eux, disje, qui ne font jamais rien, où cet interest, qui commande aux Rois, de mesme qu'ils commandent à leurs peuples, ne soit tres-bien observé; qui se plaignent d'avoir à entretenir tant de Princes mécontents, qui ont pris leur party, & qui n'abandonnent guerre le solide & le necessaire, pour le specieux & le superflu. Cependant ils ne se contentent pas de la faire escorter par un Ambassadeur, lors qu'elle n'en a plus le droit, & qu'en ayant perdu les Privileges avec la Souveraineté; il passera plutôt pour son Chevalier d'honneur que pour une personne publique. Mais de plus ils prennent soin de l'envoyer complimenter & regaler de *Madrid* mesme, & il vient de partir douze des plus beaux chevaux qu'eust le Roy dans son écurie pour luy estre presentez en Flandres. C'est une raillerie de dire ce que l'on publie icy, qu'elle a encore des Troupes à sa disposition, & que Koninksmarc accourt par son ordre au secours de l'Archiduc, avec une Armée de douze mil hommes.

Son abdication à esté sans doute une piece de Cabinet, dont la trame & le tissu a esté plus fin qu'on ne se l'est imaginé, & tout tout autre que celuy qu'il a paru; elle ne s'y est pas reservée le credit & l'autorité qu'il faudroit, afin qu'elle fust demeurée maistresse d'autre chose que de ses pensions. Tout le monde a crû que par ce qu'on en avoit bien doré

Dis-
cours
sur l'
abdica-
tion de
Le Roy
no.

doré la pillule, elle avoit esté avalée de plein
 gré, & qu'il n'y avoit point eu d'amertume.
 Mais voicy ce qu'un homme intelligent &
 curieux m'en a appris. Si le Palatin qui est
 aujourd'huy Roy de Suede, s'est montré
 grand Capitaine, lors qu'il a esté Generalif-
 sime en Allemagne, il vient de faire voir
 qu'il n'est pas moins bon Politique, en se met-
 tant sans bruit sur la Teste la Couronne du
 grand Gustave son Oncle, du vivant mesme
 de sa Cousine, qui en estoit la seule heritiere.
 Il s'y est pris d'un biais qui estoit assez subtil:
 car apres que partie par les mouvemens he-
 roïques de cette Princesse, qui ne sembloit
 amoureuse que de son esprit, & qui avoit plus
 de soin de paroistre femme sçavante & li-
 berale, que Reyne prudente & bonne mena-
 gere de son pouvoir; partie par l'inclination
 des Conseillers & des Estats du Royaume,
 qui se lassoient d'estre gouvernez par une
 fille, qui pensoit plus à se rendre la merveille
 de son sexe, que celle de sa dignité, il fut
 déclaré son Successeur, & qu'on eust resolu
 que si elle vouloit se marier, elle seroit obli-
 gée de l'espouser. Il ne s'estudia qu'à faire pa-
 roistre qu'il estoit plus propre pour estre Es-
 poux de la Monarchie que de la Reyne. En
 effet il se montra aussitost égal à la qualité de
 celle là, & fut par Art ou par Nature, il prit si
 bien l'air de Roy, qu'il luy falloit, qu'autant
 qu'il s'éloignoit par là, de le devenir avec cel-
 le-cy, il s'apporochoit de l'estre un jour
 par

Son
 Suc-
 cesseur
 au Si-
 bon Po-
 litique
 que
 grand
 Capi-
 taine.

Jalousie de la Reyne a pres qu'il fust éim.

par le souhait des peuples, & par l'intérêt de l'État. Ses inclinations, & la conformité de son humeur, & de ses mœurs avec celles du pays, luy donnoient un si grand ascendant pour ce Trône, que la Reyne qui en avoit toutes contraires, en conçut de la jalousie, & une aversion pour sa personne, qu'elle ne pouvoit pas si bien cacher, qu'on ne s'en apperceut. Cela l'obligea à se retirer en une Isle, qu'on luy avoit donnée pour son Appanage, & de laisser faire au temps & à la Reyne mesme, ce qui acheveroit de la ruiner en l'esprit de ses Peuples. Elle continua à en considérer moins qu'elle ne devoit les principales personnes, & les plus importantes affaires. Cette vaste imagination qu'elle avoit, & cette profonde soif d'un sçavoir curieux, & d'une conduite extraordinaire qui la possédoit, la faisoient sauter de pensée en pensée, & d'occupation en occupation, sans que jamais elle tombast pour s'y arrêter, sur le deub de sa charge, & sur le soin de son Royaume & de ses Sujets. Tantost elle estoit toute dans les lettres, & l'attente d'un des Cartes, d'un Saumaize, & d'un Bouchard qu'elle avoit mandez, faisoit toute son inquietude, dans l'impatience qu'elle avoit de s'enfoncer avec l'un, dans le labyrinthe de sa Philosophie moderne, de battre avec l'autre l'estrade de l'antiquité Grecque & Romaine & d'approfondir avec celuy-cy les Mysteres de l'une & de l'autre Foy. Tantost elle quittoit ses Livres

Sa conduite extraordinaire luy cause des inquiétudes extrêmes.

Ses occupations diverses.

& ses Sçavants, & traittoit de bagatelles ceux qu'elle venoit de lire, & de Pedants ceux qu'elle venoit d'escouter. Alors on disoit qu'elle estoit dans son humeur galant, & une foule de jeunes gens qui l'entouroient, estoient en leurs bons jours avec elle. On ne vivoit que de douceurs, que de bals, que de collations, que de balets, que de masquarades, que de chasse, que de promenades, que de courses & que de tous ces petits amusements, qui sont les principaux ragouts de l'oïiveté des Cours. L'invention, le caprice, & tout ce qu'un enjouement évaporé & inquiet peut produire, se déplioient alors avec grace; & celui-là avoit l'esprit le mieux tourné, qui estoit le plus capable de ces divertissemens folastres, qui menent de plaisir en plaisir, & de passe-temps en passe-temps, sans sçavoir ce qu'on y cherche, ny ce qu'on y veut rencontrer. En quelque fantaisie de vie qu'elle fut, elle prodiguoit presque tousiours aux Etrangers les finances de l'Estat, & se gouvernoit en partie par leurs Conseils & en tout le reste par sa conduite. Cela donna occasion à un certain *Messenius*, qui estoit un Docteur ou un Historien, si je ne me trompe, qu'elle avoit avancé, de faire un écrit, qui ne luy estoit gueres avantageux. Il y loüoit hautement le Prince Palatin qui venoit d'estre déclaré heritier de la Couronne, & s'adressoit à luy, & aux Senateurs du Royaume, pour remédier à tous les desordres qu'il y remarquoit.

*Sei
plaisirs*

*Ingra-
titude
d'un
écri-
vain.*

*Dé-
goust
des Se-
nateurs
& du
peuple,
contre
la Rey-
ne.*

Son stile le fit connoistre, & la Reyne témoigna en cette rencontre beaucoup de moderation envers cet ingrat; & le Prince beaucoup d'adresse & de jugement pour la persuader, qu'il detestoit trop le crime de ce lâche pour y avoir rien contribué. Cependant on assure qu'il se forma peu à peu une aversion secrette en la plûpart des Senateurs & du peuple, pour la Reyne. Les uns disoient qu'il falloit un Guerrier pour leur commander, & les autres se plaignoient de leur pauvreté, & qu'on ne voyoit plus de Riches parmy eux. Que la Paix n'estoit pas pour un pays où il ne croissoit que du Fer, qu'il falloit l'aller troquer pour les Ducats de Pologne, ou pour les Patagons d'Allemagne. Que d'un costé ou d'autre, on ne manqueroit pas de matiere ny de sujet de rupture; qu'on estoit à la veille de voir eschoïer le Traité de Paix, ou de continuation de treves avec les Sarmates; qu'il ne falloit qu'un Roy, un Charles, ou un autre Gustave. Que si on le trouvoit à dire en sa Fille, on l'avoit rencontré en son neveu. Le respect qu'on portoit au plus proche sang de ce grand Prince, faisoit pourtant qu'on n'en ouvroit la bouche qu'à demy, & qu'on n'en osoit parler qu'en cachette; mais soit que les Senateurs s'en fussent en secret plus particulierement expliqués à la Reyne, soit qu'elle comprist bien elle mesme par la conjoncture des affaires & la disposition des peuples, qu'il ne luy restoit plus

guerres

guerres à regner, soit par quelque demangai-
 son d'esprit heroi que, elle ne s'en foucia plus;
 ou soit enfin que tout cela ensemble contri-
 buast à son abdication, on la vit éclorre avec
 une admiration de tout le monde. Toute
 l'Europe parla de ce changement, & comme
 depuis plusieurs siècles, aucune Nation n'y
 avoit causé tant de surprise & tant d'estonne-
 ment, chacun essayoit d'en trouver le motif
 par mille raisonnemens chimeriques. Cette
 grande Reync eut le malheur de n'estre pas
 exempte des dents de la Satyre en cette occa-
 sion. On commença d'abord d'avoir mauvai-
 se opinion de son sçavoir, on soupçonna sa
 Morale de mal réglée, & de mal épurée; son
 jugement & sa volonté semblerent peu fer-
 mes, & ses ennemis disoient qu'elle ne quit-
 toit pas son sceptre & sa Couronne par un
 principe de vertu pour vivre à elle même, &
 dans une solitude où elle ne fist que cultiver
 son esprit & élever sa foy; mais par un desir de
 courir, de sortir de son Royaume, & de mon-
 trer à la Renommée, ce prodige du Nord,
 qu'elle avoit tant vanté. Ce foible motif d'u-
 ne si grande action, fit aussi juger qu'elle ne
 venoit pas de son choix, & qu'afin qu'elle
 descendist du Thrône avec gloire, on luy ac-
 corda, ou on luy conseilla de couvrir du man-
 teau de generosité & d'une vertu austere, la
 necessité, à laquelle on la reduisoit, de remet-
 tre sa Couronne à son Cousin avant sa mort.
 Cette grandeur d'ame & cet esprit fort, dont

*Raison
 & mo-
 tifs de
 son ab-
 dica-
 tion.]*

elle s'est toujours picquée, luy fournit sans doute en cette rencontre toutes ces maximes, il luy dit qu'elle devoit quitter sa souveraineté avant qu'elle luy échappast, qu'il falloit en sçavoir prevenir la fin, & triompher de sa défaite. Que souvent une prompte retraite valoit mieux qu'un long combat. Qu'un habile Ecuyer mettoit pied à terre, quand il s'appercevoit que son cheval ne luy feroit pas toute la carrière. Qu'elle devoit imiter cet illustre Romain, qui se vançoit d'avoir esté en charge, avant qu'il l'eust desiré, & d'en estre fort avant que d'autres le desirassent; marquant par le premier un effet de sa bonne fortune, & donnant par le second une preuve de sa bonne conduite. L'evenement a montré qu'elle se rendit à ces raisons, & que pour n'y paroistre pas forcée, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit cacher son dépit. *Pimentel*, qui estoit son Confident, en écrivit en ces termes en cette Cour, donnant à connoître le fond de cette affaire, & l'humeur de cette Princesse. Il eut ordre de la ménager, & de luy offrir toute sorte d'honneur, & de bon accueil aux terres du Roy son maistre. Il n'eut pas de peine à y réussir, puis qu'estant le tout puissant auprès d'elle, il n'y avoit rien qui vint de sa part, qui ne luy fust agreable. S'estant ainsi entierement livrée à ses Conseils, & à sa conduite, elle n'eut pas quitté le manteau Royal, qu'elle sortit de Suede en un équipage, & dans un ajustement de nouvelle

Amazone. Comme en ses actions elle ne vou-
 lut rien retenir de son sexe, dont elle mépri-
 soit si fort la foiblesse, qu'elle en fuyoit la
 conversation, elle ne prit en sa suite pour
 la servir, ou pour l'accompagner que des
 hommes, dédaignant d'avoir des femmes à
 son lever & à son coucher. Ses habits estoient
 à demy d'homme, & à demy de femme. Une
 longue hongreliné ou robe volante, qui ne
 differoit gueres des just-au-corps que l'on
 porte aujourd'huy, qui luy alloit jusques à
 my-jambe, une juppe qui luy battoit jusques
 aux talons, un mouchoir au tour de son col
 en forme de cravatte, une perruque noire,
 bien qu'elle ait des cheveux blonds, & un
 chapeau chargé de plumes, ont esté son or-
 nement ordinaire, ou plûtost son déguise-
 ment pendant qu'elle a esté en chemin. Il est
 vray qu'estant arrivée à Anvers & à Bruxel-
 les, où elle s'arresta, elle ne changea pas de
 mode, & que ceux qui l'ont décrite, l'ont re-
 présentée en un habillement peu different de
 celui-cy. Par caprice ou par averfion, elle a
 toujours évité autant qu'elle a pû les visites
 des femmes, & comme une autre Talestris
 pour un Alexandre, elle tesmoigna d'abord
 une grande impatience, & un empresse-
 ment tout extraordinaire de voir Monsieur
 le Prince de Condé. Elle disoit hautement
 qu'elle avoit regret qu'il ne se pût trouver à
 Bruxelles un logis assez grand pour les lo-
 ger tous deux, & que c'estoit son Heros, & le

Elle méprisoit son sexe, & ne se fait servir que par des hommes.

Son habillement.

Son desir extrême de voir Monsieur le Prince de Condé.

seul homme pour qui elle avoit de l'admiration. Il estoit alors au siege d'Arras, elle luy écrivit qu'elle vouloit y aller, & qu'après luy elle ne faisoit point de difficulté de prendre l'Escharpe rouge. Ce Prince ayant augmenté sa gloire dans le triste événement de cette entreprise, luy redoubla l'envie qu'elle avoit de le voir, & de luy témoigner la part qu'elle prenoit en l'honneur qu'il s'y estoit acquis, par une retraite qui avoit égalé la défaite des Espagnols à la victoire de ses Ennemis. Après de si belles avances & de si obligantes recherches, pour une entreveuë qu'elle souhaittoit avec passion, on auroit peine à croire, qu'au point qu'elle se devoit faire il y eut du refroidissement, & qu'après tant de marques d'impatience, elle en eust donné de si visibles de son indifférence, en n'en facilitant pas les moyens. Cependant un des A-gens de ce Prince vient de me raconter, que par une bizarrerie tout à fait extraordinaire & surprenante, elle s'amusa à pointiller sur la façon dont elle devoit le recevoir, lors qu'il estoit prest de luy venir rendre visite. L'Archiduc ayant pris le devant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, elle l'y reçeut avec des deférences & des honneurs qui allerent à l'excez. Car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son degré, elle traversa une grande Cour, & fut au devant de luy jusques à la porte de son logis. Monsieur le Prince, qui par sa valeur doit estre mis au dessus

Change tout
 d'un
 coup en
 froidur.

Hon-
 neurs
 excessifs
 qu'elle
 rend à
 l'Archiduc.

de tout ce qu'il y a de grand sur la terre, & qui par sa naissance ne peut le ceder qu'aux Testes couronnées, voulut sçavoir de quelle façon elle agiroit en son endroit. Ceux qu'il y envoya n'en eurent jamais de réponse qui le peut satisfaire, & craignant qu'elle ne voulût faire quelque difference entre luy & l'Archiduc, il se resolut de ne la point voir. Mais parce qu'il estoit en chemin, & qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expedient de la voir *Incognito*. Il enuoya tous ceux de sa suite luy faire la reverence comme s'il fust retourné sur ses pas, & pour la voir sans qu'elle le connust il resolut d'entrer en sa chambre, lors qu'elle seroit pleine de son monde, & de n'y paroistre que comme l'un de ceux qui la saluoient de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord, mais enfin s'en estant apperceuë lors qu'il la quitta elle voulut l'accompagner; mais il luy dit qu'il luy falloit tout ou rien. Ainsi sans attendre qu'elle luy respondist, il s'en alla comme il estoit venu; & si a t-on remarqué qu'un grand Theologien qu'elle avoit mandé de loin, n'en dit à son retour ny bien ny mal, tant il trouva que l'un & l'autre estoit partagé & douteux en son Esprit, Il est certain que celuy qu'elle tenoit pour le Heros du siecle, perdit en cette entrevuë la pensèe qu'il pouvoit avoir qu'elle en estoit l'Heroïne. Cependant ce naturel irresolu, dont elle a donné tant de marques en diverses rencontres, ne fut pas la prin-

Le Prince de Condé résolu de ne la point voir.

Les Espagnols de concert avec elle, pour en user de la sorte envers Monsieur le Prince.

principale cause de son inégalité envers Monsieur le Prince. Ce fut une piece que luy jouierent les Espagnols, ourdie par les mains de *Pimentel*, à l'instigation du Comte de *Fuensaldagne*, qui est tres-mal avec luy. Car encore que le Roy ait ordonné tres expressement, qu'on traite par tout Monsieur le Prince comme on traite l'Archiduc, & qu'on luy rende les mesmes honneurs, ce n'est pas la premiere fois qu'on a plus promis à *Madrid*, qu'on n'a tenu à *Bruxelles*. Aussi ne douta-t-on point que cette Princesse qui s'est tout à fait donnée aux Espagnols, & qui ne se gouverne que par leurs Conseils, ne fit rien en cette occasion, qu'elle n'eust auparavant concerté avec eux. Il est vray que Monsieur le Prince témoigna tant de mépris pour leur vanité, & tant d'indifference pour cette Reyne, qu'ils eurent honte eux mesmes de son procédé & du leur. Cela les obligea à penser de les bien remettre ensemble, & de chercher un lieu neutre où ils se pussent rencontrer. Ils firent qu'ils se trouverent au Mail, & qu'on y lia une partie, où l'on les mit tous deux d'un costé. Mais cela n'avança rien pour leur reconciliation, & ils se separerent avec la mesme froideur qu'ils s'estoient veus la premiere fois.

Il les méprise aussi bien qu'elle.

Tout ce que je viens de remarquer touchant l'humeur & la conduite de cette Princesse, n'est qu'un recueil de ce qu'on m'en a dit, en parlant du dessein que peut avoir cette

Cour

Cour en toutes les careffes qu'elle luy fait : mais la curiosité publique en est si mal éclaircie, qu'on peut assurer qu'il n'y a rien de si certain que l'incertitude en laquelle elle en est. Les uns disent que n'y ayant point de puissance dans le Nord qui soit plus fatale, & qui ait plus nuit à la Maison d'*Austriche*, que celle du Royaume qu'elle vient de quitter, le Ministre a pour but de s'acquiescer ses affections, afin que dans le dépit qu'elle a contre sa Nation, elle luy en decouvre tous les secrets. Et ils adjoustent à cette resverie, que le Roy qui luy a succédé, n'estant pas pour demeurer long temps en paix avec l'Empereur, les Conseils de cette Princesse, & les creatures qui luy restent en Suede serviront, comme d'un Antidote tres propre, contre toutes les intelligences qu'il pourra avoir en Allemagne pour y contrecarrer l'élection du Roy des Romains, & pour y former un party capable de l'y rappeler, avec un pouvoir tout autre que celuy qu'il avoit devant Prague, lors qu'il s'en retira avec tant de regret, & qu'il montra que s'il n'avoit pas les mains si fortes & les bras si longs que le grand Gustave son Oncle, il n'avoit pas l'appetit moins bon, & la bouche moins échauffée du desir de la victoire. Les autres qui ne sont pas moins ridicules que les premiers, s'imaginēt que c'est par un principe de bonté & de generosité, que le Roy tient un Ambassadeur auprès de cette Reyne, pour la consoler de la dignité éclipsée,

Raisonnemens politiques sur le grand attachement des Espagnols à la personne & aux interests de cette Princesse apres son abdicati-on

fée, en luy continuant cette marque d'honneur & de puissance, & afin qu'elle n'en ressent pas toute la douleur qu'elle en pourroit avoir avec le temps, qu'il la fera enfin Vice-Reyne de Naples, ou de quelque autre Royaume, ou, si elle ne commande pas sur une si grande estenduë de terre, ny avec un pouvoir si absolu qu'elle faisoit de dessus son Thrône, elle aura la satisfaction de jouir d'un plus beau climat. Il y en a qui confessant qu'ils ne peuvent comprendre à quel usage ce Ministre cultive avec tant de soin les bonnes graces de cette Reyne, ont recours au zele de la Religion, & veulent qu'il ne s'y propose point d'autre fin, ny d'autre gloire que celle de faire succeder à l'abdication de sa Couronne, l'abjuration de sa foy, & de la mener jusques à Rome pour y triompher d'un si grand Ouvrage. Mais quels que soient les motifs que peuvent avoir les Espagnols pour une negociation qui paroît assez inutile à la plûpart des Esprits, il est certain que s'ils ont de la complaisance pour cette Princesse, elle n'en manque pas pour eux. Car outre ce que j'en ay déjà remarqué, j'ay veu des avis qui portoient qu'à son arrivée à Anvers elle loïla avec tant d'excez la beauté de cette Ville, qu'elle ne fit point de difficulté de la preferer au Royaume qu'elle venoit de quitter, & de dire qu'elle aimeroit mieux estre Marquise d'Anvers, que Reyne de Suede. Il est vray qu'il

sa complaisance pour eux.

Stokolm mesme dans ses entretiens familiers, elle témoignoit qu'elle ne faisoit pas grand cas de son pays, ny de son peuple, soit par artifice, prevoiant que n'ayant pas long-temps à commander à l'un, elle sortiroit bien-toit de l'autre, ou par aversion qu'elle eust effectivement conçu pour celuy-cy, par la frequentation des Estrangers, & pour celuy-là par les recits qu'ils luy faisoient de la benignité de l'air qu'ils respiroient aux lieux où ils estoient nez. On sçait de plus qu'apres le desir qu'elle avoit fait paroistre de se porter pour mediatrice de la Paix entre les deux Couronnes, dont elle avoit entretenu Monsieur Chanut, lors qu'il fut la voir, l'assurant que les Espagnols la souhaittoient, & qu'ils la prendroient pour l'Arbitre de leurs interrests, si la France vouloit faire le mesme. Elle s'emporta sur ce qu'on disoit, qu'il avoit découvert leur conversation, & qu'à Paris on ne vouloit pas accepter son entremise, & luy en écrivit en des termes bien differents des premiers & plus avantageux à l'Espagne, que ce qu'on en publioit. On pourroit aussi compter parmy les deferences qu'elle a pour tout ce qui luy vient de la part de ce Roy, sa façon de vivre avec *Antonio Pimentel*, si on croyoit qu'elle considerast autant son Ministere que sa personne, en le traitant ainsi. Elle a une bonté excessive pour tout ce qu'il veut, & elle l'a portée jusques à forcer ses inclinations pour se conformer aux siennes. On sçait qu'elle

Sa bonté
est pour
Pimentel.

qu'elle est sçavante, qu'elle aime les Livres & les Doctes, & cependant elle s'occupe à des bagatelles, & à des entretiens communs pour s'accommoder à son genie. Tellement que si elle reçoit en sa presence quelque visite de gens de Lettres, elle évite que l'on ne tombe sur des matieres qui puissent faire paroître son foible, l'ennuyer, le reduire au silence, & contraindre cette humeur galante, dont on dit qu'il est assez bien pourveu: enfin, si tout ce que l'on public de cette Reyne est veritable, il faut avouer qu'elle n'a employé tant de temps à la contemplation des belles choses, que pour en estre plus extraordinaire en toutes ses actions, & en toute sa conduite, aussi l'a-t-elle diversifiée de tant de couleurs & renduë susceptible de tant de formes, qu'on peut justement apprehender de sa fin, ce qu'un Espagnol a remarqué de la plûpart des Heros, que *Borraron como el Dragon, con la infelicidad de sus fines, la gloria de sus laureas*. De l'air qu'en parlent ces médifans de Cour, qui ne sçavent pas quel miracle veut faire leur Roy de cette nouvelle Convertie, on peut juger que si elle vient icy, & si elle s'y gouverne de la façon que l'on dit qu'elle vit, ces esprits raffinez dont la Satyre fait toute l'occupation, & qui ont composé un gros Volume de *Las bizarras de la Princesa de* ne manqueront pas de faire un Calepin de celles de

Pronostique
d'un
Espagnol sur
la fin
des Heros.

Des Ambassadeurs, Residens, & Agens de Princes estrangers qui se trouvoient à Madrid, lorsque l'Auteur y estoit, & de ce qu'ils y negocioient pour les interests de leurs Maistres; Le Comte de Fiesque Agent du Prince de Condé. Maladie de ce Comte. Sa generosité. Ses occupations. Fâcheux estat où son mal l'avoit reduit. Son train. Ses appointemens. Le sieur de Mazerolles, Agent du mesme Prince. Ses belles qualitez. Sa maladie. Son train deffrayé par le Roy. Qui estoit le sieur de Trincars. Le sieur de saint Agolin premier Envoiyé de ce Prince. Sa maladie, & l'extravagance de ses Medecins. Son tombeau. Ambassadeur du grand Duc de Florence. Les interests de ce Prince l'obligent d'en entretenir un près du Roy Catholique. Ambassadeur de Venise. Ses belles qualitez. Son entretien avec l'Auteur, & ceux de sa compagnie sur des matieres de curiosité & d'Estat.

CHAPITRE XXIX.

A Pres avoir rapporté dans les precedens Chapitres, tout ce que la critique d'Espagne m'a appris de Catholique ou de Paradoxe en ces matieres d'Estat, qui font son plus ordinaire entretien, parce qu'elles font de la plus nouvelle date, & avoir remarqué quels sont les sentimens qu'elle

a de ceux qui les manient, & de ceux qui en font, ou qui en ont esté l'objet principal ou accessoire; il est temps que je dise un mot de quelques Ministres des Princes étrangers,

*Le Co-
te de
Fiesque
Agent
du
Prince
de Con-
di.*

que nous avons eu l'honneur de connoître en cette Cour. Le premier que nous y vîmes, fut le Comte de *Fiesque*, Agent de Monsieur le Prince de Condé. Il nous fit tres bon accueil, & comme il a esté un des plus beaux esprits, & des plus galans de la Cour de France, c'est dommage qu'il se soit jetté dans un party & dans un employ, où il a si fort alteré son temperamment, & tellement changé d'humeur, qu'à peine est-il reconnoissable à ceux mesmes qui l'ont connu le plus particulièrement. Il est tombé dans une maladie qui par intervalle le fait pâlir, luy déregle le poux & le met en estat de ne pouvoir souffrir ny compagnie ny entretien. Il tient assez bonne table pour le pays où il est. Quand nous allions manger avec luy, ce nous estoit une affliction de voir, que souvent il se levoit au milieu du repas, pour se jeter sur un liét. Quand ces accèz luy viennent, il change de couleur en un moment, & l'on diroit qu'il va tomber en défaillance. On croit que ce n'est qu'un effet de la melancholie & du chagrin, que luy ont causé tant de broüilleries où il s'est trouvé, & qui l'ont éloigné de ses proches, de son bien, & de son train de vie, doux & facile qu'il avoit accoutumé. Cependant il s'est attaché

*Maladie de
ce Com-
te.*

*La ge-
nerosité.*

à Monsieur le Prince par pure inclination & generosité, car on dit qu'il n'avoit aucun sujet de mécontentement, ny de la Cour ny du premier Ministre, mesme il avoit plus d'interest à suivre le Duc d'Orleans & Mademoiselle qu'aucun autre, ayant sa femme auprès de cette Princesse; mais il crût qu'il falloit combler la mesure, & ne point reculer puisqu'il avoit choisi Maître. Apres l'avoir bien servy à Bourdeaux & en quantité d'autres rencontres, il fut envoyé icy pour apporter plus de poids aux affaires de ce Prince, que saint Agolin y faisoit en qualité de Gentil-homme de sa Maison. D'abord il tascha de s'y divertir par toutes les recreations que peut donner ce lieu. Et outre celles qu'il en pouvoit tirer, il en prit une qui estoit tout de son fonds pas quantité de beaux Vers qu'il y composa. Il eut la bonté de nous reciter quelques Sonnets qu'il avoit faits à la loüange de Monsieur le Prince, & presque une Scene d'une piece qu'il avoit commencée à l'imitation de la Medée de Senèque. Mais ny ses amours ny sa Poësie, n'ont pas esté d'assez puissans charmes contre le chagrin & la melancholie qui l'a mis au pitoyable estat, auquel nous l'avons laissé; puisqu'il ne jouyt que d'une santé entrecoupée de mille alterations si subites & si frequentes, que les Medecins, ses amis, & luy-mesme, n'y comprennent plus rien. Aussi s'est-il retiré de tous les divertissemens, & s'est jet-

Ses occupations,

*Falscheux
estax où
son mal
l'avoit
redust.*

té

té dans la devotion. Et au lieu qu'il devoit chercher le monde & la compagnie, afin d'occuper son esprit sur des objets qui l'empeschassent de penser à son mal, & à ses affaires, il a fait sa solitude de la *casa del campo*, ou il va souvent seul, ou avec un amy qu'il y lasse à force de se promener & de ne rien dire. Le Roy luy fournit un carrosse à quatre chevaux, qui n'est ny trop bon ny trop mauvais, mais le Cocher & l'Estafier qui le suit, sont tres-mal couverts pour estre à un si grand Roy. Outre cet équipage d'emprunt, mais qu'il a à toutes les heures qu'il veut, il a son train qui consiste en quelques Estafiers, un Ecuyer, un Secretaire, un Page, & quelques autres Officiers. Pour son entretien & celui de tout son monde, le Roy luy donne dix-huit cens escus par mois, & paye l'Hostel où il loge; il est habillé à l'Espagnole, & est si bien entré dans les interets de cette Cour, que soit pour servir à la these qu'il soutient, soit que veritablement il s'en soit coiffé, il en parle en passionné, & ne trouve rien de comparable à la façon de laquelle on y vit. Ce n'est pas qu'il n'ait quelque sujet de s'en plaindre, mais il faut croire que c'est par prudence qu'il en use ainsi. A present il ne se mesle que de fort peu de chose, tant à cause de son incommodité que par ce qu'il y a quelque temps que Monsieur le Prince y a envoyé un de ses Conseillers & Gentilshommes de sa Chambre, qui semble avoir le

Son
train.

Ses ap-
pointe-
ments.

secret & les principales affaires en main. Il se nomme *Mazeroles* & est un aussi honneste homme que l'on en puisse voir. Il a du savoir autant que l'on en puisse souhaitter en une personne qui se melle de traiter les affaires du temps. Il connoist parfaitement bien la Cour & la Nation. Il est d'un esprit maile, & toutes fois adroit & souple. Il a le jugement net & solide, & aux affaires qu'il traite, il ne fait pas craindre qu'il prenne jamais l'ombre pour le corps, ny le tranchant pour la poignée, sa conversation est agreable, & remplie de tant de lumieres qu'on ne le quitte jamais qu'avec satisfaction, & sans estre instruit de beaucoup de choses qui sont remarquables en elles-mesmes, ou par leurs circonstances. Enfin il est d'une vertu qu'on pourroit dire tout à fait bien soustenuë, & par l'Art & par la Nature, s'il n'estoit travaillé d'un astme qui ne luy laisse gueres de repos. En une courie qu'il fit pour son Maistre il gagna cette incommodité qui luy est telle, qu'il y a plusieurs années qu'il ne dort la nuit que sur une chaise, n'osant se mettre au liët de peur d'y estre estouffé par sa fluxion & par sa courte haleine. Le Roy d'Espagne luy donne aussi un de ses carrosses tiré par autant de chevaux que celui qui sert au Comte de *Fiesque*. Dans cet Hostel qu'on nomme l'Hostel du Prince de Condé, il y a encore quelques refugiez de ceux qui ont suivy son party & qui n'ont pas accepté l'Amnistie; le plus appa-

Monsieur de Mazeroles.

A gen du mesme Prince.

Ses belles qualitez.

Sa maladie.

Son train defrayé par le Roy.

Quali-
tez de
Monsi-
eur de
Trin-
cárs re-
fugio à
Ma-
drid.

rent de tous est Monsieur de Trincars, Con-
seiller au Parlement de Bourdeaux, c'est une
personne d'esprit & d'honneur, qui avoit tres
bien esté avec Monsieur d'Espèron, mais
qui s'estant laissé emporter au courant de
l'eau, s'estoit tout à fait donné à Monsieur le
Prince, lors qu'il vint prendre possession du
Gouvernement de Guyenne, & comme le
party y estoit au declin, Monsieur le Prince de
Conty l'envoya en Angleterre pour y sollici-
ter du secours, pendant qu'il y estoit les Bour-
delois s'entrent en l'obeissance du Roy, qui
fit qu'il se vit exposé à un rude traitement,
qu'on luy auroit fait ressentir en ses biens s'il
ne les eut mis à couvert par le dot de sa fem-
me. Pour y mettre sa personne, il s'est retiré
en cette Ville, d'où Monsieur le Prince le
mande pour estre Intendant de son Armée,
mais il ne peut obtenir de ces Ministres cinq
cens pistoles qu'il luy a donné à prendre sur
ses pensions, aussi ne les sollicite t'il plus, & il
n'insiste que sur son passeport, sçachant bien
qu'on ne voudra pas le luy expedier sans luy
donner les cinq cens pistoles, de peur que se
rendant auprès de son Maistre sans les avoir
euës, ce ne luy fut un nouveau sujet de plai-
te d'autant plus juste, que ce Conseiller qu'il
appelle à une charge où il luy est nécessaire, ne
leur demande pas une gratification ou, *ayuda*
de costa, comme l'on parle icy, mais le paye-
ment d'une somme qu'ils luy donnent sur ce
qui luy est deub. Mais à ce que j'en ay veu
lors-

lorsqu'on en parloit à *Don Christoval*, l'expedition du passeport ne fait pas le noeud de l'affaire, mais l'argent sans lequel on ne veut pas qu'il parte. Il y a de plus en ce mesme Hostel un Secretaire de M^r. de Marcin, qui sollicite les pensions de son Maistre, qui se montent à douze mil écus par an, pour la charge de General qu'on luy a donnée dans les Armées du Roy, outre les appointemens que luy donne Monsieur le Prince sur l'argent qu'il tire d'icy, tout ce monde & quelques autres qui sont en ce logis, vivent sur les dix-huit cens écus qu'on donne par mois au Comte de Fiesque, il est vray que par la mort de saint Agolin, qui avoit esté le premier envoyé par Monsieur le Prince, & qui vient d'estre enterré, la dépense sera un peu soulagée. C'estoit un Gentilhomme d'Auvergne qui a pâty fort lon-temps, & qu'on a tué par des remedes chauds, on m'a dit que les Medecins qui le traitoient estoient de plaisans Docteurs, car apres luy avoir appliqué, six mois durant, toute sorte de remedes froids, ils luy dirent que puisqu'on voyoit qu'ils ne profitoient de rien, il falloit essayer les chauds, ainsi ils le mirent au tombeau, où il est plus heureux que s'il eust continué de vivre, si ruiné de santé comme il estoit; j'ay veu la bierre ou le tombeau où il estoit exposé, l'on m'y fit remarquer une pompe du pays, qui porte que les gens de condition la font habiller d'un ve-lours cramoisy, où d'un satin rouge qui est

*Le sieur de S.**Angolin premier**envoyé**par**Monsieur le**Prince**à Ma-**drid.**Sa**Mala-**die &**l'ex-**trava-**gance**de ses**Mede-**cins.**Son**tom-**beau.*

cloïe dessus en forme d'estuit qui l'environne, & y est taillé à la forme des ais ou du plomb dont est le cercueil, on l'enjolive de plus, d'un galon d'or & d'argent, qui est attaché tout au long des coustures aumoins, si l'on ne l'en veut tout parfumer.

L'Ambassadeur du grand Duc de Florence.

Le second Agent ou Ambassadeur des Princes estrangers que nous y vîmes, fut celuy du Duc de Florence. Il est homme d'Eglise & ne manque pas d'esprit, il a l'abord agreable, & l'entretien doux & facile. Son frere que nous avions connu à la Cour du grand Duc, & où il est l'un des principaux, nous avoit donné une lettre pour luy. Nous la luy fûmes rendre peu apres nostre arrivée à *Madrid*. Il nous reccut fort bien, & fit mille offres de services à Monsieur de la P. mais ce fut alors que nous apperceumes que l'estude de la langue Espagnole, & l'affinité qu'elle a avec l'Italienne, nous donnoit grand peinc à parler

Les interpres de ce Prince, Publigent d'en entretenir un près du Roy Catholique.

celle-cy, sans y mesler des mots de celle-là. Mesme il se trouve des Italiens qui ne se peuvent empescher de les mesler, & qui ont peinc à parler purement la leur des qu'ils sçavent un peu de Castillan. Comme il n'y a point de Prince en Italie qui soit plus bridé par les Espagnols que le grand Duc, il tient tousiours un Ambassadeur en cette Cour, afin d'estre averty de tout ce qui s'y passe, à quoy sans doute il a grand interest. Car outre ce que le Roy tient en l'Isle d'Elbe, il possède dans la Toscane tous les Ports, ou au moins

les meilleurs, qui estoient à la Republique de Siene, mesme il luy doit hommage, & secours de six mille hommes en de certaines occasions. Tellement qu'il doit prendre grande part aux affaires de cette Couronne, & particulièrement en celles qu'elle a en Italie. Monsieur *Encontri*, qui l'y sert à present, & qui est celuy, dont je parle, est fort intelligent de tout ce qui le touche, & il a l'esprit trop penetrant & trop adroit, pour n'estre pas bien instruit de tout ce qui se passe icy. Aussi y découvrit il le Traitè que les Genois vouloient faire avec le Roy, pour l'acquisition de *Pontremoli*, dès qu'il en eut événement la mine, & qu'il eut ordre du Grand Duc d'agir le plus puissamment qu'il pourroit, afin qu'on l'accommodast d'une place, qui est si fort à sa bien-seance, il contrecarra si bien les Genois en leur marché, qu'il l'empescha & le conclud pour son Maistre. En reconnoissance de ce qu'on luy avoit donné la preference, ce Prince envoya peu de temps apres à son Ambassadeur un cheval d'or massif, qui avoit esté autresfois fait pour estre présenté à Henry IV. ou à Louis XIII. où l'on ne fit qu'oster la Statuë du mesme metal de l'un de ces deux Roys de France, pour y mettre celle de Philippe LV. à present regnant, afin qu'il en fit present à *Dons Luis de Haro* qui en l'acceptant, témoigna qu'il ne le prenoit que pour estre une piece du Cabinet de son Maistre,

tre, où l'on dit qu'il a effectivement esté mis. Monsieur de la P.... a rendu diverses visites à cet Ambassadeur, qui l'est aussi venu voir deux ou trois fois, comme il est Ecclesiastique, il ne va qu'en habit long, & n'a point pris celuy de ce pays.

Ambassadeur de Venise.

Le troisieme Ministre Etranger que nous y vismes fut le sieur *Quirini*, Ambassadeur de la Republique de Venise. C'est un homme d'un grand port d'une prestance magnifique, & d'une mine qui respond tout à fait à la Majesté de cet auguste Senat. Mais il en soustient encore mieux la dignité, par une connoissance acquise de tout ce que doit sçavoir un habile homme, accompagnée de ce bon sens, qui modere si bien le brillant de la memoire, par le solide du jugement, que la promptitude de l'une ne détruit jamais la justesse de l'autre. Un Gentilhomme Piemontois, nommé *Ranusso*, qui avoit esté envoyé par le Duc de Savoye à la Duchesse de Mantouë sa tante, fit connoistre à Monsieur.... Secrétaire de l'Ambassade, qui servit à nous introduire auprès de cet excellent personnage. Il nous reçut parfaitement bien, & témoigna à Monsieur de..... que la memoire de feu son grand Pere estoit chere à la Seigneurie, pour avoir esté le premier Ambassadeur que Messieurs les Estats luy envoyerent, & que les Peres qui gouvernoient alors, remarquerent tant de rares qualitez en ce grand homme, qu'ils en parlerent à leurs enfans, com-

Des belles qualitez. Son entretien avec l'Auteur & ceux de sa compagnie, sur des matieres de curiosité & d'Etat

mède l'une des plus grandes Testes qu'ils eussent ouye dans leur Senat. Qu'ainsi son nom estoit si illustre parmy eux, qu'on ne faisoit jamais mention des Provinces unies, qu'il ne leur revinst en esprit. Apres il nous entretint de tout ce qu'il avoit veu de particuliere en plusieurs villes d'Hollande, où il avoit esté, lors que par curiosité il fit un voyage à Munster, du temps qu'on y traittoit la Paix generale. Il ne pouvoit surtout assez se satisfaire, quand il nous exageroit la beauté de la Haye, & nous estions estonnez qu'il eust si bien retenu les noms de tous les endroits les plus agreables, & qu'il en sceust tout ce qu'une personne qui y auroit fait long séjour, en auroit pu apprendre. Il est vray que ce n'estoit rien que de l'entendre parler sur ces objets muets; il connoissoit toutes les principales familles du pays, il sçavoit quelles estoient celles qui y estoient les plus accreditées, leurs interets, leurs inclinations, & quels ressorts elles faisoient jouer pour se maintenir dans le gouvernement. Il nous parla des presents que *Cussy* & *Pain* avoient eus de cette Cour, & de la façon qu'on les gagna, afin qu'ils fissent conclure la Paix avec la Hollande. Il nous entretint en suite des troubles d'Angleterre, & de la guerre que les Estats venoient de finir avec le Protecteur, & il nous fit remarquer que la Seigneurie de Venise, qui avoit esté la premiere à envoyer des Ambassadeurs à Henry IV.

lors qu'il n'estoit pas encore assis sur son Thrône, & que la Ligue le luy disputoit avec tant de fureur & de forces, & qui n'avoit point marchandé à reconnoître Messieurs les Estats, lors qu'ils s'estoient soustraits de l'obeissance d'Espagne, n'avoit encore point envoyé d'Ambassadeur en Portugal, à traiter avec celuy qui y regne, ny en Angleterre, reconnoître la Republique & le Protecteur. La raison qu'il nous en donna estoit que ce sage Senat ne vouloit rien faire dont il se pût dédire; & bien que ceux-cy semblassent tout à coup s'estre mieux establis que ces autres, il ne croyoit pas pourtant qu'ils fussent pour subsister long-temps, & qu'il vouloit attendre qu'ils eussent une puissance mieux affermie, & moins tumultuaire, & soudaine, que celle qu'ils s'estoient acquise. Et que partant il vouloit la voir un peu vieillir, de peur qu'il n'eust le regret d'avoir esté avec les autres testes couronnées chercher des potirons, qui n'estant nais qu'en une nuit, peuvent se fondre dès le lendemain, ce n'est pas qu'il eut une grande imagination, du pouvoir du Roy d'Espagne, pour le recouvrement du Portugal, ny des forces ou de l'industrie du Roy de la grand' Bretagne, pour remonter sur son Thrône, mais il ne jugeoit pas hors d'apparence que par les revolutions du dedans, l'un & l'autre recouvraissent ce qu'ils avoient perdu, & qu'il ne se fist une espece de flux & reflux politique en leur faveur, où la mesme cause

ramenaft ce qu'elle avoit enlevé. Auffi en ce temps-là, parloit-on de deux grandes conſpirations découvertes en ce pays-là, & qui ont eſté aſſez connuës, pour que je ne les couche point icy, encore qu'elles ayent entré en nos entretiens. De pareilles viſites & connoiſſances font l'ame des Voyages: car dans un moment on jouyt d'une partie de l'acquis de ces grands hommes pour le pays où l'on eſt. Et comme ils y remarquent tout avec ſoin, & qu'ils en ont le moyen, le diſcours qu'ils en font vaut mieux que des années de ſejour. Ils ſe communiquent d'ordinaire mieux aux Etrangers qu'à aucuns autres, & à ceux qui y ſont de la part des Republicques, ils le font plus ouvertement, & plus librement qu'à ceux qui ſont nés en des eſtats ſemblables aux leurs, de meſme que ceux qui y viennent des Monarchies, à ceux qui ſont Sujets, d'un Souverain.

Suite du precedent Chapitre.

Le Comte Lambert Ambassadeur de l'Empereur. Sa taille & sa mine. Il est comparé avec son Predecesseur. Un Agent du Roy de Danne-mark. Un Envoyé du Landgrave d'Arnstadt, & ce qu'il negotioit pour son Maistre. Le Nonce du Pape. Difficulté sur la reception de son Successeur. Depart de la Duchesse de Mantoué pour s'en retourner dans le Milanéz. Sa naissance & ses Conseils donnez aux Espagnols, pendant sa Regence de Portugal meprisez.

Le Comte Lambert, Ambassadeur de l'Empereur.

Sa taille & sa mine

Ces trois Ambassadeurs dont j'ay parlé, sont les seuls que nous ayons connu icy. Il y en a bien un de la part de l'Empereur, qui se nomme le Comte Lambert, qui a succédé au Comte de Grane, mais nous ne l'avons pas veu chez luy; quand nous fûmes à Anvers, il y estoit avec toute sa famille, dont la mere est fille du Comte de Wallestin, grand Chambellan de sa Majesté Imperiale. Il y avoit receu le Collier de la Toison d'or des mains du Roy mesme, & en partit avec cet honneur aussi content que nous le fûmes, de ce que par là il nous cedoit quelques chambres en l'Hostellerie, & n'en ayant point trouvé, nous fûmes presque contraints de camper la nuit qui preceda son départ.

C'est

C'est un homme d'assez bonne taille, d'un visage maigre, & qui n'a pas la mine fort relevée; on dit qu'il s'accommode bien mieux *Il est comparé avec son Predecesseur,* aux gens de cette Cour, que le Comte de Grane qui estoit un esprit hardy, & qui s'y faisoit plus redouter qu'aimer, car il disoit hautement la verité au Roy, & se mesloit d'un peu plus que de sa charge, aussi se moquoit-il de l'ordre que l'on avoit donné, que personne n'allast par la Ville en carrosse à six chevaux, ou à six mules, que le Roy ou son grand Ecuyer. Il ne se croyoit pas obligé à l'observer, & marchoit toujours de mesme qu'il avoit accoustumé. Il s'emporta un jour, à ce que l'on dit, contre ceux qui l'en vouloient reprendre de la part du Roy, au lieu que celui cy s'y accommode, & ne va qu'à quatre comme les autres Ambassadeurs.

Le Roy de Dannemark y a aussi un Agent, *Un Agent du Roy de Dannemark,* mais que nous n'avons pas connu, aussi ne paroît il pas beaucoup, & un jour le peuple le traitta de *Luterano*, & le Roy mesme ne parla pas en des termes plus favorables sur quelque demeslé qu'il avoit eu, à cause de la Religion. Je croy que hors quelques petits interets d'Etat que son Maistre peut avoir en cette Cour, sa residence n'est que pour faciliter le commerce que ses Sujets & Alliez font en ce pays il estoit pret d'en partir, & n'attendoient qu'un passeport de France pour se retirer sans estre arresté sur la Frontiere.

Un En-
voyé du
Land-
grave
d'Arm-
stadt,
Et ce
qu'il
nego-
cioit
pour
son
Mail-
stre.

Un Envoyé du Landgrave d'Armstadt, estoit aussi sur son depart, avec plus de satisfaction, à ce que j'en connus par ses discours, de ce qu'il n'avoit plus à s'ennuyer en des sollicitations inutiles, que de ce qu'il y eut avancé quelque chose de reel pour les interests de son Mailtre. Il y estoit venu demander les pensions que les Espagnols luy doivent payer suivant les Traitez qu'ils avoient faits avec luy en Allemagne, & dont ils luy devoient de grands arrerages, mais il n'en remporta que quelques papiers pour des assignations que l'on donnoit assez mal assurées, à ce que j'en ay ouï dire, & on adjoustoit qu'il n'avoit rien touché de content, que quelque *Ayuda de costa*, c'est à dire quelque argent pour faire son Voyage.

Le Non-
ce du
Pape.

Nous vîmes aussi le Nonce du Pape qui estoit prest d'en partir, & il y avoit long-temps qu'il s'y disposoit, mais à cause que celui qui luy devoit succeder, qui se nommoit le sieur de *Massimi*, si je ne me trompe, avoit esté arresté de la part du Roy à son débarquement au Royaume de Valence, avec deffence de passer plus avant, il avoit esté contraint de le retenir jusques à ce que ce differend fust accommodé, il venoit de ce que Innocent X. envoyoit celui qui luy devoit succeder sans en avoir premierement donné avis en cette Cour, & sçavoir s'il agreroit, & comme en France pour un mesme sujet, on avoit arresté en Provence le

Diffi-
culté
sur la
recop-
tio de
son suc-
cesseur.

Non-

Nonce qu'y envoyoit, sans l'avoir auparavant fait agréer au Roy; on creut qu'en Espagne on en pouvoit user de meſme, outre que celuy-cy venoit chargé de quelques instructions touchant le Portugal, & les intereſts de cette Cour qui n'eſtoient pas aſſez Catholiques au jugement d'un Roy, qui en poſſédant ce titre preſerablement à tout autre, le veut avoir à ſa maniere, & à ſon point. Pareilles difficultez ou autres qu'il y pouvoit avoir ſur ſa reception eſtant enfin levées apres qu'il eut paſſé quelque temps au Royaume de Valence, comme particulier, il luy fut permis de venir en cette Ville exercer ſa Nonciature, il y arriva la veille de la Feſte du Corpus, ou peu auparavant, & il la vit d'un balcon tout grillé, n'oſant encore paroître par ce qu'il n'avoit pas eſté receu, & celuy qui eſtoit à attendre avec regret, ſans doute qu'il le leva d'une charge ſi lucrative, & fit la dernière fonction ce jour, en accompagnant le Roy en cette Ceremonie.

*Départ
de la
Duchesse
de Mantoue,
pour
ſ'en retourner
dans le
Milan.*

Je mets auſſi dans ce Chapitre où je parle des Ambaſſadeurs & Miniſtres des Princes eſtrangers, ce que je veux dire de Marguerite de Savoye, Duchesse de Mantouë, qui ſe preparoit à partir de cette Cour, pour s'en aller paſſer le reſte de ſes jours dans le Milan, où le Roy luy avoit aſſigné quelque Apanage ou terres pour ſon entretien; elle eſt fille d'une Infante d'Espagne, & de Charles Emanuel Duc de Savoye, elle fut mariée au

*Sa
naissance.*

Duc Ferdinand dernier Duc de Mantouë de cette branche, & n'en eust qu'une fille qui épousa dès le vivant du pere le Duc de Rethel, fils du Duc de Nevers, pour luy assurer la succession de ses Estats, comme au plus proche heritier; mais comme l'Espagne se resolut de la luy disputer, cette femme qui avoit toutes les inclinations Espagnoles, se rengea du costé de la maison d'Autriche, contre celle de sa propre fille, tout le monde a sceu les mouvemens que causa ce démelle en Italie, & il suffit que je marque icy que cette Princesse s'estant retirée en cette Cour, pour laquelle elle s'estoit declarée si ouvertement, y fut assez bien receüe, & pour occuper son esprit & son grand zele, on la fit Vice-Reyne de Portugal, ou à la verité elle se ménagea sagement. Mais l'insolence & l'avarice des Ministres qu'on luy donnoit pour agir sous elle, appuyez de la faveur & de l'approbation du Comte Duc, qui estoit lors Favory, estoit telle qu'elle ne pût empescher qu'ils ne desesperassent le peuple, qu'ils ne mécontentassent les Grands, qu'ils ne choquassent les Ecclesiastiques, & qu'ils ne donnassent matiere aux uns & aux autres de prendre les Armes pour le reestablissement de leur liberté. Elle écrivit diverses fois ses sentimens au premier Ministre & au Roy, leur marquant tous les excez qu'on commettoit & le danger auquel on estoit exposé d'une revolte generale, mais le Favory faisoit qu'on

*Ses
Con-
seils
donnez
aux
Espag-
nois
pendant
sa Re-
gence
de Por-
tugal
mépri-
sez.*

n'avoit pas grand efgard à ses avis , en difant toujours que c'estoit une femme, & en traitant tout ce qu'elle escrivit de bagatelles, & donnant plus de creance aux lettres de Ministres qu'il y avoit envoyé avec le secret qu'aux siennes , aussi quand les affaires eurent changé de face à Lisbonne , & qu'apres ce peu d'exil qu'on luy fit souffrir , ne permettant pas qu'elle vint à la Cour, au sortir d'un Royaume perdu, elle pût parler au Roy, elle aida à ruiner en son esprit le Duc d'Olivaarez. Depuis elle a esté entretenue à Madrid par sa Majesté ; qui à present luy donne la permission de se retirer auprès de son pays natal, afin d'y reporter ses os, car elle est fort vieille. Il y en a neanmoins qui croyent qu'on l'envoye en Italie, afin que par son moyen on essaye de détacher le Duc de Savoye son neveu de l'alliance de France, à present qu'il est majeur, & qu'on conserve le Duc de Mantou  son petit fils dans les interests d'Espagne, où il est entré depuis la prise de Casal, & dont on apprehende qu'il ne s'éloigne à cause des grands attachemens qu'il a en France, tant par sa naissance que per les biens qu'il y possede.

Qualitez d'un Gentilhomme avec lequel l'Authheur avoit fait amitié à Florence. Danger où ce Gentilhomme se vit exposé allant en Espagne. Bon traitement qu'on luy fit à Majorque. Rencontre de deux Bandes de Voyageurs. Leur resolution de partir d'Espagne. Arrivée à Madrid d'une autre troupe de Voyageurs. Accueil qu'on leur fait à la Cour. Leur dessein de faire le tour d'Espagne. Civilités reciproques. L'Authheur & les personnes de sa compagnie se disposent à partir pour s'en retourner. Leur depart. Leur passage à Alcalá & autres lieux de leur route. Maniere de ferrer les chevaux en Espagne.

CHAPITRE XXX.

Pendant que nous avons esté à Madrid, nous y avons eu plusieurs fideles compagnons de Voyage, Monsieur qui a joint à un grand desir de sçavoir les belles choses, un esprit si commode pour les apprendre, qu'ils s'en est acquis une connoissance capable de le faire remarquer dans le gouvernement de l'Etat, dès qu'il y aura la place que son propre merite, & les services de feu Monsieur son Pere semblent luy avoir acquise. Je ne diray rien de ses autres vertus, qui me sont trop bien imprimées dans la memoire, pour croire que le souvenir m'en puisse échapper, j'eus le bonheur de le connoistre à

Floren-

Qualitez d'un Gentilhomme avec lequel l'Authheur avoit fait amitié à Florence.

Florence, ou Monsieur de. renouvella l'amitié qu'ils avoient contractée dès leur bas âge, en portant les Armes en Hollande sous le jeune Prince Guillaume, lors qu'en se joliant il exerçoit la charge de Capitaine sur toute cette jeune Noblesse, dont il avoit une Compagnie, qui à l'égal de son Prince, avoit plus de cœur que de force pour le mestier. Comme les Voyageurs & les amis se communiquent leurs desseins, ayant appris que le nostre estoit en quittant l'Italie & les Alpes, de passer les Pyrenées, & d'aller voir les Espagnols chez eux, plutôt que l'Espagne, pour sçavoir de quel air vivoient ces derniers Maistres de la liberté de la Hollande, ennemis jurez de la Republique, pendant un si long-temps, & à present ses Confederez & Alliez, il luy prit envie d'aller aussi en personne sçavoir de quelle façon ils se ménageoient en leur pays, & n'ayant pas encore veu Rome ny Naples, il se resolut d'y aller faire un tour le plus viste qu'il pourroit, & de s'embarquer en suite à Genes pour nous couper chemin, & arriver aussi-tost que nous à *Madrid*, car nous devons aller par terre & passer par la France. Il executa tout ce qu'il s'estoit proposé, & il s'embarqua heureusement sur un Vaisseau Espagnol, quoy que son Marchand de Genes qui estoit natif de Hambourg, luy conseilla de se mettre sur un Navire Hambourgeois qui estoit prest de faire voile en Espagne; car s'il eust pris ce party il estoit perdu, ce Vaisseau
 ayant

*Danger ou
ce Gen-
tilhomme se
vit exposé al-
lant en
Espagne.*

ayant esté attaqué par les Turcs & brûlé après un rude combat ; ce n'est pas qu'il ne courut grand risque en celuy où il s'estoit mis, car il fut costoyé prés d'un jour & d'une nuit par des Pyrates, qui les approcherent de si prés, qu'ils se virent presque bord à bord sur le point de combattre, mais ils furent si heureux, que par leur bonne conduite ou par leur adresse, ils les empêcherent d'en venir aux mains : ainsi parmy la frayeur & les alarmes, ils arriverent à Majorque, où ils eurent moyen de respirer, & de ne plus apprehender les fers ou la mort.

*On
traite-
ment
qu'on
luy fit
à Ma-
jorque.*

Il y avoit en leur Vaisseau des Espagnols, qui ayant connoissance en ces Isles là, furent regalez, & comme Monsieur . . . s'estoit bien mis dans leur esprit, ils voulurent qu'il fust de la partie, il nous a raconté qu'on les y traita assez bien, & que le peuple & la Noblesse y est assez magnifique, & les femmes assez belles & civiles. Ayant débarqué au Royaume de Valence, il prit le chemin de Madrid dans l'esperance de nous y rencontrer ou de nous y voir arriver ; mais il fut bien estonné quand il ne nous y trouva point, & qu'il ne nous y vit point paroître de long-temps ; il y avoit esté quelques mois lors que desesperant de nostre arrivée il estoit resolu d'en partir ; comme il y pensoit le moins, n'attendant pas au milieu du Printemps des personnes à Madrid qui y devoient passer l'Hyver, il y vit devant son logis quatre

Cavalliers qu'il reconnut aussi-tost à leurs habits & à leurs Chevaux pour des Tramontains, sa couriofité le fit avancer jusques au lieu où ils alloient mettre pied à terre ; il fut bien estonné de trouver que c'estoient ceux qu'il avoit si impatiemment attendus. Pour moy je confesse que je le méconnus d'abord en l'équipage où il estoit, car il avoit chargé la gonille, la roupille, le jupon, l'escarpin, & le bastiré, & clair avec les chausses faites en foureaux de pistolets, qui le déguisoient si fort, qu'il me sembloit tout autre que celuy que nous avions veu à Florence ; les bigottes, & les longues moustaches retroussées qu'il s'estoit laissé venir, m'empeschoient encore plus de me remettre son visage, aussi n'avois-je jamais veu le Roy d'Espagne auquel il ressemble un peu, & dont il a l'air en cet habit de la nation plus que le sien propre quand il est vestu en Tramontain. Apres les témoignages de joye mutuelle, nous l'entretinmes du retardement de nostre voyage, & il nous raconta le succez du sien ; & ayant passé près de trois mois à Madrid, sans qu'il y eust jour que nous ne nous vissions, nous resolûmes ensemble de nous en retourner en France par l'Arragon.

Mais avant que nous nous missions en chemin, il arriva à *Madrid* une bande d'illustres Etrangers, & que nous fûmes tres aises d'y voir. Il y avoit avec eux deux Gentils-hommes qui pour le corps & pour l'esprit possèdent

*Ren-
contre
de deux
bandes
de voy-
ageurs*

*Leur
resolun-
tion de
partir
d'Es-
pagne.*

*Arri-
vée à
Ma-
drid
d'une
autre
troupe
de vo-
ya-
geurs.*

Ac-
cuseil
qu'on
leur
fait à
la Cour.

dent des qualitez qui font remarquer, que si le Ciel par une heureuse naissance leur a donné de grands avantages, le soin qu'on a pris à les bien élever, & la docilité qu'ils y ont apportée, n'ont pas moins contribué à cette bonté de mœurs, & à cette sage conduite qui surpasse leur âge. Ils y vinrent avec quantité de lettres du Comte de *Puensaldagne*, de *Dom Estevan de Gamarra*, & de plusieurs autres Ministres du Roy d'Espagne en Flandres. Elles estoient pour les principaux de cette Cour & ils en furent fort bien receus; mais parce qu'ils ne parloient pas la langue, ils prirent pour les accompagner un Docteur Bourguignon nommé *Rognar* qui fait icy les affaires de beaucoup d'Officiers qui servent aux armées du Roy, & de quantité d'autres personnes de sa Nation qui ont quelques interets à ménager en cette Cour, il portoit la parole & leur redisoit ce que ces Messieurs qu'ils alloient voir, repondoient à leur civilités, ils furent careffés de tous, & principalement de *Dom Luis*, des Comtes d'*Ognate*, & de *Pegneranda*; ils s'habillerent peu de temps apres à l'Espagnole bien qu'ils ne voulussent séjourner à *Madrid* que jusqu'à la Saint Jean pour voir la feste des Taureaux, & que selon le dessein qu'ils avoient d'aller en Portugal, ils n'y deussent estre que deux mois, ils commencerent mesme à se pourvoir bien-tost de Chevaux, & à solliciter l'expedition de leur passeport pour faire le grand tour d'Espagne,

Leur
dessein
de faire
le tour
d'Es-
pagne.

non-

nonobstant les chaleurs excessives de cette region ; car de Lisbonne, ils vouloient entrer par les Algarves dans l'Andaloufie, voir *Cadis, S. Lugar, Seville, Cordouë, Grenade,* & passant par le Royaume de Murcie se rendre en celuy de Valence, pour traverser la Catalogne au commencement de l'Automne, voir les deux armées & en parcourant le Languedoc, & la Provence s'approcher des Alpes pour entrer en Italie, y estre tout l'Hyver, & apres cela se retirer chez eux par l'Allemagne. Ils avoient avec eux un Gentil-homme de Bearn, qui estoit tout à fait sage, circonspect, & propre à conduire des personnes de cette qualité. Une si belle occasion de voir l'Espagne en si bonne Compagnie, fit qu'un autre Gentil-homme se joignit à eux pour un Voyage si curieux, & si peu facile aux François, en ce temps de guerre entre les deux Nations. On estoit tres-aise dell'obliger, aussi luy promit-on que par tout il seroit participant des avantages qu'on se procureroit pour soy. Il y fut d'abord incommodé d'une fluxion sur la jouë, & comme il estoit tres-mal logé chez un certain Barbier Brabançon, je fis mon possible pour leur faire trouver de meilleures chambres, je fus averty que chez une Flamande qui tient *camera locante*, ou chambre à louer, il y auroit bien-tost de la place ; je la disposay à l'accommoder le moins mal qu'elle pourroit, aussi tost qu'il fut guery, je le menay
chez

chez Monsieur le Comte de *Fiesque*, pour qui il avoit une lettre, & duquel il estoit un peu allié. Il le reçut fort bien.

L'Autheur & les per sonnes de sa compagnie se disposent à partir pour s'en retourner

Ayant obtenu nostre passeport, nous nous mismes en estat de partir de *Madrid*. Il nous avoit esté donné en la même forme, que celuy que nous avions de l'*Archiduc Leopold* gouverneur des *pays-bas*, qui estoit fort ample & illimité, pour le temps, & pour le nombre des personnes. Ayant donc fait nos adieux, & outre les bidets que nous avions amené de France nous estant pourvus de quelques Chevaux d'Espagne, nous primes un garçon que nous obligeâmes à conduire un Superbe Andalouz, qu'un de la Compagnie avoit achepté, trois cens Piafres. Ce Cheval estoit hargneux, parcequ'on l'avoit toujours attaché dans une Écurie apart, mais enfin l'ayant accoûtumé à souffrir des autres Chevaux, il n'est plus si farouche. Nous sortimes de *Madrid* en cet équipage le 17. Juin prenant le chemin d'*Arragon*. Nous fimes six lieues

Leur départ.

avant dîner au travers d'un pays assez sec, & qui continué de l'estre, jusqu'à la riviere de *los benares*, où est située la ville d'*Alcala*, que les Latins nomment *Complutum*. Cette ville est fort fameuse pour son Academie, qu'on dit avoir esté fondée sur le modèle de celle de Paris, aussi me dit-on qu'elle estoit divisée de même en plusieurs Colleges, & que chacun est pourvu de

Leur passage à Alcala & autres lieux de leur route.

quan-

quantité de Professeurs, qu'on nomme *Cathédraux*. La Theologie & la Philosophie y fleurissent plus qu'en aucun autre Academie d'Espagne, dont le principale, & qui égale celle-cy, est *Salamanque*, au Royaume de Leon, où la Jurisprudence a le plus de vogue. Au reste la Ville est assez longue, mais fort peu large, elle a une grande rue qui la traverse d'un bout à l'autre, où d'ordinaire les Ecoliers prennent leur logis.

On m'a dit que le Cardinal Mazarin y fut envoyé aux études par le Cardinal Colonne, lors qu'il étoit Legat en Espagne. La petite Riviere de *los Henares* qui passe auprès, fertilise toute cette campagne, & la rend plus agreable que n'est le reste des environs, qui n'ont ny arbre ny verdure faute d'eau; quitant icy le chemin de la poste, & prenant le plus court pour l'*Aragon*, nous fûmes coucher à *Marcamalo*, qui n'en est qu'à quatre lieues, ce n'est qu'un grand Village qui n'a rien de remarquable.

Le dixhuitiesme nous fûmes dîner à *Hita*, qui n'est qu'une espeece de Bourg, situé au sommet d'une petite Montagne, couverte d'une autre plus grande. Le soir nous éloignant un peu du grand chemin, nous fûmes coucher à *Cadaera*, qui est une petite ville assez jolie, située dans un fonds. On nous y voulut vendre un assez beau cheval, mais qui estoit encastelé, c'est à dire, qui avoit l'ongle du pied ferré par le haut, ce qui vient

*Maniere de
ferrer
les Che-
vaux
en Es-
pagne.*
de

de la façon de ferrer en Espagne, où ils donnent aux chevaux des fers, souvent trop estroits, parce qu'ils ne les battent qu'à froid, à cause de la cherté du charbon, qui fait qu'ils n'ont guere de forges : outre qu'ils les relèvent par le talon, & leur font des pointes rabattues par les costés, qui les deffendant des pierres, leur pressent le pied, & empêchent la fourchette de se dilater. On peut avec le temps les guerir de cette incommodité, en leur faisant bien ouvrir le talon, & en les ferrant à l'Italienne, comme ils nomment, ou à la Françoisé selon nostre usage. J'en troquay un à *Madrid* pour une monstre, qui avoit a la verité cette tare, mais l'ayant guerri, je le vendis apres cinquante pistoles pour quatorze qu'il me pouvoit avoir cousté. Celui qu'on nous voulut vendre à Cadaera, l'avoit aux deux pieds de devant, tellement que cette incommodité, avec le prix qu'on en demandoit, nous empescha d'en faire le marché.

Le dixneuvième nous partimes d'assez bon matin de ce lieu, & nous fûmes disner à *Siguença*, qui est une assez jolie Ville, & logeâmes au fauxbourg, où nous fûmes regalez de meilleur vin qu'on n'en boit d'ordinaire en Castille, où il ressemble par tout à de l'eaudovie, tant il est ardent plustost que fort; car il ne porte du tout point l'eau, & dès que l'on y en mesle, c'est une tres desagreable boisson. Nous y estant donc rafraichis,

car

car nous y eûmes une chambre fort fraîche & beaucoup de neige, nous allâmes coucher à *Fuente Caliente*, c'est à dire faire penitence du peu de plaisir que nous avions eu à midy. Car si le nom de ce lieu veut dire fontaine chaude; je puis dire que nous y trouvâmes en effet qu'il estoit bien nommé; car nous y souffrîmes beaucoup de chaleur, & nous y fûmes tres mal accommodez de toutes choses. Aussi l'hoste estoit une personne toute barbare, farouche, & digne du lieu qu'il habitoit, qui est assez sauvage.

Passage de l'Authour à Arcos. Il y est arresté avec sa compagnie par les Fermiers de la Douanne. Copie de son passeport. Avanie des Douaniers. Ils despeschent à Madrid pour la justifier. L'Authour y retourne en poste pour faire ses plaintes au Roy. Les postes d'Espagne bien montées, & peu couruës. Diverses particularitez des Postes. Arrivée de l'Authour à Madrid.

CHAPITRE XXXI.

LE vintième au travers d'un assez mauvais pays, & de quantité de Montagnes fort chaudes, nous descendîmes à *Arcos*, qui est le dernier lieu de la nouvelle Castille, & où par consequent il y a *Puerto*, c'est à dire Douanne. C'estoit un Dimanche, ou jour de Feste, & à nostre passage tout le monde estoit

car nous y eûmes une chambre fort fraîche & beaucoup de neige, nous allâmes coucher à *Fuente Caliente*, c'est à dire faire penitence du peu de plaisir que nous avions eu à midy. Car si le nom de ce lieu veut dire fontaine chaude; je puis dire que nous y trouvâmes en effet qu'il estoit bien nommé; car nous y souffrîmes beaucoup de chaleur, & nous y fûmes tres mal accommodez de toutes choses. Aussi l'hoste estoit une personne toute barbare, farouche, & digne du lieu qu'il habitoit, qui est assez sauvage.

Passage de l'Authour à Arcos. Il y est arresté avec sa compagnie par les Fermiers de la Douanne. Copie de son passeport. Avanie des Douanniers. Ils despeschent à Madrid pour la justifier. L'Authour y retourne en poste pour faire ses plaintes au Roy. Les postes d'Espagne bien montées, & peu couruës. Diverses particularitez des Postes. Arrivée de l'Authour à Madrid.

CHAPITRE XXXI.

LE vintième au travers d'un assez mauvais pays, & de quantité de Montagnes fort chaudes, nous descendîmes à *Arcos*, qui est le dernier lieu de la nouvelle Castille, & où par consequent il y a *Puerto*, c'est à dire Douanne. C'estoit un Dimanche, ou jour de Feste, & à nostre passage tout le monde estoit

à la Messe. Nous traversâmes le Bourg au petit pas, sans que jamais on nous demandât rien. Nous avions passé une certaine porte, qui conduit hors le village au grand chemin, qui en cet endroit est borné par le ruisseau & par la montagne, & nous estions déjà à plus de cent pas de toutes les barrières, lors que nous vîmes venir après nous quelques hommes courants & criants. J'arrêtay pour sçavoir ce qu'ils vouloient, & m'ayant abordé, ils me dirent qu'il y avoit la *Puerto*, ou *Doüanne*. Je leur dis que nous n'estions pas Marchands, & que nous ne devions rien, ayant bon passeport du Roy, & que si l'on avoit quelque chose à nous demander, on devoit se tenir au passage, & avertir le monde qu'il y avoit *Puerto*, & que nous n'avions point avec nous de voiturin, ou *moço de mula*, pour en estre informez. Ils nous prièrent que quelqu'un de nous rebroustast pour faire voir nostre passeport, ce qui fit que je retournay sur mes pas pour le leur montrer, en quoy je fis mal, car on m'a dit depuis que nous devions passer outre, puisque nous estions hors des portes, & nous rendre dans l'Arragon, pour éviter la chicane, & l'impudence de ces harpies. Quand je leur montray mon passeport, ils dirent qu'il falloit qu'ils tinssent conseil pour sçavoir s'il estoit bon, & que je fisse revenir les autres. Quand ils furent revenus, ils dirent que nous pouvions aller à la *Pasada*,

Il y est
arrêté
avec sa
compa-
gnie
par les
ser-
viers
de la
Doüa-
ne.

da, & que toda la nuestra ropa estava desca-
minada. C'est à dire que tout nostre fait
estoit confisqué: aussi tost je jugeay qu'ils
voulbient nous faire peur, & nous rançon-
ner. Je leur dis qu'ils leussent nostre passe-
port, qui estoit en ces termes.

El Rey.

POR quanto por parte de y de
. y gentiles-hombres *Copie
de son
passe-
port.*
Olandeses se me ha representado, se hallan en esta
Corte, arviendo venidos à ella à negocios que les
importarvan, supplicanme que por que dessean bol-
verse, a su tierra, fuesse servido de mandar les
dar passapuerto loqual he tenido assi por bien. Por
tanto manda à todos mis Virreyes, Capitanes ge-
nerales, Governadores, Corregidores, Alcaldes, y
demas Fuzes y Justicias de mis Reynos y Se-
ñorias de qualquier grado y calidad que sean, por
donde los contenidos, con quatro criados, ocho Ca-
vallos, y sus armas, y bagaje hizieren su viaje,
no les pongan en el embaraco, estorbo ni impedi-
miento alguno, antes les den y hagan dar todo el
favor y ayuda que para hazerlo libremente bu-
vieren menester, que tales mi voluntad dada en
el buen Retiro à onze de Junio, de mil y seicien-
tos y cinquenta y cinco años.

To El Rey.

Geronimo de la Torre.

CE Passeport me sembloit assez clair pour faire que ces Maltotiers ne nous arrestassent pas. Cependant l'ardeur du gain qui leur avoit reüssi en quantité d'autres occasions contre toute raison & justice, les fit opiniastrer en celle-cy, croyant que ce seroit de mesme. Je leur demanday ce qui les obligeoit à ne pas deferrer au Passeport de Sa Majesté, & ils n'en pouvoient donner aucune bonne raison, tantost ils disoient qu'on ne l'avoit pas montré à temps, & tantost qu'il n'estoit pas en papier marqué. Par où je voyois bien qu'ils ne vouloient que nous amuser & nous mener à une composition de 50. ou 60. pistoles pour nous tirer de leurs mains. Comme ils virent que nous nous opiniastrions, & que je demandois acte au Notaire, de ce que *Francisco Salazar* Alcalde du lieu, n'avoit pas voulu nous laisser passer & deferrer au Passeport & au commandement de Sa Majesté, ils commencerent par complot à s'emporter, croyant par la nous intimider l'Alcalde envoya prendre nos valises, & les fit porter chez le Douannier, où on les ouvrit en faisant inventaire de tout, mesme de l'or & de l'argent que nous avions tant dans nos valises que sur nous, apres ils dresserent un proces verbal de tout ce qui estoit arrivé, & nous examinerent pour y insérer nos responses. Ils tâcherent de le faire avec supercherie; mais je fus si attentif à tout ce qu'ils escrivirent, que je n'y laissay rien couler que ce que j'avois dit,

Avan-
cies des
Douan-
niers.

dit, protestant qu'autrement je ne le signerois pas. Ils en usèrent avec ces formalitez, pour voir s'ils ne nous ébranleroient point par ce pretexte de Justice, mais voyant que nous ne nous estonnions pas pour leur bruit & pour leur écritures, il y eut un Prestre qui estoit avec eux, & un autre homme qui faisoit la charge d'Escrivain, qui me dirent en particulier, qu'il falloit donner une cinquantaine de pistoles, & qu'on nous laisseroit passer. Mais je me moquay d'eux, & leur dis que pour une trentaine de patagons je les leur donnerois comme pour leur vin, encore que leur insolence ne le meritoit point. Elle fut telle & de la part de l'Alcalde *Salazar*, qui portoit l'habit de *Cavallero de Santiago*, mais qui estoit un franc coquin, & de celle du Douïannier *Nicolas Lopes de Cordona* qui estoit un Portugais, c'est à dire un Juif, dont il avoit fort la mine lequel passa à un impudence ouverte, & à une rage de desesperé, voyant qu'ils ne pouvoient pas réussir en leur dessein de nous rançonner. S'apercevant enfin, que nostre resolution alloit à ce que je pris la poste pour retourner à *Madrid*, me plaindre de leur insolence, & en demander justice ils se preparerent à y envoyer quelqu'un qui porta au Receveur general des Douïannes leur justification. & ainsi depeschèrent un homme à pied. Tout le reste de la journée se passa en cette belle maniere de dispute contre ces faquins, qui en-

*Ils des-
peschèrent
à Ma-
drid
pour la
justi-
fier.*

L'Autheur y retourne en poste pour faire ses plaintes au Roy.

Les postes d'Espagne bien montées & peu courtes.

Diverses particularitez des Postes.

fin permirent que je partisse sur les 8. heures du soir, leurs hommes ayans pris le devant, Monsieur de écrivit une lettre au Comte de *Pigneranda*, par la quelle il luy representoit l'impudence de cette canaille. Je montay à Cheval dans *Arcos* mesme, où il y a une poste, & l'on nous sala assez la premiere, car pour deux Chevaux on nous fit payer trente reaux de platte, qui font plus de cent sols de nostre monnoye. Il n'y a pais au monde, où les Postes soient mieux montées qu'en Espagne, & où l'on coure moins, car hors ceux qui portent les lettres, & quelques Couriers extraordinaires qu'on envoie en Cour de divers endroits, & sur tout de S. Sebastien, & de Catalogne, on ne se sert gueres de cette voye pour aller en quelque part que ce soit, celle des Mules de loüage estant la plus estimée. Aussi faut il avouer que c'est la plus commode, & je l'experimentay en cette rencontre; car bien qu'ils ayent de fort bons Chevaux, ils sont si mal harnâchez, qu'on est roüé par les miserables selles qui sont dessus, fort estroites de siege, & hautes d'arçons, & par tout également dures. Tellement qu'on est sur une espee de chevallet quand on est monté de la forte. A la troisième poste les Chevaux n'avoient pour tout harnois qu'une bastiere avec des escriers de bois attachez au bout d'une corde, dont on se servoit en forme de chapelets. Je fis difficulté de monter en cet équipage, mais le

Mai-

Maître me dit, que cela ne m'étonnaſt pas, qu'il n'avoit point de ſelles; mais que je trouvois que la barde ou baſtiere eſtoit plus commode, & que j'étois bien différent des autres Couriers qui preſeroient cette ſorte de harnois à tout autre. Je me laiſſay fléchir; & au commencement de ma courſe je me trouvoy affez embarraſſé, à cauſe que les eſtriers n'avoient aucun arreſt, & que la baſtiere me tenoit ſi large à cheval, qu'à peine pouvois-je ſerrer les genoux, mais enfin m'y eſtant accommodé le mieux qui je pus, je m'en trouvoy moins incommodé, que de leurs ſelles, & commençay à demander une baſtiere à l'autre poſte; où n'en ayant point trouvé, il me fallut ſervir d'une ſelle encore bien eſtroite, & qui me fit bien regretter la baſtiere, ſur laquelle j'avois tant fait difficulté de monter. Dés la troiſième poſte, on me prit pour Courier de Catalogne, qui portoit quelque bonne nouvelle au Roy; & j'ayday d'autant plus aiſément à leur erreur, que je vis qu'on m'y traitoit en Courier du Roy, & qu'on ne m'y demandoit que quatre reaux par cheval, qui font une piece de trente ſols de noſtre monnoye. Il n'y a gueres de Maître de poſte, qui tiennent plus de deux ou trois chevaux, n'eſtans pas obligé à davantage. On luy donne de penſion 3. ou 400. écus. Il y en a meſme qui en ont 500. & ce n'eſt que pour entretenir deux chevaux & un poſtillon.

Le Comre d'Ognate est General des postes, & il en tire un grand profit. J'eus par tout d'excellens chevaux, & qui alloient à pleine carriere; ce qu'il y a d'important est, que les postillons arrestent souvent pour leur donner temps de respirer, qu'ils nomment *rezelar*, & que quand ils font changer de chevaux, ils ne sont pas diligents à monter le monde, sur tout quand on court la nuit, comme je faisois. La poste tient un autre chemin que celuy que nous avions fait en allant à *Arcos*. Elle passe en une plaine fort fertile, qui est arrosée par la riviere de *los Henares*. On fait souvent quatre, cinq, & six lieuës sur les mêmes chevaux, parce qu'il n'y a pas des Maistres de postes justement establis au bout, de chaque deux lieuës, qui font une poste en Espagne. J'arrivay à *Guadalaxara* sur les six ou sept heures du matin, assez las d'un exercice que je n'avois gueres accoutumé. Le Maistre de la poste se trouva le plus honneste homme que j'eusse encore rencontré en toute ma course. Aussi me fit-il grand plaisir en me donnant de fort bon vin, & d'excellent biscuit pour déjeuner. Ce qui me redonna un peu de cœur, dont j'avois bon besoin, n'ayant rien mangé depuis *Arcos*, où encore je n'avois fait que collation. Ce petit rafraichissement m'aida à fournir à la course de *Guadalaxara* à *Alcala*, qui est de cinq lieuës qui sont fort bonnes. Le Soleil commençant à se lever, m'incommoda beaucoup par sa chaleur, & plus encore à la

der-

dernière poste d'*Alcala* à *Madrid*, qui est de six lieues. Le Maître de la poste s'y montra plus rusé que les autres, car il me demanda mon bulletin pour montrer que j'estois Courier du Roy. Mais prevoyant bien où il tendoit, je luy dis que je n'y estois pas obligé, & qu'il me suffisoit de sçavoir pourquoy je courois, & qu'allant en Cour, il n'avoit point à s'informer si j'en avois un. Il s'opiniastra là dessus, & dit, qu'il ne me donneroit point de chevaux que je ne les payasse, comme personne qui ne couroit point pour les affaires du Roy, surquoy je luy dis, que je le payerois à l'ordinaire, & qu'à *Madrid*, s'il luy falloit plus, on le jugeroit au Bureau de la poste, où j'irois descendre. Il s'y accorda, & luy ayant payé vint-quatre reaux pour six lieues qu'il y a de là à *Madrid*, il me mit à cheval & comme en y montant, je luy dis que à *Torrica* y à *Guadalaxara* tenian bizarros Caballos, il me respondit, *estos los son tambien*: Et pour me le montrer, il commença à les pousser à toute bride, & les mena de cet air plus de deux lieues, & apres me demanda si ses chevaux ne valoient pas les autres, & les luy ayant prisé, comme ils le meritoient sans doute, pour plus d'*Alarde*, comme ils disent, & de parade, il continua à les pousser avec la mesme vigueur, jusques à ce qu'approchant de *Madrid*, nous rencontraimes un Courier qui allant d'où je venois, monta mes chevaux, & je pris les siens, qui n'estoient pas si bons. Au Bureau

Arri-
vée de
l'Au-
theur à
Ma-
drid.

de la poste où il faut mettre pied à terre, le Postillon de *Madrid*, à qui l'autre avoit remis ses interets, me demanda encore six reaux que je devois, comme n'estant pas Courrier du Roy, & je les luy donnay, parce qu'on me dit que c'estoit dans l'ordre, & qu'il estoit juste.

Sollicitations de l'Auteur, pour avoir raison de^s Doüanniers d'Arcos. Effet de ses sollicitations. Prerogatives de la charge de President de Castille. Maniere dont s'expedient les affaires au Conseil du Roy. Copie d'un passeport autentique, & d'une lettre de caches de sa Majesté Catholique, au Vice-Roy d'Aragou. Dom Luis écrit à Dom Juan d'Austriche, en faveur de l'Auteur, & de ceux de sa compagnie. Sa Lettre. L'Auteur va remercier Dom Luis, & prend congé de luy. Il rend les mesmes civilitéz au Comte de Pigneranda. Copie d'une Lettre de ce Comte. Il part de Madrid avec un Alguazil & un Escrivain. L'Alcalde d'Arcos refuse de se rendre prisonnier. Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes saisies.

C H A P I T R E X X X I I .

A Pres m'estre delassé au logis d'un nommé Philippe, qui avoit esté nostre hôte, pendant que nous avions esté à *Madrid*, & y avoir disné avec Monsieur de Mogeron, qui y estoit venu loger depuis nostre depart, je

Arri-
vée de
l' Au-
theur à
Ma-
drid.

de la poste où il faut mettre pied à terre, le Postillon de *Madrid*, à qui l'autre avoit remis ses interets, me demanda encore six reaux que je devois, comme n'estant pas Courrier du Roy, & je les luy donnay, parce qu'on me dit que c'estoit dans l'ordre, & qu'il estoit juste.

Sollicitations de l' Auteurs, pour avoir raison de^s Doüanniers d' Arcos. Effet de ses sollicitations. Prerogatives de la charge de President de Castille. Maniere dont s'expedient les affaires au Conseil du Roy. Copie d'un passeport autentique, & d'une lettre de caches de sa Majesté Catholique, au Vice-Roy d' Aragon. Dom Luis écrit à Dom Juan d' Autriche, en faveur de l' Auteurs, & de ceux de sa compagnie. Sa Lettre. L' Auteurs va remercier Dom Luis, & prend congé de luy. Il rend les mesmes civilitéz au Comte de Pigneranda. Copie d'une Lettre de ce Comte. Il part de Madrid avec un Alguazil & un Escrivain. L' Alcalde d' Arcos refuse de se rendre prisonnier. Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes saisies.

C H A P I T R E X X X I I .

A Pres m'estre delassé au logis d'un nommé Philippe, qui avoit esté nostre hôte, pendant que nous avions esté à *Madrid*, & y avoir disné avec Monsieur de Mogeron, qui y estoit venu loger depuis nostre depart, je

je fus contraint de laisser encore passer la chaleur du midy, avant que je pusse agir, & rien entreprendre pour avoir raison de ces insolens d'*Arcos*. On dort apres le repas en Espagne, aussi bien qu'en Italie, tellement qu'il me fallut attendre jusques à quatre ou cinq heures de relevée, avant que je pusse voir le Comte de *Pigneranda*, qui estoit celuy par lequel je voulois commencer, & pour qui estoit la Lettre que je portois. Je le manquay ce jour là, parce qu'il estoit sorty de bonne heure, pour quelque Conseil où il devoit se trouver. Son Secretaire ne se rencontra pas non plus au Logis. En attendant les neuf heures du soir, je voulus aller prendre conseil sur mon affaire des sieurs van Galle & Cocquel; mais comme j'estois en la *Calle mayor*, un Flamand tres-honneste homme, qui a esté Capitaine sous le General Borry, dont il fait icy les affaires, & que je connois par le nom de *Dom Pedro*, m'entrevit & m'aborda avec estonnement, de ce que j'estois à *Madrid*, lors qu'il m'en croyoit bien loin. Il entend fort bien cette Cour & toutes sortes d'affaires, & parle *Jerrado Castellano*, c'est à dire tres bon Castillan. Je luy racontay l'accident qui nous estoit arrivé, & je fus bien aise d'avoir son conseil. Comme il est fort officieux, il me dressa un *Memorial* pour estre présenté par le Comte de *Pigneranda* au Conseil du Roy, ne doutant point qu'il ne m'y fist trouver bonne Justice; mais que je ne devois

Sollicitations de l'Auteur pour avoir raison des Doyens d'Arcos

pas m'impatienter des longueurs qu'on y apporteroit, estant certain qu'aux moindres affaires on observe autant de formalité, que s'il s'agissoit de quelque chose de grande importance. En suite il m'entretint de l'insolence des Doüianniers en general dans toute l'Espagne, & me dit qu'on leur en souffroit trop, & qu'elle passoit à l'excez, me racontant divers mauvais traits qu'ils luy avoient jolüé, lors qu'il faisoit Voyage. Surquoy il me fit remarquer, que l'indulgence qu'on avoit pour cette canaille, venoit de ce que le principal revenu du Roy, estant en cette sorte de droits, on souffroit qu'ils volassent un peu, afin qu'ils les fissent mieux valoir. En effet la taille réelle sur les fonds, ne produit presque rien en toute l'Espagne, à cause que la terre y est mal cultivée, & si l'on chargeoit les Laboueurs d'imposts, elle le seroit encore moins, & on tomberoit par là dans une disette plus grande de toutes sortes de denrées. Il me dit de plus, que quand le Roy afferme ses Doüiannes, il les engage si absolument qu'il ne peut rien faire passer, pas mesme pour sa personne, qui ne paye les droicts. Tellement que s'il exempté quelqu'un, ceux qui les tiennent le luy deduisent sur le prix de la ferme. Ce qui leur donne occasion de le tromper en beaucoup de façons; ajoutant que lors que le General Borry partit de *Madrid*, le Roy donna ordre qu'on le laissast passer librement, & sans qu'il payast aucun droit. Surquoy ces voleurs

pour

pour frauder sa Majesté firent un inventaire de tout ce qui devoit, comme s'il l'eût porté parmy ses hardes, encore qu'il n'y eust rien, ce qu'ils supposoient pour diminuer d'autant la ferme, en se faisant passer en ligne de compte tout ce qu'ils avoient écrit a tort & à travers. Ils se servent de mille autres friponeries qui seroient trop longues à raconter, n'y ayant rien à l'épreuve de l'avidité des Fermiers qui regardent les hardes, sur lesquelles ils ont quelques droits à lever, comme leur domaine, & n'en respirent que la confiscation. S'ils ne la peuvent faire ordonner de plein droit, ils usent souvent de suppositions & de fourberies pour en venir plus aisément à bout. Comme ils sont aux droits des Princes sous lesquels ils vivent, ils exercent leur rapine avec souveraineté, de sorte qu'on leur entend dire à tout moment qu'ils sont les hommes du Roy, & un miserable garde-barrière, visiteur de Doüanne, ou autre rejeton de maltote, aura bien souvent l'impudence de menacer un honneste homme de le battre, ou de briser sa valise, s'il ne luy en donne pas assez tost la clef pour l'ouvrir. En France on éprouve aussi les effets de la soif enragée de ces insectes, qui abusent tres-souvent du pouvoir qui leur est confié, j'en puis parler comme sçavant, ma memoire étant encore recente de la peine qu'ils prirent à Dieppe, d'envoyer jusques dans le Vaisseau duquel j'estois débarqué, une cohorte de Gardes prendre ma valise pour la visiter,

visiter, comme ils firent, jusques au plus usé, de mes hardes que je portois & me taxerent deux écus pour un morceau de drap d'Angleterre qui me restoit d'un habit qui je m'étois fait faire à Londres, où j'avois esté traité beaucoup plus doucement. Enfin si leur envie déreglée de piller, n'est arrestée par les Princes ou par leurs Ministres, lors qu'on leur donne les fermes, on peut dire que les passans sont exposez à d'estranges avanies. C'est là le plus grand fleau des Voyageurs, & ce brigandage est d'autant plus à redouter qu'il est presque toujourns impuny. En Espagne ils sont la plû-part Portuguais c'est à dire Juifs. Aussi quand ils ont bien volé, & qu'ils se sont bien gorgez d'or & d'argent, on tasche de les prendre au trebuchet de l'Inquisition, en découvrant qu'ils ne se disent de cette Nation que pour estre soufferts, bien qu'effectivement ils soient de celle de ces blasphemateurs du Nom de J E S U S - C H R I S T. Alors on leur fait rendre gorge, & on les fait perir à petit feu, afin qu'ils payent tous les torts, & toutes les injures qu'ils ont faites au Roy, & à ses Sujets. M'estant rendu sur les 9. heures du soir au logis du Comte de *Pigneranda*, je trouvoy qu'il n'estoit pas encore revenu; mais *Dom Martin* son Secrétaire y estant, je le vis, & je l'instruisis de mon affaire, le priant d'en parler à son Maître, & de luy donner la lettre que luy en écrivoit M. de . . . , . . . avec le *Memorial* que j'en avois

avois fait dresser. Il promit de faire l'un & l'autre, & me dit, qu'il ne croyoit pas que je pusse voir son Maistre que le lendemain entre sept & huit du matin. Je ne manquay point de m'y rendre environ ce temps là; & trouvay ce bon Seigneur, tout à fait affligé de ce qui nous estoit arrivé, & apres m'avoir offert un Carrosse, de l'argent & tout ce qui dependoit de luy, il me dit que j'eusse un peu de patience, & qu'il avoit bien du regret que Monsieur & fussent en un si mauvais lieu, & que l'insolence de ces coquins qu'il nommoit *Picaros*, les y eut arresté, mais qu'on les puniroit si exemplairement que nous en aurions de la satisfaction. Aussi-tost il commanda à *D. Martin* d'aller chez *D. Ger. de la Torre*, le prier de sa part qu'il rapportast le premier de tous mon *Memorial*, qu'il luy envoyoit. Apres l'avoir supplié de me faire expedier le plustost qu'il se pourroit, je ne voulus point perdre le temps, & prenant *Don Martin* dans un carrosse de loiage que j'avois, je le menay chez *D. Geronimo de la Torre*, où je voulois aussi aller porter mes plaintes. Il en fut fort surpris, & dit incontinent, *es menester echar estos picaros à la galera*, c'est à dire, qu'il falloit envoyer ces coquins aux galleres; il prit le *Memorial*, & promit que ce seroit la premiere affaire qu'il proposeroit au Conseil, qu'on y pourvoyroit de la bonne sorte, & que j'en fusse assuré. L'ayant laissé en si bonne disposition, je m'en allay aussi-tost

Buen Retiro, pour parler à *Dom Luis* ; mais il estoit si occupé, que je ne pûs voir que *Dom Christoval* son Secretaire, qui luy fit sur le champ sçavoir, ce qui nous estoit arrivé. Il me vint rendre réponse de la part de son Maistre, & m'assura qu'il en avoit un tres sensible déplaisir, mais qu'il s'en alloit au Conseil, où il en parleroit luy mesme. Ayant ainsi assez bien estably la justice de ma cause, je retournay à mon logis me reposer ; car j'estois encore si fatigué de ma course, qu'à peine pouvois-je me soustenir, tant les hanches & les cuisses me faisoient mal. Selon la coûtume du pays, ne pouvant voir personne que sur le soir, je fus visiter l'apresdinee quelques-uns de mes amis, & entr'autres le Comte de Fiesque, & Monsieur de Mazerolles, qui connoissans tous deux la lenteur de cette Cour, me disoient que j'en avois pour quelques semaines, avant que j'eusse expédié. Cela m'affligea beaucoup, considerant que j'avois laissé ma Compagnie dans un tres-miserable lieu, ne doutant point qu'ils ne s'y ennuyassent estrangement, bien qu'ils fussent tous de bonne humeur, & capables de se divertir. Ils pouvoient aller à la promenade, les harpies ne prenant garde qu'à ce qu'on n'enlevast rien des hardes, & laissant les personnes en toute liberté, mais Monsieur de Mazerolles me dit, que son fils passant en France avec un tres-bon passeport, ne laissa pas d'estre arresté sur les Frontieres

tieres d'Arragon, & d'estre prisonnier dans
 un Chasteau, dont il ne sortit qu'apres qu'il
 luy eust envoye un homme expres, & qu'il
 eust sollicité assez long-temps, qu'on le fist
 relascher, & qu'on punist celuy qui l'avoit
 arresté. Cela fit que sur le soir estant allé
 chez le Comte de *Pigneranda*, pour sçavoir
 ce qu'on avoit resolu sur mon affaire, j'in-
 stay sur ce qu'on assurast nos personnes, afin
 qu'on ne nous en fist pas autant en Arragon. *Effet de*
 J'y appris qu'aussi-tost le Roy avoit ordonné *ses solli-*
 qu'on feroit expedier une Commission par *citatioe*
 le Conseil de Castille, pour un Alguazil de la
 Cour, & un Escrivain qui s'en viendroient
 avec moy à *Arco*, pour amener prisonnier
Francisco Salazar, & le remettre dans les pri-
 sons publiques, afin qu'il fust pourveu au cha-
 stiment qui luy estoit deu, pour la rebellion
 qu'il avoit commise, n'ayant pas voulu obeyr
 à ses ordres: que l'on me donneroit un passe-
 port plus ample, & accompagné d'une clause
 comminatoire, pour tous ceux qui nous don-
 neroient le moindre empeschement en nô-
 tre Voyage, & qu'afin qu'en Arragon il ne
 nous pût arriver aucune insulte; on nous
 pourvoiroit d'un passeport expedie par le
 Conseil, & sous le sceau de ce Royaume là;
 levant ainsi d'eux-mesmes l'empeschement
 dont on m'avoit averty; & pour lequel j'estois
 resolu de faire quelques instances. Dès que je
 sceû ce qu'on avoit ordonné sur mon affaire,
 pour ne perdre point de temps, & seconder
 les

les diligences dont ils avoient usé, & qui surprit ceux qui connoissoient la maniere d'expedier en cette Cour. Je fus chez le President de Castille pour presser la Commission pour l'Alguazil, & l'Escrivain. Je trouvoy qu'il les avoit mandez, & que leur Commission estoit dressée. Il n'y a point d'Officier de Justice en toute l'Espagne qui soit plus considerable que celuy-cy, bien qu'il n'ait aucun degre de *Grandat*, il peut se couvrir en presence du Roy, & il y en a mesme qui m'ont dit qu'il s'y pouvoit asseoir. Cependant cette Charge est le plus souvent donnée à des Docteurs, ou à des simples Legistes, dont la naissance n'est pas des plus illustres. Outre les honneurs & prerogatives qu'elle traîne apres soy, elle a cecy de particulier, que celuy qui la possede agit en Souverain, en ce qu'il ne rend visite à personne.

Prerogative de la charge de President de Castille.

Me voyant ainsi expedie pour ce qui estoit de la Justice j'allay aussi-tost solliciter, ce qui estoit de la faveur qu'on me vouloit faire; J'appris chez *D. Luis* que pour mon passeport, il falloit m'adresser à *Ferdinando de Contreras* Secretaire *del despacho universal*: Il suit tousiours la Cour, & il estoit lors au *bien Retiro*, où je le trouvoy dans son Bureau: C'est un homme de grande taille qui a la venie extrêmement courte, ce qui fait qu'il paroist (comme tous ceux qui ont ce défaut) d'un abord un peu orgueilleux & rude. Il estoit occupé à signer & écrire, & me dit que, *de la*
com-

consulta, avia subido al Rey, el mio negocio, qu'apres disner je pourrois retourner, & que je trouverois le tout prest. Je ne sçavois ce qu'il vouloit dire par son subir de la consulta al Rey, mais m'estant enquis, je compris que toutes les affaires se resolvent au Conseil, & qu'apres on en envoie la resolution au Roy, qui souvent ne s'y trouve pas, & on nomme cela subir al Rey, estre portée au Roy: de mesme que quand elle en revient, ils disent, que la consulta ha bajado; que la consulte est descendue. L'apresdisnée je trouvay doncques, que avia bajado la consulta, & que mon passeport avoit esté signé par sa Majesté, & parce que ceux qui ont veu de cette sorte d'expeditions, m'assurerent qu'il estoit le plus autentique & le plus ample qu'on puisse obtenir. Je le transcritay icy: il estoit en papier marqué, parce qu'il étoit expédié par le Conseil; estant au reste une raillerie, la difficulté qu'on nous fit à Arcos, sur le premier de ce qu'il n'estoit pas en papier marqué, puis qu'on me dit icy que ceux qui viennent immédiatement de sa Majesté, comme faisoit celuy-là, ne se donnent jamais en papier marque, & qu'ils sont d'une faveur particuliere, passant comme des lettres de cachet, celuy-cy doncques qu'on trouva si magnifique, estoit en ces termes.

*Maniera
dona
s'expedient
les affaires
au Conseil du
Roy.*

El Rey.

Copia
d'un
passe-
port
auten-
tique
du Roy.

MY Capitan General de la Provincia de Guipuscoa Alcalde de la ciudad de Fuentarabia, y mis Corregidores de la dicha Provincia, Señoria de Biscaya y quatro villas de la costa de la mar, Alcalde ordinario y deputado general de Vittoria y qualesquieres mis Juezes, y Justicias de todas las Ciudades, villas y Lugares que ay en estos mis Reynos y señorias de Castilla, y en los de Arragon, Valencia y Navarra, Alcaldes de sucas y cosas vedadas, desneros, aduaneros, Portaqueiros, guardas, y otras personas, que estan en la guarda de los puertos de mar y passos de tierra de las partes referidas, y a cada uno y qualquier de vos, à quien esta mi cedula fuere mostrada y lo en ella contenido toca en qualquier manera. Sabed que aviendo venido en esta Corte..... y el Señor..... Gentilhombres Olandeses. y dádoles cedula mia despachada por el mi consejo de Estado, para que los dexassen passar libremente con 4. criados 8. cavallos, y sus armas y bagajes por los puertos que quisiessen de mar y de tierra, à estos mis Reynos, para bolver à su pays he entendido les han hecho molestia y detenido los aduaneros del puerto de Arcos; siendo mi intencion y voluntad se les hiziesse todo agasajo y buen tratamiento y assi os mando, que luego que esta mi cedula os sea mostrada, los dexeis y consenteis pasar con sus criados, ropa, dinero, armas cavallos, cosas de olor y lo demas que llevassen por qualquier dessos puertos; libremente, sin consentir, ny
dar

dar lugar, à que se abren ni escudriñen las ca-
 xas, y vales en que fueren, ni pedirles derechos,
 ni otra cosa alguna, haziendoles todo buen trata-
 miento y agasajo con apercivimiento que los que
 no lo hizieren assi, seran castigados con todo rigor;
 y en caso que se les ayen llevado algunos derechos
 y dexalo prendas por ellos se les bolvian y resti-
 tuyan sin dilacion ninguna pues assi conviene à mi
 servicio y à la satisfacion que se les deve dar del
 embarço que en esto se les ha causado; todo ello
 no embargante qualquier prohibicion o vedamiento
 que aya en contrario; que para en quanto esso toc-
 ca y por esta vez dispense quedando en su fuerza,
 y vigor esta mi cedula para en lo de mas adelante
 valga, aunque no vaya Señalada de los de mi
 consejo de Hazienda y Contaduria mayor de la
 fecha, en Madrid à 24. de Junio de mil y seicien-
 tos cinquenta y cinco años.

To el Rey.

Por mandado del Rey nuestro Señor.

Antonio Carnero,

CE passeport estant en papier marqué n'a-
 voit point d'autre sceau, que la marque
 ordinaire qui est au haut de chaque feuille, &
 celle sur lequel il est couché porte les armes
 du Roy, avec ces paroles à costé *para despachos*
de officio, & plus bas *sello quarto*, año de mil y
 seicientos y cinquenta cinco, en me le donnant,
 on me dit qu'il me faudroit un peu attendre
 pour

pour la depesche d'Arragon, & on m'en apprit le sujet qui estoit que le Roy ayant commandé au Conseil de ce Royaume là, de m'expedier un passeport sous leur sceau, il s'en estoit excusé sur ce que ce n'estoit pas la coûtume; mais que, s'il plaisoit à sa Majesté, une Lettre de cachet au Vice-roy que leur Protonotaire souscriroit, feroit le mesme effet. On apporta la response de ce Conseil au Roy comme il avoit lavé les mains pour se mettre à table, ce grand Prince eut la bonté de signer sur le champ la Lettre de cachet, afin que je pusse m'en retourner avec plus de diligence, je ne pus pourtant l'avoir que le lendemain apres la tenué du Conseil d'Arragon. *Don Christoval* qui en avoit la copie, me fit la faveur de me la donner, elle estoit au Duc de Monteleon, & en ces termes.

Copie
d'une
Lettre
de ca-
chet de
sa Ma-
jesté
Catho-
lique
au Vi-
ce-Roy
d'Ar-
ragon.

Illustrissimo Duque de Monteleon mi primo lu-
gartenente y Capitan general, Francisco y Cor-
nelio Gentiles-hombres Olandeses passan
à Francia por esse Reyno, con 4. criados, 8. caval-
los en que van unos y otros sus armas bagajes, y
llevan dinero para su gasto y algunas cosas de
olor, y porque holgaré mucho, que en esto y en qua-
lesquieres otras cosas que llevaren se les dè el pas-
so libremente, y en caso que devan derechos sea
con la mayor commodidad que se pudiere, or encar-
go que llamas al Arredador general y se los sig-
nifiqueis de mi parte, facilitando la materia
quanto

quanto sea possible paraque se desvieren derechos sea los meno que huviere lugar, en que quedare servido. y tambien advertireys à los Ministros que convenga, por donde passaren que les assistan en quanto se les ofreciere porque de no hazerlo me dare por deservido, y mandare castigarles, dado en el buen Retiro à 25. Junio 1665.

To el Rey.

D. Mig. de Lanusa, Protomotario.

IL fallut qu'on me munist de cette Lettre, parce que les passages d'Arragon sont encore plus fascheux que ceux de Castille, à cause que la moitié des droits qu'on y leve appartient au Royaume, & c'est un pays où le peuple est tres-insolent: & sur tout ceux qui servent à deux Maistres, au Roy & au Royaume, & qui se prevalent de la liberté del'un, si le pouvoir de l'autre les lie. Aussi tost que nous vimes *Dom Luis*, il eut la bonté de nous offrir des Lettres de sa part, à ceux qui y commandent, afin que par là il prevint les déplaisirs que nous y pourrions recevoir. Il nous en donna une pour le mesme Vice-Roy, mais dont je n'ay pas la copie, il est vray qu'elle estoit au mesme sens que celle qu'il nous donna pour *Dom Juan d'Autriche* qui commande en Catalogne, sur ce que nous desirions voir Barcelonne, & cette Province qui est si disputée par les deux Couronnes. Elle estoit en ces termes.

Dom Luis
écrivit
à D.
Juan
d'Autriche,
en fa-
veur de
l'*Aut-*
richeur
de
ceux de
sa com-
pagnie.

Serenissimo Señor.

Francisco y Cornelio de y el Señor de Gensilhombres Olandeses, despues de aver visto esta corte, buelven à su patria, y dessoando yo que hallen buena acogida y passaje en todos los dominios de su Magestad no he podido excusar el supplicar à V. A. como hago se mandarles dar toda assistencia y favor en todo lo que se pudiere ofrecer, assi mientras se detuvieren alli, como para continuar su viage, que para mi serà de muy particular estimacion, guarde Dios la Serenissima persona de V. A. con las felicidades que desseo. Madrid à 14. Junio 1655.

Dom Lúis Mendez de Haro.

L' Au-
teur
remer-
cie
Dom
Lúis,
&
prend
soigné
de luy.

Ayant receu la Lettre de cachet, signée par le Protonotaire du Conseil d'Arragon, pour partir le jour mesme, qui estoit le 25. du mois, il ne me restoit qu'à remercier ceux à qui je m'estois adressé pour avoir raison de ces insolens d'Arcos. Je fus aussitost chez Dom Lúis, où tous les Espagnols & les Etrangers que j'y trouvay, furent surpris d'apprendre que j'avois esté expedié en cinq jours, sur une affaire pour laquelle ils m'avoient donné trois semaines ou un mois à exercer ma patience. Dom Christoval me confirma de nouveau que son Maistre avoit esté extrêmement en colere, de ce que ces

coquins d'*Arcos* en avoient usé de la sorte, & qu'il luy avoit donné ordre que je ne partisse point, sans qu'il me parlât, sur quoy il entra dans la chambre des Audiences, & un moment apres me vint querir. Je remerciay le mieux qu'il me fut possible cet obligant Favory, de toutes les bontez qu'il avoit eu pour nous, il ajouta celle de me faire offre de tout ce qui estoit en son pouvoir, en me priant d'assurer Monsieur de. . . . que sa Majesté & luy, estoient fort faschez de l'insolence de ceux d'*Arcos*, & qu'on les seroit si bien chastier, qu'il auroit sujet d'en estre satisfait. Je respondis à la civilité de ce premier Ministre d'un si grand Roy avec toutes sortes de respects, & m'estant retiré de mesme je m'en allay au logis du Comte de *Pigneranda*, ou ne l'ayant pas trouvé, & apprenant de son Secretaire, que je ne le pouvois voir que sur les neuf ou dix heures de nuit, je fus obligé de remettre mon depart au lendemain. Comme il est l'un des plus occupez de cette Cour, il donne cette heure à l'expedition des affaires du Conseil des Indes dont il est President. Quand j'y allay il estoit en sa chambre à signer diverses expéditions, & bien qu'il fust à demy deshillé, ayant quitté la roupille, il me fit entrer, me confirma tout ce que m'avoit dit *Dom Luis*, & apres m'avoir fait offre de chevaux, d'argent, & de tout ce dont je pourrois avoir affaire, il me pria de m'asseoir pendant qu'il écrivoit une Lettre à Monsieur

Il rend les mesmes civilités au Comte de Pigneranda.

fieur de.... Ayant beaucoup de monde à expédier, il se mit à signer quelques papiers qu'on luy presentoit, & dit à son Secretaire au sens qu'il vouloit qu'on luy écrivist. Cependant il laissa un de ses parens auprès de moy pour m'entretenir, & un moment après, il me donna luy mesme sa Lettre, & comme je le remerciois & prenois congé de luy, il m'embrassa deux fois, & me dit que je luy ferois tort, si me pouvant servir en quelque chose de plus, je ne l'employois pas. Je vous avoué que la façon d'agir de cet homme me surprit, & qu'elle est plus souple que ne le porte le naturel de la Nation, qui sans doute se feroit autant aimer qu'elle l'est peu, de la plûpart des Etrangers, si elle avoit beaucoup de *Don Lúis de Haro* & de Comtes de *Pigneranda*. La Lettre qu'il écrivoit à Monsieur de..... estoit en ces termes.

Illustrissimo Señor.

Copie
d'une
Lettre
de *Pig-
neran-
da*.

Recivi la carta que vuestra Señoría me escribió, sintiendo mucho la descomodidad, que les han hecho padecer y que estos picaros ayax usada tan mal con unas personas de tanta condicion y obligaciones; mas espero que ellos esperimentaran el deservicio que han hecho en ello à su Magestad con las demostraciones que merece su poca atencion; y si de mi parte pudiere contribuir en algo à la satisfacion y servicio de vuestra Señoría; lo haré en toda voluntad, guarde Dios à vuestra Señoría como desseo. Madrid à 25. de Junio 1655.

Il avoit ajoufté ces mots de fa main avant de la figner.

He sentido infinito el disgusto y incomodidad de vuestra Señoria pero el que se le hà ocasionado lo pagara.

Conde de Pigneranda.

Comme l'Alguazil & l'Ecrivain que je devois mener avec moy, ne vouloient pas marcher de nuit ny aller en poste, il me fallut attendre au lendemain 26. Juin à me remettre en chemin, & me refoudre à retourner en mule, qui est la monture ordinaire de ce pays, Je puis dire par experience que de la façon qu'on s'en sert elle est incommode; car outre que pour aller viste, ils vont toujours le trot, on ne scauroit dire combien la mauvaise bouche de ces bestes lasse & pese à la main, & quel tourment c'est en une descente de souffrir leur peu de jambe & leur paresse. Enfin m'estant si bien monté avec une si venerable compagnie, je n'espargnay rien de ce qui pouvoit me rendre bientôt à *Arcos*. Nous y arrivâmes le 29. Juin, & je trouvay Messieurs de..... & de..... déjà avertis du succez de mon Voyage: car ils venoient de recevoir une Lettre que je leur avois écrite de *Madrid*, qui ne me devança de gueres. Je menay d'abord l'Alguazil & l'Ecrivain executer leur commission. L'Alcalde, se trouva fort estonné, & se prevalant

L'Alcalde de ce qu'il estoit Chevalier de S. Jacques, & refusa d'obeir, parce qu'il n'y avoit point de mandement du Conseil des Ordres. L'Alguazil, qui n'estoit pas un Alguazil commun, mais un du premier Ordre de la barre, estant Alguazil de *Corte*, luy fit diverses sommations de le suivre prisonnier à *Madrid*, mais il n'y voulut jamais consentir, dont il prit acte, nous disant qu'il ne le pouvoit contraindre, parce que cette place estant au Duc de *Medina celi*, il n'y avoit point de *Corregidor* par dessus luy qui luy pût donner main forte; mais qu'il se ruinoit, & qu'il ne doutoit point qu'on ne le renvoyast avec un Alcalde de *Corte* & d'autres Alguazils, pour le mener pieds & mains liez en prison à *Madrid*. Nous avons appris depuis, qu'afin d'éviter sa perte assurée, car la Justice ne pardonne point en Espagne, il estoit à *Madrid* pour s'excuser & obtenir son pardon, mais qu'il y a esté pris & puny comme il le meritoit, pour sa rebellion & ses actes de voleur public. Les autres Officiers de la Douïanne voyant l'insolence de leur Protecteur sur le point d'estre rudement punie, estoient aussi souples & civils qu'ils avoient esté arrogans & insupportables. Ils nous rendirent toutes nos hardes sans rien pretendre, & ceux qui auparavant vouloient nostre dépoüille, & qui nous avoient tant menacé de payer tous les frais & toutes les Escritures qu'ils faisoient, ne souhaitoient rien tant que de nous voir éloigner.

Les autres
Douaniers
rendent
toutes
les
hardes
saisies.

gncz

gnez avec la proye, que nous avions garentie de tomber en leurs filets. Nous avions aussi tant d'impatience de n'estre plus parmy ces canailles, que nous nous contentâmes afin de pouvoir partir promptement de les recommander à cette autre sorte de harpies, qui ne laschent guere ce qu'une fois elles serrent, & de leur donner tous les frais & dommages que nous pouvions pretendre afin de les animer encore davantage à nostre vengeance.

L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos, Erizza, Texa, & Callataud, Villes d'Arragon. Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne. Sa maniere d'écrire. Lastañosa aussi Autheur moderne. Son cabinet. L'Autheur arrive à Sarragosse. Description de cette Ville. Le Duc de Monteleon Viceroy d'Arragon. Raisons pour lesquelles les Espagnols luy ont donné cet Employ.

CHAPITRE XXXIII.

DES que nous nous vîmes hors de l'embarras que nous avoient causé les Doüanniers, nostre principal soin fut de monter à cheval pour marcher vers l'Arragon. Cette Province a d'assez beaux endroits, & en sortant des montagnes, au milieu desquelles Arcos est en fermé, nous trouvâmes des valées assez agreables, & sur le soir du 29. Juin nous entrâmes à Erizza ou Heriza pre-

L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos.

gnez avec la proye, que nous avions garentie de tomber en leurs filets. Nous avions aussi tant d'impatience de n'estre plus parmy ces canailles, que nous nous contentâmes afin de pouvoir partir promptement de les recommander à cette autre sorte de harpies, qui ne laschent guere ce qu'une fois elles serrent, & de leur donner tous les frais & dommages que nous pouvions pretendre afin de les animer encore davantage à nostre vengeance.

L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos, Erizza, Texa, & Callataud, Villes d'Arragon. Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne. Sa maniere d'écrire. Lastañosa aussi Autheur moderne. Son cabinet. L'Autheur arrive à Sarragosse. Description de cette Ville. Le Duc de Monteleon Viceroy d'Arragon. Raisons pour lesquelles les Espagnols luy ont donné cet Employ.

CHAPITRE XXXIII.

DEs que nous nous vîmes hors de l'embarras que nous avoient causé les Doüanniers, nostre principal soin fut de monter à cheval pour marcher vers l'Arragon. Cette Province a d'assez beaux endroits, & en sortant des montagnes, au milieu desquelles Arcos est en fermé, nous trouvâmes des valées assez agreables, & sur le soir du 29. Juin nous entrâmes à Erizza ou Heriza pre-

L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos.

En-
vrent
dans
l'Ar-
ragon.
Eri-
za on
Heri-
za
Texa.
Calla-
tajud
Loren-
zo
Graci-
an In-
fan-
zon,
Aut-
heur
moder-
ne.
Sa ma-
niere
d'écri-
re.

miere ville du Royaume de ce costé là elle est petite mais assez forte pour le pays. Le lendemain nous allâmes dîner à *Texa*, qui n'a rien de remarquable, & coucher à *Callatajud* qui est une des principales villes de tout le Royaume; aussi est elle située au bout d'une vallée fort fertile; je n'y ay rien veu de considerable si on ne compte pour quelque chose que j'y ay appris, que c'étoit le lieu de la naissance & de la demeure de *Lorenzo Gracian Infanzon*. C'est un Escrivain de ce temps, fort renommé parmy les Espagnols. Il a mis au jour divers petits Traitez de Politique & de Morale, & entre ses Ouvrages il y en a un qu'il intitule *el Criticon*, dont il n'y a que deux parties imprimées, où suivant les âges des hommes, il fait une espece de Satyre de tout le monde assez ingenieuse à l'imitation de Barclay en son *Euphormion*. En cette piece son stile est bien different de celuy de ses petits Traitez, où il est si concis, si rompu & si estrangement coupé, qu'il semble qu'il ait pris l'obscurité à tâche: aussi le Lecteur a besoin d'en deviner le sens, & souvent quand il l'a compris, il trouve qu'il s'est estudié à faire une enigme d'une chose fort commune. Seneque & Tacite n'ont rien entendu en cette façon d'écrire au prix de luy, & si l'on dit du premier que son stile est du sable sans chaux, & que celuy du second est si mystereux, qu'il contient plus qu'il n'exprime, on peut assurer que celuy de *Gracian* a si peu de liaison en ses periodes, &

tant

tant de restriction en ses paroles, que sa pensée y est comme un diamant mal enchassé, dont le feu & le brillant ne paroît qu'à demy, & fait tort de plus de la moitié du prix à un si bel Ouvrage.

Il y a un autre Sçavant en ce mesme Royaume, qui affecte comme luy d'encherir sur l'ancien Laconisme, il se nomme *Don Vincentio Juan de Lastañosa*, c'est par son moyen que la plûpart des Ouvrages de *Gracian* sont imprimez; aussi y a-il grand amitié entr'eux, & l'on voit un Livre publié par *Lastañosa* qui n'est qu'un recueil des Sentences & Aphorismes politiques & moraux, qui se trouvent dans les Ouvrages de *Gracian*. Ce *Lastañosa* passe pour un de plus curieux de toute l'Espagne. Il se tient à *Huesca* seconde ville de l'Arragon, où l'on dit qu'il a dressé un Cabinet, qui est un agreable theatre de l'antiquité Grecque & Romaine, on y voit quantité de Statués, de Pierres anciennes, de Vases, d'Urnes, de Lames, de Camayeux, & un ramas de Monnoyes du vieux temps, de Medailles & d'Anneaux. Aussi s'est il si tort estudié sur toutes ces antiquailles, qu'il en a tiré un Livre des anciennes monnoyes d'Espagne, qui passe pour exquis sur ce sujet, & rare en ses remarques.

Le premier Juillet ayant dîné à *Ofranco*, nous fusmes coucher à *Almunia* qui est un bourg tres-bien situé dans une agreable plaine, & dont les avenues sont belles de quelque

Lastañosa
Atheny
moderne.

Son
Cabinet.

costé qu'on le regarde, nous n'avions de là à *Sarragosse* que neuf lieuës, & nostre dessein estoit d'aller le lendemain dîner à *la Muela*, & d'y arriver avant la grande chaleur, mais par malheur nous manquâmes le chemin, & nous nous trouvâmes sur une grand bruyere qui n'a ny eau, ny arbre, ny maison, & qui s'estend jusques à *Sarragosse*, sans qu'on ait moyen de s'y rafraischir ny de se soustraire aux rayons du Soleil cinq ou six lieuës durant. Ce jour là ne fut pas extrêmement chaud, ce qui nous sauva d'une grande souffrance; ce n'est pas qu'il n'y eust quelqu'un de la compagnie qui se chagrinaist avec excez d'avoir à faire cette longue traite sans debri-der, & qui s'en plaignit autant que s'il eut eu à traverser les sables de la Libye, mais ou il n'y a point de remede on a beau s'inquieter, il faut prendre patience, & avant qu'elle fust à bout nous trouvâmes à une demie lieuë de *Sarragosse* un ruisseau où chacun mit pied à terre pour se rafraischir, & comme à la bonne faim rien n'est trop dur, la grande soif qu'on avoit; fit que cette eau qui n'est pas la meilleure du monde, fut beuë avec delices: Nous arrivâmes enfin à *Sarragosse* qui est la Capitale de l'Arragon, situëe en une plaine d'assez grande estenduë, elle est separëe en deux par l'Ebre, mais la plus grande partie est du costé que nous l'abordions.

L'An-
theur
arrive
à Sar-
ragosse.
De-
scrip-
tion
de cette
villa

Avant que d'arriver à la porte, on trouve un vieil Chasteau ceint de quelques méchants fosses

fossez qu'on nomme *Altaferia*, on nous dit que c'avoit esté le Palais des anciens Roys, & qu'à present c'estoit celuy de l'Inquisition. A l'entrée de la Ville nous rencontrâmes quelques gardes du Douïannier, qui voyant que nous ne portions rien ne nous arresterent pas long-temps, sur tout quand ils sceurent que les valets venoient apres nous, & qu'ils avoient les hardes. Nous leur dismes qu'ils les avertissent que nous allions à la place de la *Virgen del Pilar*, & qu'ils apprendroient nostre logis chez Remondon. C'estoit l'un des Marchands pour qui nous avions des lettres de credit, où nous fûmes mettre pied a terre, nous le trouvâmes à table, & il nous fit boire frais & d'assez bon vin, qui nous rendit un peu de la vigueur que la longue traite & la grande chaleur nous avoient ostée. Apres ce rafraichissement, il nous mena à la meilleure *Pofada* de la Ville, où nous eûmes une fort belle chambre & assez fraische, & pour empescher qu'à la Douïanne on n'arrestast nos valises ou elles devoient de necessité estre portées, je fus parler à l'*Arrendador* general, & luy montray nos passeports; cela l'obligea d'en user civilement, & dès que l'on les amena à son Bureau, il nous les renvoya. Nous demeurâmes tout ce jour la à nous delasser du surcroît de fatigue que nous avions eu, pour avoir manqué la disnée à la *Muela*. Quelques uns de nous se mirent au liêt pour reprendre leurs esprits, les autres se contente-

rent de se dépoüiller, & de changer de linge pour se rafraichir. Le sieur de qui arriva le dernier, estoit le plus alteré de tous, bien qu'il n'en fust pas le plus abatu; aussi demeura-t'il debout, mais il but au commencement tant d'eau & apres tant de vin pour en corriger la crudité, qu'enfin il s'en trouva incommodé. Il est vray qu'outre qu'il travailla tout à coup à esteindre sa soif, il se tint long-temps deboutonné, & presque tout nud dans le logis, mesmes comme nous estions sur le bord de l'Ebre qui passoit derrière l'Hostellerie, où nous estions, & que de ce beau quay nous humions un petit vent frais qui souffloit le long de cette riviere, il nous y vint trouver sans pourpoint & en pantouffes. Le lendemain il fut saisi d'une fièvre qui luy dura cinq ou six jours, ce qui fit que nous en sejourna mes dix en cette Ville. Le lendemain de nostre arrivée nous fumes voir le Duc de Monteleon Vice-Roy de ce Royaume. C'est un des principaux Seigneurs de Naples, qui dans les dernieres revolutions de cette Ville, devint suspect aux Espagnols, bien qu'aux premieres il les eust utilement servis. Pour se guerir de la jalousie qu'il leur donnoit ils l'ont fait venir en Espagne, & pour couvrir mieux leur des fiance, ils l'ont fait Vice-Roy d'Arragon. C'est un employ fort honorable, mais fort peu lucratif, car il n'a guere du Roy & moins encore du Royaume, aussi n'y a-t'il aucun esclat

*Le Duc
de Mō-
teleon
Vice-
Roy
d'Ar-
ragon.
raison
pour
lesquel-
les les
Espa-
gnols
luy ont
donné
cēt em-
ploy.*

clat en sa maison. Comme nous luy eûmes rendu la lettre du Roy & celle de *Dom Luis*, il les leut en nostre presence, & nous fit offre de tout ce qui dependoit de luy. Il ne nous parut pas d'un esprit fort sublime, soit que les afflictions qu'il a de se voir ainsi traité par les Espagnols le luy ayent miné, soit qu'il en cache une partie, de peur que cela ne luy nuise de le montrer tout entier. Outre le Vice-Roy dont la Charge ne dure que trois ans, il y a un Gouverneur de la Ville ou plutôt du pays, puis qu'on dit que son pouvoir s'estend principalement sur tout le territoire. Sa Charge est d'autant plus considerable qu'il ne la quitte qu'avec la vie.

Grande autorité du Chef de la Justice du Royaume d'Arragon, appelé el Justicia. Remarques sur les droits & privilèges de ce Royaume. Estrange Serment des Arragonois à leur Roy. La Loy qui ordonnoit ce Serment, abolie par Dom Pedro el Puñal. Beau privilège des Arragonis qui subsiste encore. Deux Juges accusez en vertu de ce privilège. Le Roy les protege. Ils sont exilèz & leurs biens confisquezz. Grand bruit dans le Royaume pour la conservation de ses privilèges. Pourquoy les Juges de ce Royaume tremblent quand ils jugent. Le procez fait au Juge dans l'Arragon pour un Arrest injuste, n'empesche pas l'execution du mesme Arrest.

CHAPITRE XXXIV.

Grande autorité du Chef de la Justice du Royaume d'Arragon appelé el Justicia.

QUoy que la Vice-Royauté & le Gouvernement de Sarragossè, soient les deux plus grandes Charges du Royaume, il n'y en a point néanmoins qui égale en autorité celle du Chef de la Justice qu'ils nomment *el Justicia*, pour montrer que c'est luy qui doit faire Justice en tout & par dessus tous : tellement qu'il juge du Roy, du Royaume, des Sujets, de la Loy & des privilèges ; mais pour mieux entendre cecy, & ce que j'observeray plus bas touchant une grande contestation que nous avons trouvée icy entre les Puissances souveraines : il est nécessaire que

que je marque ce que l'on m'a appris touchant les droits de ce Royaume.

Après l'entrée des Maures en Espagne, par le tort que fit *Dom Rodrigue* au Comte *Dom Fulsan*, en la personne de sa fille qu'il viola, nommée *la Cava*, l'Arragon fut la premiere Province qui se retira du joug de ces Infideles, & qui trouvant la memoire & la race de ses anciens Roys tout à fait esteinte, se reconquit à soy-mesme & par soy-mesme, sans reconnoistre aucun Souverain en terre. Mais pour n'estre pas un corps sans teste, & vivre plus en repos & avec plus de fermeté en leur nouvelle liberté, les Arragonois de ce temps là, delibererent de se choisir un Roy. Ils jetterent les yeux sur un Gentil-homme particulier nommé *Garcia Ximenez*. Il est vray qu'ils le firent plutôt leur Prince ou President de leur Gouvernement que leur Souverain, & qu'à l'imitation des Spartes, ils lierent si fort son pouvoir, que celui de *Theopompus* ne le fut pas davantage par le Conseil des Ephores, que celui de ce Roy par les Loix qu'ils luy imposèrent qu'ils nommerent *Fueros*, & sans l'observation desquelles il n'avoit point d'autorité sur eux: & comme il est facile de violer les Loix les plus fondamentales d'un Estat, quand il s'agit de regner s'il n'y a personne, qui au peril de sa teste soit obligé de veiller à leur conservation, ils establirent *el Justicia*, ou Magistrat Souverain, dont je viens de parler, &

Re-
mar-
ques sur
les
droits
& privi-
leges
de ce
Royaume.

afin qu'il ne craignift rien en faifant fa Charge avec vigueur, ils ordonnerent qu'il ne pourroit eftre condamné, ny en fa perfonne, ny en fes biens pour quelque cas que ce fust qu'en l'afsemblée generale des Etats, c'est à dire du Royaume & du Roy, qu'on nomme *las Cortes*. Apres avoir ainfi bridé celuy qu'ils vouloient choisir pour leur Roy, ils firent une Loy qu'ils nommerent *de la Vajon*, qui portoit qu'aussi-toft que le Roy violeroit leurs privileges, ils pouvoient en choisir un autre, encore qu'il fust payen, & qu'en cas que le Roy fift aucun tort à quelque Sujet ou Vafal, ou qu'il violaft quelques privileges; Les Nobles & les plus confiderables du Royaume, pourroient s'afsembler pour deffendre & empescher qu'on ne luy payaft aucune pension, jusques à ce que celuy auquel il auroit fait tort, fust dédomagé, & le privilege reftably en fa force. Ils etablirent pour Conservateur de cette Ordonnance & de plusieurs autres *el Justicia*, comme je viens de le dire, & afin qu'il eust plus d'authorité, ils voulurent qu'estant élevé sur un siege, & ayant le chapeau sur la teste, le Roy fans chapeau, & à genoux devant luy, jurast leurs privileges entre fes mains; apres quoy ils le reconnoiftoient pour leur Roy, mais d'une eſtrange façon, car au lieu de luy promettre fidelité, ils luy difoient, *nous qui valons autant que vous, vous faisons nostre Roy & Seigneur, à condition, que vous garderez nos privileges*

Eſtrangement ſerment des Arragonois à leur Roy.

ges & franchises ; autrement non. Les termes Espagnols sont ceux-cy, *Nos que valemos tanto como vos os hazemos nuestro Rey y Señor, con tal que guardéis nuestros fueros y libertades, si no, no.* Cette vile façon de reconnoître un Roy, de plût tellement au Roy *Don Pedro* surnommé *el Puñal*, que par prieres, par brigues, & en offrant d'autres privileges au lieu de celui-cy, il la fit abolir en une assemblée des Estats, & dés qu'il eut le parchemin où estoit écrite cette Loy ; il tira son poignard, & en se coupant la main volontairement : il dit qu'une Loy qui portoit que les Vassaux pourroient élire leur Roy, devoit s'effacer avec le sang du Roy, *Ley de poder eligir Rey los Vassallos sangre de Rey avia de Costar*, sont les paroles qu'on dit qu'il prononça ; depuis il fut nommé *el Rey Don Pedro el Puñal*, on voit sa Statue dans la salle de la deputation à *Sarragoſſe*, où il tient le poignard en une main, & le privilege en l'autre, & où est marqué le coup qu'il s'en donna en celle-cy. Outre tous ces privileges, dont je viens de parler, & dont la plupart a esté mal observée par les derniers Roys, ils en establirent un qui est encore aujourd'huy en sa force, on le nomme la *loy de Manifestation* : Elle porte que chaque Sujet qui se sentira lezé, en sa personne ou en ses biens, par quelque Jurisdiction que ce soit, s'en pourra plaindre devant *el Justicia*, qui sera obligé apres une exacte recherche, de faire punir le Juge qui a mal jugé. Cette Ville est à

La Loy qui ordena nois. ce sermés aboly par le Roy Don Pedro el Puñal.

Beau privilege des Aragonois qui subsiste encore.

Deux
Juges
accu-
sez en
veru
de ce
privi-
lege.

Le Roy
Les pro-
tege.

present toute en murmure , pource que l'on veut violer cette Loy. Il y a deux Juges qui ont esté accusez pour un Arrest qu'ils ont donné contre une personne qui se croit lezée: & suivant les formes, elle a conigné cinq cens escus, & s'est plainte de ces deux Juges. *El Tribunal del Justicia*, le Roy, le Viceroy, le Gouverneur, & quelques autres qui tâchent d'augmenter l'authorité du Prince, & de diminuer celle du Royaume, ont pris ces Juges en leur protection. La partie lezée, voyant qu'elle ne peut avoir raison du tort qu'elle pretend luy avoir esté fait, & à la Loy; a eu recours à *las Cortes*, ou États du Royaume, qui nonobstant que les Inquisiteurs favorisassent les Juges accusez, luy ont donné des Commissaires qu'on nomme icy *Judicantes*. Ce sont neuf personnes qu'on tire des quatre corps de l'Arragon, c'est à dire des grands Nobles qu'on nomme *Señores*, des Ecclesiastiques, de la petite Noblesse qu'on nomme *Hidalgos* ou *Cavalleros*, & des Communautéz qu'on nomme *Universidades*. Du premier Corps, on en prend trois, & de chacun des autres deux, on choisit les moins lettrez pour juger de ces gens de Robbe, soit afin qu'ils le fassent avec moins de faveur, soit que la raison qu'on en donne soit véritable, qui est que la loy doit estre si claire que le payfan mesme, & l'homme le plus ignorant puisse juger de son equité, & voir si on l'a suivie. Ces neuf Commissaires ou Deputez condamnerent les Juges

Juges comme n'ayant pas fait Justice, & ordonnerent qu'ils seroient exilés, & que leurs biens seroient confisquez. Cette Sentence fit grand bruit, le Vice-Roy & le Gouverneur par Ordre de la Cour, firent tout ce qu'ils purent pour en empêcher l'exécution; le Roy mesme en écrivit au *Justicia*. Le peuple s'est réveillé au bruit de cette affaire, & l'on n'entend parler icy que de pasquins & de menaces, si l'on n'exécute la Sentence. Les Payfans viennent en foule des champs à la Ville, & ne s'entretiennent que du tort que l'on veut faire à leurs privilèges; de peur qu'en portant les affaires à l'extrémité, on ne mist tout en combustion en un temps, où la guerre de la Catalogne, rend encore les Aragonois plus fiers & plus hardis. Le Vice-Roy, & les autres fauteurs des Juges, sans parler davantage & si à contre temps de la volonté du Roy, ont souffert qu'on mist hors de leurs Charges & de la Ville, ces deux Juges iniques, & qu'on ait confisqué leurs biens. S'il en estoit par tout de mesme, on ne verroit pas tant d'Arrests donnez selon la faveur, la passion, & l'intérêt des Juges, plutôt que selon la Loy & l'équité, qui ne peut estre connue qu'en ce seul endroit de l'Europe, où on dit que les Juges tremblent quand ils doivent prononcer un Arrest, craignant que ce ne soit souvent le leur, ou celuy de leur mort ou de leur ruine, si ils y commettent la moindre injustice, ou la moindre erreur.

Ils sont exilés, & leur biens confisquez.

Grand bruit dans le Royaume, pour la conservation de ses privilèges.

Pour que les Juges de ce Royaume ne tremblent quand ils jugent.

*Le pro-
cez, fait
au Ju-
ge pour
un Ar-
rest in-
juste,
n'em-
peche
pas
l'execu-
tion du
mesme
Arrest.*

Cependant la Justice ne laisse pas d'y estre souveraine, car encore qu'on punisse le Juge qui a failly, l'Arrest qu'il a prononcé, quoy qu'injuste, demeure en son entier: tellement que celuy qui accuse son Juge n'a que le plaisir de se vanger, en faisant plus pour le public que pour soy-mesme; car par là il assure le droit de tout le peuple, en poursuivant celuy qui luy a fait injustice, & reveille l'attention des autres Juges à bien faire leurs Charges. S'il a accusé son Juge à tort, il ne perd que les cinq cens écus qu'il a consignez & si on trouve qu'il ait eu raison de se plaindre, on ne luy rend guere plus que sa consignation qui se prend en ce cas sur les biens du Juge inique. L'exil de ces deux Juges dissipa l'apprehension des troubles en laquelle on estoit à *Sarragosse*, le peuple estant bien persuadé par l'execution de leur Sentence qu'on ne vouloit point pour cette fois donner atteinte à son privilege.

Differente maniere de trancher la Teste par devant & par derriere a Sarragosse. Particularitez de cette Ville. De l'humeur des Aragonois. Leurs pays n'a jamais manqué de grands hommes. Qualitez de Ferdinand. Il aspira à la Monarchie universelle. D'un Aragonois qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne. La guerre de cette Province a esté avantageuse à l'Arragon. Preparatifs ridicules de ceux de Sarragosse pour la prise d'Arras.

CHAPITRE XXXV.

SI nous eussions sejourné plus long-temps à Sarragosse, nous eussions veu une ceremonie qu'on y observe en detolant les meurtriers & les assassins; car on y tranche la teste par devant à ceux qui ont tué leur homme par devant, mais à ceux qui l'ont pris par derriere on la coupe de mesme, qui est une coûtume qui n'a pour but que de faire connoistre si le criminel a procedé en traistre, ou en vaillant homme; car il n'y a point de doute que le coup du Bourreau qui vient par derriere, est moins cruel que celuy qui vient par devant, & qu'on le devoit plutôt donner à celuy qui a tué le plus genereusement. Pendant nostre sejour en cette Ville, nous avons receu mille civilitez de *Dom Pedro Miranda*, il est natif d'Oleron en Bearn, & est

Differente maniere de trancher la teste par devant & par derriere a Sarragosse.

est un des plus riches Banquiers de cette Ville. Il avoit ordre de nous fournir de l'argent, & bien que nous n'en eussions pas besoin, il nous rendit toute sorte de services & de bons offices, nous envoyant tous les jours son carrosse, & venant souvent luy-mesme nous tenir compagnie, & nous conduire en tous les endroits les plus remarquables de cette ville.

Particularitez de cette Ville.

Il nous mena en un Convent où il y a un Saint ou une Sainte fort estimée pour ses miracles, mais je n'y vis rien de merveilleux qu'une lampe qui brûle tous les jours, & où il y a de la mesme huile qu'aux autres, sans que pourtant elle jette jamais de fumée qui noircisse, en effet l'endroit où elle est & l'argent qui l'accompagne, n'en sont point teints, & l'on me fit tenir la main au dessus de sa flamme, que je retiray de mesme que je luy avois portée sans noirceur ny humidité puante, ce qui me fait croire que l'on se sert de quelque autre coton que de l'ordinaire, & qu'on y mêle quelque ingredient qui empesche cette fumée, ce qui me semble plus apparent que ce qu'en dit la populace qui rapporte cette petite particularité, à la vertu des Reliques du Saint ou de la Sainte. Ils ont de plus en cette Ville une Image pour laquelle ils ont une grande veneration. Elle est en l'Eglise de la Vierge *del Pilar*. Les bastimens sont icy assez grands & hauts, & en general ont quelque chose de plus beau que ceux de *Madrid*, il y a une rue large, longue, & fort belle où l'on fait
le

le Cours, de meſme qu'à la *Calle Mayor de Madrid*. Il eſt vray que ſon propre lieu eſt ſur le bord de l'Ebre, de meſme qu'à *Madrid le Prado*; mais en celuy-cy on voit plus de carroſſes & attelés de plus belles mules que ſur le quay: ce n'eſt pas qu'il n'y ait aſſez de gens de condition, mais où il n'y a point de Cour, il n'y a d'ordinaire pas grande pompe. La maiſon qui eſt la plus conſiderable eſt celle du Duc de *Villa hermoſa* qui ſe dit de celle des vieux Roys d'Arragon, auſſi pretend-il à la Couronne, & croit que ceux qui en jouyſſent luy font tort.

A parler en general de l'humeur des Arragonois, ils ont ſans doute autant d'orgueil que les Caſtillans, & s'eſtiment plus qu'eux, & que toutes les Nations d'Eſpagne, auſſi peut-on dire qu'il n'y en a guere dont ils n'égalent l'eſprit, & qu'ils ne ſurpaſſent ſouvent, tantotſt en bien, tantotſt en mal. Leur terroir eſt fort peu fertile, & hors quelques vallées & quelques endroits où l'on conduit de l'eau de l'Ebre par des canaux, pour en oſter la ſecheſſe, le reſte n'eſt que ſable, bruyere où rochers, tellement qu'à peine y croiſt-il du bled pour les nourrir. Si ce pays n'eſt pas abondant en denrées, il n'a jamais manqué de grands hommes, & depuis leur premier Roy juſques à Ferdinand, ils n'en comptent pas un, qui par ſon eſprit ou par ſa valeur ne ſe ſoit rendu conſiderable à ſes voiſins; le dernier ſur tout, a eſté un prodige en l'art de regner;

De
l'humeur
des Arragonois.

Leur
pays
n'a jamais
manqué de
grands
hommes.

Qualitez de
Ferdinand
leur
Roy.

Il aspira à la Monarchie universelle.

gner; sa grande ambition s'accordant mal avec les bornes de son petit Royaume, il entreprit de les changer, & les porta si avant, que des pieds des Pyrenées, il les estendit jusques au détroit de Gibraltar. Ces succez & quelques autres luy firent dresser le plan d'une Monarchie universelle, dont on accuse ses successeurs de garder le secret & la tablature qu'il en donna dès lors à son petit fils, qui devoit estre heritier de tant de Provinces, & unir en sa personne tant de Puissances, qui seules avoient esté formidables à leurs voisins. Outre les richesses d'un nouveau Monde qu'il luy laissa en partage pour en faciliter l'entreprise, & l'aider à establir un Empire si vaste, qu'il n'y en eust jamais eu d'esgal. Je sçay qu'il est des Curieux qui jugent que c'est l'accuser d'une chimere, que de dire qu'il a eu cette pensée, mais ce fameux Aragonois qui vient de nous donner un tableau racourcy de sa politique, en parle en ce sens, *Parecieronle à Fernando Estrechos sus hereditarios Reynos de Arragon para sus dilatados deseos y assi habiendolo siempre à la grandexa y anchura de Castilla y de ally à la Monarquia de toda España y aun à la universal de entrambos mundos;* c'est à dire que les vastes desseins de Ferdinand, se trouverent trop resserrez dans ses Royaumes hereditaires d'Arragon, qu'il aspira incontinent, à l'estenduë de la Castille, ensuite à la Monarchie de toute l'Espagne, & enfin à l'universelle des deux Mondes. Ce
n'est

n'est pas qu'il fut grand Capitaine, & que cette ambition luy vint d'un excez de courage, aussi vescu-il en un temps où l'esprit & l'adresse faisoient plus que les bras & la vaillance. Il eut à balancer la Politique d'un Louys XI. l'industrie d'un Alexandre VI. la finesse d'un Louys le More, la vigilance d'un Henry VIII. & la prudence d'un Maximilian premier. Il mit toute leur dissimulation, & toute leur sagesse, en un si bon creuset, qu'il en separa le solide d'avec la fumée, qu'il en vit le fort & le foible, & en sceut tirer un établissement pour luy & ses successeurs, qui faisoit à bon droit dire à Philippe II. lors qu'il voyoit son portrait, à celuy-cy nous devons tout, *A este lo devemos todo*. La plûpart des Escrivains Espagnols se perdent dès qu'ils viennent à parler de la grandeur de la maison de leurs Roys, & il y en a qui en sont presque venus à l'impieté, *Casa*, dit un Auteur moderne, *que la escogio Dios en la Ley de gracia, assi como la de Abraham en la escrita, para llamarse Dios de Austria, Dios de Rodolfo, de Philippe y de Ferdinando*.

Mais pour revenir à ce peuple, parmy lequel nasquit ce Prince si adroit, & que les Politiques joignent à Tibere & à Louys XI. pour une troisieme Idole de leur raison d'Etat, j'adjousteray qu'il n'est guere Hospitalier ny amateur de l'Etranger. Son humeur altiere n'est pas temperée de tant de bon-

té que celle des Castillans, aussi est-ce de cette Province qu'il s'épand jusques dans la Castille quelques voleurs, qu'on nomme *Vandoleros*, & qui rendent bien souvent les grands chemins peu sûrs, ce qui vient peut-estre, qu'ayant la guerre en son voisinage, ses habitans s'adonnent plus aux armes que ceux des autres parties de l'Espagne, mesme la Noblesse se picque d'une bravoure effective, & qui passa jusques à protester incessamment qu'elle ne respire rien, que de dégainer l'épée pour le service de son Roy. Ce n'est pas qu'elle n'y rapporte la rodomontade naturelle à la Nation, & on m'a raconté qu'un jeune Gentil-homme s'estant monté le mieux qu'il avoit pu pour aller en Catalogne, faire une campagne, s'amusa avant que de partir à se promener plus d'un mois dans *Sarragoſſe*, tantost sur un cheval & tantost sur un autre, & dès qu'il rencontroit quelqu'un qui loüoit ses chevaux, son adresse, ou ses armes, il luy demandoit si avec un tel secours, & un bras comme le sien, il ne croyoit pas qu'il y avoit moyen d'arracher les dents aux François, *con estas armas y esto braço no se sacarian las muelas à los Garvachos?* Dès qu'il fut en Catalogne, il trouva occasion de faire paroître son cœur, mais il y fut assez malheureux pour y recevoir d'abord un coup au bras, & un autre à la jambe qui l'ont estropié, à present on le nomme l'arracheur de dents, *el Sacador de muelas*. Cependant si cette guerre a causé quel-

Un Ar-
rago-
nois qui
vouloit
arra-
cher les
dents
aux
Fran-
çois en
Cata-
logne.

quelque incommodité à ce Royaume, elle l'a rendu plus pecunieux, car le passage des Troupes & l'amas des munitions, ont fait rouler l'argent du Roy dans ses principales Villes, & comme il a des privileges particuliers, & qu'il ne se mefnage pas suivant les Ordres de la Cour, mais à la mode, nonobstant la guerre avec la France, il a toujours maintenu le commerce libre au de là des Montagnes, & les Marchands d'Oleron, de Thouloufe, & des autres endroits du Bearn & du Languedoc, vont & viennent fort librement à *Sarragoffe* & en tous ces quartiers-là & mefme la plûpart des Banquiers de *Sarragoffe*, font de ces pays là. Il est vray qu'il faut qu'ils prennent bien garde à ne rien dire & à ne rien faire, qui donne le moindre pretexte de mettre la main sur eux, car comme on ſçait qu'ils font accommodés, il est certain que la Justice les regarde comme une bonne curée, & dont elle ne ſeroit pas falchée de ſe graiffer les doits. *D. Pedro Miranda* est un des plus apparens & des mieux appuyez parce qu'il a épouſé une femme du pays tres-bien apparentée. C'est un des plus curieux de *Sarragoffe*, & chaque ordinaire il reçoit les Gazettes de Paris, & d'autres avis écrits à la main, mais il ne les communique qu'à ſes amis particuliers. Il nous a raconté que lors du ſiege d'Arras, il vint un ordre de *Madrid* au Magiſtrat de cette Ville, de faire des preparatifs pour une grande réjouyſſance, ſur la priſe d'une place

Preparatifs ridicules de ceux de Sarragoffe, pour la priſe d'Arras.

de cette importance. Comme on ne doutoit point qu'on apprist au premier jour qu'elle s'étoit rendue, on fit travailler à des échafaux pour une Feste de Tauraux. A peine en avoit-on dressé la moitié que par une lettre particuliere, *Miranda* sceut qu'Arras avoit esté secouru : n'osant publier une si mauvaise nouvelle, il voyoit avec admiration continuer cét Ouvrage, ne pouvant s'imaginer que le Vice-Roy & les principaux de la Ville n'eussent eu avis aussi bien que luy, qu'on s'étoit préparé à chanter le triomphe avant la Victoire. A quelques jour de là, & comme tout estoit prest pour la Feste, le Vice-Roy reçeut une lettre de *Madrid*, que le siege d'Arras n'avoit pas reussi, aussi-tost il mande le Gouverneur & le Magistrat de la Ville, & leur fait voir ce qu'on leur en écrivoit, ils en furent fort surpris, & pour s'en mieux éclaircir, ils manderent sur le champ *Miranda*, qui leur confessa qu'outre qu'un de ses correspondans de Paris le luy avoit écrit il y avoit plus de huit jours, il venoit de recevoir avec les Gazettes un Imprimé, qui en disoit les particularitez. Un de ces Messieurs se mit en colere contre luy, & voulut presque le maltraiter de ce que sçachant ce mauvais sucez, il ne les en avoit pas avertis, afin qu'ils ne fissent pas une depense inutile, & qu'ils ne fussent pas moquez du peuple, le menassant qu'il luy feroit payer les quatre ou cinq mil francs qu'il en coustoit à la Ville. Le Vice-Roy

Roy qui est plus moderé, appaisa la colere de cet homme, & fit retirer *Miranda*, sans que jamais on luy en ait parlé. Cependant le peuple vit abbatre les échaffaux qu'on avoit dressés pour la Feste, avec plus de tristesse de se voir privé de ce divertissement, que de ce que l'on n'avoit pas reconquis Arras.

L'Authour part de Sarragosse. Plaisant equipage d'un voyageur Espagnol, qui conte à l'Authour, & aux personnes de sa Compagnie, trois galanteries du Duc d'Osborne Vice-Roy de Naples. Applications que font les Espagnols des différentes pointes, & traits de l'Esprit à quelques-uns de leurs Roys. Liberalité de Philippe II. Tudela Ville de Navarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits. L'Authour rapporte ce qui estoit arrivé au Cardinal de Retz, en passant par cette Ville. Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols, que le siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'estre mieux traité en traversant leur pays.

CHAPITRE XXXVI.

A Pres que nous eûmes sejourné huit jours à *Sarragosse*, & que nous fûmes résolus de rentrer en France par la Navarre, plutôt que par la Catalogne, où l'on disoit que l'on ne pouvoit voyager, ny seurement, ny commodement: nous fûmes prendre con-

Roy qui est plus moderé, appaisa la colere de cet homme, & fit retirer *Miranda*, sans que jamais on luy en ait parlé. Cependant le peuple vit abbatre les échaffaux qu'on avoit dressés pour la Feste, avec plus de tristesse de se voir privé de ce divertissement, que de ce que l'on n'avoit pas reconquis Arras.

L'Authour part de Sarragosse. Plaisant equipage d'un voyageur Espagnol, qui conte à l'Authour, & aux personnes de sa Compagnie, trois galanteries du Duc d'Osborne Vice-Roy de Naples. Applications que font les Espagnols des différentes pointes, & traits de l'Esprit à quelques-uns de leurs Roys. Liberalité de Philippe II. Tudela Ville de Navarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits. L'Authour rapporte ce qui estoit arrivé au Cardinal de Retz, en passant par cette Ville. Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols, que le siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'estre mieux traité en traversant leur pays.

CHAPITRE XXXVI.

A Pres que nous eûmes sejourné huit jours à *Sarragosse*, & que nous fûmes résolus de rentrer en France par la Navarre, plutôt que par la Catalogne, où l'on disoit que l'on ne pouvoit voyager, ny seurement, ny commodement: nous fûmes prendre con-

gé du Duc de *Monteleon*, qui nous donna une Lettre pour le Comte de *S. Estevan* Vice-Roy de Navarre. Le 10. Juillet jour de nostre depart, nous fûmes coucher à *Halagon*, qui n'est qu'un chetif Village. Un *Commis de Miranda* nommé *Bertrand*, qui estoit de *S. Jean pied de port*, nous servit de guide en ce Voyage, car son Maistre ayant à envoyer un homme à Bayonne pour quelques affaires, eut la bonté de le faire partir à mesme temps que nous, afin qu'il nous conduisist par tout ce pays-là, dont il connoist parfaitement les routes, parce qu'il y fait toutes les années deux ou trois Voyages, le 21. de Juillet, nous eûmes en nostre compagnie un Espagnol qui estoit homme d'esprit & de bonne chere à la mode du pays. Il voyageoit en un plaisant équipage, il avoit selon la coûtume du pays à l'endroit du pomeau de la selle de sa mule, sa valise ou porte manteau sur lequel il s'appuyoit. Aux deux arçons & sur ses cuisses pendoit son bissac de mangeaille, & sur le poitrail de son cheval, estoient attachez en guise de fourreaux de pistolez deux boites de cuir, où au lieu d'armes, il avoit des bouteilles de vin qui se rafraischissoient par la glace qu'il y mettoit toutes les fois qu'il les remplissoit, c'est pour cette raison qu'on nommes ces estuits de cuir bouilly *Refreadores*. A chaque lieuë ou demy lieuë, il tiroit une bouteille & nous invitoit fort civilement à nous rafraischir de son vin, nous en excusant, il prenoit

Plaisant
équipage
d'un
Voyageur
Espagnol.

Ber-

Bertrand pour compagnon de sa desbauche, qui y estoit mieux accoustumé que nous. Dans l'entretien il nous fit mille contes assez jolis, mais il ne me ressouvient que de trois galantries du Duc d'Osse dont il nous parla, en nous representant l'humeur de cet enjoué Vice-Roy de Naples, qui a esté si fameux pour la gentillesse de son esprit, & pour la bizarrerie de sa conduite. Il nous dit qu'un jour pour se vanger d'une veuve qui luy avoit esté un peu cruelle, & qu'il sçavoit pourtant ne l'estre pas à tout le monde, il fit épier auprès de sa maison, un certain Moine qu'il soupçonnoit estre fort bien avec elle, & qu'on l'assuroit estre toute la consolation de son veuvage. Comme il sçeut qu'il y estoit entré, il vint avec ses Gardes, fit investir la maison, & faire commandement qu'on luy en ouvrist la porte, disant qu'il importoit au service du Roy qu'elle fust visitée. Il pressa si fort les valets de la Dame, que sans l'en avertir ils luy ouvrirent la porte comme elle estoit avec le drolle de Moine, & qu'il estoit déjà bien tard. Il s'amusa le reste de la nuit à l'en railler, & sur les huit heures du matin il fit prendre en croupe le Reverend Pere à un Cavalier, & commanda qu'un trompette allast devant, & qu'il s'arrestast à chaque carrefour, où apres avoir sonné de sa trompette il le montreroit, & crieroit *qui a besoin d'un Moine consolateur des veuves à minuit, s'adresse à ce Cavalier, il l'en accommodera,* & qu'a-

qu'après l'on allaſt de Convent en Convent demander qui avoit perdu un Religieux, & qu'ayant trouvé le ſien, on le rendiſt à l'Abbé, le priant que quand il s'iroit coucher, il priſt la clef de la Cellule, de peur qu'il ne s'égaraiſt une autre fois. Le ſecond trait de ſes Galanteries qu'il nous raconta fut, qu'ayant viſ à viſ de ſon logis un Marchand fort riche, & fort avare, qu'il voyoit tousjours de ſon cabinet qui regardoit ſur la Mer aller à ſes commoditez, qui avoient leur décharge ſur le meſme lieu, avec des coquilles de moules ou huîtres à la main: il envoya un jour prendre chez luy à credit trois ou quatre pieces de la plus belle baſtiſte qu'il euſt en ſa boutique. Dés qu'il les eut, il les fit porter à la Vice-Reine, & la pria de les luy faire couper en petits morceaux quarrez & larges de quatre doigts, & de les luy envoyer après en ſa chambre. Quand il les eut, il appella ſon Maître d'Hotel, & luy commanda de mettre toutes ces pieces dans ſes plus beaux baſſins d'argent, en guiſe de magnifique regale, de les faire porter par ſes Pages chez ce Marchands, de les y conduire, & de luy teſmoigner qu'en reconnoiſſance de tant de bons ſervices qu'il avoit rendus à ſon Excellence, elle luy envoyoit ce preſent, & qu'après ce compliment, il mit les baſſins ſur la table en ſe retirant incontinent, & que ſi le Marchand luy offroit quelque gratification il la priſt. Il ne manqua point de ſ'acquitter dignement de ſa Com-
miſ-

mission, & le Marchand surpris de cet honneur, voulant paroistre liberal, luy coula aussitost quelques pistoles en la main, qu'il receut avec moins de refus qu'un Medecin, disant qu'il envoyeroit querir les plats, quand il les auroit vuidez; le Marchand qui l'avoit accompagné, remonte tout glorieux d'avoir esté regalé par le Vice-Roy, & fort pressé de voir ce qu'il luy avoit envoyé, mais il fut bien surpris de ne trouver en tant de plats que des morceaux de linge, & quand il pensoit à l'argent qu'il avoit donné au Maître d'Hostel, à peine pouvoit-il s'empescher de se mettre au desespoir. Comme il étoit en sa cuisante affliction, les Pages vinrent requerir les plats, qu'il rendit sans rien témoigner du trait que l'on venoit de luy joüer, & de peur de le faire éclatter, & d'estre hautement mocqué, apres avoir esté si vilainement trompé. Le Vice-Roy de son costé, attendant la fin du jeu, ne fit semblant de rien, commandant à son Maître d'Hostel d'en user de mesme. A quelque temps de là, cet avaricieux Marchand qui ne vouloit pas perdre le prix de ses toiles, en fut demander le payement, on luy dit qu'on les luy avoit renvoyées, surquoy ce Marchand s'en va à son Excellence, se plaint de son monde, qui ayant pris des toiles chez luy pour son service, le vouloient frauder du payement. Le Duc en riant luy dit, que c'avoit esté pour le sien, & qu'on les luy avoit renvoyées, sans luy demander la fa-

çon de tant de petits mouchoirs, qui valoient mieux que les coquilles de moules ou d'huîtres. Alors il fut hué de tous ceux qui connoissoient le personnage, & il se retira si confus & si honteux, que le Vice-Roy ne le vit plus au lieu d'où il luy avoit donné occasion de luy jouër ce trait. La troisième Galanterie qu'il nous en raconta, fut, qu'y ayant à Naples trois Courtisanes si superbes, qu'à peine plioient elles les genoux pour faire la reverence quand elles le rencontroient : ce Vice-Roy s'avisâ un jour de les faire inviter à une collatiõ. Elles ne manquerent pas d'y venir les mieux ajustées qu'elles purent, & bien qu'elles le fussent differemment, & qu'elles eussent chacune une beauté differente, elles ne laisserent pas d'y apporter une égale fierté, & firent les Reines avec ce Vice-Roy, qui les reçeut fort civilement, & comme il vit qu'elles n'en devenoient point plus souples, les obligea à se deshabiller sous pretexte qu'il faisoit trop chaud, & qu'elles estoient trop gesnées en leurs habits. Il fit apres jeter par la chambre quantité de dragées, & sur tout de ces gros muscadins qui sont comme des pois, & les leur faisant, ramasser sans permettre qu'elles quittassent leurs *Zoccoli* ou patins, elles faisoient a chaque moment des glissades propres à leur estendre les nerfs, & afin qu'il les y aidast davantage, il prit une arbaleste, & à chaque fois quelles se baïssoient, il en tiroit un coup tantost à l'une tantost à l'autre,

tre, & quand il leur eut bien fait arpenter sa chambre à force de glisser, de se baisser, & de tomber, & de se relever, il les quitta, leur disant qu'après un tel manège, il ne les trouvoit pas si robustes qu'on luy avoit fait croire. Le pere de cet Espagnol avoit esté au Duc d'Osse, & il en sçavoit mille autres contes de cette sorte que j'ay oubliés, il est vray que ce n'estoient la plupart que des tours de l'Espiegle, qui ne meritoient pas d'estre retenus, non plus que ceux-cy, que je n'ay rapportés que pour mieux marquer le genie de la Nation, qui se frappe de ces petits traits, & de ces gaillardises d'esprit, & qui oppose les subtilitez de ce Duc à toutes celles qu'on leur peut dire du feu Marechal de Bassompierre. Outre ces Galanteries que l'on nomme *Doñasas*, c'est à dire facetieuses, comme sont celles du *Zapata de balenquer*, & autres semblables faillies d'esprits railleurs, elle en a qu'elle appelle Heroïques, & elle met en ce rang toutes les pointes du grand Capitaine, toutes les profondeurs de Ferdinand, tous les Apophtegmes de Charles V. & toutes les réponses aiguës de Philippe II. elle attribue à Charles V. celles de la valeur, à Philippe I. celles de la prudence, à Philippe III. celles de la pieté, & à Philippe IV. celles de l'amour, mais elle n'en a point qu'elle estime davantage que celles de Philippe I. qu'elle tient pour le Prince, du goust le plus delicat & le plus relevé qu'elle ait eu. Outre quanti-

*Applications
que font
les Es-
pagnols
de diffé-
rentes
pointes
& traits
d'Es-
prit, à
quel-
ques-
uns de
leurs
Rois,*

té de preuves qu'elle en a, elle raconte avec admiration un trait de son esprit & de sa liberalité, de ce qu'un jour un Portuguais ayant porté en la Cour un Diamant de grand prix, qui passa aussi-tost parmy ses Courtisans, pour la plus riche merveille que l'Orient eut jamais produite, il ne s'en émeut pas, & le regarda avec peu d'estime, Le Portuguais s'en estant apperceu, luy dit: Sire soixante & dix mil écus que j'ay abregé en ce digne enfant du Soleil, ne sont pas à mépriser, *Señor (dixit) setenta mil ducados que abrevié en este digno nieto del sol no son de asquear*, le Roy à qui sa hardiesse plut, luy demanda à quoy il avoit pensé, en l'achetant si chèrement, *En que pensavades quando disteis tanto*, Sire, répondit le rusé Portuguais, j'ay pensé qu'il y avoit un Philippe II. au monde. Cette subtilité ou cette flaterie luy plut de telle sorte que le *Gracian* qui a mis ce trait en son Heros, ajoute que le Roy luy fit sur le champ payer son Diamant, & recompenser la pointe d'esprit *Ostendando*, dit-il, *la superioridad de su gusto en el precio y en el premio*, mais la gaillardise de cet Espagnol qui se joignit à nous, & qui s'en alloit en Biscaye, m'a fait oublier par ses contes la suite de notre Voyage que je décris: il est vray que comme je marque tout ce que nous y avons veu & appris, ce que je viens de dire peut passer à la montre avec tant d'autres bagatelles que j'ay rapportées. Il ne me fournira plus de sujet de digression; car apres la disnée que nous

fines

fimmes le onzième à *Cortez*, qui est le premier Village de la Navarre, & la couchée de ce même jour, il prit le chemin de *Logroño*, & nous le quitâmes à *Tudela*, qui est une assez jolie Ville, mais qui se trouvant sur les confins de l'*Arragon*, de la *Castille*, & de la *Biscaye*, est la retraite & le nid de quantité de Malfaitteurs & de Bandits, qui ont abandonné leur patrie, pour éviter la punition qui estoit douë à leurs crimes. A ce qu'on nous en dit, c'est une vraie retraite de Voleurs, mais j'y vis des personnes d'assez bonne mine, pour me faire croire que parmi cette canaille il y a des gens de bien : aussi en quelques endroits il y a d'assez beaux bastimens, d'où l'on peut juger qu'il y a de la Noblesse ou des hommes de meilleure condition que celle de simples Refugiez qui les habitent. Quoy qu'il en soit, comme nous estions prests d'en partir, il y eut quelques Gardes qui avoient dessein de nous faire payer au passage, mais comme ils virent que je me mocquois d'eux, & que nous avions de bons passeports, ils n'osèrent l'entreprendre, Cependant on nous raconta que le Cardinal de Rets, apres s'estre sauvé de France, passant de *S. Sebastien* au Royaume de *Valence*, où il vouloit s'embarquer pour l'Italie. fut arresté & gardé fort étroitement en cette Ville. Il y arriva en litiere avec assez petit train; l'Alcalde qui se promenoit alors sur le pont, envoya demander qui il estoit, mais ne voulant pas estre connu, il refusa de

Tudela
la Ville de
la Navarre, habitée
par des Voleurs & par des
Bandits.

L'Auteur
raporte
ce qui
est arrivé au
Cardinal de
Rets en
passant
par cette
Ville.

dire son nom & ses qualitez ; aussi tost l'Alcalde luy envoya des Gardes, & le fit arrester dans l'Hofstellerie où il estoit allé mettre pied à terre. Ce procedé le surprit, & il ne sçavoit que juger d'un tel traitement en un pays où il croyoit avoir mis en seureté cette liberté qu'il venoit de recouvrer, pour ne la pas perdre en mesme temps qu'il commençoit de la gouster. Il depesche un homme à *Pampelone*, écrit au Vice-Roy ce qui luy estoit arrivé, & le supplie de punir l'insolence de ce Juge, & de le delivrer de ses mains : l'Alcalde de son costé envoie au Vice-Roy & au Conseil de Navarre un procez verbal de ce qu'il avoit fait suivant le deu de sa Charge, croyant éviter par là, le blâme que l'on pourroit luy donner d'avoir plûtost agy par curiosité & par caprice, qu'avec jugement & raison. Mais tout ce qu'avança son écrit fut, qu'il retarda d'un jour l'elargissement du Cardinal, & que ce Vice-Roy ayant esté obligé d'assembler le Conseil de Navarre, y fit resoudre en mesme temps le chastiment de ce temeraire, qui fut absolument dépossédé de sa Charge, & chassé pour quelque temps de la Ville, où le Cardinal ayant esté connu, reçut en suite mille civilitez, & quand il en partit, il fut accompagné de tous les principaux avec beaucoup d'honneur & de respect. En mesme temps on eut avis que les François avoient forcé les lignes, & chassé les Espagnols de devant Arras mais il soustint si fortement que cela ne pouvoit

voit estre, qu'il laissa par tout une impression du contraire, qui dure encore parmy le peuple. *Pedro Miranda* ou un de ses hommes qui se trouva alors à *Tudela*, luy fit voir ce que l'on luy en écrivoit de Paris, mais il persista toujours à dire qu'il estoit impossible, & combatit par toutes les raisons qu'il peust la nouvelle qu'il en avoit. Il estoit aisé à voir qu'il vouloit carresser les Espagnols par cette flatterie, & qu'il ne soucioit pas que le temps la détruisit, peurveu qu'on luy en fit meilleur visage par tout où il passeroit, reconnoissant par là qu'il estoit entierement entré dans leurs interests; aussi l'artifice & le soyn qu'il apporta à decréditer cette fascheuse nouvelle, en vn pays où l'on fait tout ce que l'on peut, pour cacher ce qui n'est pas à l'avantage de l'Etat, le fit mieux recevoir par tout où il passa, car ce bon office qu'il rendoit au Roy, en semant ainsi un bruit contraire à celui qui couroit, s'estendit jusques à *Madrid*, où chacun écoutoit à l'envy que le Cardinal les avoit desabusé, de ce que l'on publioit de la desfaite de l'Armée de Flandre devant Arras. Cela obligea le Ministre d'ordonner de nouveau qu'on luy fit bon accueil par tout où il passeroit, & de commander au Duc de *Montalto* Vice-Roy de Valence, de ne rien oublier de ce qui pourroit contribuer à ce qu'il sortist d'Espagne, fort content de la reception & de l'honneur qu'on luy auroit fait.

Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols que le siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'estre mieux traité en traversant leur pays.

Arrivée de l'Auteur à Pampelone. Description de cette Ville. Il visite le Vice-Roy de Navarre. Description de la Citadelle. Moulin à bras merveilleux. L'Auteur & ceux de sa compagnie, vont remercier le Vice-Roy du bon accueil qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy. Bassesse du Capitaine de ses Gardes, pour avoir des gans. Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre. L'inclination que conservent les Navarrois, de retourner sous la domination de leur Prince legitime, les garantit de subsides. L'Auteur passe la plaine de Roncevaux. Il raille agréablement sur les traditions des bonnes gens du pays. Montagne de Roncevaux, la plus haute des Pyrenées.

CHAPITRE XXXVII.

LE douzième de Juillet apres 'avoir dîné à *Caborosso* & traversé *Olite*, où les anciens Roys de Navarre tenoient leur Cour, où il reste quelque chose de leur Palais, mais qui est à présent un miserable lieu, ruiné par les guerres qu'il y a eu entre les vrais heritiers de cette Couronne, & ceux qui l'ont envahie, nous fîmes coucher à *Tessalia*, qui est un assez bon Bourg, à cause du terroir qui est plus fertile qu'aux autres endroits que nous avons passés. Le lendemain nous arrivâmes à *Pampelone*, qui est la Capitale de tout le Royaume;

Arrivée de l'Auteur à Pampelone.

me; elle est située au bout d'une assez grande plaine, mais qui ne semble pas fort fertile. Elle est presque au pied des Pyrénées, avec une telle distance toutefois qu'elle n'est commandée d'aucune hauteur. Sa Citadelle qui est si fameuse, regarde la plaine, & est entourée d'un côté d'un assez grand marais. La Ville n'a pas de fortifications fort considérables, elle est sur une espèce de pente qui y fait trouver des montées & des descentes, mais qui sont presque imperceptibles: il y a une fort grande place où l'on fait la Feste des Taureaux. Le peuple y est grossier & adonné au commerce qu'il fait en France aussi librement, que s'il n'y avoit point de guerre entre les deux Couronnes, nous y arrivâmes sur la fin de la foire, & nous y rencontrâmes encore quantité de Marchands François, qui estoient venus pour leurs payemens. Il n'y a que la sortie de l'argent qui leur donne peine, mais s'ils ne peuvent avoir permission pour le transporter, ou qu'il leur fasche de l'acheter trop cherement: ils trouvent des paysans sur les lieux qui s'obligent de le leur rendre à un ou deux pour cent à *S. Jean pied de port*, ou au premier Village de la basse Navarre. Ces paysans sont affidés & connus pour éviter la rencontre des Gardes des passages, ils marchent la nuit ou prennent des routes peu connues au travers des rochers & des montagnes, où il ne va que des chevres ou des bergers. Nous sejournaâmes trois jours en

*Des-
crip-
tion de
cette
ville.*

cette

cette Ville, tant à cause de l'indisposition de Monsieur qui n'estoit guere bien remis de la fièvre qu'il avoit eue à *Sarragosse*, que parce que nous avions un cheval qui jettoit la gourme, & qu'à peine on pouvoit faire avancer plus loin, sans luy donner quelque repos. Cependant nous fûmes voir le Comte de *S. Estevan*, Vice-Roy & Capitaine general de ce Royaume, & luy rendre la Lettre que nous avions pour luy, c'est un petit homme fort civil & fort curieux de toutes les belles choses, il nous receut fort bien, & donna ordre au Capitaine de ses Gardes qu'il nous fist voir l'apresdînée la Citadelle. Comme il estoit prest de sortir, & qu'il alloit au Conseil, nous l'entretinmes fort peu en cette premiere visite. A deux heures apres midy, le Capitaine de ses Gardes nous vint prendre avec un carrosse de son Maître, & nous conduisit à la Citadelle. Elle est située à l'endroit qui regarde la plaine, comme j'ay déjà dit. Du costé de la ville elle à une belle place, où il n'y a que quelques allées d'arbres pour la promenade; c'est une place à cinq bastions, que Philippe II. fit construire avec soin, comme un fort rempart contre les François, tous ces bastions sont revestus de pierre, & les fosséz sont fort beaux, & en partie remplis d'eau, elle n'a point de dehors, aussi n'en a-t'elle pas besoin à cause du marais qui est du costé dont on la pourroit le plus facilement attaquer, si elle estoit assiegée. Ils disent qu'elle

*Il vîst
le
Vice-
Roy.*

*De-
scriptiõ
de la
Cita-
delle.*

qu'elle est toute sur le roc, & quoy que ce soit la plus importante place de tout le Royaume, & la seule qui puisse empêcher les François d'aller jusques à *Madrid*, s'ils avoient passé les Pyrenées, elle n'est pas des mieux entretenues. Les fortifications ont besoin de reparations en beaucoup d'endroits, & la garnison en est assez chetive, car il y a peu de soldats, & pour suppléer à ce défaut, ils obligent les payfans de s'y rendre au premier commandement qu'on leur en fait. Afin que nous ne la trouvaissions pas si dépourvue de monde, on y en avoit fait entrer bon nombre, qu'on mesla parmy les Soldats effectifs, qu'on y entretient, mais il nous fut aisé de les reconnoître, par ce qu'outre qu'ils n'avoient point la mine de traîneurs d'épée, la plupart n'en portoient point, & faisoient la parade avec un simple mousquet ou quelque vieille picque, qu'il tenoient si mal, qu'ils montroient qu'ils estoient plus accoutumés à manier le hoyau que les armes. Le corps de la place est assez bien entendu, car au milieu des maisons pour la garnison on voit une grande place ronde où l'on se peut mettre en bataille, & par cinq grandes rues, s'en aller tout droit aux cinq bastions qui la composent. On nous fit voir les magasins qui ne sont pas trop bien fournis de munitions de bouche, ny de munitions de guerre; & une fort belle tour qui a esté faite pour y tenir de la poudre, en est tout à fait dégarnie, & on

Moulin à bras merveilleux.

on la fait servir de prison pour les plus Criminels. On nous y montra un fort beau moulin à bras, & où l'on peut aussi se servir de chevaux pour le faire tourner. C'est la plus grande machine en son espece que j'aye veüe, elle a quatre ou cinq meules & autant de tremies, & on nous dit qu'à chacune on pouvoit à mesme temps moudre 24. charges de bled par jour; cela me sembloit impossible, & je ne sçay ce que j'en dois croire. Je leur dis qu'un si grand corps où il y avoit tant de chevilles, pouvoit à peine travailler long-temps sans qu'il se démontast & se rendist inutile, & qu'à moins que le Maistre qui l'avoit fait vécut autant que dureroit le moulin, il seroit fort difficile de le racommoder aux occasions quand on s'en serviroit, & qu'il y manqueroit quelque chose, veu qu'il me sembloit estre de la particuliere invention de l'Ouvrier qui l'avoit construit, & qu'il s'en trouveroit à peine un autre qui entendist la fabrique & tous les ressorts, & qui pust les rajuster quand ils seroient rompus; mais ils m'assurerent qu'ils avoient successivement conservé un homme qui entendoit bien la construction de cette machine, & qu'afin qu'il ne leur en manquast point, il avoit tousjours sous luy un apprentif qu'il formoit à la sçavoir entretenir. Elle a deux ou trois bons puits, où l'on dit qu'il y a des sources d'eau vive. Nous trouvâmes peu de sentinelles sur le rempart, aussi bien que du canon, & nous n'y vîmes qu'une assez belle

cou-

couleuvrine, qui portoit les armes de France & le nom de François I. Il y a un Gouverneur particulier, & qui y est mis immédiatement par le Roy, il en estoit absent, & nous y fûmes receus par son Lieutenant, qui nous fit toutes sortes de carresses, mesme apres que nous eûmes fait le tour de la place, il nous conduisit à son logis, & nous y donna la collation de bonne grace & de meilleur cœur qu'il ne nous fit bonne chere, sa franchise nous pleut beaucoup, & nous nous aperçûmes qu'en nous éloignant peu à peu de la secheresse de *Castille*, & de l'austerité d'*Arragon*, qui n'a rien d'ouvert ny pour soy ny pour l'Etranger, nous nous approchions d'un pays plus lié, & où il y a plus de communication entre ceux qui l'habitent, aussi bien que pour ceux qui n'y font que quelque séjour.

N'ayant plus rien à voir au Chasteau, pour n'abuser pas de la bonté du Lieutenant, & ne pas laisser la civilité du Capitaine des Gardes du Vice-Roy, nous prîmes congé de l'un, en luy témoignant que nous estions tres satisfaits de la reception & des caresses qu'il nous avoit faites en sa place, & nous remontâmes en carosse avec l'autre, qui nous reconduisit en nostre logis où nous mismes pied à terre, afin qu'il allast rejoindre son Maître, & le remerciâmes de la peine qu'il avoit pris. Le lendemain nous allâmes remercier le Vice-Roy mesme, & comme nous le trouvâmes de loisir, nous eûmes le moyen

L'Auth-
 leur
 &
 ceux de
 sa com-
 pagnie
 vant
 remer-
 cier le
 Vice-
 Roy
 du bon
 accueil
 qu'il
 leur a-
 voit
 fait.
 Leur
 entra-
 tien a-
 vec
 luy.

moyen de l'entretenir plus particulièrement que la première fois que nous l'avions veu. Comme c'est un homme sçavant, & qui est du Conseil d'Etat & de guerre de sa Majesté, il nous mit aussi-tost sur le Gouvernement des pays-bas, & nous fit remarquer qu'il sçavoit assez bien comment les affaires s'y passoyent, il est curieux de bons Livres, & en parlant de la netteté des Impressions de Hollande, il nous dit que parmy les *Republiques* que les Elzeviers ont imprimées, il avoit trouvé tant de fautes en celle d'Espagne aux Matières, & tant d'erreurs aux noms des principales familles qu'on y a décrites, que n'ayant pu souffrir l'ignorance grossière de son Auteur, il l'avoit toute corrigée de sa main, & que si Elzevier, avoit dessein de la reimprimer, tant pour l'honneur de son Imprimerie, que pour celuy de sa Nation, il seroit aisé de la luy envoyer avec ses corrections. Cela nous obligea de luy offrir de le sçavoir d'Elzevier, & de luy en écrire. Il nous dit en suite que le Comte de *Pigneranda* estoit son proche parent, & nous luy témoignâmes l'estime que nous faisons d'un si honneste homme, & de l'un des plus habiles Ministres qu'eust l'Espagne, & auquel nous avions principalement esté recommandez, & sur cela nous prîmes congé de luy, en le remerciant du bon accueil qu'il nous avoit fait, bien que nous eussions un passeport du Roy aussi avantageux que celuy que j'ay inseré dans
 l'un

l'un des precedens Chapitres, il nous en fallut un de sa main. Son Secretaire qui estoit Brabançon, & qui enseigne le Latin & le François à ses enfans nous l'apporta sur le soir, & nous demanda de la part de son Maître l'adresse pour nous écrire, que nous luy donnâmes; & je pretends dès que je seray à Paris, tascher de lier commerce avec un si bonnestre homme, & qui a fait tant d'avances, afin qu'il eust quelque communication avec nous. Le quinzième au matin, comme nous nous preparations pour monter à cheval, & aller coucher au dernier Village de la haute Navarre sujette au Roy d'Espagne. Le valet du Capitaine des Gardes du Vice-Roy, vint demander si l'on n'avoit point trouvé en nostre chambre les gans de son Maître, qui croyoit les y avoir laissez le jour precedent, nous fîmes aussi-tost chercher par tout, & luy dismes qu'il y montast avec le Valet de Chambre de Monsieur de.... Apres avoir bien cherché ce qu'il n'y avoit pas perdu, il s'en alla, & par sa mine & par son geste, il nous fit bien comprendre que ce n'estoit pas pour ceux-là qu'il estoit venu, mais pour voir si nous ne luy en enverrions pas quelques paires des parfumez que nous avons dans nos valises, & qui estoient sur nos passeports; mais comme il n'y a point de plus grands sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, nous le laissâmes aller sans luy faire connoistre que nous nous doutions de son dessein: & à la verité son Maître avoit

*Bassef-
se du
Capitaine
de ses
Gardes
pour a-
voir des
gans.*

avoit tort de vouloir de nous cette petite liberalite, car il pouvoit croire que nous n'emportions des gans que comme des raretez à demy promises & données, puisque ceux qui ont esté au pays, où elles se font ne s'en fouciant pas pour eux, ne les emportent que pour leurs amis, & qu'estant en chemin, ils donneroient plus volontiers deux fois autant d'argent qu'elles valent, que la moindre partie de ce qu'ils ont destiné pour des presens, quand ils seront de retour chez eux. Cependant il n'eust pas toutes ces considerations, & croyant que nous n'avions pas esté assez subtils pour comprendre son artifice, il renvoya son Valet nous demander par un mauvais compliment *de los nuestros guantes de Ambar*, Ce procedé nous surprit, & comme nos valises se chargeoient, & que nous estions prests de monter à cheval, nous luy fismes voir que tout estoit empaqueté & ferré, & qu'il faudroit trop de temps à r'ouvrir les valises, & à rompre les enveloppes des parfums qui estoient bien liez, cousus & embalez, de peur qu'ils ne se gastassent, mais que s'il vouloit nous escrire à nostre Marchand de *Madrid*, de luy en envoyer autant de paires qu'il voudroit; ainsi nous nous desfismes de luy le plus adroitement que nous pûmes, sans croire avoir peché contre la bienséance, puisque celuy qui demande trop hardiment & sans consideration a toujours plus de la moitié de la honte du refus. Apres nous estre ain-

sitirez de *Pampelone*, nous prîmes le grand chemin des Pyrenées par où l'on va en France. On n'est pas fort loin de la Ville qu'on commence à monter, & avant que nous fussions au premier Village que l'on rencontre, nous trouvâmes quelques Soldats de la garnison du Chasteau qui nous demanderent l'aumosne; ce qui me surprit, car quoy que le Roy d'Espagne ait bien besoin d'argent, sieste-ce qu'il ne touche point aux quarante mille écus de rente qu'on dit que vaut le Royaume de Navarre, & l'on m'a assuré que tout ce que l'on y leve, quand mesme il excède la somme dont je viens de parler, demeure dans le pays pour payer le Viceroy qui a dix mil écus d'appointement, bien que celui d'Arragon n'en ait que six, pour les gages du President & des six Conseillers, & pour l'entretien des Places & des Garnisons. Aussi ceux qui connoissent bien ce Royaume, assûrent que le Roy d'Espagne n'en reçoit autre avantage que celui de la sûreté, & de l'estendue de la Frontiere, jusques aux Pyrenées, qui est la vraye & naturelle barriere que Dieu a mise entre la France & l'Espagne; ce n'est pas que si les impôts y estoient comme en Castille, il n'en pût tirer quelque chose de plus. Mais les Privileges que les Navarrois se sont reservez, & la consideration de ce que s'ils se rebelloient, ils pourroient retourner sous la domination de leur legitime Prince, & pour lequel ils reservent encore quelque inclin-

Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre.

L'inclina-
tion
que
conser-
vent les
Navar-
roi de
retour-
ner sous
la do-
mina-
tion de
leur
Prince
legiti-
me les
garan-
tir de
subsides
L'Au-
thour
passe la
plaine
de Ron-
ce-
vaux.

clination, fait qu'on n'ose entreprendre de les charger de subsides; tellement que les deniers les plus clairs qui se levont pour les frais qu'il faut faire, se tirent de la Douïanne qu'on afferme vingt quatre mille écus. Cependant l'avarice & la mauvaise foy de ceux qui manient cét argent qui se leve en Navarre, pour l'entretien de ses Garnisons, qui y devroient estre les mieux payées de toute l'Espagne, fait que ces pauvres Soldats sont reduits a la gueuserie, & que le service du Roy est si hautement negligé, qu'il y a apparence que si on y envoyoit une Armée, elle y feroit d'abord de grands progresz. Il est vray qu'hors l'incommodité qu'on donneroit par là au Roy d'Espagne, il n'y a pas tant d'avantage à attendre de ce costé-là qu'on y doive envoyer les Meilleures Troupes, tandis qu'on pourra plus utilement les employer en Flandres, en Catalogne, ou dans le Milanez.

Avant que d'arriver au *Burguette*, nous fûmes repaistre, plûstôt que disner à un certain méchant Village où nous trouvâmes un Commandant, ou Garde du passage, qui estoit assez honneste homme; il vint voir nos passeports avec civilité, & nous entretint du temps qu'il avoit servy en Flandres sous le Marquis *Spinola* Apres avoir traversé des bois des valées, & des montagnes, & trouvé quelquefois d'assez bon, & quelquefois d'assez mauvais chemin, nous arrivâmes enfin le soir à la plaine de Roncevaux, qui est si fa-
meuse

meuse pour cette grande bataille que Charlemagne y donna, & y perdit contre les Sarrasins. Messieurs de & de qui avoient pris le devant, gagnèrent encore ce jour le Village qui se nomme *Burguette*. Ils y purent à peine trouver logis, & il fallut qu'ils s'adressassent au Juge du lieu, qui les fit recevoir en celuy où nous passâmes la nuit. Le lendemain sixième de Juillet, sans estre beaucoup incommodé de la chaleur en une si grande plaine, enfoncée dans les Pyrenées: nous la traversâmes, en nous faisant montrer par des Marchands d'*Oleron*, qui font souvent ce chemin, le lieu où s'estoit donnée la bataille. En un endroit ils nous disoient, icy *Roland* fut affommé, nonobstant la roideur de sa lance. Ils nous montroient une Croix, & nous disoient, là perit le brave *Renaut*; & si nous eussions esté curieux de tout ce que leur a appris la tradition fausse ou véritable, je crois qu'ils nous auroient designé tous les endroits où perirent les douze Pairs de France, & que peut estre enfin ils nous y auroient fait remarquer de leur sang, car celuy des Heros ne s'efface jamais, & on dit qu'il y a un endroit qui est encore teint. Pour nous qui n'avons jamais eu une curiosité si creuse, que celle qui s'amuse au Marbre, aux Pierres, à la Terre, aux Tombeaux, & à tous ces objets muets, nous ne vîmes tout cela qu'en chemin faisant, & ne nous destournâmes pas seulement d'un pas pour aller voir si l'air estoit autre en ces endroits, où l'on veut que ces

Il raille le grand-bleme sur les traditions du pays.

grands hommes ayent rendu ou vomy ces
 ames prodigieuses qui animoient ces corps
 qu'on range parmy les Geans de l'antiquité.
 Nous ne vîmes pas *Nostre-Dame de Ronce-*
vaux, où il y a quelqu'un de ces Illustres en-
 sevely, & qui a esté bastie à son sujet, ou à
 celuy de la bataille, & où la Sainte qui y pre-
 fide, fait des miracles en vertu de cette gran-
 de journée ou de ces grands os, qui y repo-
 sent. Poussé par l'envie d'estre bien-tost au
 delà des Pyrenées, nous nous hastâmes de
 traverser tous ces pays de Romains ou d'Hi-
 stoire. Estans au bout de la plaine nous nous
 trouvâmes au pied d'une montagne à qui el-
 le donne le nom, car on la nomme la mon-
 tagne de *Roncevaux*. On nous dit que c'es-
 toit la plus haute des Pyrenées, cependant el-
 le n'avoit point de neige sur son sommet,
 bien que presque toutes les autres que nous
 avions à main droite, en eussent la teste blan-
 chie, mais on nous dit que cela n'empeschoit
 pas qu'elle n'approchast de plus près le Ciel,
 que toutes celles qui en portoient la livrée, &
 que celle-cy perdoit la sienne de bonne heu-
 re, & au commencement de l'Esté à cause
 du voifnage de la Mer qui par l'acrimonie
 de ses vapeurs l'aide à se fondre & à disparoi-
 tre plustost que celles des autres qui en sont
 plus éloignées.

Mon-
tagne
de Ron-
ce-
vauz,
la plus
haute
des Py-
renées.

Conclusion de cét Ouvrage par une comparaison admirable de l'Espagne avec la France, & de l'humeur des Espagnols avec celle des François

CHAPITRE XXXVIII.

Lorsque nous fûmes au sommet de la montagne de Roncevaux, *Egregia contemplatione parvimus animum*, nous nous arrestames à considerer d'un costé l'Espagne que nous venions de quitter, & de l'autre la France où nous allions entrer. Celle là nous paroissoit une campagne brulée, & où les montagnes pelées, & qui ne font voir qu'un rocher nud, ne cachotent que fort peu de plaines & de valées, où il y eust quelque vert & quelque marque de fertilité. Celle cy au contraire, se representoit à nos yeux comme un jardin, où la Nature n'avoit disposé ses hauteurs, ses enfonçeurs, ses terres, ses plaines & ses valées, que pour montrer une plus grande diversité en ce beau theatre d'une fertilité presque generale, qu'elle y a semée si abondamment, que ces pays mesmes que nous voyions, & qui ne sont pas les plus beaux de la France, nous sembloient quelque chose de surprenant & de fort agreable, dès que nous les comparions avec ceux que nous venions de quitter. Enfin sans me servir d'hyperbole ny d'exageration, & croyant dire les choses comme elles sont; je puis assurer que faisant agir mon esprit sur deux objets si divers, je trouvois qu'en l'un le

jour du jugement n'auroit gueres à bruler & qu'en l'autre les flames qui feront les funeraillles du monde feront les dernieres esteintes, par ce qu'il semble qu'en celuy-là, il est déjà tombé du feu du Ciel qui l'a à demy cuit : & qu'en celuy-cy il n'envoye qu'une chaleur bien faisante, & qui ne s'échauffe que pour vivifier. Peut-estre que cét Italien n'avoit pas mauvaise raison, qui se faschant contre ces Docteurs qui estoient en peine du lieu, où ils mettroient le Purgatoire, disoit qu'ils estoient bien embarrassez pour des gens d'esprit, & que s'ils eussent sçeu la Carte, ils auroient mis celuy de l'Europe en Espagne, & celuy du Levant en Lybie. S'il avoit raison ou s'il s'extravaguoit, je m'en rapporte, & il me suffit d'ajouter que ce que je viens de dire de la diversité de ces deux veuës, n'empesche pas que je n'estime l'Espagne, & que je n'admire la sagesse, la temperance, la prudence, & tant de vertus morales & politiques, qui brillent en la plûpart des hommes qu'elle produit. Ce n'est donc point ny par un esprit de mespris pour l'une, ny par une trop grande idée que j'aye de l'autre, que je remarque la difference que mon œil y a trouvée : Je sçay que les meilleures terres ne sont pas toujours celles qui rendent plus, & qui portent les plus grands hommes. Le plus habile de tous les Grecs nasquit parmy les rochers d'Itaque, & il y a en Provence un endroit qu'on nomme la *Crau* tout couvert de cailloux, que les Maistres ne voudroient pas
avoir

avoir changé pour un autre tout remply de fleurs & de fruits, parce qu'en ce champ de la sterilité meſme, il croiſt une herbe ſi fine & de ſi grande vertu, qu'un brin en vaut mieux que des poignées entieres de celles des prez les plus gras; cela veut dire que les plantes du plus haut gouſt viennent ſouvent des terres les plus maigres, & que ſi l'Eſpagne eſt ſeche & aride, elle ne laiſſe pas d'eſtre vigoureuſe & robuste. En effet on ſçait que les Eſpagnols ſont d'ordinaire plus forts & plus capables des longues fatigues, que ceux qui ſont naiz en des pays delicats. Et l'on remarque qu'entre eux-meſmes les plus vaillans & les plus fiers naiſſent aux endroits les plus élevez, & aux Provinces les plus ſablonneuſes, au lieu que celles qui ſont plus abondantes, ſont habitées des perſonnes qui ont l'eſprit moins guerrier, & l'imagination moins enflée, la fertilité eſtant ordinairement compagne de l'humilité. Auſſi les Romains ne ſe trouverent jamais plus embarrasſez qu'à ſe rendre Maîtres de cette Nation, ſon courage indomptable, la difficulté des paſſages, la diſette des provisions, l'excez de la chaleur qui regne preſque par toute cette peninſule, leur couſterent plus de ſix vints ans de travail pour la conquerir, & il n'en faudroit guere moins eſſuyer, à qui l'entreprendroit en ce temps, ſi elle avoit autant d'hommes qu'en celuy-là.

Mais avant que de lever la main de deſſus mon papier, & pour rendre juſtice à l'Eſpagne

ne avant que je la perde tout à fait de veüe, il faut que je remarque que cette sterilité & cette difette, dont on l'accuse, ne vient pas tant de sa faute, s'il m'est permis de le dire ainsi, que de celle de ses habitans. S'ils avoient un peu plus d'industrie, & si au lieu de se nourrir de fumée, auprès de leurs misérables foyers, ils cultivoient un peu mieux la terre, & ne méprisoient pas de s'adonner aux Arts mechaniques, elle leur seroit une liberale mere de tout ce qui est necessaire à l'entretien de la vie, tant pour le vestement, que pour la nourriture; en effet ils peuvent recueillir chez eux assez de bled, de vin, d'huile & de toutes sortes de fruits, pour se passer de ceux de leurs voisins, quand les années sont bonnes, & s'ils entendoient l'Agriculture, ou qu'ils voulussent s'y appliquer, ils pourroient vivre dans une si grande abondance, que non seulement les Provinces les plus fertiles suppléeroient à la sterilité de quelques-unes qui le sont moins, mais encore envoyroient elles de leurs biens aux pays Estrangers, sans s'apauvrir ny sans s'épuiser. Les matieres les plus excellentes de toutes les Estoffes, les Laines de *Segovie*, les Soyas de *Grenade*, les Cordoüans de *Ciudad Rodrigo*, les Lins & les Chanvres de l'*Andalousie*, le Fer & le Cuivre de la *Biscaye*, & quantité d'autres riches dépouilles de son bestail, de son terroir, & de ses mines, devroient remplir les villes d'Artisans, & des meilleures fabriques de l'Europe. Cependant on y en travaille si peu que comme je l'ay remarqué ailleurs,

leurs, on les en tire toutes cruës, & apres les avoir convertis en une autre espece, & les avoir disposées à l'usage des hommes, on luy en raporte une partie par le moyen de laquelle on retire souvent avec double interest tout l'argent qu'on en a donné, & on garde l'autre à pur & à simple gain.

Enfin me voicy au deça des Pyrenées, & si du sommet de cette haute Montagne, qui sépare la France d'avec l'Espagne, contemplant ces deux grands Royaumes, je me suis emporté à comparer leurs climats, & à rapporter ensemble, & comme en un lieu tout ce que j'ay remarqué en décrivant mon Voyage, il faut que je finisse en comparant les mœurs, & la politique de ces deux Nations voisines, & qu'on veut estre si opposées l'une l'autre, que les mouvemens qui font monter le feu, & ceux qui font descendre la terre, ne le sont pas davantage. Pour en dire d'abord mon sentiment, il est certain que pendant que j'ay esté à *Madrid*, j'ay tasché de connoistre si cette averfion qu'on dit leur estre reciproque & naturelle, estoit si forte au fonds & dans la réalité qu'on le croit & qu'elle le paroist. Mais j'ay trouvé que cette contrariété qu'on met en leurs humeurs, & en leur conduite publique & particuliere, est plûtoft une diuersité de genie & de temperament, qu'une vraye contrariété qui rende plus incompatible le François avec l'Espagnol, qu'avec l'Italien, l'Alleman, l'Anglois, ou quelque autre Nation que ce soit. Cha-

cune a son caractere particulier, & son ſcent ſpecificque, tant au corps qu'en l'eſprit, qui eſt (pour ainſi dire) ſon principe d'individuation, qui la diſtingue l'une de l'autre. Si outre cette diverſité commune & generale qui vient du pays où l'on naiſt, il y en a quelque'une de plus expreſſe & de plus formelle d'un peuple à l'autre, elle vient de quelques accidens d'une certaine conjoncture, ou de quelques autres circonſtances qui font le meſme effet, pour la haine & le mépris ſur des Communantez entieres que ſur des particuliers, qui hors de là ne ſont pas plus oppoſez que deux rivieres qui ont leur cours different, & qui ſuivent leur lit avec une inclination égale, bien que ce ne ſoit pas toujours avec la meſme vehemence, & qu'il y en ait de moins impetueuſes. Cela poſé, je dis que hors cette competence de puissance, & cet eſtat de rivales, auquel ces deux Nations ſe trouvent depuis ſi long temps, & qui a eſté échauffé par tant de guerres & par tant de diſputes, qui ne ſont pas encore finies; on ne remarqueroit pas plus d'oppoſition entr'elles, que chacune d'elles en a avec les autres; auſſi quand ces conſiderations ont eſté levées, & que ce ſujet d'averſion d'Eſtat à Eſtat, & d'animofité publique a ceſſé, elles n'ont pas moins bien veſcu l'une avec l'autre, qu'aucune des deux le fait avec le reſte des Etrangers. Outre ce que j'en ay moy-mefme veu en tant de François qui peuplent *Madrid* & *Sarragoſſe*, & qui n'épouſans pas les intereſts de leur patrie, s'ac-

commodent fort bien avec les Espagnols, les Catalans & les Portuguais (fournissent une preuve convainquante de cette verité. Il n'y a personne qui ne sçache qu'en se soustrayant de la domination du Roy Catholique, & abjurant avec l'obeyssance qu'il luy devoient, tous les mysteres de la Monarchie Espagnole, ceux-cy font entrez en confidence avec la France, & en une telle correspondance, que nonobstant la diversité d'humeur, ceux des deux Nations ont esté aussi bien veus & aussi bien receus à *Paris* & à *Lisbone*, qu'ils le peuvent estre à *Stokolm* ou à *Warsovie*, où je croy qu'on ne s'imaginera pas, qu'on ait quelque antipathie pour aucune des deux, ceux-là ont fait un quart de conversion de plus, & se sont jettez entre les bras des François, sans que la difference de mœurs & d'inclinations qui est entr'eux, ait empesché qu'ils ne se soient aussi bien accordez que les Flamans avec les Espagnols ou les Napolitains avec les mesmes. C'est doncques depuis cette emulation de gloire, qui commença avec l'agrandissement de l'Empire d'Espagne sous Ferdinand, qui s'accroit sous Charle-quin, & qui s'est continuée sous ses Successeurs, que ces deux peuples n'ont pû se souffrir, ny en public, ny en particulier, & qu'ils ont ajousté à la diversité de leur temperament & de leur naturel, un esprit de haine, d'envie, & de mépris, qui les rend insupportables l'une à l'autre. Ainsi l'un n'est pas seulement reserré & speculatif; mais il ne peut souffrir

l'hu-

l'humeur gaye & fociable de l'autre, l'un n'est pas seulement lent & tardif, mais il ne peut souffrir la promptitude & l'activité de l'autre, l'un ne va pas seulement à pas comptés, mais il ne peut souffrir la demarche rompuë & deliberée de l'autre. L'un ne fait pas seulement la reverence, en se relevant sur le derriere, mais il ne peut voir qu'en riant, que l'autre se panche sur le devant pour la faire. Enfin l'un n'a rien de conforme à son humeur & à ses coûtumes, qui ne déplaise à l'autre, & qu'il ne condamne par ce principe de jalousie & d'ambition, dont je viens de parler. Ces differentes proprietes du naturel de ces deux Nations, aidées de cette emulation de grandeur, & de ce desir de preéminence, qui les travaille depuis si long-temps, & qui a cousté tant de sang à la Chrestienté, sont la source de la diversité de leur politique, tant en son essence qu'en ses maximes. Ce n'est pas que l'une n'emprunte quelquefois la nature & les qualitez de l'autre, & qu'elle ne copie souvent quelques-uns de ses traits les plus subtils, mais comme elle n'y apporte jamais la mesme main ny le mesme pinceau, & qu'il est difficile de vestir si bien l'habit d'autruy, qu'on ne reconnoisse qu'il n'a pas esté fait pour nous. Il y a toujours quelque chose en l'action & aux moyens qu'elle observe, qui montre que les principes ne sont pas les mesmes, non plus que les agens. Qui aura leu cette fameuse dispute des Venitiens avec Paul V. & qui y aura remarqué quelle part

y prirent sur la fin & de quelle façon s'y ménagerent ces deux grandes Puissances pour leur intérêt & pour leur gloire, y trouvera une preuve manifeste de cette vérité. Il est donc certain qu'en leur politique elles marchent souvent sur les brisées l'une de l'autre, mais il l'est encore davantage, qu'elles ne vont jamais à pas égal, quelque chemin qu'elles fassent. On représente celle d'Espagne dans un char & sur un Thrône d'écaillés de tortue, tiré par des Remores, qui au travers des longs espaces du temps, perd souvent celuy de l'occasion. On luy donne toute la patience, & beaucoup d'attention dans le jeu, où elle sçait si bien mesler les cartes, qu'elle rompt souvent le bonheur, & embarrasse presque toujours l'adresse des plus fins joueurs. Si on la met à un exercice plus violent, elle ne tombe jamais pour aller trop viste, elle attend sa balle au bond, & si elle luy fait faut, elle se console de ne l'avoir pas mal jugée, & de n'avoir pas perdu son coup par precipitation, en voulant la prendre de volée. Aussi par la profondeur de ses pensées, elle embrasse toute l'estendue de l'objet qu'elle se propose. Elle en voit toutes les parties, tous les muscles & toutes les jointures, & si elle ne s'en rend pas maistresse, ce n'est pas qu'elle se trompe au choix de l'endroit, par où elle s'y doit prendre: mais parce qu'elle s'atache trop à en estudier le moment & l'heure, qui passe souvent, ou luy est enlevée pendant qu'elle l'attend & qu'elle delibere.

Il faut avoier que ce malheur ne luy arrive guere dans le cabinet, & aux affaires qui n'ont pour but que la negotiation. On sçait qu'il n'y a point de partie en l'art de regner qui luy soit plus avantageuse, où son esprit arresté & fixé à toutes les circonstances réussisse mieux, & où il ait moyen de faire paroistre plus adroitement la delicateffe de ses ressorts, en prenant toutes les mesures pour cette operation lente & circonspecte, qui l'assure du succez de tout ce qu'elle peut lors manier avec loisir, & sans estre pressée. Au lieu qu'à la campagne & aux affaires de la guerre, où elle n'a pas ce mesme espace ny cette même liberté de soumettre à une longue & meure deliberation, un objet qui d'ordinaire n'en souffre point, où il faut anticiper sur le temps & sur l'occasion, & où souvent on donne plus au hazard & à la fortune, qu'à la prudence & au raisonnement, elle n'a pas ce mesme avantage, & se trouve quelquefois si courte au compte qu'elle avoit fait, qu'elle voit perir ses plus hauts desseins pour ne les avoir pas commencez assez tost, & pour avoir esté prevenüe au terme qu'elle destinoit à leur accouchement, s'il m'est permis de le dire ainsi. Je ne m'amuseray pas à rapporter des exemples de cette verité, puis qu'outre le siege de *Mastricht*, où elle perdit le temps de le faire lever faute de l'entreprendre, dès qu'il fut commencé, & où elle voulut joindre tant de force & tant de conseil, qu'elle n'employa puis apres ny l'un ny l'autre.

l'autre, que pour y recevoir un affront avec plus d'éclat, les guerres d'aujourd'huy nous en fournissent quelques preuves que tout le monde sçait, & qu'il seroit inutile de marquer icy.

Mais j'ajoutéray que cette lenteur, & cette trop grande circonspection avec laquelle les Espagnols bronchent quelquefois pour vouloir asséoir leurs pieds trop seurement est suivie, & comme recompensée d'une qualité bien considerable, sçavoir une constance extraordinaire dans le malheur, quand elle leur a esté ruineuse, & une perseverance sans relasche avec une vigueur infatigable à poursuivre leurs avantages, quand elle leur a réussi; si on considère les rudes épreuves auxquelles ils ont esté exposez par le soulèvement de tant de peuples, par la defection d'une de leurs plus riches Provinces, & par la separation d'un Royaume; si on regarde les grandes secousses qu'ils ont receuës par mer & par terre des Armées de tant de Princes liguez contre eux, & si on examine les pertes des batailles qu'ils ont souffertes, on trouvera qu'il y a dequoy s'estonner qu'ils soient encore debout, & qu'il n'appartient qu'à leur grandeur de supporter tant de maux sans y succomber, & qu'à un estomach fait comme le leur, de digerer de si fascheux morceaux sans perdre l'appetit: que s'il leur en reste encore, comme il n'en faut pas douter, à quoy le peut-on attribuer qu'à cette chaleur lente & naturelle qui agit sans precipitation, & qui

Q

sout-

souffre sans alteration ce qu'elle ne peut digerer ny refoudre, pour le donner à guerir au temps, & à une saison plus favorable; c'est à dire, qu'à cette politique constante & si bien concertée, qu'elle ne paroist jamais entreprise ny faillie de cœur, bien qu'elle la soit souvent de force & d'expediens, & que dans l'ordre de l'action, elle ne voye point de merite qu'en la patience & qu'en l'exercice de quelques vertus qu'elle pratique dans le cabinet & à la campagne, pour abatuë qu'elle soit. Aussi n'a-t'elle guere accoûtumé de se retirer sur sa perte, pour malheureux que luy soit le jeu, & elle abandonne rarement la partie & l'esperance de se raquitter, & d'avoir sa revanche, quelque épuisée qu'elle soit. Que si de nos jours elle a cedé aux Provinces unies leur liberté, & si elle a renoncé au droit, qu'elle avoit de la leur disputer, ce n'a esté qu'après une guerre de quatre-vints ans; & par cette necessité absolue, qui oblige à choisir de deux maux le moindre, sans qu'on puisse inferer qu'elle ait eu mal de cœur, & qu'elle s'accôûtume à rendre ce qu'elle a une fois avalé. Peut-estre aussi un jour, si elle est dégagée de tant de liens qui la pressent, & si elle a le moyen de se servir à son aise de tout le raisonnement de sa prudence, elle fera voir qu'elle n'a remis la partie qu'à cause de la quantité de joueurs qu'elle avoit sur les bras, & qu'elle peut la reprendre avec cette protestation, qu'il n'y a point de prescription pour les Roys qui sont toujours mineurs,

neurs, que l'acte & le jurement contraire à celui de leur Sacre, ne les lie point, qu'il peut tomber en leur ame, aussi bien qu'en celle de *l'homme-de-bien des Casuistes*, une certaine crainte qui les dispense de tenir ce qu'ils ont promis.

Si l'on considère d'un autre costé (& c'est pour revenir à ce que j'ay avancé de leur vigueur égale en sa prospérité) combien les Espagnols sçavent user à propos des faveurs de la Fortune, & se servir de leurs avantages, quand le Ciel a secondé cette circonspection, & cette longue prevoiance avec la quelle ils agissent, on reconnoitra aisément qu'il n'y a point de politique semblable à la leur, qui soit plus hardie, plus active & plus vigilante apres un bon succez, qui poursuive mieux le gain d'une bataille, qui s'assure mieux d'une place apres l'avoir conquise, qui soumette mieux un peuple apres l'avoir vaincu ou l'avoir ramené à son devoir, s'il s'en estoit écarté, qui accommode mieux à ses interests, ceux des Princes qui sont de son party, & qui en un mot travaille plus vertement apres la victoire, à en recueillir tous les fruits qu'elle peut produire, & en tirer toutes les bonnes suites qu'elle peut donner. Au lieu qu'il y en a qui s'émeussent dans la prospérité, dont l'ardeur se rallentist apres le combat, & qui aiment mieux jouyr de leur bonheur, que de s'en servir, & perdre la gloire & le profit de leurs belles actions, que de ne s'arrester pas pour se reposer, & pour reprendre haleine au

bout de la carrière. Cette politique n'appartient qu'à ceux qui ont les bras meilleurs que la teste, & qui n'estiment pas tant le prix que la course, ny le triomphe, & la Couronne, que la bataille & la victoire, c'est à dire qui preferent les moyens à la fin; & les bonnes œuvres à la felicité où elles menent.

A ces deux avantages de celle d'Espagne dont je viens de parler, & qui découlent de cette grande circonspection qui l'accompagne, on pourroit en adjouster une troisieme source, qui est que quand elle a quelque haut dessein en main, elle en sçait si bien dérober la connoissance au monde, & le meurir si en secret, qu'il ne paroist que pour surprendre & pour estonner tout à la fois. Elle travaille en secret, & dresse ses batteries avec un soin extrême de ne rien éventer de son intention; & de peur qu'on ne la devine à son port & à sa contenance, elle fait semblant de fermer les yeux & de dormir, lors qu'elle est la mieux éveillée, qu'elle est le plus en sentinelle, & qu'elle est sur le point de tirer son plus grand coup. Elle est mesme bien aise qu'en cette occasion, bien qu'elle soit d'ailleurs si jalouse de sa reputation, on décrie ses forces, on l'accuse de foiblesse, & que sur ce faux preiugé on se tienne si mal sur ses gardes, qu'elle puisse prendre au dépourveu, & porter par terre celuy qui la croyoit en estat de ne se pouvoir remuer, ny se defendre. A l'ombre de ce secret & à la faveur de cet artifice, elle a quelquefois rem-
por-

porté de tres grands avantages; & sans parler de ce que luy a autrefois valu la conquête de toute la *Sicile*, on sçait que de nos jours elle s'en est utilement servie, & que lors qu'on s'y attendoit le moins, elle s'est fait sentir devant *Taragone*, & devant *Lerida*, avec plus de force qu'on ne croyoit qu'elle en eust. Enfin elle a toujours esté merveilleusement secrette, & a si bien pratiqué cette dissimulation d'Etat, qui aide tant à regner, & qui se sert si bien des apparences & de la feinte, qu'elle a d'ordinaire redressé par là ses affaires, quand elle n'a pû les rétablir hautement. Mais lors que ces petites maximes qui entrent en sa conduite dans la guerre, ne peuvent luy estre utiles en celle-cy, elle a recours aux traitez & aux conferences, où elle les employe si adroitement qu'elle en tire d'une façon ou d'autre, le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Surquoy je remarqueray que ce qui la rend superieure en fait de negociations, est cette grande froideur, avec laquelle elle laisse & abat le feu des autres Nations, & les mene par tant de destours, qu'enfin ennuyées de ne rien conclure & de tant conferer, elles se laissent aller à une partie de ce qu'elle veut, & achètent encore souvent d'un quart ou d'une moitié l'autre qu'ils luy disputent, le repos, qu'elle semble ne leur vouloir pas accorder, lors qu'elle connoist leur foible, qui est de souhaitter avec patience ce qu'ils ont une fois commencé d'esperer.

Ainsi elle vient souvent à bout par une es-

pece d'opiniaftreté judicieufe de la plus forte refiftance qu'on puiſſe faire aux avantages qu'elle cherche & arrache par fouplesſe ce qu'elle n'auroit pû obtenir à jeu découvert & de droit fil.

Mais pour ne m'arreſter pas plus long temps à la conſideration d'une politique qui a dans elle des plis & des recoins tous particuliers, j'ajouſteray ſeulement que touchant les maximes qu'elle obſerve, on trouve qu'il y auroit quelque choſe à corriger en ſon Catholicisme, c'eſt à dire en cet excez de zele vray ou apparent qu'elle fait paroître dans les choſes de la Religion. On ſçait que ſouvent c'eſt un feu qui ne l'échauffe que pour luy nuire, & qu'elle pourroit en eſtre conſommée, ſans le perſuader à ceux qu'elle veut par là attacher à ſes intereſts. On ſçait que les Papes ne leur en font pas de plus grandes faveurs, & qu'ils ſoupçonnent toujours leur paſſion pour l'Egliſe d'une infirmité humaine qui ne pouſſe vers le Ciel, que pour s'avancer ſur la terre. On ſçait qu'elle ne s'aquier des amis qu'à demy, & dont elle ne gagne qu'une partie de la volonté, par les meſmes moyens qu'elle ſe fait de veritables ennemis, & qui luy donnent toute leur haine & toute leur averſion. En eſſet, le deſſein conſtant qu'elle a fait, & auquel elle ſemble s'eſtre devouïe comme par ſerment, de ne point ſouffrir de Proteſtans en ſes Eſtats, & de les perſecuter juſques dans les leurs meſmes, eſt une piece de ſon cabinet, qui a eſté
trop

trop bien examinée par les Catholiques, pour n'en sçavoir pas le juste prix & la valeur, & qui l'a assez esté par ceux contre qui elle butte, afin qu'ils ayent compris que sur de si beaux principes elle s'est engagé à leur destruction & à leur ruine, pour satisfaire à son ambition, & à ce haut point dont on l'accuse de vouloir ramasser en un corps tant de differents Estats, & donner un Chef à la Chrétienté. Cependant de la façon que l'Europe est aujourd'huy composée, & que le Christianisme y est estably, c'est une pensée qu'elle ne doit plus avoir, il faut qu'elle considère que les deux partis auxquels il est divisé, sont à peu près égaux, & que s'ils venoient à se choquer avec toute la masse de leurs forces, la victoire flotteroit long-temps incertaine, de quel costé elle se rangeroit, & que peut estre elle ne prendroit pas le sien, encore qu'il fust suivy de toutes les Legions Romaines. Il faut qu'elle regarde sa raison d'Etat travestie de son Catholicisme comme un tres-mauvais masque, qui a cent fois trahy le secret, & qui a esté par tout reconnu, quelque déguisé qu'il fut, il faut enfin qu'elle examine le peu d'avantage qu'il y a, à suivre des maximes qui irritent tout un party, & qui ne gagnent l'autre qu'à demy & qui donnent moyen à ses ennemis de luy en accroistre le nombre. Cela veut dire qu'elle doit se restreindre dans les limites de l'interest temporel, qu'elle ne doit point y mesler la Religion, qui n'est pas descenduë du Ciel pour détrui-

truire la société, & qu'elle ne doit point en un mot tant faire de signes de Croix contre les Protestans, Mais les laissant vivre en vivant avec eux, leur faire connoître qu'elle s'est defaite du vœu qui la lioit (s'il y en a quelqu'un) de travailler à leur destruction, & à celle de leur Eglise, par tout où elle se rencontreroit. En changeant ainsi de conduite, elle en tirera deux grands avantages, car elle en sera plus considérée à Rome, en se montrant moins attachée aux intérêts de sa Cour, & plus redoutable à la France, en luy soustrayant une partie de l'inclination des Religioneux, qu'elle croit posséder toute entière, & préférablement à tous les autres Princes Catholiques, depuis que par un saint ravissement de prudence, elle s'est résoluë de ne point donner des marques d'une haine ouverte, & de ne plus traiter de persécution, de feu & de fer, une matière qui ne doit estre que l'objet de la priere, de la persuasion, & de la parole. Apres avoir tiré quelques traits de la nature, & des propriétés de la Politique des Espagnols, il me resteroit à esbaucher le plan de celle des François, qui en fist voir une partie de son étendue & de sa force, afin qu'en comparant ces deux ennemies on pût juger laquelle est pour l'emporter sur sa rivale; mais celle cy est si vague & d'une forme si passagere, que les momens & les heures qui roulent toujours, ne sont pas dans un plus grand flux que sa conduite; & celle-là luy est un si puissant correctif, & si propre à
 l'ar-

arrester, que s'il est difficile de dépeindre l'une lors qu'elle va le plus viste, a cause de la rapidité de sa course, qui suit le mouvement des Dieux, il ne l'est pas moins de déterminer laquelle des deux est la plus forte, à cause de ce continuel conflict, où elles vivent depuis si long-temps, sans qu'aucune ait encore succombé. On diroit qu'elles se sont partagées toute l'adresse de l'escrime, & que l'une va mieux à la parade, & a le poignet plus delié, mais que l'autre a la botte plus preste, & allonge mieux son coup; ainsi Dieu pour maintenir en un point presque égal la valeur de ces deux Nations, a opposé à la vivacité & au grand esprit de l'une, la prudence & la fermeté de l'autre, afin que ce qui manque à celle-cy de promptitude, soit recompensé par son attention à tout ce qu'elle fait, & que ce que l'autre n'a pas de circonspection & de lenteur, soit supléé par sa diligence incroyable en tout ce qu'elle entreprend. Par là leurs victoires & leurs triumphes sont a peu près paralleles, & leurs bons & leurs mauvais succez sont si fort meslez, qu'elles ne se doivent gueres de retour si l'on en oste ce qui s'est passé de nos jours, & dont on ne sçait encore qu'elle sera l'issuë.

Il faut neantmoins avoüer que quand la promptitude du François, n'est pas destituée de son esprit ny de son jugement, & que ce feu qui l'accompagne, ne vient pas à l'éblouyr ny à le priver de lumiere, il produit d'autres effets que la retenüë & l'attention

de l'Espagnol, pour clairvoyante qu'elle soit.

Il n'y a rien de prodigieux & d'heroique dont elle ne soit capable. Elle force les affaires à changer de face, & oblige la fortune & la victoire à se ranger de son party, lors qu'elles sont sur le point de le quitter. Elle anticipe sur l'arrivée des malheurs par sa prevoyance, & sur l'application des remèdes par son activité. Elle porte enfin en mesme temps l'œil, la main, & le cœur, sur tout ce qui luy peut aider ou nuire; de l'un elle doit embrasser ou éviter, de l'autre elle saisit tout ce qui luy est avantageux, & repousse tout ce qui luy seroit funeste; avec le dernier, elle soutient tout le faix du travail. & arrive souvent où ses forces ne pouvoient atteindre, & avec tous les trois ensemble, elle coupe d'un costé chemin au mal & luy fait prendre l'écart, & de l'autre elle s'ouvre le passage au bien & va au devant de luy. Au lieu que la profonde intelligence de l'Espagnol, laisse souvent geler en fleur par le froid de son irresolution & de sa longue deliberation, le fruit de ses plus belles entreprises, pour n'estre pas aussi diligent à les executer, qu'il est subtil à en rechercher les moyens. Je pourrois apporter quelques exemples de cette verité tirés de nostre temps, & qui seroient assez concluans pour le sujet que je traite, si ce n'estoit que je desire finir. Ainsi je me contenteray d'ajouter que je sçay bien que la vitesse des François fait souvent avorter

vorter leurs desseins : que quelquefois leur diligence n'est pas celle des sages , & qu'elle court avec si peu de discours & de reflexion , qu'elle ne prend garde à rien , & qu'ainsi n'ayant que les pieds & les mains , elle va de toute sa force donner dans la confusion , & se precipite dans le malheur avec cette surprise , qui fait souvent qu'elle est si peu maîtresse d'elle mesme , qu'elle dement son grand courage , & recule avec frayeur . Mais c'est une ancienne plainte & un vieux reproche contre leur conduite , dont il semble qu'ils se font de nos jours hautement justifiez par tant de belles actions & de grandes entreprises , où ils ont montré une diligence pour l'execution , qui n'a gueres esté abandonnée de conseil & d'intelligence , ny faillie de cœur & de jugement . C'estoit donc au temps passé que l'usage & l'experience n'avoient pas encore épuré leur feu , ny chastié cet excez de chaleur avec laquelle ils commençoient bien & finissoient mal , qu'on pouvoit les accuser de n'agir qu'avec furie , & de n'avoir que cet emportement aveuglé , qui apres la premiere faillie se tourne en peur ; ils n'en sont pas en ces termes , & ne font guere une retraite de lievre apres une attaque de Lyons . C'est à dire que si leurs entreprises ne sont pas toujours suivies de bon succes , ils s'en demessent tres souvent avec reputation , & sans perdre tout à fait contenance ; enfin la plus grande vitesse quand elle est accompagnée de lumiere & de jugement , est aussi souvent

mere de la bonne fortune, qu'elle en est la marastre. *Alexandre* conquiert tout en ne laissant rien pour le lendemain, & *Cesar* ne mettoit qu'un moment entre la deliberation & l'execution, parce qu'il craignoit ou que la grandeur du dessein ne l'epouvantast, ou que l'occasion n'en passast s'il s'amusoit à l'examiner. Mais comme la celerité de ces deux Heros a presque toujours esté heureuse, à cause de leur prodigieuse capacité en tout ce qu'ils entreprennent, & que la lenteur & la circonspection de *Fabius Maximus*, & du grand *Gonsalve* a restably des Estats & conquis des Royaumes, à cause qu'elle n'estoit ny languissante ny molle, on peut dire que chacune de ces deux Nations, selon que la qualité qui la predomine est temperée de raison & esclairée d'intelligence, a l'estomac propre aux grands morceaux & aux longs traits de la fortune, bien que souvent l'une a des maux de cœur, qui luy causent des vomissemens, & que l'autre souffre des douleurs de teste qui l'obligent à se reposer; *Auguste* avoit tasté le poux à l'une & à l'autre, lors qu'il prononça son *Festina lente*, & on peut assurer que de la promptitude des François, & de la lenteur des Espagnols, il se peut faire un admirable composé pour la conquête du monde & pour le gouvernement de l'univers.

F I N.

RELATION
DE L'ESTAT
&
GOUVERNEMENT
D'ESPAGNE.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.
M. D C. L X V I.

RELATION

DE L'ESTAT

DU GOUVERNEMENT

DE SPAGNE.



A GORDON

AND HARRIS

PRINTERS

E S T A T

d' E S P A G N E.

De la jonction de tous les Royaumes qui la composent.



ET espace de terre qui s'appelle Espagne, & qui est toute environée de Mer, à la reserve des Monts Pyrenées qui la separent de la France, n'a en sa longueur

de puis ces montagnes qui sont au Nort, jusques au Détroit de Gibraltar, qui est au Midy, que cent cinquante, soixante, & quatrevingts lieües, selon les endroits; & environ aussi cent, six vingts, cent trente, & quarante lieües de largeur, en la prenant de la Mer Oceane à la Mediterranée; & Madrid est quasi à quatrevingts lieües des quatre costes.

Toute cette estenduë de pais, qui par sa situation devoit estre plus à l'abry de l'invasion des Nations estrangeres qu'aucun pais de l'Europe, y a esté pourtant plus en proye que la France ni l'Allemagne, qui sont des pais ouverts de tout costez, qui se desfendent, par le nombre, & par le courage de leurs peuples; car sans compter les Pheni-ciens qui ont esté les premiers qui s'y sont venus establir d'Asie, ni les Romains à qui

tout le reste du monde a tenu à honneur d'o-
 beir, & qui en chasserent les Carthaginois
 qui y estoient passez d'Affrique, sans parler
 de l'irruption des Gots qui inonderent tou-
 te l'Europe, & dont quelques uns s'establi-
 rent en Espagne. Elle fut conquise par les
 Mores en l'année 714. pendant que la Fran-
 ce estoit florissante du temps de Charles
 Martel. Dom Pelage s'estant sauvé dans les
 Asturiers, se fit appeller Roy d'Ouiedo, &
 peu apres de Leon, apres qu'il l'eut conquise
 sur les Mores. Dans ce mesme temps-là,
 un autre se fit appeller Duc de Biscaye; Un
 autre, Roy de Navarre; Un autre, qui estoit
 Duc de Guyenne, Comte d'Arragon; Et
 un autre Capitaine François, Comte de Bar-
 celonne, (parce que c'estoient des lieux où
 les Mores avoient de la peine à penetrer.)

En suite de cela, apres que les Mores qui
 au commencement estoient passez en Espa-
 gne par ordre des Miramolins d'Afrique, qui
 veut dire les plus grands entre les croyans,
 & qui ainsi n'estoient que leurs Generaux, ils
 voulurent se faire eux mesmes Rois indépen-
 dans, & ainsi se broüillerent avec les Affri-
 quains, & se diviserent entre eux, les uns se
 faisant Rois de Seville, & les autres de Tole-
 de, de Cordouë, & Saragosse, de Grenade,
 de Jaen, de Valence, de Murcie, & d'autant
 de villes quasi qu'il y en a en Espagne. Les
 Princes Catholiques reprirent vigueur, &
 s'accrurent insensiblement chacun de leur
 costé;

costé; mais cependant les Rois de Leon, dont les Espagnols vantent si fort les belles actions, payoient aux Mores l'infame tribut de cent filles Chrestiennes, dont cinquante estoient nobles & les cinquante autres roturieres, & j'ay veu à huit, ou dix lieues de Tolède, un Chasteau que l'on appelle encore, *de las cien donzellas*, parce que c'estoit là où on les amenoit. Et en l'année mil cinq cens septante trois, un Cardinal Archevesque de Tolède achepta ce Chasteau là avec tout son territoire, & qui a quatre ou cinq lieues, qui vaut quinze mille ducats de revenu, & en fonda un College à Tolède pour cent filles, cinquante nobles, & cinquante roturieres, & du revenu l'on en marie tous les ans quelques-unes, & celles qui se veulent faire Religieuses y demeurent. Mais pour revenir à ces Princes Espagnols, on peut remarquer que dans ce commencement on n'entend parler que de Navarre & de Leon, car il n'y avoit encore que des Comtes d'Arragon, qui estans tombez dans la maison de Navarre, & s'en estans après separez, prirent en mil trente-quatre le tiltre de Rois d'Arragon, & en l'année mil cent cinquante D. Petronilla ayant espousé un Comte de Barcelonne, se fit la jonction de la Catalogne & de l'Arragon, dont elle estoit heritiere. Pour la Castille il est constant qu'elle doit aussi le tiltre de la Royauté aux Rois de Navarre, aussi bien que l'Arragon; car il n'y

Gari-avoit que des Comtes de Castille, jusques
 bay. en l'année mil trentecinq, que Ferdinand
 chap. premier du nom, fils de Dom Sanche, Roy
 1. du de Navarre, & Comte de Castille, ayant la
 tome Castille en son partage, s'en fit appeller
 2. Roy, à cause que son pere estoit Roy d'un
 autre Royaume; & ce fut en ce temps-la
 que ce Ferdinand-là, épousant une heritiere
 de Leon, joignit la Castille avec Leon,
 & Oviedo, la Biscaye estoit aussi à des Sei-
 gneurs particuliers, & en partie aux Rois
 de Navarre. C'est une fort grande Provin-
 ce, car elle en contient trois, l'*Alava*, la
Biscaye, & *Guipuscoa*, & pour la *Cantab-
 ria*, qui comprenoit autrefois toutes ces
 trois Provinces; comme on voit par la Mon-
 tagne, qui s'appelle encore *Cantabria* où j'ay
 passé partie de la Navarre, & tout le pais
 devers *Sogurgno*, *Nazara*, & *San Domin-
 go de la Calçada*, jusques à *Burgos*, qui passe
 maintenant pour Castille, ce n'est plus qu'un
 nom ancien. Le Roy de Navarre *D. Sanche
 el Fuerte*, les ayant voulu charger d'imposts
 ils se deffendirent, & se donnerent au Roy
 de Castille *Alonze* neufiesme, à la charge
 de ne payer aucunes tailles, ni subsides.

Alonze douzieme donna en suite à la
 Province d'*Alava* de fort beaux privileges
 en mil trois cens trente-deux. Pour la Bis-
 caye, ayant esté possédée long-temps par
 les Seigneurs de *Haro*, & l'Infant *Dom
 Juan el Tuerto*, ayant esté tué par le com-
 mande-

mandement d'Alonze douzième il se fit un traité avec sa mere, à qui il laissa quelques terres, & luy se mit en possession de la Biscaye, en mil trois cens trente quatre, & puis il la donna à *Juan Nuñez de Lara*; & le dernier Seigneur de cette maison estant mort, *Dom Pedro el Cruel* s'en empara en mil trois cens cinquante-un. Mais *Dom Tolo* frere de Henrique, espousa la fille du Seigneur de *Lara*, & devint Seigneur de Biscaye, qui s'enfuit en France. Enfin le Roy Henrique estant paisible, donna la Biscaye à *Dom Juan* son fils, qui devenant Roy l'incorpora à la Couronne.

Les Rois d'Arragon ayant chassé les Mores de Valence, & ceux de Castille, les ayant chassés de Toledé, de Cordouie, & de Seville, l'union de l'Arragon, & de la Castille se fit par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, qui unirent encore le Royaume de Grenade en 1492. à cause des guerres civiles de ce Royaume, dont les Rois Mores s'estans déjà affoiblis d'eux-mesmes, furent obligés enfin de se retirer en Afrique, & celuy de Navarre en l'année mil cinq censdouze, que le Pape Jule second en priva Jean d'Albret & sa femme Catherine de Foix, femme de François Phœbus, qui avoit succédé en ce Royaume à sa grande mere Leonore qui avoit espousé Gaston de Foix, dont elle avoit eu un autre Gaston de Foix, pere de ce François Phœbus, & d'un Jean de Foix, pere de

Gaston de Foix qui fut tué à la bataille de Ravenne, qui laissa une sœur nommée Germaine de Foix, qui fut Reine d'Arragon, & qui donna son droit à Charles Quint, qui estoit déjà en possession apres le Roy Ferdinand. Or de ce Jean d'Albret, & de Catherine de Foix, est venu Jean d'Albret pere de la Reine Jeanne, Femme d'Antoine de Bourbon, & mere de Henry quatriesme.

Long temps apres Philippe second y joignit celuy de Portugal, que le Duc de Bragance qui en est mort Roy, en a desuni en l'année mil six cens quarante.

Cette jonction de tant de Royaumes s'est ainsi faite avec beaucoup de desordres, & de guerres que faisoient les pretendans favorisez par la costume d'Espagne, où les filles heritent, & mesmes les bastars, de façon qu'il y en a eu bon nombre qui y ont succedé sans compter un Diacre, & ses enfans; de façon que depuis Dom Pelage qui vivoit du temps de Pepin, pere de Charlamagne, en sept cens cinquante-trois, jusques à la Reine Da. Juana femme de Philippe premier, la Couronne est tombée dix fois en quenouille.

Jusques au Roy Alphonse, qui fut nommé le Sage, parce qu'il estoit scavant, & particulièrement en Astrologie; car ce fut luy qui fit les Tables Alphonciennes, & qui fit compiler les Loix de Castille, & de Leon en un livre que l'on nomma *las siete partidas*, on ne se servoit que de la langue Latine dans

les instrumens publics, & ce fut luy qui ordonna que l'on se seruisst de la langue du pais; de façon que l'on ne voit de livres Espagnols plus anciens que de l'année mil deux cens soixante, ou environ; car l'Archevesque de Toledo Dom Rodrigo Ximenez de Navarre, qui estoit du temps de son pere le Roy Dom Fernand, avoit escrit son histoire d'Espagne en Latin.

Des trois principales usurpations du Royaume d'Espagne.

De l'usurpation du Royaume de Castille sur S. Louis.

PREMIEREMENT, il est constant que le Roy *Alonzo el Casto* n'ayant pas voulu connoître sa femme, & voyant la reputation de Charlemagne, l'institua son heritier, mais les Grands, & Princes d'Espagne s'y opposant, luy firent revoquer cette institution; à cause de quoy Charlemagne entra en Espagne, où il perdit la bataille de Roncevaux dans les Pyrenées, & le fils du Roy Bermudo le Diacre nommé Ramiro luy succeda. Le Roy de Castille *Dom Alonzo el nono* ne laissa qu'un fils fort jeune nommé Henry, pendant la minorité duquel les Seigneurs de *Haro*, & les Seigneurs de *Lara*, qui se saisirent de sa personne, gou-

vernerent comme ses tuteurs, & mourut en 1217. sans enfans; ainsi le Royaume de Castille appartenoit à ses filles, dont l'aînée estoit *Doña Blanca*, femme du Roy Louïs huitiesme, fils de Philippe Auguste, & mere de Saint Louis; & sans difficulté le Royaume de Castille luy appartenoit, mais *Doña Berenguela* sa cadette qui avoit espousé le Roy de Leon, qu'ils nommerent *Alonxo decimo*, quoy qu'il ne fust pas Roy de Castille, & qui avoit gouverné long-temps pendant la minorité de son frere Henry, & avoit eu de grandes guerres contre les Seigneurs de *Haro*, & les *Nuñes de Lara*, envoya promptement querir son fils *Dom Fernand* (que l'on appelle le Saint) à cause qu'il osta Seville aux Mores; & se fit reconnoistre Reine de Castille, & son fils Roy; à cause dequoy son pere, Roy de Leon, fit la guerre à son fils, & à *Doña Berenguela*, qui luy avoit envoyé son fils, sans sçavoir pourquoy. Pendant ce temps, Philippe Auguste vivoit encore, mais estant mort bien tost apres, & Louïs huitiesme mesme, *Doña Blanca* demeura Regente, pendant la minorité de S. Louïs, & eut à soutenir beaucoup de guerres, que luy firent les Princes de France, les Comtes de Toulouse, de Champagne, & autres; de façon qu'au lieu de disputer la Couronne de Castille à son neveu Fernand, elle luy demanda du secours, & il ne luy en donna point. Garibay
& tous

& tous les Historiens d'Espagne content l'affaire ainsi, horsmis quelques uns qui veulent dire que Doña Berenguela estoit l'aînée, mais elle estoit la seconde, & Doña Leonora qui espousa Dom Roy d'Arragon, estoit la troisieme; & peu de temps apres S. Louïs mariant sa fille Blanche avec l'Infant de *la Cerda*, luy donna son droit.

Usurpation des Royaumes de Castille, & de Leon sur les Infants de la Cerda, dont viennent les Ducs de Medina Celi par femmes.

L'Infant Fernando de la Cerda, ainsi appellé, à cause d'une grande moustache qu'il avoit sur l'estomach, ou sur le dos, ce qui s'appelle Cerda, ou Guedeja, estoit fils du Roy Dom Alonze surnommé le Sage, qui fut esleu Empercur par une partie des Electeurs d'Allemagne, & ce Ferdinand-là espousa Blanche fille de Sainct Louïs, qui luy ceda les droits qu'il avoit au Royaume de Castille, & à ce mariage qui se fit en mil deux cens soixante-huit à Burgos, assisterent le Roy d'Arragon, Philippe fils aîné du Roy de France, Edouïard fils aîné du Roy d'Angleterre, Dom Pedro Infant & heritier d'Arragon, Mahomad Roy de Grenade, le Marquis de Montferrat, sans compter Alonze qui s'appelloit Roy des Romains, & tous ses freres;

& entre tous les Grands d'Espagne un Rodrigo Rodriguez de Saldaña; Ce Fernand de la Cerda fut reconnu Roy d'Espagne, & en fut Regent pendant qu'Alonze s'en alla s'aboucher avec le Pape qui favorisoit l'Empereur Rodolphe d'Habsbourg: mais mourant en Andalouzie, & ayant recommandé ses enfans Alonzo & Ferdinando, qui estant fort jeunes à Dom Juan Nuñez de Lara, celui-cy avec Dom Lopez Dias de Haro seigneur de Biscaye, se joignirent avec l'Infant Dom Sanche frere du Prince mort, & se liguerent avec luy pour l'establir sur le Throsne au preiudice de ses Neveux, & mesme contre son Pere, qui fut contraint de le faire declarer heritier de la Couronne, au preiudice de ses petits fils: ils se retirerent en Arragon avec leur Mere Blanche de France qui y alla demander secours au Roy Philippe troisieme son frere, pendant que Dom Sanche sceut gagner tellement le Roy d'Arragon qu'il l'obligea d'arrester les Infants de la Cerda, & fit enfin soulever toute la Castille contre son pere Alonze, au secours duquel le Roy de Maroc passa en Espagne pendant que Philippe troisieme envoya une Armee en Espagne, tant pour soutenir la Reyne Jeanne de Navarre, qu'Espousa Philippe le Bel son fils que contre le Roy d'Arragon, & l'Infant Dom Sanche: cependant Alonze mourut, & donnant sa malediction à Dom Sanche son fils, il institua pour heritier en

les Royaumes les Infants de la Cerda ; & le Pape Martin excommunia tous ceux qui suivroient le parti de Dom Sanche. Et en cas qu'ils mourussent sans enfans, il substitua ses Royaumes à Philippe Roy de France, & à ses enfans, comme petits fils du Roy Alonzo neufiesme ; Mais enfin il se fit un traité à Lyon par lequel Garibay dit que le Roy Philippe le Bel renonça à ses droits, moyennant que les enfans de la Cerda fussent mis hors de prison, & que Dom Sanche donnast à l'aîné d'Alonzo, le Royaume de Murcie dont il luy rendroit hommage, & Gaston de Bearn venant pour cela en Arragon, en fit sortir l'Infant Dom Alonzo de la Cerda Roy de Castille, & de Leon ; & D. Lopez de Haro Seigneur de Biscaye luy presta serment, & tous declarerent la guerre à Dom Sanche, qui alla voir Philippe le Bel à Bayonne, ou ils firent la paix sans parler des la Cerda, mais apres il fit une nouvelle ligue avec l'Infant Dom Juan frere de Dom Sanche, & le Roy d'Arragon, & celuy de Grenade y entra avec le Roy de Portugal, par laquelle Alonzo de la Cerda fut establi Roy de Castille, de Tolède, de Murcie, Jaen, &c.

Et l'Infant Dom Juan de Leon par la mort survenue du Roy Dom Sanche, & pendant la minorité du Roy Fernand quatriesme, l'Infant Dom Juan s'estant accommodé; enfin, luy & le Roy de Portugal, & l'Evesque de Saragosse, sur lesquels ces trois Princes avoient

avoient compromis, reglerent le partage de Murcie entre le Roy de Castille & celui d'Arragon, & que le Roy Fernand donneroit à Alonze de la Cerda beaucoup de terres veritablement, mais point de Souveraineté, car il fut arresté qu'il quitteroit le titre & les armes de Roy de Castille & de Leon en l'an mil trois cens quatre, & si on ne l'en mit pas en possession; c'est pourquoy Fernand de la Cerda, cadet d'Alonze de la Cerda estant Major dome il recommença à brouiller pendant la minorité d'Alouze douziesme: Mais Alonze renonça encore à tous ses droits en mil trois cens trente. Il s'estoit marié en France, & y avoit eu deux enfans, Louïs & Jean; celui cy fut fait Connestable de France par le Roy Jean. Pour Louïs, le Pape Clement sixiesme luy avoit donné les Canaries, où il pretendoit aller, mais il n'y alla pas, & on l'appella pourtant le Prince de la Fortune, ou des Isles Fortunées. Louïs Fils de Jean, Connestable de France, servit le Roy *Dom Pedro el Cruel*, qui le fit tuer apres; & ce Louïs de la Cerda est d'une Guzman, Dame de Medina Celi, & qui estoit outre cela petitefille de l'Infant Alonze de la Cerda; il n'y eut qu'une fille D. Isabella de la Cerda qui espousa Bernard de Foix appellé le bastart de Bearn, fils bastart de Gaston Phœbus douziesme Comte de Foix; & de là sont venus les Ducs de Medina Celi qui sont Foix, & la Cer-

Cerda; ce fut ce bastard de Bearn qui vint avec Bertrand du Guesclin restablir Dom Henrique, qui le fit Comte de Medina Celi. Il est vray que le Roy d'Espagne Jean premier fils de Henry second, qui avoit esté chassé par Dom Pedro *el Cruel* estoit fils d'une Doña Juanaa Manuel, fille de Dom Juan Manuel, & d'une Blanche de la Cerda.

Usurpation de Henry sur Dom Pedro el Cruel. & sur le Duc de Lancaster, & autres.

IL n'y a pas de doute que le Roy Alonze douziesme eut en legitime mariage de sa femme Doña Maria de Portugal, l'Infant Dom Pedro qui fut reconnu Roy, & obeï, & servit long-temps auprès de Henry Comte de Trastemare, & Dom Fabrique, d'où viennent les Admirantes, & d'autres qui estoient bastards du mesme Roy Alonze douziesme, que Doña Leonor de Guzman sa maîtresse avoit gouverné. Mais le Roy Dom Pedro se laissa encore bien plus gouverner par Doña Maria de Padilla sa Concubine, qui fut cause que son mariage s'estant traité avec Blanche de Bourbon, fille du Duc de Bourbon, & cousine germaine de Charles Dauphin de France, & Duc de Normandie, fils du Roy Jean, qui fut depuis Charles

les

les cinquiesme, qui estoit marié avec Jeanne de Bourbon sœur aînée de Blanche, dès qu'elle fut arrivée en Espagne. Il se maria le Lundy, & le Mercredi il la quitta là, & la revit une seule fois à la priere de tous les Estats, qui en murmuroient; il disoit qu'elle avoit couché avec Dom Fabrique Grand Maître de Santiago, frere jumeau de Henry de Trastemare. Mais Garibay demeure d'accord que l'on ne void pas que Dom Fabrique l'eust esté querir en France; un peu apres cela il la fit arrester, & enfin mourir, aussi bien qu'un grand nombre de Princes, d'Infants, & de Seigneurs, & mesme le Roy de Grenade Mahomad qui s'y vint mettre entre les bras. Mais aussi en punition de toutes ces cruantez & trahisons, s'estant venu mettre entre les bras de son frere Henry, Comte de Trastemare qui l'assiegeoit, & devenant entagé dans la tente de Bertrand du Guesclin, Henry survint, & ils se jetterent l'un sur l'autre, & Henry le tua & fut par ce moyen Roy paisible d'Espagne, encore que le Roy Dom Pedro de Portugal fust fils de l'Infante Beatrix, fils du Roy Sanche le Brave, & qu'il y eust encore d'autres Seigneurs qui vinsent en legitime mariage d'Infantes d'Espagne, sans compter les La Cerda, & particulièrement le Duc de Lauclastre, qui avoit espousé D^o. Constança, fille du Roy Dom Pedro *el Cruel*, apres la
quel

mort duquel il prit le tiltre de Roy de Castille.

Ces usurpations estoient si ordinaires en Espagne, que Henry troisieme de Castille estant mort, & ayant laissé son fils fort jeune, tous les Seigneurs voulurent offrir la Couronne à l'Infant Fernand son oncle qui la refusa, & fit reconnoistre son neveu Jean second; & on remarqua cela comme un prodige de fidelité.

De la Nature du Pais.

LE Pais est traversé de tous costez de montagnes, qui ne sont ni plantées, ni plaines de villages, comme celles de France; mais il y a des montagnes, ou des rochers effectifs tous de pierres, ce qu'ils appellent *Sierras*, ou *Peñas*, ou avec quelques arbres, & alors ils les appellent *Montes*.

Il y a parmi tout cela beaucoup de plaines fort unies, comme dans la Castille, & dans l'Andalousie, mais il n'y en a pas une dont on ne voye toujours quelqu'une de ces montagnes sauvages que je viens de décrire, & la plus part ne sont cultivées qu'aux environs des grandes villes, & à une lieüe, ou demie lieüe des petites, qui sont à cinq, six & sept lieües les unes des autres, sans aucun village entre deux, horsmis dans la
Biscaye;

Biscaye, & dans la Navarre, où les villages sont assez près à près; car pour le Portugal & la Catalogne, où je n'ay pas esté, je n'en puis parler.

La sterilité du Pais & ce defaut de culture vient de quatre causes, du defaut des hommes, & de la paresse, & de l'orgueil, du peu qu'il y en a, de la seicheresse de la terre, & des trop grands impôts dont les peuples sont chargez; d'où vient que dans la Biscaye, & dans la Navarre, qui sont de fort méchans pais, il y a bien plus de peuple, & la terre est bien mieux cultivée, à cause qu'il n'y a ni tailles ni dismes, ni entrées.

Pour le defaut d'hommes il vient de la quantité d'Espagnols qui se sont habituez en Italie, en Flandre, & particulièrement aux Indes, d'où peu de personnes en reviennent; car ou ils meurent de maladies que leur cause le changement de climat, particulièrement à Portovelo, & à Lima, où ils s'y marient & s'y font riches; & on peut mesme conter la débauche desordonnée des hommes & des femmes qui commencent en ce pais-là dès leur enfance, qui fait que les enfans n'y sont pas ni en si grand nombre, ni si vigoureux que dans les pais plus froids & plus continens.

Mais particulièrement le defaut des artisans vient dans ces derniers temps de l'expulsion des Morisques, qui estans demeurés dispersez par toute l'Espagne, depuis
qu'il

qu'il n'y avoit plus de Rois de leur nation, & avans la pluspart fait profession de la Foy Catholique, furent soupçonnez d'avoir intelligence avec les Mores d'Afrique, & de vouloir faire Roy quelqu'un d'entr'eux; de façon que le feu Roy Philippe troisieme, poussé d'un zele de devotion les bannit, & dans les années mil six cens dix, & mil six cens onze il en sortit neuf cens tant de mil hommes de compte fait, de Valence, d'Andalousie, & de Castille, & c'estoient tous ces gens-là qui estoient les manoeuvres & les laboureurs; de sorte que depuis ce temps-là beaucoup de terres sont demeurées en friche, car c'estoient des gens agissans & fort industrieux. L'accoutumance qu'avoient les Espagnols de faire travailler les Morisques qui estoient libres parmi eux, & les Mores esclaves, dont il y en a encore quelques uns qu'ils prennent sur leurs costes, & en Afrique, les a entrete nus dans la faineantise, & dans l'orgueil, qui a fait qu'ils dédaignent tous de travailler, & on acheve de les perdre par l'égalité du riche peuple, & de tous les moindres Maistrands & Artizans, qu'ils nomment *Oficiates*, avec les Gentilhommes, qui demeurent tous dans les petites villes; & le peu de soucy qu'ils prennent de l'avenir.

Pour ce qui est des ouvriers, estant rares, ils sont aussi fort chers, & ainsi ils ne remedient pas comme faisoient les Mores à la seicheresse de la terre; car encore qu'il

qu'il y ait quantité de fontaines, cela n'est pas capable d'humecter suffisamment les terres, comme font les grandes rivières de France & d'Allemagne, qui en ont une infinité d'autres petites, & qui portent bateaux quasi toutes fort près de leur source, au lieu que les plus grandes rivières d'Espagne, qui sont l'*Ebre*, & le *Tage*, & qui sont si renommées, ne sont navigables guere loin de leur emboucheure, non plus que le *Guadalquivir*, qui n'est pas (à Seville) plus large que la Marne, & que l'on passe à guay à huit ou dix lieues au dessus; & le *Guadiana*, le *Duero*, le *Pisuerga*, & les autres rivières ne sont guere plus grandes que ces petites que nous appellons en France rivières à truites.

Ainsi il n'y vient point d'arbres en Espagne, & les jardinages n'y produisent rien qu'à proportion de l'eau que l'on y fait venir, tellement qu'à *Aranjuez*, qui est entre le *Tage* & *Xarama*, ces belles allées d'ormes qui y sont, n'y sont venues, & ne s'entretiennent qu'à cause qu'entre les deux rangs qui sont de chaque costé, il y a une petite rigole où les jardiniers ont soin de faire aller l'eau. Les *Azequias*, ou tranchées que les Mores ont faites d'espace en espace dans toute l'estendue de la *Vega* de Grenade, où ils faisoient venir de l'eau de grands reservoirs qu'ils y avoient faits en beaucoup d'endroits dans les Montagnes, qui

qui sont au pied de la *Sierra Nevada*, de la façon que l'on encave les prez en France, rendoient leurs colines si fleuries, & leurs campagnes si fertiles; & c'est ce qui reste encore de cela, qui rend cet endroit d'Espagne le plus beau pais du monde. J'ay veü aussi autour de beaucoup de villes d'Andalousie, d'autres machines qu'ils avoient faites pour arroüser ces terres dont on se sert encore à present, qui sont des puits d'espace en espace, où il y a des roües, autour desquelles sont attachez quantité de pots de terre qui montent l'eau jusques au haut, d'où elle tombe dans un grand reservoir en forme d'un petit estang, d'où ils tiroient & tirent encore de petites rigoles, qui portent l'eau dans leurs terres qui sont des plaines en ces endroits-là, comme les legumiers des fauxbourgs de Paris, ce qui fait voir que s'ils avoient ce soin là par toute l'Espagne, ce seroit la plus fertile terre de l'Europe.

De la Cour du Roy d'Espagne.

LA Cour du Roy d'Espagne ne se peut pas appeller proprement Cour, au prix de celle de France, & de celle d'Angleterre du temps de ses Rois, ni mesmes au prix de celle de beaucoup d'autres Princes de l'Europe bien moins puissans que ceux-là,

là, & c'est plustost une Maison particulière, & de celles qui menent une vie, comme nous appellons serrée.

Le Roy ne se voit que par Audiance, qu'il donne à tous les particuliers qui la luy font demander. & particulièrement un jour de la semaine, où il vient dans une salle exprès pour cela, & quand il va tenir Chapelle, ou donner audiance à quelque Ambassadeur, & cela se fait comme je l'ay décrit dans la Relation de celle de Monsieur le Marechal de Grammont, & le reste du temps il est enfermé dans son Palais, où tout le monde se va promener dans les Cours, dont il y en a deux à Madrid de la maniere des Cloistres de nos Moines, soit pour y acheter quelques marchandises dans les boutiques qui y sont establies, soit les matins pour les affaires que l'on a aux Conseils qui se tiennent dans toutes les salles basses du Palais, qui fait que la place est toujours pleine d'une infinité de Carrosses. Mais on ne voit personne aux fenestres, ni monter en haut, ni aller & venir, non plus que si le Roy n'y estoit pas.

Pour les femmes, elles y sont encore bien plus retirées, il n'y a pas un homme marié qui couche dans le Palais, que le Roy; de façon que hors la Reine toutes les femmes sont, ou veuves, qu'ils appellent *Duenias*, ou Dames de la Reine, qui sont les filles de la plus grande qualité.

Les Infantes n'en ont point, & n'ont que des Meniñes qui sont aussi des filles de qualité, mais on les appelle comme cela, à cause qu'elles n'ont que des souliers bas, & point de parins, & le Roy & la Reine ont aussi des Meniñes, qui sont comme les Pages en France, & qui dans les Palais & dehors mesme, n'ont jamais ni manteau ni chapeau.

Il y a de certains jours de la semaine, qu'on laisse pas de voir disner le Roy & la Reine, qui dînent chacun en leur particulier; mais pour les Infantes, on ne les voit jamais manger, & l'on m'a dit une chose assez particulière, qui est que les Princesses se nomment Infantes, avec certe distinction, que quand il n'y à point de Prince, l'aînée se nomme *Infant*, comme si c'estoit un garçon, & les autres *Infantas*, avec un *à*, pour les garçons, il n'y à que l'aînée qui s'appelle *Principe d'Asturias*, en consideration de ce que ce fut le premier pais où regna *Dom Pelage*; car les Asturias contiennent *Ovisdo, Langas & Lineo*.

L'origine en est venuë en Espagne, à ce que dit Garibay, à l'imitation des Princes d'Angleterre, qui s'appellent Princes de Galles; Et comme il y en avoit un qui faisoit la guerre au Roy Henrique, à cause de la fille de *Pedro el Cruel*, que le Duc de Lanclastre espousa; & en effet ce fut le fils aîné du Roy Jean premier, qui s'appella du vivant de son pere, Prince des Asturias, en
se

se mariant à la fille du Duc de Lancaſtre, qui pretendoit eſtre Roy de Caſtille, à cauſe que ſon pere, en le mariant luy donna la Principauté d'Ouiedo; & il fut arreſté que ſa femme Doña Catalina s'appelleroit auſſi Princeſſe des *Aſturies*.

Encore que l'Eſpagne ſoit un pais hereditaire, les Rois d'Eſpagne ne laiſſent pas de faire aſſembler *las Cortes*, qu'ils appellent, qui ſont les Eſtats du Royaume, où tous les Royaumes envoient leurs Deputez, & là ils ſont *jurar el Principe de Aſturias y de España*, c'eſt à dire qu'ils luy ſont preſter le ſerment de fidelité par tous les Deputez qui ſont dans l'aſſemblée; & on parloit quand je ſuis parti de Madrid de les convoquer bien toſt pour faire jurer ceux-cy, encore qu'il n'ait que deux ans.

Pour les cadets du Prince, quand il y en a, ils ne s'appellent qu'*Infants*; pendant que nous eſtions à Madrid, le petit *Infant* mourut, de façon que preſentement il n'y a que le Prince de deux ans, & les deux *Infantes*, dont l'aînée eſt née le vingtième Septembre mil ſix cens trente-huit, qui eſt noſtre Reine, qui ſe nomme *Doña Maria Theresa*, & l'autre née le douzième Juillet mil ſix cens cinquante-un, *Doña Margarita Maria*; La Reine d'Eſpagne, *Doña Maria d'Avſtria*, Sœur de l'Empereur, eſt ſeconde femme du Roy d'Eſpagne, née en mil ſix cens trentequatre.

Des Officiers de sa Maison.

TOUTES les Charges de la Cour d'Espagne se donnent, & pas une ne se vend, encore qu'il n'y en ait pas tant qu'en France, il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup; Et pour commencer par ses Gardes Ceux-cy s'appellent Archers de la il n'en a que de trois sortes, la Bourguignonne, ou Walonne, à cause que la principale Grandeur des Rois d'Espagne vient de la Maison de Bourgogne, dont ils ont gardé l'ordre de la Thoiſon; l'Allemande à la garde. à cause que la Maison d'Autriche est d'Allemagne, & l'Espagnole, qui est l'ancienne garde des Rois de Castille; de la Bourguignonne le Duc d'Arſcot en est Capitaine; de l'Allemande, Dom Pedro d'Arragon frere du Duc de Cardonne; & de l'Espagnole, Dom Luis Ponce de Leon: De celle-là il y en a trois Compagnies, & Dom Christoval de Gaviria, qui est aussi conducteur des Ambassadeurs en est Lieutenant, & elle s'appelle aussi de la *Lancilla*, car ils portent de petites lances à cheval, au bout desquelles il y a des houppes assez belles qui pendent; outre cela il y a cent *hombres de Armas*.

Il y a une autre Compagnie de cinquante gardes, nommée *los monteros d'Espinoſa*, qui doivent estre naturels du bourg de *Spinoſa* près de *Burgos*, qui ont le privilege

de coucher plus près de la personne du Roy.

Il n'y a point à cette heure de *Mayordomo* ; c'est pourquoy la plus belle charge de la Maison est celle de *Sommiglier del corps*, qu'ils appellent, c'est un nom Bourguignon & François, & c'est le Duc de *Medina de las Torres* qui l'est, & qui à cause de cela a tousiours sa chambre au Palais : Mais parce qu'il est marié, & qu'il n'y a point d'homme marié que le Roy qui couche au Palais, c'est le Duc de *Terranova*, plus ancien Gentilhomme de la *Camara* qui y couche à sa place.

Cavalleriço Mayor, c'est Dom Luis de Haro.

Les Seigneurs d'Espagne commencent par des *Habitos* de *Santiago de Calatrava* ; & d'*Alcantara*, car celuy de *Monteza* n'est guere connu, & pour celuy de *Tuzon*, qui est l'ordre de Bourgogne, on ne le donne guere qu'aux Princes & Seigneurs estrangers, & les Espagnols en effet ne s'en soucient guere ; car il ne rapporte aucun revenu, au lieu qu'il y a de belles *Commanderies* dans les autres Ordres, aussi bien que dans celuy de Malthe.

Le Roy donne aisément *los habitos* ; mais celuy qui en a le Brevet ne s'en scauroit prévaloir s'il ne fait ses preuves, non pas tant d'estre de grande Noblesse, mais d'estre *Christiano viejo*, & de ne point ve-

nir de Monifques, & cela leur couste beaucoup; car il faut bien souvent acheter des refmoins bien cher. Apres cela on leur donne *las Encomiendas*, ou *Comiendas*, selon la faveur qu'ils ont.

Apres Chevalier de cét Ordre, ceux qui s'attachent à la Cour, qui ne vont point à la guerre, & qui ne sont point envoyez dans les Gouvernemens, un des plus grands honneurs où l'on puisse monter, c'est d'estre fait Gentilhomme de la *Boca*, de ceux-là il y en a pourtant encore beaucoup, & ils ont le privilege d'entrer jusques dans une certaine salle du Palais, qu'ils n'osent jamais passer, quoy qu'il n'y ait point d'Huissiers, ni de Gardes; & particulièrement ils ont droit d'entrer au dîner, & au souper du Roy; mais le plus grand honneur c'est d'estre Gentilhomme de la *Camara*, dont il y en a encore de deux sortes, les uns qui n'en font la fonction, & ne servent point, & les autres qui servent les uns apres les autres chacun leur semaine. Ils portent tous la *Llavadorada*, la Clef dorée, mais il y a quelque difference à cette Clef dont je ne me souviens point.

Les Gentilhommes de la Chambre, sont

El Duque de *Medina de las Torres Grande*.

El Duque de Tierra nova, Grande.

El viejo Marques d'Orani, que no es Grande.

L'Admirante de Castilla Grande.

El Conde de Medellin.

El Marques de Liche, Grande, fils de Dom Luis de Haro,

El Conde de Ayala, qui n'est pas Grand.

Le jour que je vis disner le Roy d'Espagne, le Comte de Monterey fit la premiere fois la fonction de Gentilhomme de *la Camara*, & donna à boire au Roy, & ce fut luy qui m'y introduisit. Il est second fils de Dom Luis de Haro, & il s'appelle ainsi à cause de la fille du Comte de Monterey, & d'une sœur du Comte Duc qu'il a espousée, qui est assez agreable, quoy qu'elle soit fort noire; car je la vis avec la Marquise de Liche la plus belle femme d'Espagne, qui est fille du Duc de *Medina Celi*.

Le Roy d'Espagne avoit encore fait un autre Gentilhomme de la Chambre avec le Comte de Monterey, & je pense que c'estoit le Marquis de *TAVARRA*.

Tous les Gentilhommes de *la Camara*, ont une clef qui ouvre toutes les portes du Palais, où ils peuvent entrer à toute heure, car toutes les portes sont toujours fermées, & il n'y a point d'Huissiers; mais pourtant ils n'y entrent gueres, & c'est aussi ce me semble dans le grand Salon où ils s'arrestent.

stent, si ce n'est que celuy qui est en faction soit necessaire.

Il y a six Maistres d'Hostel, ou *Mayor-domos*, qui ont aussi leur place jusques où ils peuvent entrer, comme les Gentilshommes de la bouche, & ce sont

Maistres d'Hostel de la Maison du Roy.

El Conde de Pugno en vostro.

El Conde de la Puebla.

El Conde de Castro.

El Conde de Barajas.

El Marques de la Guardia.

El Marques de Malpica.

qui estoit celuy qui avoit soin de traiter
Monsieur le Marechal de Grammont.

*De ceux qui sont du Sang Royal, & de leur
autorité pendant la minorité
des Rois.*

IL est constant que la Loy Salique n'estant point observée en Espagne, les prerogatives des Princes du Sang n'y sont pas si grandes qu'en France, où encore ce n'est que depuis peu qu'ils l'emportent sur les Pairs; mais avec tout cela, s'il y en avoit, ils seroient fort considerez. Et c'est depuis long-temps, que par malheur, ou autrement

ment, il y en a plus, car autrefois il y en avoit qui se faisoient bien valoir; on ne les appelloit pas veritablement Princes du Sang, mais *Infants*, & ce nom-là leur demeuroid toujours, encore qu'ils fussent mariez, aussi bien que leurs enfans, & mesmes aux bastards. Mais comme ces *Infants* avoient de grandes terres qu'on leur donnoit en partage, & qu'ils faisoient apres la guerre aux Rois, & prenoient le tiltre de Souverains de leurs terres, comme il est aisé de voir dans les guerres civiles de Castille & de Leon depuis le regne d'Alonze neuvesme, jusques à Alonze douziesme qu'ils pretendoient gouverner l'Estat, & estre tuteurs des Rois mineurs. Ce Roy commença à y donner ordre, en faisant prier de venir disner chez luy l'*Infant Dom Juan el Tuerto*, Seigneur de Biscaye, & apres l'avoir fait égorger, le fit condamner comme traistre, *Sentenciando lo en un estrado negro*, & il fit la mesme chose à son favori le *Comte d'Alvar Nuñez Oxorio*, commençant aussi par l'execution.

Dom Pedro el Cruel aimoit tant à faire tuer les Grands, que ce n'estoit pas merveille s'il fit tuer ses freres, croyant dit *Gzribay*, qu'ils seroient de son humeur, aussi ne leur donna-t'il pas le loisir de de venir méchans.

Après la mort malheureuse du Roy de Castille, Jean premier, qui mourut de la cheute

cheute d'un cheval de Barbarie qu'il voulut essayer, son fils Henry troisieme n'avoit qu'onze ans, Garibay remarque que l'on fut long temps sans rien refoudre touchant le Gouvernement, à cause que Frederique de Castille, Duc de Benevent, Dom Alonzo de Arragon, Marquis de Villana, & Comte de Denia premier Connestable de Castille, & Dom Pedro de Castille Comte de Trastamare, petit fils du Roy Alonze douzieme, & fils du Maistre Dom Fabrique dont sont venus les *Admirantes* de Castille, n'estoient pas à Madrid, où Henry troisieme fut reconnu Roy, & la raison qu'il en donne, c'est à cause qu'ils estoient de *Sangre Real*, & pour cela ils furent establis Regens; c'est à dire les principaux du Conseil, où estoient anciennement les Archevesques de Toledé, & de S. Jaques, & les Maistres de *Calatrava*, & quelques autres *Mnestros y Cavalleros, y Procuradores de las dies y seis ciudades de los Reynos*, mais l'Archevesque de Toledé n'estant pas contant, non plus que le Comte de Benevent, il y eut bien de la brouillerie & bien des guerres pendant l'imbecillité de Henry quatrieme, qui estoit frere de la Reine Isabelle; car enfin ces Grands-là faisant une ligue contre le Roy l'obligerent de faire reconnoistre son frere *Dom Alonze*, qui mourut peu apres, & mirent une statue du Roy sur un Theatre où ils luy osterent la Couronne,

ronne, & le Sceptre, & luy firent la guerre à cause de la dissolution de la Reine qui avoit eu une fille de Dom Bertrand *de la Cueva Duc d'Alburquerque*, que ce pauvre Roy qui estoit impuissant croyoit que ce fust sa fille; c'est celle là qui se nommoit *la Bertranea*, & qui estant décheüe de la succession, quoy qu'elle eust esté reconnüe pour heritiere du Royaume, laissa sa place à Isabelle, qui se maria sans le sçeu de son frere Henry quatriesme à Ferdinand Prince de Gironne, fils aîné du Roy d'Arragon.

Après la mort de Philippe premier qui arriva en Espagne, le Roy Ferdinand estant parti pour s'en aller à Naples, le Cardinal Ximenez, avec le Cardinal de Castille, & le Duc de Naxarra, qui estoit du Conseil, furent esleus tuteurs & gardiens de la Reine Jeanne veüue de Philippe, & fille de Ferdinand & d'Isabelle, qui estoit folle, & tuteurs de son fils Charles Quint; & Ferdinand estant mort à son retour de Naples, par son testament fait à Burgos, fit d'abord Ferdinand son petit fils, cadet de Charles Quint, Regent en Espagne pendant l'imbecilité de la Reine Jeanne la mere, qui estoit la veritable Reine. Mais ce Cardinal Ximenez le fit changer de resolution, & luy fit instituer Charles Quint, qui estoit en Flandres Regent, afin d'estre Administrateur, & Regent pendant son absence.

absence. Voila le dernier Prince du Sang que nous voyons en Espagne, sçavoir Ferdinand frere de Charles Quint, qu'il falut que le Cardinal Ximenez fist observer & garder soigneusement jusques à l'arrivée de son frere, à cause des caballes qu'il avoit en Espagne, où tous les Grands eussent bien voulu qu'il fust demeuré Roy; car depuis ce temps-là Philippe second ayant succedé à Charles Quint son pere, il se défit de son fils le Prince Charles, qui l'embarraisoit, & aussi comme l'on pretend de Dom Juan d'Autriche son frere naturel; & il y eut encore trois autres Princes qui moururent; de façon que Philippe troisieme demeura seul, à qui succeda Philippe quatrieme, Roy d'à present, qui n'a pas veü long-temps en vie l'Infant Charles, & Ferdinand Cardinal ses freres, non plus que le Prince Baltazard Charles son fils, qui mourut âgé de 17. ans en 1646.

Des Grands d'Espagne.

EN parlant de l'ordre de la Noblesse, je parleray de l'origine des Grands d'Espagne, il y en a quatre-vingt-treize, mais à cause des successions qui en ont porté plusieurs dans une mesme maison, il n'y en a pas tant maintenant.

Pour les Grands d'Espagne, il y en a principalement de deux sortes.

La première, quand le Roy leur dit de se couvrir simplement *cobre os*, ou *cubre os*, & cela n'est attaché en ce cas-là qu'à leurs personnes, & pendant leur vie; mais il y en a peu de ceux-là, & présentement il n'y a que le Marquis de Liche qui l'est comme cela, pendant la vie de Dom Luis de Haro son pere, qui a assez de terres, auxquelles la *Grandozna* est attachée, & les Rois n'en font guerre de cette sorte là, si ce ne sont des Estrangers qui passent, & qui ne font point de consequence, & parmi ceux-là, ils content le feu Duc d'Elbeuf.

L'autre sorte, est de ceux auxquels le Roy dit, *Cobre os Conde*, ou *Marques de un tal Lugar*, & alors cela est attaché à la terre, & passe avec la terre en quenouille & en d'autres familles, ce que ne font pas les Duchez & Pairies de France; & de cette sorte il y en a de trois classes, qu'ils appellent.

De la première Classe, sont ceux qui se couvrent avant que de parler au Roy, & ce sont ceux que Charles Quint fit couvrir, qui furent neuf, d'autres disent douze.

De la seconde, ceux qui commencent à parler, & puis se couvrent,

De la troisième, ceux qui ne se couvrent qu'après avoir parlé, & s'estre retirez en leurs places.

Encore qu'ils ayent tous droit de se couvrir,

vir, comme ils font devant la Reine mesme, & dans les Eglises où est le Roy, où ils sont tousiours assis & couverts, & causent ensemble, comme s'ils estoient dans la salle d'une maison particuliere. Ils attendent toujours que le Roy leur fasse signe, ce qu'il ne manque jamais de faire; si bien qu'un Grand s'estant couvert, sans que le Roy luy en eust fait signe, sa Majesté le fit avertir qu'il ne se couvriroit plus jamais s'il y retournoit.

Du rang entr'eux, ils n'en ont point, car que les plus jeunes, & ceux de la derniere Classe soient assis sur le banc, où ils se mettent tous en haye du mesme costé *del doxel*, qui est du costé de l'Evangile, les plus anciens & ceux de la premiere en entrant, ne se mettent point au dessus, quoy que les autres leur offrent leur place.

Voicy les Grands que je connois en Espagne, pour les avoir veûs, ou chez le Roy, ou chez Monsieur le Mareschal de Grammont, qui vindrent visiter ceux qui estoient à Madrid; ou chez Monsieur l'Admirante de Castille, au festin qu'il nous donna, que j'ay décrit dans mon Journal; ou que j'ay veû dans mon voyage, où par les pais que j'ay passé, & des familles desquelles j'ay eu connoissance, & c'est la plus grande partie de ce qu'il y a dans le pais.

Premierement, Dom Luis de Haro, que j'ay veû à la Conference, il est Mar-

quis *del Carpio*; mais on ne pretend pas qu'il soit de la Maison des Seigneurs de Biscaye, qui portoient ce nom, & qui avec les *Diegos Nuñez de Lara*, autrefois faisoient la guerre aux Rois de Castille, & se joignoient souvent avec les Rois Mores de Grenade. Il est pourtant d'une ancienne Maison de Cordouë, où il estoit *Alguaxil Mayor*, perpetuel, & hereditaire, qui est la plus belle charge, & qui se vend, comme je diray cy-apres. Mais il l'a donnée à un Dom de *Cardenas y Gusman* son parent, avec le frere duquel, & d'autres Gentilhommes de Cordouë, j'ay esté deux ou trois jours à Cordouë; il est fort estimé en ce pais-là, & n'est point haï en Espagne, à cause qu'il a la reputation d'estre Saint; mais il se laisse gouverner, à ce qu'on dit, par *Dom Juan de Gongora de Cordouë*; il est aussi parent du Poëte *Dom Luis de Gongora*, que de son Maistre d'Hostel qu'il estoit, il l'a fait President *del Consejo del hazienda*, qui est comme Sur-intendant en France, & cet homme est fort haï en Espagne.

Pour *Dom Luis*, il est assurément aussi absolu en Espagne, que Monsieur le Cardinal en France. Si bien que tout le temps qu'il fut à l'expédition d'*Eluas*, on ne faisoit rien qu'on n'envoyast querir *el Parecer* de *Dom Luis*. Il ne s'est point enrichy depuis sa faveur, horsmis par la mariage de la sœur du Comte Duc; & sa broüillerie avec le Comte Duc, outre la jalousie de l'autorité,
& de

& de la faveur, vint de ce que n'estant pas Grand, il vouloit qu'il ne le fust qu'à cause de sa femme, & comme son heritier. Mais il ne le voulut jamais estre comme cela, mais de son estoc, comme Marquis *del Carpio*, car le Comte Duc avoit trois sœurs, à cause dequoy on fit ce couplet sur la faveur de leurs maris, dans les chansons qui courroient contre le Duc.

*Monterey ya grande està
A Carpio en su camara està
D. Gaspard el Presidente
Las Mugeret d'esta gente
Nos governan, buena va.*

A cause que l'on avoit fait le Comte de Monterey Grand, Dom Lúis de Haro, Marquis *del Carpio* Gentilhomme de la *Camara*, & ce Dom Gaspard, est ce me semble le Comte de *Pegnoranda* President *del Consejo de Indias*, & par là il est aisé de voir que Dom Lúis soit à cause de sa femme, soit à cause de l'heritiere du Comte de *Monterey*, qu'il a fait espouser à son fils, a mis dans sa Maison tout le bien du Comte Duc.

Le Marquis de *Licho* son aîné, qui est Grand, comme je viens de dire, vit plus à la Françoise, qu'aucun Seigneur d'Espagne; laissant les affaires à son pere, que l'on ne voit guerre, non plus que le Roy; & luy, ayant toujours une espee de Cour le matin
à son

à son lever, où il se laisse voir, encore qu'il soit un des plus laids hommes du monde; mais droit & bien fait dans sa taille; Il a beaucoup d'esprit, & est fort débauché, encore qu'il ait la plus belle femme du monde; il n'aime que des Comediennes & des vilaines; il s'est fort insinué dans l'esprit du Roy, & pour cela il est quasi *Alcayde* de toutes ses Maisons de Campagne, comme *del Retiro*, & autres; & on croit qu'il est aussi bien auprès de luy que son pere, & qu'il luy succéderoit dans le poste qu'ils appelloient autrefois de *Privado*, mais qu'ils appellent à cette heure de *Valido*, si son pere manquoit.

Le Comte de *Monteroy* son Cadet.

Le Comte de *Castille* qui s'appelle *Henriquez*, qui est de la Maison Royale de *Castille*, qui vient en droite ligne de *Fabrique*, bastard du Roy *Alonzo el dozeno*, aussi bien que le Roy *Dom Henrique* qui en estoit Bastard; aussi ces deux freres estoient sortis tous deux d'une mesme mere, & jumeaux, & ce *Dom Henrique* fut estably Roy d'Espagne par le Connestable du *Guelclin* qui chassa le Roy *Dom Pedro el Cruel*, qui estoit le Roy legitime, mais qui estoit l'horreur de toute l'Espagne. Pour ce qui est de la qualité de l'Admirante de *Castille*, elle ne luy donne aucun pouvoir sur la Mer, ils disent seulement, qu'au cas que le Roy d'Espagne montast sur la Mer il prétendrait

droit de commander, il est Duc de *Medina del Rio seco*. Ce Dom Fabrique, frere du Roy Dom Henrique, & Maistre de *Santiago* eut bien un fils dont sont venus les *Admirantes*, mais on ne voit pas qui estoit sa mere; car il fut nourry à Seville par une Juifve nommée *Paloma*, que beaucoup croyent avoir esté sa mere, ne voyant pas que Fabrique ait jamais esté marié. Et il y a eu de tout temps bien des chansons sur cette *Paloma*; mais d'autres disent qu'il eut ce fils de Blanche de Bourbon, femme du Roy Dom Pedro *el Cruel*, que Dom Fabrique amena de France en Espagne; estant certain que le Roy Dom Pedro l'en accusa, & le fit tuer sous ce pre-
texte.

Le Conestable de Castille, de la Maison de *Valasa*, n'a pas plus de commandement sur les troupes de terre, qu'en a l'Admirante sur la mer. Seulement quand on leve des soldats en Castille, on les leve au nom du Roy & du Conestable; celuy-cy a servy de General à la Cavallerie en Catalogne sous le Marquis de *Martara*, & a assez bien servy, mais il n'en est pas plus estimé pour cela; car les Grands d'Espagne se moquent de ceux qui vont à la guerre, il est Duc de *Frias*.

Le Duc d'*Albe*, dont le nom est de *Toledo*, Conestable de Navarre, où il est Comte de Lerin, où j'ay passé, & son fils se nomme le Marquis de la *Villanueva*.

par Dieu
ils ont bien
raison.

de los Rios, qui est un de ceux de la Cour qui a le plus d'esprit, aussi bien que son pere. Il est aussi deux fois *Grand*, car cette dignité est attachée à cette charge de Connétable.

Le Duc d'*Abrantes*, qui est un homme bien fait, & assez galand, de la Maison de Lanclastre. *Abrantes* est auprès de Lisbonne en Portugal.

Le Duc d'*Avero* Grand de Portugal & d'Espagne, est de la mesme Maison.

Le Duc de *Montalto*, de la Maison de Moncada & d'Arragon, dont le principal bien est à Naples, je l'ay entretenu plusieurs fois; & comme il a esté Viceroy de Naples, & a passé par tous les emplois, il est fort polly & fort honneste homme, quoy qu'il soit un peu particulier.

Le Marquis d'*Ayetona* de la Maison de Moncada.

Le Marquis *del Priego*, que l'on appelle ainsi, quoy qu'il soit Duc de Feria, & Comte d'Aguilar, à cause que c'est le *Mayorazgo*, ou le tiltre de la Maison de *Cordoña*, est de la race du grand Capitaine, dont j'ay veü la Chapelle superbement bastie à Grenade, où il est enterré, & au dehors de laquelle il y a au haut apres son nom de *Gonzal, Ferdinand de Cordoña, Turcarum & Gallorum Terrori*. Celuy-cy demeure en son Chasteau de Montilla à quatre lieues d'*Escija*, & il y vint comme j'y estois à la feste des Taurcaux que

que je vis, & que je décris dans mon Journal, il est fort riche, & deux ou trois fois Grand.

Le Duc de *Salla*, qui est de la mesme Maison de Cordouë, & Duc de Baena Comte de Cabra est trois fois Grand aussi.

Le Duc de *Medina de las Torres Gusman*, Duc de *Sanlucar*, Duché qu'erigea le Comte Duc, qui n'est pas *Sanlucar* du Duc de *Medina Sidonia*, & il a eu de grands procès avec Dom Luis. Apres la mort de la fille du Comte Duc, il a espousé la Princesse d'*Astigliano*, & il en a presentement une troisieme, qui est ce me semble la veüve du Comte d'Ognate; il est fort magnifique, & mange tout autant de bien comme on luy en donne; il a les plus beaux meubles qu'il y ait en Espagne.

Le Duc de *Terranova*, dont j'ay parlé cy devant, est de la Maison d'Arragon, & Cortez.

Le Prince d'*Astigliano* est de la Maison de Carassa, & fils aîné du Duc de *Medina de las Torres*; il a de l'esprit, & estoit fort bien fait, & fort adroit, mais en jouiant à la paulme on luy creva un œil, & il en a un de verre.

Le Marquis d'*Alcanizes*, est de la Maison d'Henriquez, ce fut luy qui me prit dans son carosse le jour de l'audience.

Le Comte d'*Aguilar* avec qui j'ay fait
assez

assez de connoissance, est de la Maison de *Bellano*, *Señor de los Cameros*.

Le Duc de *Bejar* de la Maison de *Zuniga*.

Le Marquis de *Leganez d'Avilla*, *Mezia y Guzman*. Il a la maison que le feu Marquis de *Leganez* a fait bastir à Madrid, qui est pleine de fort beaux tableaux, & une des plus belles de Madrid.

Le Marquis d'*Aranda* de la Maison d'*Urrea*.

Le Marquis de *Santa Cruz* de la Maison de *Bazan*. J'ay passé auprès de la maison de *Santa Cruz* à son Chasteau *del Vizo*, qui est un quarré de bastiment avec des portiques tous peints. Il est General des galeres d'Espagne, & a espousé une *Doria* de *Genes*.

Le Comte de *Fuensalida* de la Maison d'*Ayala*.

Le Marquis de *Velada del appellido de Avila*.

Le Marquis de *Mondejar*, qui a herité de cette grandesse par sa femme, il estoit auparavant Marquis de *Salces de Navarre*, à cause dequoy il est parent des *Grammonts*. Il a succédé aussi au feu Marquis de *Mondejar* à l'*Alcaide de l'Alhambra* de *Grenade*.

Le Duc de *Naxarra* fils du Marquis de la *Reville* est Duc de *Naxarra* & de *Maqueda* par sa mere, & ainsi deux fois Grand. J'en parle dans mon Journal, il estoit à la Conférence.

Il n'y a plus presentement de Ducs de Lerme, qui se nommoient *Sandoval Roxas*, & *Moscoso*, dont est encore le Cardinal de Toledé. Mais il y avoit cinq Grands en la Maison, qui ont passé en d'autres, avec les filles du dernier Duc, dont l'une a esté mariée au Duc de Cardonne, & l'autre au Duc d'Osbonne, & je pense une autre au Duc de *l'infantado* qui est morte, ou qui n'a point laissé de Duc de ce nom.

Le frere du Cardinal de Toledé, c'est le Comte d'Altamira

Le Duc d'Osbonne Giron, outre son Duché, a eu de cette fille celui d'*Ufeda*, & par ce moyen est deux fois Grand. Il est aussi fort riche; car il a eu encor la monnoye de Seville, & celle de Madrid où est logé Dom Luis de Haro, a qui il la loué. Dans mon voyage d'Andalousie, je fus souvent chez luy, & fus voir la Comedie à *Escija*, où il m'en avoit prié; je parle plus amplement de luy, & de sa femme dans mon Journal.

Le Duc de Carbonne est six fois Grand, trois par sa Maison d'Arragon, à cause des Duchez de Cardonne, de Segorbe, & du Marquisat de Comares, dont je croy que dépend Lucene, où il demeure ordinairement, où est le meilleur vin de toute l'Espagne, & qui luy vaut tant d'argent; & les trois autres Grandesses par le mariage de la fille de Lerme, dont il a eu celles de *Santagadea*, & *Lerme*, sans

fans compter le Marquisat de *Denia*, que le Comte de Lerme de la Maison de *Sandoñal* luy dispute, & l'on croit qu'il gagnera ce Marquisat-là, où le tiltre de Duc de Lerme dont il possède desia le Chasteau avec le tiltre de Comte seulement, & ainsi il ne se couvre point encore.

Le Duc de *Medina Celi* se nomme de Foix, venant par males d'un bastard de Foix, & la Cerda par femme, par où il pretend à la Couronne d'Espagne, dont les *Infants* de la Cerda ont souvent pris le nom. Mais enfin leurs successeurs y ont renoncé, & se sont contentez de quelques terres que les Rois d'Espagne leur ont données. Ils estoient pauvres dans les derniers temps; mais ils se sont enrichis par la succession des Ducs d'*Alcala*, qui est venue à celuy-cy par sa femme, qui est *Rebera*, & ainsi il y a deux Grandesses. Il est à cause de cela Seigneur *del puerto Santa Maria*; c'est pourquoy on l'a estably General des costes d'Andalousie à la place du Duc de *Medina Sidonia*.

Le Duc de *Medina Sidonia* s'appelle *Gusman*, quoy qu'il y en ait beaucoup qui pretendent qu'il n'est pas le Chef de cette Maison; c'estoit autrefois le plus riche Seigneur d'Espagne, & il y a long-temps que l'on disoit qu'il avoit trois fois quatrevingts mil ducats de rente, sçavoir en la Comté de Niebla, qui est à present à son fils aîné le

le Comte de Niebla, que nous avons veü à Madrid, en la terre d'*Almadrava de Hercules*, qui porte encore ce nom, & où la pesche des *Tons*, & en la ville de *Sanlucar*. Lors de la revolte de Portugal, comme il entretenoit commerce avec sa sœur, que tout le monde sçait avoir obligé son mary à s'en faire declarer Roy, & qu'en ce temps-là il parut des vaisseaux François, Portugais, & Hollandois; sur les costes d'Andalousie, on crût qu'il devoit les favoriser; & comme il a quasi toutes les costes de cette Mer, où j'ay esté, qui sont *Vexel*, *Conil*, *Medina Sidonia*, *Niebla* & *Sanlucar*, & qu'il en estoit General. Le Comte Duc son parent pour le sauver, le fit venir au *buen Retiro*, où il demanda pardon au Roy, qui s'y rendit exprés; & dit beaucoup de choses devant un Secretaire, qui firent couper le col au Marquis d'Ayamonte, & pour luy on luy osta le Generalat, & apres que cela fut fait, il fit faire un grand Manifeste, & un Placart qu'il envoya au Duc de Bragance, qu'il déshoit, & luy donnoit rendez-vous pour se battre contre luy sur les frontieres des deux Estats, où il se rendit de son costé, mais le Roy de Portugal n'y voulut pas venir, & apres ce bel exploit on luy envoya ordre de demeurer à Vailladolid, où il estoit encore quand j'y passay.

Le Marquis de *los Balbaçes*, & qui a tout nouvellement pris possession de sa
Gran-

Grandeur, & qui est fort jeune, se nomme *Spinola*.

Le Duc de *Pastrana*, s'appelloit *Silva*, & à present la Maison de *l'Infantado*, qui est *Mendoza*, & qui avoit tant de biens, & tant de grandeurs, est jointe à celle de *Pastrana*; de façon que ce Duc-cy est presentement, à ce que l'on croit, le plus riche Seigneur d'Espagne, & est cinq ou six fois Grand. Cependant il ne fait aucune despençe, ne paroist point à la Cour, & ne fait autre chose qu'acheter & revendre, & amasser de l'argent aussi bien que le Duc de *Cardonne* dont j'ay parlé; & l'on croit que c'est pour ce sujet que l'on a envoyé ordre depuis peu de s'en aller ailleurs qu'à *Lucerne*, où il vouloit s'approprier tous les droits du Roy, & faire des impôts sur ses subjets.

Le Duc d'*Hijar*, celuy-cy estant mécontent de la Cour, en parlant mal du Gouvernement avec *Dom Carlo de Padilla*, qui estoit un homme d'esprit, & remuant, & qui avoit bien des intrigues en Italie & en France, fut arresté chez le President de Castille qu'on l'engagea d'aller voir, & en mesme temps *Dom Ferdinand de Ruz* de *Contreras*, qui est Secrétaire d'Etat, alla chez *Dom Carlo de Padilla*, que l'on flattoit de l'esperance de l'envoyer negocier la paix en France; il estoit avec une Damoiselle, & avoit donné ordre, qu'on
dist

dist qu'il n'estoit point au logis. Mais quand ces gens luy furent dire qui c'estoit, il les renvoya apres luy pour le faire entrer, & s'habilla en diligence pour le venir trouver, & peu de temps apres on vint l'arrester en presence de Dom Fernando, qui fit l'ignorant, quoy qu'il fust allé exprés pour empescher qu'il ne s'emportast, car il estoit déterminé, & avoit pour amis tous les jeunes gens de Madrid; on en arresta encore un autre, lequel avec *Dom Carlo de Padilla*, confesserent beaucoup de choses, & eurent bien tost le col coupé. Pour le Duc d'*Hijar*, on ne luy put jamais rien faire dire, & il eut la force de souffrir la gesne ordinaire, & extraordinaire; de façon qu'il eut le corps tout brisé, & fut relegué en la ville de Leon, apres avoir payé une bonne somme de deniers au Roy. On dit que c'est le plus galant homme de tous les Grands. Son fils demeure à Sarragosse, & ne peut aller voir son pere sans permission du Roy.

*De la Cour, & de la Maison de
la Reine.*

LA Reine *Doña Maria de Ausria*, fille de l'Empereur Ferdinand troisieme, est née, comme j'ay dit, en mil six cens trente-quatre, outre les Maistres d'Hostel

stel, *Cavallerises*, & autres Officiers & Domestiques, elle a plusieurs femmes, tant veüves ou *Dueñas*, que Dames & *Meñines*.

Le *Camarera Mayor*, qui est ce que nous appellons en France, Dame d'honneur, est la Marquise de *Valdoveza*; mere du Marquis de *Villafranca*, qui est aussi Duc de *Ferendina*.

Toutes les *Dueñas*, qui sont les veüves de qualité, sont couvertes de toile blanche, qui est l'habillement le plus ordinaire des veüves; & je me souviens qu'à la Cour de Suede, je vis antrefois en l'Audience que Monsieur de la Thuillerie eut de la Reine de Suede, deux ou trois Dames habillées ainsi, à cause qu'elles estoient veüves. En effet, la Reine nostre Maistresse, estoit habillée ainsi dans les premiers temps de la mort du feu Roy.

Il y a beaucoup de ces femmes là, mais je ne me suis pas enquis que du nom des Dames qui sont les filles, dont la plus ancienne, & qui pour cela a beaucoup de prerogatives; estoit celle, s'il m'en souvient bien, qui portoit le flambeau devant la Reine quand elle entre à la Comedie, qui se nomme *Doña Leonora Pimentel*, de la grande Maison des *Pimentels*, Ducs de Benevent; car *Pimentel* qui est venu en France pour le commencement de la paix, & qui a beaucoup d'esprit, n'a pris ce nom qu'à cause que

que son pere a esté Domestique de cette Maison, & on n'en fait pas grand cas en Espagne, quoy qu'il soit plus habile que la plupart de ceux qui le méprisent.

Doña Leonora de Velasco sœur du Comte de *Siguera*, & qui avoit une Commanderie de *Calatrava*, & qui pria le Roy de la laisser à sa sœur, & la donner à celuy qui l'espouseroit, de façon qu'elle en jouït.

Doña Juana de Silva,

Doña Francisca de la Cueva, qui est le nom des Ducs d'Alburquerque *Meniña*.

Doña Maria Bazan, fille du Viceroy de Navarre, qui est celle que nostre Reine aime le mieux; & que l'on croit qu'elle amenera en France. Son pere est fort bien auprès de Dom Luis, c'est le Comte de *San Estevan*, qui n'est pas fort riche, mais qui est sçavant pour un Espagnol. Il estoit à la Conference avec ses deux enfans habillez à la Françoisse. Cette fille est assez agreable.

Doña Maria Coloma, qui est une des plus belles.

Doña Francisca Manriquez l'est aussi.

Doña Francisca Henriquez.

Doña Maria Michaela, *hija del Marquez de Viana meniña*.

Doña Anthonia de Zuniga.

Doña Luisa de Soto Mayor meniña.

Doña Velasco, celle-là estoit fort jolie, mais elle mourut le jour que nous primes congé du Roy; & de la Reine.

Devant la Reine, non seulement tous les Grands se couvrent, mais tous les hommes de qualité, pourveu qu'ils entretiennent quelque Dame, auprès de laquelle ils peuvent estre deux ou trois dans les jours & dans les heures qu'on la voit, ce qu'ils appellent *dar lugar*; ce qui n'arrive pas souvent, c'est pourquoy il s'y en trouve beaucoup ces jours-la, & ils excusent cette incivilité, en disant qu'ils sont *Embevecidos*, c'est à dire si esperdus, ou si attentifs à considerer cette Dame, qu'ils ne songent pas qu'ils sont devant la Reine.

Les femmes des Grands ont aussi beaucoup de prerogatives pardessus les autres Dames, qui fait que la Reine se leve quand elles entrent, & leur fait donner *Almohadas*, qui sont des Carreaux. Les femmes des fils aînez des Grands, & des Ambassadeurs des testes Couronnées jouissent du mesme privilege; & s'assisent aussi à la Messe; & mesmes quand les Grands meurent, & ne laissant qu'une fille, elle herite de la *Grandezas*.

De la vie d'Espagne.

AUTREFOIS il y avoit beaucoup de galanterie & beaucoup d'esprit en Espagne, & la *bravoure* des Espagnols, du

du temps de Charles Quint, joint à la delicateſſe d'eſprit, qui eſtoit du temps de Philippe I I. alla juſqu'à la paix, qui dura pendant le regne de Philippe III. qui y avoit laiſſé en partage la galanterie ; & il y en a eu encore au commencement du regne de celui-cy que le Miniſtere du Comte Duc fit eſclorre beaucoup de Satyres ; mais tout cela à dégénéré depuis en deſbauches, & en ignorance ; de façon qu'il eſt bien plus vray encore preſentement que quand Charles Quint dit, que *los Eſpagnoles parecen ſabios, y no lo ſon*, & j'ay eſté ſurpris en bien des choſes, la premiere, en ce que je les croyois galands, & ils ne le ſont point. Je ne dis pas cela à cauſe de leurs habits, qui ſont tous de méchante frize, & de la maniere dont ils ſont fait, ni à cauſe des grandes lunettes qu'ils ont toujours ſur le nez, par la rue, dans les Eglifeſ, & dans les maiſons où ils vont faire viſite, ni à cauſe du tabac, qu'ils prennent tous en poudre, & dont ils ont toujours les narines plaines, ce qui fait qu'ils n'ont que des mouchoirs de laine, de toile grife, & peinte, comme de la toile de la Chine ; pource qu'enſin tout cela eſt la mode du pais, qu'on ne trouve pas ſi ridicule quand on y eſt accouſtumé. Mais qu'ils ſont quaſi tous *amancebados* avec quelque Commedienne, ou quelque femme de pareille eſtoffe.

Amancebado en Eſpagne, ne veut dire

ni galand, ni débauché en general, mais un homme qui entretient une femme, qui est comme nous disons en France à pot, & à rost avec elle.

J'ay ouï dire veritablement qu'il y a quelques Grands, qui ont des galanteries pour quelques Dames du Palais, ou qui font semblant d'en avoir; car il y en a de publiques & de permises, mais d'une maniere qui paroistroit vilaine & ridicule en France; car une espece de galanterie, comme ils disent, c'est d'envoyer des plats à manger publiquement à une Dame dans le Palais, l'autre plus belle, c'est de les suivre à cheval à la portiere d'un Carrosse, quand la Reine sort pour aller à *Nuestra Señora de Atocha*, ou autre part, ce qui arrive fort rarement, & de sçavoir quand elles sortent quelques-fois pour aller visiter leurs meres, & leurs parens dans quelque occasion extraordinaire; c'est pourquoy on leur donne congé de sortir, & alors leurs galands sont alerte, pour se trouver à leurs passages, & pour faire tenir des flambeaux prests pour les faire esclairer à leur retour; car encore que tous les carrosses n'ayent que de meschantes lanternes, cela est permis aux Dames, mais je n'ay rien veü de tout cela: En effet, hormis quelques uns qui songent tout de bon à espouser quelques Dames du Palais, qui sont toutes des filles de la plus grande qualité, & à qui on donne pour recompense quel-

quelque charge pour le mary qu'elles espou-
sent. Il n'y a point de galanterie qui ose pa-
roistre, ce n'est pas que les Dames ne soient
de la meilleure volonté du monde, & que
bien souvent elles n'aillent chercher les
hommes, sans faire connoistre ce qu'elles
sont, croyant routes que c'est une chose
dont on ne sçauroit se passer que de se di-
vertir; c'est pourquoy les hommes les en-
ferment, ne pouvant comprendre com-
ment nos femmes en France sont dans la
liberté avec les hommes dont ils entendent
parler sans faire du mal, au lieu que je leur
disois que c'estoit cette liberté-là qui les
rendoit sages, & qui faisoit qu'elles ne s'a-
bandonnoient pas au premier venu, mais
qu'elles vouloient connoistre si les gens me-
ritoient d'estre aimez, & que bien souvent
elles trouvoient que non, & n'avoient point
d'empressement pour un plaisir qu'elles
estnoient en estat de prendre quand elles vou-
droient; aussi on est si bien persuadé de cela
en Espagne, que ce n'est pas estre homme
que de ne pas accoster une femme que l'on
rencontre, soit dans l'Eglise, soit dans la
ruë, pourveü qu'elle n'ait point d'homme
avec elle; car en ce caslà, cela est contre
l'ordre & il y a du danger; outre qu'une
femme en cette occasion ne regarde pas les
gens, & c'est pour cela que ce sont les que-
relles, & dév que le jour arrive, on ne va
point, ni à Madrid, ni ailleurs sans Cotte
de

de maille, & sans broquel, qui est une Rondache; pour les femmes, elles ne sortent point qu'emmentelées d'une mante noire, comme le duèil des Dames de France. & elles ne se découvrent qu'un œil, & vont cherchant & agaçant les hommes avec tant d'effronterie, qu'elles tiennent à affront quand on ne veut pas aller plus loing que la conversation.

Je croyois aussi les Espagnols patiens & prevoyans, mais ils n'ont que l'allure grave, encore est-ce par la ville de Madrid; car quand ils vont à la Campagne, ils font courir les mulles de leurs Carosses toujours à toute bride, & ils sont plus impatiens & plus fougueux que nous, passant tout d'un coup du plus grand froid du monde au plus grand emportement; aussi disent-ils que c'est nous qui avons le flegme; & il est vray que les Allemands & les Hollandois, & nous mesmes en avons beaucoup plus qu'eux, & mesmes les Italiens.

Ils sont aussi les moins prevoyans du monde, & comme la plupart ne savent guerre ce qui s'est passé devant eux; car ils ne lisent quasi point, aussi ne se soucient-ils guerre de l'avenir, & ne vivent qu'au jour la journée, jusques-la qu'encore que leur pais soit fort fertile, & que *los bastimentos*, qu'ils appellent, qui sont les vivres, y soient fort chers, on ne voit pas

pas qu'ils se mettent en peine de faire des provisions nulle part; aussi bien souvent le pain leur manque, comme j'ay veû dans *Almagro*, petite ville scituée, dans le pais d'*Andalousie*, & à *Segovie*, qui est une des grandes villes d'Espagne, où il y avoit autrefois de plus riches Marchands, à cause des draps & des chapeaux que l'on y faisoit, qui a este long temps le séjour des Rois de Castille, & qui n'est qu'environ à douze ou quatorze lieuës de Madrid, où il n'y avoit point de pain dans toute la ville; le jour que j'y arrivay il n'y en eut qu'à quatre heures apres midy, qu'on le distribua par ordre du *Corregidor*, aussi bien qu'à *Almagro*, & cependant ils ne s'efarouchoient point pour cela, & disoient que c'estoit la gelée qui estoit cause que les moulins n'alloient point, parce qu'ils sont accoutûmez à faire bonne chere aujourd'huy, & mourir de faim demain, & ne font provision de rien que pour le jour, encore est-ce quand ils vont par pais; car on ne trouve rien dans les hostellerics par toute la Castille, & dans toute l'*Andalousie*, horsin dans la *Sierra Morena*, qui est le lieu le plus desert, & où il n'y a que quelques *Ventans* sans villages. Je ne parle pas de la Route de Madrid à Seville, car il y a de fort bons lieux, & où j'ay fait meilleure chere qu'en aucun lieu d'Espagne; &

dans ces *Ventas*-là, encore qu'on y apporte à manger, on vous oblige de prendre ce qu'ils vous apprestent, disant qu'ils sont mis dans ces lieux inhabitez pour la commodité des passans, & qu'ils y font apporter des provisions à grands frais, qu'il faut que les passans leur payent, horsmis dans les *Villas* où il faut porter tout avec soy dans des *Alforjas*, qui sont des bissacs, que les valets, ou les Muletiers portent derriere eux; mais quand on est accoutûné à prendre ce soing là, ce n'est pas grande peine, & on en est plus commodément, car on n'a que ce que l'on veut, & on le fait accommoder comme l'on veut, & les hostes ne vous donnent que les lits, le linge, & le feu, & cela est bien à meilleur marché que quand on trouve tout dans les hostelleries; car c'est une chose réglée que l'on paye pour chaque lit un real, ou un real & demy, ou deux reales de billon, ce qui revient à dix sols, & un real ou deux, *por el servicio*, qui a la peine d'accommoder à manger, qu'ils nomment aussi *el quitar*: & apres cela au moins on ne vous sçauroit surfaire, ni le pain ni le vin, ni la viande. Mais le mal est qu'on ne trouve guerre de viande de boucherie tuée, mais par les chemins on se pourvoit de Perdrix, & de Lievres, car le gibier est bon, & n'y est pas cher, à cause que tout le monde chasse.

Horsmis quelques uns que j'ay remarqué qui sont devenus riches par succession, & qui

qui ne font point de despence, la pluspart des Grands d'Espagne, sont ruinez encore qu'ils soient titulaires de terres de grands revenus, & voicy comment.

Par la coûtume ancienne d'Espagne, le *Mayorazgo*, qui est comme nostre preciput, ne se peut engager, ny vendre, & ils appellent cela *tenir tel bien*, ou *tel Castillo vinculado*, mais ils peuvent vendre, & transporter le revenu de deux, trois, quatre, & cinq années. Mais cela n'a plus de force contre les heritiers de celuy qui a vendu & transporté, car ils peuvent y obliger leurs successeurs, & en cette façon, engager leur *Mayorazgo*, avec permission du Roy; & quoy qu'ils ayent fait, quand ils doivent plus qu'ils n'ont vaillant, ils font un *Pleyto d'acreedores*, qu'ils appellent, c'est à dire, ils font assembler tous leurs creanciers, qui sont obligez de leur donner tous les alimens, & de les entretenir honorablement, moyennant quoy le Seigneur n'en dispose plus, & presentement la pluspart des Grands d'Espagne, & l'Admirante de Castille en sont là; & ç'a esté l'adresse de Philippe second pour les abaisser, car ils estoient trop fiers devant qu'ils eussent permission d'engager leur bien.

N^o. On disoit que l'Admirante de Castille n'accompagnoit pas le Roy d'Espagne à la *Journada* de Fontarabie, à cause qu'oultre les *Ayudas* de *Costa* qu'on luy offroit,

il demandoit permission d'engager ses terres pour cent mil escus, sans estre obligé de solliciter aucun *Oydor* du Conseil, où il faut que ses engagements-là soient verifiez, ce que le Roy luy accorda, mais les *Oydores* n'en voulurent rien faire.

Tout le divertissement de Madrid, est le Cours, & la Comedie; pour le Cours, il y en a deux, *el prado nuevo*, y *el prado viejo*, cela s'appelle pré, mais il n'y a jamais d'herbe; celuy qui separe, *el buen Retiro* de la ville, est fait de trois rangées d'Ormes, plantez en fort petit nombre, & loin à loin, qui tient toute la largeur de la ville, dans l'espace duquel il y a sept ou huit fontaines jallissantes qui sont fort commodes en ce pais-là, & sans lesquelles on ne pourroit pas s'y promener, à cause de la poussiere qui est insupportable l'Esté dans les ruës mesmes. L'autre est à l'autre bout de la ville, & va en descendant dans la prairie, qui fait le ruisseau de *Manzanares*, dans le sable duquel les Carrosses se promènent, & celuy là est plus agreable que l'autre; & dans la descente, qui est une allée d'Ormes, il y a aussi plusieurs fontaines jallissantes dans ces deux Cours, & au delà du *Manzanares*. Autour d'un estang qui est derriere la *Casa del Campo*, aussi bien qu'à la *Calle Mayor*, où l'on se promene en Automne, & en Hyver, on trouve tous les hommes, mais
guere

guere d'honnestes femmes ni de Dames de qualité, encore que l'on y voye une infinité de Carosses de femmes; car les femmes de qualité ne sortent guere, que pour se visiter les unes les autres, & alors elles sortent en chaises avec un Escuyer à cheval, & elles ne vont gueres entendre la Messe aux Eglises, ayant des Chapelles dans leurs maisons.

Pour la Comedie, il a des troupes de Comediens quasi dans toutes les villes, & meilleurs à proportion que les nostres; il n'y en a point de gagez du Roy; ils representent dans une Cour où il y a beaucoup de maisons qui y donnent, de façon que les fenestres des logis qu'ils appellent *Rexas*, à cause qu'à la pluspart il y a des grilles, ne sont point à eux, mais aux propriétaires. Ils representent au jour, & sans flambeaux, & leur Theatre n'a pas de si belles décorations que les nostres, horsmis dans *el buen Retiro*, où il y a trois ou quatre salles differentes, mais ils ont des Amphitheatres, & le parterre. Il y a deux lieux, ou Salles, qu'ils appellent *Corales* à Madrid, qui sont toujours pleines de tous les Marchands & Artizans, qui quittant leurs boutiques, s'en vont là avec la Cappe, l'Espée, & le Poignard, & qui s'appellent tous *Cavalleros*, jusques aux *Capateros*, & ce sont ceux-là qui décident si la Comedie est bonne, ou non, & à cause

qu'ils la siffient, ou qu'ils l'applaudissent; qu'ils font d'un costé & d'autre en rang, & que c'est comme une espece de Salve, on les appelle *Mosqueteros*; & la bonne fortune des Autheurs dépend d'eux. On m'a conté d'un, qui alla trouver un de ces *Mosqueteros*, & luy offrit cent realles pour estre favorable à sa Piece. Mais il respondit fierement que l'on verroit, si la Piece seroit bonne ou non, & elle fut sifflée. Il y en a qui ont leur place aupres du Theatre, qu'ils gardent de pere en fils comme un *Mayrazgo*, qui ne se peut vendre ni engager, tant ils ont de passion pour cela. Les femmes sont toutes ensemble dans l'Amphitheatre à un bout séparé des autres, & où les hommes ne sçauroient aller.

De la maniere du Gouvernement.

EN Espagne, les Gouvernemens, les Charges de Judicature, & les Militaires ne se vendent point, & il semble que ce soit la plus belle chose du monde, mais cela à ses inconveniens, aussi bien que la venalité des Charges qui s'est introduite en France peu à peu, & que les autres Nations ne sçauroient comprendre. Nous avons vû parmi nous, aussi bien que parmi nos voisins, les Charges se donner à des gens de peu de naissance & de peu de merite, par la fan-

fantaisie des Favoris. Ce qui n'est pas presentement, qu'elles ne peuvent estre possedees par des gens nouveaux qui n'auroient pas le moyen de les acheter, & qui y aspireroient pour piller, & pour s'enrichir comme ils font en Espagne, mais par des gens qui y viennent par succession de leurs peres, & qu'ils les achepent seulement pour se mettre en dignite. Et pour les Gouvernemens, comme ils ne sont là que triennaux, si ce n'est qu'on les y continué, les Gouverneurs n'ont pas le loisir de connoistre le Pais, & ils sont comme les soldats, qui lors qu'ils sont en quartier d'hyver en un pais où ils ne croient plus revenir, ont grand soin de n'y laisser rien de ce qu'ils peuvent prendre; au lieu que les nostres qui regardent cela, comme un bien dont ils peuvent obtenir, ou ont desja obtenu la jouissance pour leurs enfans, l'espargnent comme leur domaine propre, & taschent de gagner l'amitié des gens avec qui ils ont long-temps à vivre.

Et pour preuve de cela, c'est qu'en Espagne mesme où l'on fait sonner si haut, que les Charges ne se vendent point, il y en a quelques-unes qui se vendent comme les nostres, & ce sont celles qui sont remplies des plus honnestes gens, & du gouvernement desquels on se plaint le moins, comme à Cordoie, à Grenade, à Seville, où il a une espece de Chapitre, qu'ils appellent *Ca-*
bildo,

bildo, de vint-quatre Places, qui ne sont remplies que de Gentilshommes, & ce sont ceux qui gouvernent toute la Ville, & tout le Territoire, avec un *Alguazil Mayor*, & cela est au lieu de nos Eſchevins & de nos Consuls, qui ne se vendent point en France, tant il y a de contrariété entre les deux Nations; & ces Places-là sont hereditaires dans les familles, & se peuvent vendre, mais non pas à tout le monde qui en donneroit de l'argent, mais à des Gentilshommes & à d'honnestes gens, & si elles ne laissent pas d'estre cheres; & c'est à peu près comme cela, que se vendent les Charges dans les Parlemens de France, où il ne suffit pas de donner de l'argent pour y estre reçu; & on ne void pas que l'on se plaigne en Espagne de la corruption de ces vint-quatre-là, comme on se plaint tous les jours de celle des *Oydores*.

J'ay déjà dit que Dom Luis de Haro avoit esté *Alguazil Mayor* de Cordoue, il me semble que le Duc d'*Alcala* l'estoit de Seville; & enfin ce sont les plus qualifiez du Pais, qui content cela dans leur bien.

Toutes les autres Charges ne se vendent point, tous les Gouvernemens, comme j'ay dit sont triennaux, horsmis ceux des Indes, que l'on donne tousiours pour sept ans,

ans, car on compte six années de demeure, & un an pour aller & venir; ce n'est pas que l'on ne continuë quelquefois un Gouverneur apres les trois ans, mais cela n'est pas si ordinaire, & avec toute la grande politique de Philippe second, tout le monde demeure d'accord que ce qui luy fit perdre la Flandre, fut d'avoir osté l'autorité à Marguerite de Parme pour la donner au Duc d'Albe, & apres l'y avoir envoyé une fois, de l'en avoir osté pour y mettre un Gouverneur plus doux, qui donna aux revoltéz de ce Pais-là le courage que la severité du Duc d'Albe avoit abbatu.

Le Roy d'Espagne envoie des Vice-rois à Naples, en Sicile, en l'Isle de Sardagne, en Arragon, à Valence, & en Catalogne, encores que ces trois Pais soient de la Couronne d'Arragon, en Navarre, en la nouvelle Espagne, & au Perou.

De Gouvernemens, il n'y en a point des autres Provinces qui sont reünies au Royaume de Castille, qui se gouvernent par les Conseils, & il n'y a que des *Corregidores*, ou des *Tinientes* dans les Villes, des *Alcaydes* dans les Chasteaux, & des Generaux des Côstes; Car *Alcayde* est différent d'*Alcalde*, *Alcayde* est un Commandant d'un Chasteau, & *Alcalde* est un Juge inferieur, comme nos
Bail-

Baillifs, & Lieutenans generaux ; par exemple, à Grenade le Marquis de Mondejar, Grand d'Espagne, est *Alcayde de l'Alhambra*, & General de la Còste de Grenade jusques à Gibraltar ; Dom Lüis de Haro est *Alcayde de la Leasar, de Seville*, & le Duc de *Medina Celi* est General de la Còste d'Andalousie compris Gibraltar ; mais ils n'ont aucune autorité dans les Provinces, comme nos Gouverneurs ont en France ; C'est l'*Affistente* de Seville, avec la Chambre des Conseillers qui y est, & la Salle des Vint-quatre, Tout cela est au deffous du Conseil de Grenade, & dans toute l'Andalousie, c'est le President de ce Conseil qui gouverne la Province. En *Guipuscoa*, le Baron de *Batteville* n'est pas reconnu Gouverneur de cette Province, encore que nous l'appellions ainsi nous autres, mais pour Capitan general *de los Presidios*, Capitaine des Armées, & des garnisons de Fontarabie, & de saint Sebastien ; & l'on me dit en repassant, que quand Dom Lüis avoit repassé à Madrid, luy ayant envoyé des Deputez, ils voulurent comme representans la Province, avoir la droite, que le Baron vouloit avoir, & Dom Lüis jugea pour eux. Mais hors d'Espagne il y en a beaucoup ; le Gouvernement des Pais-das, celuy de Milan, celuy de Majorque & Minorque ; il y en a aussi dans les principales villes d'Afrique ; car il y a Pegnon
de

de *los Veles & Medilla*, qui ne sont pas si grande chose, & *Oran*, dont le Gouverneur est le fils du Marquis de *Vilada*, il est aussi Capitaine de cette Côte, comme aussi de *Cantagni*, qui est proprement de la Couronne de Portugal, aussi bien que *Tanger*; mais *Centa*, qui m'a paru plus grand que *Gibraltar*, est demeuré au Roy de Castille. Le Marquis de *los Arcos* Portugais y estoit, quand je fus à *Gibraltar*, mais il en devoit bien tost sortir, pour faire place au Comte de *Linarés*, & *Tanger* est demeuré au Roy de Portugal, qui par l'alliance qu'il a faite avec le Roy de Maroe, s'y pretend maintenir à toute extremité; je ne conte point une infinité d'autres Gouvernemens dans les Indes Orientales & Occidentales, dans la nouvelle Espagne & dans le Perou, & dans les Royaumes adjacens, où il y a outre les deux Viceroyes que je viens de nommer, quantité de Capitaines generaux, à qui on donne mesme le tiltre de Gouverneurs & de Viceroyes, qui sont Presidens des Chancelleries, & des Conseils de ce Pais-là. où il y a plus d'*Oydores*, de *Veedores*, de *Contadores*, & de *Tesorereros*, & d'autres Officiers qu'en Espagne, dont j'ay fait dessein de parler seulement quant à present.

De la Maniere que se rend la Justice.

PUIS que me voicy sur le Chapitre des Officiers de Justice; Apres avoir dit que depuis le plus simple *Alcalde* de Village, jusques au President des *Alcaldes*, ils portent tous aussi bien que les *Corregidores* une petite cane longue d'une aulne ou environ: pourquoy ils l'appellent la *Vaya*, & que c'est la marque d'autorité, qui est en ce Pais-là fort respectée, & qui est faite de la mesme façon depuis le plus haut Officier, jusques au plus bas, & jusques aux Huissiers & Sergens.

Il faut remarquer que la Justice s'y rend à peu près de la maniere qu'en France; On commence devant les *Alcaldes* des lieux, qui sont comme nos Baillifs, dont il n'y en a qu'un dans les petits Bourgs, qu'ils appellent *Villas*, & c'estoit-là anciennement en Espagne le seul Juge qu'il y avoit; depuis cela on a estably dans les grandes Villes des *Corregidores*, qui répondent aux Lieutenans generaux de France, & qui sont davantage, car ce sont des especes de Gouverneurs; aussi sont-ils la pluspart *Cavalleros de Cappa y Espada*, qu'ils appellent, & Chevaliers de quelqu'un des *Habitos*, car il n'y a point d'autres Gouverneurs, & ils

ils en font la fonction, mais c'est un titre inferieur, & il ne laisse pas d'y en avoir. Par exemple à Grenade, à Madrid, & à Vailladolid, où est le President de ce Royaume, qui y a tout pouvoir; de façon qu'ils ont particulièrement le soin de la Police, comme qui diroit le Maire de Bourdeaux, qui est d'espée, ou Prevost des Marchands à Paris, mais il n'y a point de *Corregidor* à Pampelonne, à cause qu'il y a un Viceroy pour Gouverneur; mais il y en a par toutes les autres villes d'Espagne, que j'ay veüs horsinis Seville, où il ne se nomme pas *Corregidor*, mais pour plus grand honneur *Affistente*, & il Preside à la Salle des Vint-quatre, dont j'ay parlé.

Outre ce premier *Alcalde* qui est tout dans les Bourgs, & qui a un *Teniente* & un *Alguazil*, avec lesquels il juge les causes civiles & criminelles, il y a dans les plus grandes Villes une Cour d'*Alcaldes*, qui sont ou plus, ou moins, selon les Villes, comme à Pampelonne il n'y en a que quatre, dont le plus ancien est President; à Grenade & à Vailladolid il y en a ce me semble davantage, & à Madrid il y en a huit, & dans celles où il n'y a point de Cour d'*Alcaldes*, comme à Seville, & à Cordoué, il y a un *Alcalde del civil & del crimen*.

De tous ces Tribunaux il y a appellation

tion aux Conscils, dont il y en a quelques uns qui sont Souverains dans les Provinces, comme nos Parlemens, & il y en a fort peu, & d'autres dont il y a appellation à Madrid, où sont tous les Conscils Suprêmes; car ils ne les appellent pas *Soberanos*, comme nous Souverains; & c'est ce qui rend Madrid si peuplé, & la place de devant le Palais, où ils se tiennent tous, comme j'ay dit, horsmis la Corte de *los Alcaldes*, qui est en la *Casa* de la *Carcel*, comme qui diroit nos Chastelets, mais qui est la plus belle Maison de Madrid.

A proprement parler, il n'y a hors de Madrid que le Conseil de Navarre qui soit Souverain, de la maniere que nos Parlemens, sans appel, & sans revision à Madrid; je m'imagine que c'est à cause que lors que Ferdinand l'usurpa, ils avoient déjà une espee de Cour souveraine comme en France, où la pluspart des Parlemens estoient desja establis avec la même autorité qu'ils sont presentement, & comme ce fut par Pampelonne (où en passant je vis le President du Conseil, & le President de *los Alcaldes*, qui me mena par toutes les Salles où se rend la Justice) que je commençay à m'instruire, & qu'à Grenade, à Valladolid & à Madrid, où j'ay esté voir plaider à des Audiences, c'est la mesme chose: Je commenceray par-là à remarquer, de peur de l'oublier, la maniere dont cela se fait.

Pre-

Premierement les Salles sont toutes faites de mesme, & fort pietres; au prix des nostres, elles ne sont tapissées qu'au bout; il y a une estrade de bois où l'on monte par deux marches, & qui n'est fermé qu'au milieu par une table couverte d'un tapis vert; il y a un dais au milieu, & en la plupart il n'y a pas d'autre tapissérie que cela, sinon à quelques unes, où il y a quelques morceaux de vieux cuirs dorez, & hormis une Salle de Grenade, où le President de ce Conseil-là qui loge dans la mesme maison, me mena quand je le fus voir, qui estoit une Salle haute, où il y avoit un grand tapis, sur lequel il y avoit quantité de carreaux, & deux chaires fort propres, où il me dit que ce faisoient les Assemblées extraordinaires du Conseil, qu'ils appellent *Juntas*; je n'ay point veü de Salle plus belle, ny plus propre.

Sous ce dais que je viens de dépeindre, il n'y a qu'une chaise, & c'est la Salle d'Audience, qui est tenuë par un seul *Alcalde*: dans la Chambre du Conseil il n'y en a que trois ou quatre, car les quatre *Alcaldes* s'y peuvent tous trouver, & encore qu'ils ne soient que deux, ou trois, ils peuvent juger; & il en est de mesme dans les Conseils, où encore qu'il y ait plusieurs *Oydores*, il n'y en a jamais en une Salle guerre plus de trois; & celle où il y en a le plus est une à Madrid dont je parleray, où il y en a cinq.

Les

Les *Oydores* sont assis en face au milieu, & il y a un Procureur & un Advocat fiscal, qui sont assis aux côtez, & au bas est la table des Greffiers, qu'ils appellent *Escrivanos*.

Ce ne sont point les *Alcaldes* ny les *Oydores* qui rapportent les procez, mais les Advocats qui sont nommez par le Conseil, & s'appellent *Relatores*; ils se tiennent debout à l'Audience, les uns auprès des autres, avec les papiers des parties, & il me semble qu'on me dit qu'ils s'asseoient quand ils rapportoient à huis clos; souvent outre ces *Relatores*-là, le Conseil commet quelqu'un de sa Chambre pour examiner un procez, & alors il va dans une petite chambre, & il juge l'affaire sans en faire rapport à la Chambre.

Il est aisé de voir qu'il vient du petit nombre de Juges qu'il y a en chaque Chambre, & encôres des Juges ambitieux du gain, n'ayant pas de quoy vivre, & au luxe desquels ne suffisoient pas les gages que leur donne le Roy d'Espagne, qui sont ce me semble, moins de mil escus, qu'en ce Pais-là les affaires y durent si long-temps, & que mesme la corruption, dont on se plaint bien plus là, qu'en France, s'y glisse bien plus aisément, que dans nos Parlemens, où un homme seul ne se peut pas rendre Maistre d'une affaire.

En la Cour des *Alcaldes* de Pampelonne,

ne, le Roy ne sçauroit mettre qu'un Castillan, & les trois autres doivent estre Navarrois.

Dans le Conseil il y a sept *Oydores*, & le President que l'on appelle Regente, fait le huctiesme, que le Roy peut choisir de tout païs, & presentement celuy qui l'est est de Cordoüe, & se nomme *Dom Lopez de los Rios y Gusman*, qui est le plus proche heritier par femmes, & qui seroit heritier des Ducs de *Medina Sedonia*, au cas que leur branche manquast; & pour les sept autres, les cinq doivent estre du Royaume, dont les deux peuvent estre de Castille, & par la convention qu'il fit avec les Rois d'Espagne quand il s'y donna, les Navarrois peuvent estre de tous les Conseils, & avoir toutes les mesme Charges, que les Castillans naturels; & en effect, il y en a eu quelques-uns dans le Conseil de Castille.

Quand il y vague une Place dans le Conseil, ordinairement on la remplir d'un des *Alcaldes*, & c'est le Roy qui en dispose de cette maniere; mais il faut expliquer comment se fait cet promotion des *Estudiantes*, qui paroist si belle en idee, & que l'on vante si fort lors que l'on ne fait point passer un Officier d'une compagnie à une autre d'*Alcalde*, à un *Oydor*, & d'*Oydor*, d'un Conseil, à *Oydor* d'un autre, comme celuy
de

de Castille, où l'on monte de la pluspart des autres. Comme je fis cinq ou six journées de chemin depuis *Pampelonne* jusques à *Burgos*, avec deux *Estudiantes* de Navarre, qui s'en alloient à *Salamanca*, dont il y en avoit un qui estoit reçu *Collegial*, & l'autre estoit *Licenciado*, & que tous deux ils avoient environ vingt-cinq ou trente ans; ils m'en instruisirent assez.

*Comment l'on parvient aux charges
de Judicature.*

PREMIEREMENT, en Espagne, depuis que les Mores ont esté challez, qui avoient fait fleurir la Philosophie, la Medecine, & les Mathematiques, & toutes sortes de sciences à *Cordoue*, d'où estoient *Averroës* & *Avicenne*; & si ce dernier n'est pas un Philosophe, comme j'avois toujours crû, mais plustost le Roy More *Albatali Avicenni*, qui fit faire une Compilation par vingt-quatre Sages de son temps, à laquelle il donna son nom, de la mesme façon que Justinien donna son nom au *Code*, comme veut *Garibay*. Depuis ce temps-là, dis-je, on ne s'est guere melleé en Espagne que de Droit, à la reserve de la Theologie Scolastique, & de la Morale, à quoy les Jesuites Espagnols se sont fort adonnez.

Pour cela toutes leurs Universitez ne
sont

sont celebres que pour les Loix, encore qu'ils n'ayent pas quasi d'Espagnol qui en ait escrit, & qu'ils ne se servent que de nos Auteurs François, qui ont esté constamment les plus grands Jurisconsultes de l'Europe.

Dans leurs Jugemens, ils suivent le droit Romain; mais outre cela, quasi tous les Royaumes d'Espagne ont leurs *Fueros*, qu'ils appellent, qui sont leurs Privileges, leurs Coûtumes, & les Ordonnances des Rois d'Espagne. Dom Philippe second a fait faire une nouvelle Compilation, & dont mesme ce Roy-cy Philippe quatriesme en a fait une, ils appellent cela *Leyes y Premitivas*; de façon que toute l'estude qu'ils font dans ces Colleges, où ils ne voyent encore que les vieux Glossateurs & les plus méchans livres; car en Espagne ils n'oseroient lire, ni avoir pas un Auteur Huguenot, comme du Moulin, qui est le plus grand Jurisconsulte des derniers temps, ni pas un de nos Catholiques mesmes, dès qu'ils parlent un peu plus librement que le peuple; de façon, dis-je, que toute cette estude ne les rend guere sçavans, outre que leurs Maistres font quasi toutes leurs leçons en Espagnol, si bien que ces deux estudians avec qui j'estois ne pouvoient pas dire deux mots de Latin de suite.

Il y a donc quantité d'Universitez, dont les plus celebres sont, *Salamanca*, & *Alcala de Henares*, dans toutes lesquelles il faut au-

tant, & plus d'années pour obtenir les degrez de Bachelier, de Licentié, & de Docteur Régent, qu'il en faut aux Colleges de Sorbonne, & de Navarre, pour y estre reçu Docteur en Theologie. Car apres avoir estudié aux Humanitez, & en Philosophie, il faut ce me semble quatre ans d'estude des Loix pour estre reçu Bachelier, car ils y sont un an sur les Instituts seulement, & il faut au moins avoir ce grade-là pour estre reçu Advocat, & d'Advocat on monte quelquefois à estre *Alcalde*, & apres *Oydor*, & ce sont-là les plus habiles, mais on y monte ordinairement par l'autre voye, qui est que quand les *Estudiantes* sont une fois Bacheliers, ils se mettent en licence, & apres quelques années ils briguent, ou des places de Collegiales, qu'ils appellent, ou des chaires.

Dans chaque College il y a un certain nombre de chaires, & certain nombre de places de Collegiales: Comme par exemple, dans le College de *san Bartolomeo de Salamanca*, dont celuy-cy estoit; il y en a quatorze; il y en a d'autres où il y en a plus, & d'autres où il y en a moins; ce sont comme des places de Boursiers, & de *Socij Sorbonici*, où de *Socij Navarrici*, c'est à dire qu'il y a fondation pour le logement, & pour l'entretien d'un tel nombre d'Estudiants, & qu'il ne leur couste rien tant qu'ils sont-là, pour leurs personnes; mais s'ils veu-
lent

lent avoir un valet il faut qu'ils en payent la pension ; & pour estre reçeus en cette place, il faut faire plusieurs actes, & disputer contre vos pareils, qui pretendent la mesme chose ; c'est pourquoy ils appellent cela opposition.

Il faut aussi avoir enseigné, par exemple un an, quelque traité de Droit dans quelque chaire ; pourquoy on fait aussi une opposition, & alors on est appelé *Cathedratico*, qui est encore un grade au dessus de celui de Collegial, mais pour cela, l'argent & la faveur l'emportent bien souvent par dessus le merite ; & tous ces livres de satyres qui sont en Espagne sont tous pleins des railleries qui s'en font ; d'où vient que ces deux *Estudiantes* me dirent qu'ils ne pouvoient estre reçeus en ces places qu'avec beaucoup d'argent, & il me semble qu'ils me disoient deux, trois, & quatre mille ducats. Et cela, pour ce qu'il faut prouver que vous avez fait les années d'estude requises ; & apres cela, il faut faire les preuves de venir de *Christianos Viejos*, & de gens vivans noblement ; pourquoy il y a des Commissaires envoyez dans le Pais s'informer ; & outre ces frais-là qu'il faut payer, il faut acheter bien cher les temoins, & corrompre bien souvent les Commissaires, outre les presens de l'entrée.

Après que l'on est posté là, quand il vacque quelque place d'*Alealde* ou d'*Oydor* dans la Province, où on la peut pretendre, on fait une *Consulta* de ceux qui meritent

mieux cette place; & on l'envoye au Roy, luy propofant un tel, & alors le plus fort l'emporte, & l'argent y fert auffi, comme il seroit autrefois en France, & ce qui estoit defendu par les Ordonnances, & non par la démission d'un Conseiller, à un autre qui s'est depuis introduite.

Des Conseils d'Espagne qui se tiennent à Madrid.

COMME j'ay desja remarqué toutes les Salles des Conseils dans le Palais du Roy, sont disposées de telle maniere que par des jalousies & des fenestres qui y donnent, le Roy peut entendre tout ce qui s'agite dans toutes; & outre cela, tous les Vendredis on luy vient rendre compte en abrégé, de ce qui s'est passé de considerable dans la semaine, & cela s'appelle *Consulta*, & toutes les semaines il y a un du Conseil, qui est le *Consultante*; le Roy est sous son daiz, devant lequel il y a un bureau, & aux trois costez il y a trois bancs; à droict se met le President de Castille, & quand il est Cardinal (ce qui a esté quelques-fois) on luy met une chaise un peu plus bas que celle du Roy, qu'il occupe seulement quand le Roy n'y est plus, car tant qu'il y est il n'occupe que la chaise du President; au dessus du President il y a une place vuide, au dessous est le *Consultant*, ou *Semainier*, qui rend compte au Roy

Roy ce jour-là, & puis le Doyen des Conseillers; & les autres Conseillers avec leurs robes, sont aux deux autres bancs; dès que le Roy est assis il les fait tous asseoir & couvrir, disant *Sien os*, & puis *Cubri os*; alors le *Consultant* parle assis & decouvert; à chaque chose que consulte *el Consultante*, le Roy répond, ou *est à bien*, ou *hablareis me vos Presidente*; & quand le Roy est party, le Conseil demeure jusques à ce que l'on vienne dire au President que le Roy l'attend, & c'est le Secrétaire de *Camara* qui luy vient dire, *S. Mad aguarda à V. S. I.* & alors il n'y a que le President avec deux Conseillers de la *Camara* qui y vont; les Conseillers demeurent dans la *Galeria Pintada*, & le President entre en *otra pieza*, où le Roy le fait seoir. On dit que le Roy d'Espagne fit une fois assister le Prince Dom Balazar dernier mort à la *Consulta*, où il eut une chaise de velours cramoisy à costé de celle du Roy, mais un peu plus basse. Le Samedi le *Consultant* rend compte au Conseil de ce qui s'est passé à la *Consulta* du Vendredi, & puis on expedie le Decrets.

J'ay desja dit qu'il n'y avoit que le Conseil de Navarre qui fust véritablement souverain dans les Provinces; car encore qu'il y ait des Vicerois en Arragon, en Catalogne, & à Valence, comme à Navarre, & qu'il y ait des Conseils à Saragosse, à Barcelonne, & à Valence, & dans les Isles de Sar-

deña, Majorca, & Minorca, qui sont jointes à la Couronne d'Arragon; si est-ce pourtant qu'il n'y a point à Madrid de Conseil de Navarre, tout ce jugeant souverainement à Pampelonne; mais il y a un Conseil souverain d'Arragon à Madrid, dont tous les Conseillers doivent estre de ce Pais-là; à sçavoir un President, que l'on nomme Vice-chancelier, & six ou sept *Oydores*, que quelques-uns nomment *Regentes*; deux d'Arragon, deux de Valence, deux de Catalogne, & un de Sicile, sans le Fiscal, les Protonotaires, & les autres Officiers; & ce Conseil d'Arragon fut erigé par Ferdinand, & confirmé par Charles Quint.

Le Conseil d'Italie, qui fut aussi estably par Charles Quint, est encore composé de mesme nombre de Presidents, & de tel pais qu'il plaist au Roy d'Espagne.

Pour les six Regens ou Conseillers, trois doivent estre Napolitains, & deux Milanois, mais il y en peut avoir trois Espagnols, pourveu qu'ils ayent esté Ministres & Officiers à Naples, en Sicile, & à Milan, sans les *Fiscales Protonotarios, Secretarios* & autres Officiers.

Il y avoit aussi un Conseil de Portugal, composé de Portugais, qu'establit Philippe second, d'un President & de quatre Conseillers, & deux Secretaires, tous Portugais.

En mil six cens vingt-huict, le Roy d'present a fait aussi un Conseil de Flandres,
ou

où il y a un President Espagnol, deux Conseillers, & un Secretaire Flamand.

Charles Quint establit aussi le Conseil des Indes, encore que Ferdinand en eust commencé un, & il est composé d'un President, de douze Conseillers, sans les Secretaires, fiscal, & autres Officiers. Et le Roy d'apresent en mil fix cens quarante-quatre, a fait encore un Conseil de la *Camara de Indias*, dont est Dom Luis de Haro, qui en est grand Chancelier.

Du Conseil de Castille.

RESTE à parler *del Consejo Real de Castilla*, dont il faut considerer la Jurisdiction devant que de parler des Conseils d'Etat, de guerre, de finance, d'Inquisition, de *Ordenes*, & de la *Cruzade*; Le Royaume de Castille comprend presentement toute l'Espagne, horsmis la Navarre, l'Arragon, Valence, & Catalogne; car le Royaume de Grenade y a esté reüny, comme il me semble avoir dehia dit; de façon que cela va depuis le destroit jusques aux Pyrenées; & outre cela cette estendue de Pais est divisée en trois Juridictions. La premiere, de la ville de Madrid, & de cinq lieues aux environs, où tous les procez viennent en premiere Instance devant les *Alcaldes*, où les *Tenientes* de Madrid, & en ap-

pellation au Conseil de Castille, & pour cela il y a une Chambre que l'on appelle la *Sala de la Provincia*.

Les autres deux Jurisdictions sont divisées par le Tage, depuis cette riviere jusques au destroit de Gibraltar, à l'exception de ce qui est de Valence, qui est un Royaume particulier; sçavoir depuis la source du Tage, jusques à la mer Mediterranée, tout cela est de la Chancellerie de Grenade, & depuis cette mesme riviere jusques aux Pyrenées, à l'exception de la Navarre, qui s'estend depuis l'Ebre, jusques aux mesmes montagnes en longueur, & en largeur jusques à celle de Guipuscoa & l'Alava, en tirant une ligne de Logroño aux Pyrenées, tout cela est de la Chancellerie de Valladolid.

Ces deux Chancelleries se disent souveraines, mais il y a pourtant un cas, où il y a revision à Madrid, des procès qui y ont esté jugez en dernier ressort; ce qui fait une autre Chambre du Conseil de Castille, qui s'appelle *de Mil y Quinientos Ducados*, à cause que ceux qui ont perdu un procès, ou à Grenade, ou à Valladolid pour le faire revoir en cette Salle, sont obligez de consigner *mil quinientos ducados*, qui seroit quasi cinq cens escus de nostre monnoye, laquelle somme si l'Arrest est confirmé, va moitié au profit de la Chancellerie, dont l'Arrest est confirmé, & moitié à la partie ce me semble, & si l'Arrest est insinué, la Chancellerie n'en
à rien

a rien. J'ay escrit cela en quelque part, mais je ne m'en souviens point ; il y a seize *Oydores* & un President en chaque Chancellerie, lesquels se separent en quatre Salles, à l'imitation de ceux du Conseil de Castille.

A Grenade & à Valladolid, la Salle des *Alcaydes* est dans le mesme logis où se tient le Conseil, & la Chambre des *Hijos d'Algo*, qui sont quatre *Alcaldes letrados*, qui est comme une espece de Cour des Aydes ; car l'on y juge si un homme est Gentilhomme ou non, & s'ils sont exempts de certains imposts en chacune de ces deux Chancelleries ; il y a ce me semble seize Conseillers, le President de Grenade qui me montra son Cabinet de livres, & son Appartement, qui est meublé fort proprement, s'appelle *Rodesno* des Montagnes de Burgos ; celui de Valladolid, *Zarate*, & est de Biscaye. Il y a aussi quatre *Alcaldes del Crimen*, outre le *Corregidor*, & son Lieutenant ; sous ces deux Chancelleries il y a plusieurs Jurisdictions, dont on y va par appellation : & les plus grandes & les plus belles, & qui sont comme des especes de Chancelleries, sont l'Audience de Seville, qui est composée de cinq Conseillers & un President, ou Regent, que des *Oydores* ne font pas difficulté d'estre, quoy que cela soit sous le Conseil de Grenade ; & l'Audience de Galice, qui est ce me semble à la *Courña*, sous la Chancellerie de Valladolid.

Outre cela, comme il y a sous Valladolid la Jurisdiction de quatre Villes, qu'ils appellent, *sant Andrés & Laredo*, & deux autres; Aussi sous Grenade il y a Cadix, qui vaut presentement luy tout seul plus que *Seville*, sans compter *san Lucar*, & le *Puerto de santa Maria*, depuis que les Gallions y viennent; & ainsi ces deux Chancelleries sont toutes deux assez semblables, & je n'y ay trouvé de difference, sinon que la Salle de *Juez Mayor de Biscaya*, qui est à Valladolid, & dont il y a appellation à la Chancellerie; car il me semble qu'il n'y a point de Salle de Province qui ressemble à celle là que Grenade. Voila donc desia deux Salles, dont est composé le Conseil de Castille, lesquelles, ce me semble, ont chacun cinq Conseillers; il y en a deux autres, l'une qu'ils appellent *del Gobierno*, où assiste le President avec trois Conseillers, & pour le President il n'a point de voix dans les affaires de Justice, quand il assiste à la Chambre qu'ils s'appellent; tout cela est composé de Conseillers de Castille. Mais la Salle de *los Alcaldes del Crimen*, qui se tient dans la *Casa de la Carcel*, qui n'est pas composée d'*Oydores*, s'appelle *quinta Sala del Consejo*, à cause qu'elle juge souverainement en manieres criminelles.

Du Conseil d'Etat.

IL est aisé de s'imaginer, & ainsi il n'est point besoin d'expliquer la fonction du Conseil d'Etat, qui eut son origine du temps de Charles Quint à Grenade, qui n'est remply que de ceux qui ont vieilly dans les Gouvernemens, dans les Commandemens d'Armées, & dans les Ambassades; & ce qui répond à ce que nous appellons presentement en France *Ministres d'Etat*, qui est un tiltre que la *Regence* a produit, car auparavant il n'y en avoit qu'un, & cette Dignité de Conseiller d'Etat est si grande, que Don Luis de Haro, par une fausse modestie ne s'estoit pas fait du Conseil d'Etat; & quoy que dans nostre Traité de Paix, nous luy donnions ce tiltre, je croy qu'il ne le prend pas, au moins on m'a fait remarquer cela à Madrid, & dans la liste que m'en a donné un Conseiller du Conseil de Castille, il n'y est pas nommé.

Il ne faut pas non plus expliquer la fonction du Conseil de Guerre, & celle du Conseil de *Hazienda*, qui répond à nos Finances. Il y a outre cela, divers Conseils composez de Commissaires tirez des autres, & qu'ils appellent *Juntas*, comme il y a la *Junta de Competencias*, pour les conflicts de Jurisdiction. *Junta de Obras y busques reales*, *nueva junta de millones*, où se dépeschent

plusieurs affaires de Finances de la *Mirantazgo y minas*, & quelques autres sur les cas qui arrivent; outre cela, ce Roy-cy Philippe quatriesme, a estably un Conseil de Flandres, comme Philippe deuxiesme en avoit institué un de Portugal, Mais il y en a trois qui sont particuliers à l'Espagne; sçavoir celuy de *l'Inquisition*, celuy de la *santa Cruzada*, & celuy de *las Ordenes*.

Du Conseil d'Inquisition.

IL y a dix Tribunaux d'Inquisition en Espagne, sçavoir à Tolède, Grenade, Seville, Cordouë, Murcie, Cuença, Logroño, Lerena, & Valladolid, & par-dessus tous ceux-là, il y a le Souverain qui est à Madrid. Ce fut du temps de Ferdinand que cela commença, & de la maniere dont sont faits les Espagnols, qui n'ont pour la pluspart point de lecture, qui s'adonnent fort à toutes leurs passions, & qui n'ont point de foy veritable, ny interieure, mais seulement une fausse, qu'ils croyent ne consister que dans les Ceremonies de l'Eglise, & dans le culte exterieur. Cette crainte leur est necessaire pour les tenir en bride; car si on leur donnoit la liberté d'examiner, ils ne sçauroient d'où ils en seroient, ressemblans aux Mores qui se font Chrestiens autant de fois qu'on les prend, & redeviennent *Mahometans* dès qu'ils

qu'ils sont en liberté ; car ils ne sçavent pourquoy ils sont Chrestiens , non plus que les Mores sçavent pourquoy ils suivent *Mahomet* : & c'est bien d'eux que l'on peut dire *qu'ils sont Catholiques , parce que leurs Mères Nourices le sont.*

Le President de *l'Inquisition* s'appelle Inquisidor general , & les Conseillers Inquisiteurs ; & comme ils n'ont autre chose à faire qu'à s'informer de la mauvaise vie , & de la doctrine des gens , & qu'un chacun aime à se faire valoir dans son employ ; ils ont des espions par tout. Veritablement ils ne persecutent pas les estrangers , mais seulement ceux du Pais. Mais la maniere dont ils se servent est contre toutes les formes , & contre toutes sortes de Loix divines & humaines. Car sur les rapports que l'on fait contre un homme (que je veux croire que l'on ne considere pas legerement , mais seulement apres qu'ils ont esté confirmes de plusieurs costez.) On prend un homme , & au lieu qu'il faut en toutes sortes de crimes que l'on declare au prisonnier le crime dont il est accusé , & que jamais on ne croit un homme qui s'accuse ; icy , au contraire , on attend qu'il declare qu'il est coupable , & de quoy ; car s'il ne s'accuse de rien on le retient tousiours , la pluspart du temps on luy donne la gesne , & on le fait mourir ; on ne nomme jamais les témoins qui l'ont accusé , & on ne luy confronte point ; ainsi il ne sçavoit

ſçauroit leur reprocher, ny les rejeter, comme bien ſouuent ils pourroient eſtre portez à les déferer pour des inimitiez particulieres; & un homme ſe trouve pris, mis à la torture, condamné, brûlé, ſans pouuoir ſe defendre. Quand je blaſmois cela, ils ne me diſoient rien autre choſe, ſinon que c'eſtoit la plus belle choſe qu'il y euſt en Eſpagne, qu'un *Auto* d'Inquiſition; Ainſi appellent-ils l'Arreſt de condamnation, & l'execucion d'un miſerable, & traitent ce ſpectacle comme une feſte de Taureaux, car on m'a dit en eſſet, qu'ils font cela avec grand apparat. Et pour obliger toute la Nobleſſe à maintenir cette invention, on a donné de grands Priuileges à tous les Gentilſhommes qui veulent ſe faire familiers, qu'ils appellent de la *ſainte Inquiſition*, dont la fonction eſt de ſeruir & preſter main forte pour prendre les accuſez, & les mettre en priſon; car il y a cela de particulier qu'ils les menent en priſon & au ſupplice ſans que le condamné ſoit lié; mais il eſt tellement environné de Gentilſhommes, qu'on n'a que faire de craindre qu'il s'eſchappe.

Mais auſſi ce cruel Miniſtere leur apporte beaucoup d'auantage, & un Gentilhomme familier de l'Inquiſition, peut apres cela faire toutes les plus meſchantes actions du monde, tuer, aſſaſſiner, violer; ſans qu'il luy en arrive du mal. Car dès qu'on le veut faire prendre il ſe reclame tout auſſi-
toſt

toft de l'Inquisition, où il a ses causes commises, & il faut aussi-toft que toute autre Jurisdiction cede, car celle-cy a les mains plus longues que les autres; les Inquisiteurs entreprennent donc ce procès, & le familier ne manque point aussi-toft de se faire escroüier prisonnier de l'Inquisition, & apres cela il ne laisse pas de se promener par tout; sortir de la Ville, & faire comme s'il n'estoit pas prisonnier, pendant qu'on fait tirer le procès en longuer pour le mettre en commodement. Mais ceux qui ont de meschantes affaires sont bien aises de demeurer des dix années, & quelquesfois toute leur vie prisonniers de l'Inquisition. Et quand je passay à Cordoile je vis un Dom Diego de *Cabrera y Soto Mayor, Chevalier del Habito de Calatrava*, où de *Santiago*, qui me fit voir la Salle de l'Inquisition, & tous les coings & les prisons, & le lieu où se donne la geine aux accusez, & il me dit qu'il y avoit fort long-temps qu'il estoit prisonnier de l'Inquisition de cette nature, & je l'avois veu à la feste des Tauraux d'*Ecija*, & il avoit esté à l'expédition d'*Elvas*, quand Dom Luis y fut; & tout cela estant prisonnier, & luy & un autre Gentilhomme de Cordoué, où ils sont plus galans, & vivent plus noblement, & plus à la Françoisé qu'en aucune autre ville d'Espagne; me dirent en me menant promener par tout en leur carrosse,

rosse, qu'une fois un familier de l'Inquisition ayant tué un homme qui avoit grand credit, & beaucoup de parens ; les Inquisiteurs furent obligez de le condamner à la mort, mais en mesme temps ils le firent sortir, & les autres Gentilshommes familiers luy firent tenir prest un cheval avec une bonne somme d'argent, & il fut quelque temps sans se montrer, pendant quoy on accommoda l'affaire mais ils me dirent, ce me semble qu'elle avoit traîné long-temps avant que d'en venir à cette extremité. Comme je passay à Logroño, on me dit qu'on y avoit mis depuis peu à l'Inquisition un Gentilhomme de qualité, qui avoit parlé & disputé un peu dessus la liberté, & dessus la grace. Mais il est vray qu'ils n'y en mettent guerre de cette nature, à cause que personne ne sçait rien, & ainsi ils ne parlent gueres de choses de la Religion. Ils n'y mettent guere souvent que ceux qui sont soupçonnez de Morisme, ou de Judaïsme, dont ils en prennent souvent qu'ils menent par les ruës, avec une *Coroca*, qui est une espee de bonnet pointu, & fort haut de papier jaune & rouge ; pourquoy on les appelle *Encorocados*. Le Conseil, & les Officiers de l'Inquisition marchent devant en Mules, & les *Familiers* apres, & les *Encorocados* sont au milieu. On les mene ainsi dans l'Eglise des Dominiquains, & on leur fait un grand Sermon. Il y en a d'autres qu'on

soizette

foiëtte quand ils font relaps, d'autre à qui on donne *el Sanbenito* ; c'est une espeece d'estole qu'on les oblige de porter à leur col & on les appelle *Sanbenitos*. On escrit les noms de tous ceux qui ont esté pris ainsi, & l'année, sur les murailles des Eglises, avec des Croix de saint André, & la pluspart des Eglises d'Espagne en sont pleines.

Du Conseil de la Santa Cruzada.

IL y a encore le Conseil de la *Santa Cruzada*, qui est composé, outre le Commissaire general, qui en est President, de six Conseillers, qui sont du Conseil de Castille, ou de celui des Indes, ou de celui d'Italie. Il a esté estably en mil cinq cens neuf, du temps du Pape Jule deuxiesme, & sous ce pretexte de la Croisade, ou de la guerre que les Rois d'Espagne disent toujours qu'ils ont contre les Infidelles, encore qu'ils ayent reçu depuis peu un Envoyé du grand Turc, avec qui ils sont presentement mieux que nous ; & encore qu'ils vivent en paix avec les Potentats de l'Afrique. Sous ce pretexte, disje, le Roy d'Espagne tire du revenu de Toledo, qui est en effet trop grand pour une Archevesché, cinquante mil ducats pour l'entretien des Galeres, contre les Infidelles, & de grandes sommes à proportion sur tous les benefices d'Espagne.

Ce Conseil connoist donc de tous les sub-
sides

fides que le Pape permet au Roy de lever sur les Ecclesiastiques, & sur le reste de ses peuples; pour cela, & pour ce que l'on fait payer à tout le monde pour manger du beurre, du fromage, & de la *grossura*, qui sont toutes les issues & les entrailles, comme pieds, cous, aisles, fressures, de toutes sortes de viandes; pour cela, dis-je, on fait de certaines Bulles pleines d'indulgences pour animer les Espagnols contre les Infidelles, & il y a un grand debit de cela; car qui n'en achete point passe pour Juif, ou pour Heretique, & cela ne vaut rien que pour un an, aussi bien en Espagne, comme aux Indes, où le Roy vend toutes ces Bulles-là, & le revenu qui vient de cela, est comme j'ay oüy dire, plus grand que celuy des mines d'or, & d'argent; la moindre Bulle se vend trois reaux de *Vellon*, & le prix en augmente à proportion de la qualité des gens.

Du Conseil des Ordres Militaires.

EL *Consejo de Ordenes*, composé aussi d'un President, & de six *Oydores*, sans les autres Officiers qui doivent avoir tous *el habito*, connoist des causes Civiles & Criminelles de ceux des Ordres de *Santiago*, *Calatrava*, & *Alcantara*, dont j'ay parlé, des informations qui se font pour estre reçu Chevalier de cét Ordre; car ce
n'est

n'est pas tout d'avoir le Brevet *del habito*, que le Roy donne, il faut faire preuve que l'on est Noble, & venu de *Christianos Viejos*, sans aucun meſlange de Morifine, ni de Juifuerie, & cela couſte de l'argent, auſſi bien que les informations des *Eſtudiantes* dont j'ay parlé. Ce Conſeil propoſe auſſi au Roy les Conſultes pour la proviſion des Commanderies, & autres charges de ces trois Ordres, dont il y en a un ſort grand nombre, & le Roy d'Espagne a des Commanches à donner par permiſſion des Papes, & comme *grand Maître*, & il ſemble que ce ſoit au lieu, & pour le recompenser des Abbaies & Prieurez Cammandataires, qu'il ne donne point comme nos Rois.

Des ordres Militaires d'Espagne.

Tous les Ordres militaires d'Espagne ſont venus de la laſcheté des Chevaliers Templiers, dont on donna les biens à ceux qui ſe liguèrent enſemble, & ſe croiſerent contre les Mores; ainſi l'Ordre de *Montesa* dans le Royaume de *Valence*, & celui de *Chriſto* en *Portugal*, eurent tous les biens des Templiers. Mais les principaux Ordres d'Espagne ſont ceux de *Santiago*, qu'ils appellent le Noble, & dont la marque eſt une Croix rouge en forme d'une eſpée; Celuy de *Calatrava le Galant*, dont la mar-

que

que est une Croix de la mesme façon que celle de *Calatrava*, horsmis qu'elle est verte ; car pour l'Ordre de la Toison, c'est l'Ordre des Ducs de Bourgogne, qui n'a point d'autre marque que la Toison d'or qui pend à un ruban de soye, & que les Espagnols negligent parce qu'il n'y a aucunes commanderies, le Roy d'Espagne ne le donne guere qu'à des Princes, ou à des Seigneurs estrangers.

Les Ordres de *Santiago*, & de *Calatrava* disputent ensemble la préférence, & pretendent tous deux estre les plus anciens.

Comme Saint Jaques a esté depuis fort long temps le Patron d'Espagne, & que tous les Espagnols disent qu'en cette sanglante bataille, qu'ils appellent *del Clavio*, où le Roy *Dom Ramiro* en huit cens quarante-quatre défit les Mores aupres de *Logroño*, où j'ay passé, Saint Jaques luy apparut, & l'assura du gain de la bataille, plusieurs croyent que la devotion de Saint Jaques augmenta, & qu'alors tous les Gentilshommes firent une Confederation qui fut le commencement de cét Ordre ; cela peut bien estre, mais Garibay, & la pluspart des autres Historiens demement d'accord que ce fut seulement sous le regne de Ferdinand II. en mil cent soixante & quinze, que treize Gentilshommes firent approuver leur Ordre au Pape Alexandre, & cét Ordre suivoit la regle de Sainct Augustin : de façon que
l'Or-

l'Ordre de *Calatrava*, ayant esté institué par le Roy *Dom Sanche* en mil cent cinquante-huit, il semble qu'il soit plus ancien que celui de S. Jaques.

Cét Ordre de *Calatrava* prend son nom, & son origine de la ville de *Calatrava*, où j'ay passé auprès du fleuve *Guadiana*, laquelle estant abandonnée des Chevaliers Templiers, & des autres Chrestiens, & les Mores estans pretz de s'en rendre; les Maistres, deux Religieux de Cisteaux en France, de l'Ordre de Saint Bernard estans venus en Espagne, se jetterent dedans, & animerent beaucoup de gens à y demeurer pour la deffendre contre les Mores; si bien que l'ayant deffenduë contre eux, elle demeura à ceux qui se mirent de cette Confrairie.

Peu de temps apres le Roy Fernand second en mil cent soixante & dix-sept, institua l'Ordre d'*Alcantara*, qui fut une filiation de *Calatrava*, dont le grand Maistre ayant conquis la ville d'*Alcantara*, y establit une maison, qui en suite devint autant où plus riche que *Calatrava*.

Ces trois Ordres estoient en ce temps-là de vrais Religieux de Saint Bernard, & de Saint Augustin, qui ne se marioient point; mais la vie militaire à laquelle ils estoient obligez, & les grands biens qu'ils eurent apres que les Mores furent chassez d'Espagne, firent tant d'envie, que les Grands

voulurent estre de cét Ordre, & obtindrent des dispences de se marier, & encores ils ne se marient point sans dispence, mais on ne leur refuse point : autrefois ils dépendoient des Generaux de Cisteaux.

Au commencement il y avoit un grand Maistre de chaque Ordre; & comme ces grands Maistres dispoisoient de toutes les Commanderies, & qu'ils estoient comme Souverains sur les Chevaliers; de mesmes que les grands Maistres de Malte, & chaque charge de grand Maistre valoit bien cent mil ducats de revenu; ces trois grandes Maistrises de ces Ordres estoient les plus considerables personnes de l'Estat, & les brigues de tous les Grands pour y arriver, estoient cause de beaucoup de guerres Civiles. Ferdinand, & Isabelle reünirent ces trois grandes Maistrises à la Couronne, & par ce moyen gagnerent trois cens mil ducats tout d'un coup.

Le même Ferdinand mourant fit un testament, par lequel il laissoit l'administration du Royaume de Castille pendant l'infirmité de la Reine *Doña Juana la loca*, à Ferdinand cadet de Charles, qui fut apres l'Empereur Ferdinand, & luy donnoit ces trois Grandes Maistrises; mais il le revoca peu apres, & ainsi elles sont demeurées incorporées à la Couronne. Et pendant que j'estois en Espagne, on disoit que si Monsieur le Prince ne se racomodoit point
avec

avec le Roy, (ce qu'ils ne pouvoient pas croire, encore qu'il le peût faire) on le feroit grand Maistre de ces trois Ordres. Ainsi le Roy d'Espagne comme grand Maistre donne toutes les Commanderies, & quelques fois tient Chapitre de ces Ordres, dans lesquels il fait couvrir tous les Chevaliers.

Lors que je passay à *Almagro*, jolie ville d'*Andalousie*, qui est tout contre *Calatrava la vieja*, qui est ruinée à present, *Dom Inigo de Gusman*, Chevalier de cét Ordre qui en estoit Gouverneur, & à qui je parlay long temps, me dit qu'*Almagro* estoit de la grande Maistrise, & qu'elle avoit autrefois quarante grands villages, & m'envoya la liste des Commanderies de cét Ordre.

Pour l'Ordre de *Montesa* qui n'est que dans le Royaume de *Valence*, & qui n'a que treize Commanderies, qui toutes ensemble valent deux mil trois cens ducats de revenu, ce me semble, il avoit esté fondé par le Roy *Dom Sanche el quarto* en l'année 1317. & Philippe second en remit la charge de grand Maistre à la Couronne.

De l'Ordre de la Noblesse d'Espagne.

COMME il n'y a point de Chasteaux en Espagne, & pas mesme de Villages, & qu'il n'y a que des Villes, qu'ils appellent *Ciudad*,
des,

des, ou des Bourgs qu'ils appellent *Villas* qui sont toutes assez joliment basties, avec des Maisons de briques & des balcons.

Les Gentilshommes ne demeurent point à la campagne comme en France & en Allemagne ; de façon que demeurans tous dans les Villes, & n'ayant aucun droit ny privilege de chasse pardeffus les Bourgeois, & n'ayant aucune Justice, ny Fiefs, ny vassaux, comme nos Gentilshommes, qui sont Seigneurs de leurs Parroisses. Ils n'ont aucunes prerogatives pardeffus les Bourgeois, si ce n'est les Gentils-hommes d'Arragon, dont je ne parle point ; de façon, que ce que l'on appelle *Hijosdalgo*, n'est guere different des simples Artizans, qu'ils appellent *Officiales*, que l'on appelle aussi *Cavalleros*, encore que ce soient des Cordonniers, & autres Artizans, qui sont tous habillez de noir, avec des bas d'estame tirez, & la golille & l'espée au costé, comme les plus grands Seigneurs.

Ainsi à bien parler, on ne sçait ce que c'est que la simple Noblesse, qui est la plus considerable en France, & il n'y a de Nobles que ceux qui ont *los habitos* des Ordres Militaires, & à ce qu'on appelle *Titulos*, qui sont les Comtes, Marquis, ou Ducs.

Il y a pourtant encores quelques Maisons que l'on appelle *Casas Solariegas*, & ce sont des Gentilshommes en effet qui sont de *Solar conocido*, comme ils disent ; c'est à dire, dont

dont on connoist la souche, qui est bonne; & Philippe second en 1566. fit faire un recueil de leurs lettres, qu'il fit mettre dans les Archives de Valladolid.

Et à ceux qui sont-là comme Nobles, on leur donne des actes quand il est question, où des extraits; qu'ils appellent *Cartas executorias*; par le moyen desquelles ils se maintiennent en certaines exemptions, qui ne sont pas grand chose.

Pour les *Titulos*, les plus anciens, c'estoient ce qu'ils appellent *ricos hombres*, qui est bien differend de *hombre rico*, qui signifie homme riche; car *ricos hombres*, c'estoient les grands Seigneurs d'Espagne autres fois, devant qu'il y eust des Comtes, des Marquis, ny des Ducs; & c'estoient des grands Seigneurs de ces premiers temps-là, qui se couvroient tous devant les Rois, & qui avoient voix active & passive dans les Assemblées, & où quelquesfois on éliroit les Rois, dont les images sont demeurées encores dans le serment qu'ils font aux Princes d'Asturies.

Du temps des Rois Gots, ils ne s'appelloient pas seulement *ricos hombres*, mais *Timplados*, qui sont dictions Gotiques; car *ric* & *tiéf* sont des termes Allemands, qui signifient puissant, riche, haut; d'où vient que l'on voit quantité de noms de Princes Gots & François, qui s'appellent *Alarie*, *Atalarie*, *Ricarde*, *Theodoric*, &c.

La plupart des Espagnols disent, que les Grands des derniers temps, sont la même chose que les *ricos hombres* des Anciens. Et en effet, on trouve que les anciens Rois accordoient ce Privilege de *rico-hombria*, comme celuy de *Grandezza*. Mais quelques-uns disent, que tous les *ricos hombres* n'estoient pas Grands, mais seulement les *ricos hombres de pendon y caldera*; c'est à dire *ricos hombres*, qui pouvoient *alçar pendon*, lever des Troupes, & les entretenir à leurs despens; ce que signifioit *el Caldera*, la *Chaudiere*, comme nos Chevaliers bannerets; d'où vient je m'imagine, que *las Calderas*, sont des marques de Noblesse dans les Armes, & il y a des Escussions qui en sont environnez tout autour.

Il y a aussi des Escussions, où il y a des rouës en orle tout autour, & je croy aussi que cela vient de l'ancien Privilege de *los Rodados*, dont les Rois donnoient les Brevets; au commencement on mettoit des croix dans ces rouës-là, & apres on y mit les Armes des Rois.

L'origine de l'Escharpe rouge, vient aussi en Espagne, sans doute, des Chevaliers de la *Vanda*, & *Lorada*, ou *Colorada*; dont l'Ordre fut institué par Alonse douzième, & les principaux Statuts en estoient; que les aînez des grands Seigneurs n'y pouvoient estre reçus, cela estant reservé aux cadets; & pour cela, il falloit qu'ils eussent
dix

dix ans de service à la Cour, où à l'Armée.

Je feray un discours particulier des quatre Ordres de Chevalerie aussi bien que j'en ay fait un des Grands; de façon qu'il me reste seulement à dire, que les principaux des *ricos hombres*, s'estans toujours couverts devant les Rois & devant Ferdinand, quand l'Archiduc Philippe vint en Espagne, dont il avoit espousé l'heritiere de Castille, la Reine *Doña Juana*, tous les grands Seigneurs furent partagez, & il y en eut peu qui demurerent du parry de Ferdinand, Roy d'Arragon; toute la jeunesse voulant gagner les bonnes graces de Philippe, fils de l'Empereur Maximilian; & pour cela ils resolurent tous de ne se point couvrir devant luy, à la mode d'Allemagne. Philippe estant mort, & Ferdinand estant revenu administrer le Royaume de Castille, il fit couvrir tous ceux qu'il avoit fait couvrir autrefois. Mais apres, Charles Quint s'en allant en Allemagne, où il estoit esleu Empereur, les Allemands declarerent, qu'ils n'assisteroient point à son Couronnement si les Espagnols se couvroient; de façon que Charles Quint employa *Don Fabrique* de Toledo. Duc d'Albe, pour persitader aux Grands d'Espagne, de ne se point couvrir en cette occasion, & qu'il leur conserveroit leurs Privileges ailleurs. Ce qu'il fit estant revenu en Espagne.

où il tint *las Cortes*, qui est à dire *les Estats*, & alors il fit couvrir seulement neuf *Grands*; d'autres disent douze, & cela fut en suite augmenté quand il fut à Naples; il fit aussi couvrir ceux qui avoient esté couverts autrefois. Et les *Grands* de ce temps-là, à ce que quelques-uns disent, sont les *Grands* de la premiere Classe.

Les Comtes & Marquis sont aussi *de los Titulos*, & ont des Prerogatives, & des Prééminences dans les Estats de leurs Pais, soit de Castille, soit d'Arragon, & ainsi des autres, & cela passe à leurs enfans.

Il y a aussi des Tiltres comme celuy-cy *Adelantado*, comme il y en avoit de Castille, de Grenade, d'Arragon, & de toutes les autres Provinces; c'est une espece de Dignité, pareille à celle de Seneschal en Normandie, d'Anjou, &c. car c'estoit en Espagne le Chef de la Justice dans la Paix, & le Capitaine general dans la guerre; mais cette Dignité estant demeurée hereditaire dans les familles, elle est demeurée sans fonction.

Le *Conestable* de Castille est la mesme chose, aussi bien que *l'Admirante*; car ces deux Dignitez sont depuis si long-temps attachées à la famille des *Velasques*, sçavoir celle de *Conestable*, & à celle des *Henriquez* celle d'*Admirante*, qu'il y a long-temps qu'ils n'ont eu de fonction. On dit seulement, que quand on leve du monde
sur

sur terre, on les leve au nom du Roy & du Connestable, & lors aussi qu'on fait des armemens de Mer, ils se font au nom du Roy & de l'Admirante, qui commanderoit l'Armée si le Roy montoit sur Mer. Pour Connestable, celuy qui l'est presentement a, ce me semble, commandé la Cavallerie en Catalogne, sous le Marquis de *Mortara*; ce qui montre que ce tiltre ne luy donne aucun commandement; & c'est comme la dignité de *Connestable* hereditaire de Normandie, qui est attachée au Comté de Tanquarville, qu'a Monsieur de Longueville.

De l'estat Ecclesiastique.

LE Roy ne donne pas veritablement en Espagne les Abbaïes, qui sont toutes regulieres, à la reserve de deux ou trois qui sont Commandataires, à ce qu'on m'a dit, mais qui ne valent pas beaucoup, & sont plustost des especes de Doyenez, & de Chefs d'Eglises Collegiales, comme la nouvelle dignité de l'Abbé de *Sacramento* de Grenade, & quelques autres; mais aussi il y a bien plus d'Archeveschez, & d'Eveschez, & de bien plus riches qu'en France: car sans compter les Indes, où il y a plus de quarante, tant Archeveschez, qu'Eveschez, dont il y en a qui valent vingt, & trente mil, & jusques à soixante mil pieces de cin-

quante-huit sols de rente. Les Pais-bas, & l'Estat de Milan que nous connoissons, & le Portugal qui a son Roy.

Il y a en Espagne seulement en comprenant l'Arragon, la Catalogne, & les Isles de Sicile, Sardaigne, Majorque, Minorque, & le Royaume de Naples, vint-deux, ou vint-trois grands Archeveschez, & environ cent Eveschez, qui hormis quelques uns d'Italie sont meilleurs que les nostres de France; car les ordinaires sont de vint mille ducats de revenu, & les bons de trente, quarante, soixante, quatre-vingt-dix, & cent mille, au moins à ce qu'ils disent, comme leurs Archeveschez qu'ils disent valoir beaucoup.

Pour l'Archevesché de Toledé, il vaut trois-cens mille ducats, tout le monde en convient, c'est le Cardinal de *Sandoval*, qui est le Baron de la Maison de Lerme, qui est fort vieux, & Sous-Doyen des Cardinaux; mais il me semble qu'il n'estoit pas frere du Duc de Lerme, le Favori de Philippe troisieme; mais il est *Moscoso* des Comtes d'*Alavara*.

Il y a quarante Chanoines, qui vallent chacune, plus de trois mille ducats de revenu; outre cela, il y a quatorze Dignitez; entr'autres cinq, ou six Archidiaconez, dont celuy de Madrid est un, car il n'y a point d'Evesque à Madrid, & je ne scay lequel vaut le plus; l'on m'a dit que l'un, qui est

est celuy de Toledé, est à *Dom Juan* d'Aultriche, & qu'il vaut trente mil escus, & un autre quinze mille, qui est à un *Moscoso*, neveu du Cardinal, celuy de *Guadalaxara*, & celuy de *Talavera*, vallent chacun dix mil, le Doyenné seize mil; ces Dignitez valent bien plus que les Chanoines, qui sont quarante; cinquante *Racioneros*, que nous dirions je pense Prebendiers, qui ont chacun deux, & trois cens ducats, & d'autres proportionnaires; vint-cinq Archiprestres. Enfin c'est *una Machina* de Prestres, comme ils disent en Espagne.

Outre tout cela, il y a une Chapelle où sont plusieurs Rois enterrez, nommée *Capilla de los Reyes*, dont le Chapelain *Mayor* a douze mil escus, & les douze Chapelains chacun mil, ou douze cens escus, & le Poëte *Dom Pedro Calderon* en est un.

L'Archevesché de Seville, vaut quatre-vints-dix mille ducats.

Celuy de saint Jacques en Galice, quarante mille ducats.

Celuy de Grenade, soixante mille ducats.

L'Archevesché de Valence a ce privilege, que l'Archevesque est habillé en Cardinal, & les Chanoines de violet, & dans les festes de Ceremonie, ils ont le Rochet & le Camail comme les Evêques; les Chanoines y vallent trois mil escus; je ne me souviens pas de la valeur de l'Archevesché, & je ne me suis pas informé de la valeur

des autres Archeveschez, ny des Eveschez d'Italie. Mais si l'estat qu'a fait *Duñez Castro*, de ceux d'Espagne est vray.

L'Evesché d'Avilla vaut, &c.

Il seroit peut-estre ennuyeux au Lecteur, de lire tout le revenu de ces Archeveschez, & Eveschez, & a moy de les transcrire, pour faire plus de diligence; afin d'avoir mon *Racionero*, j'abrege.

Pour des Chanoines, quand un Evesque est Cardinal, il les donne toutes, comme fait celuy de Toledo; & quand les Eveschez sont du Domaine, & du Patrimoine du Roy, c'est à dire tout ce qui a esté conquis sur les Mores, comme Seville, Grenade, Malaga, & où c'a esté le Roy qui a fondé les Eveschez, il donne toutes les Chanoines; Pour tous les autres Eveschez, le plus commun usage d'Espagne est, que des douze mois de l'année, le Pape en a quatre, & l'Evesque & le Chapitre en ont huit; pendant lesquels ils les donnent à moitié par tout, selon l'usage de chaque Eglise, comme à *Pampelonne*, & à *Calahora*; au lieu que l'Evesque de *Jaen* les donne pendant les huit mois; ainsi cela n'est pas de mesme par tout, car il y en a où le Roy a aussi son temps.

Quand un Evesque meurt, c'est le Chapitre *Sede vacante*, qui fait toutes les fonctions, donne toutes les Chanoines qui appartiennent à l'Evesque, & non pas le
Roy

Roy comme en France. Il n'a point non plus le serment de fidelité, ny la regale; mais dès qu'un Evêque est mort, ceux qui ont l'Evêché font l'inventaire de toute la succession qui se trouve, tant en argent, qu'en meubles, vaisselle, tapisseries; qui sont au Pape, qui les vend, & pour cela les Nonces y ont bien plus de credit qu'en France; car on va à Rome pour tout, tout dépend de là, & rien du Roy, horsmis les Evêchez, & ce que j'ay dit; & mesme sans aller à Rome, le Nonce a le pouvoir de faire beaucoup d'expéditions; par exemple, il a le pouvoir de donner tous les Benefices qui vacquent, jusques à la valeur de trente escus de gros, sans les distributions du Cœur.

Pour ce qui est des petits Benefices qui dépendent de l'Evêque, & des Chapitres, & des Eglises, ils gardent aussi une espeece d'examen, & on leur donne quelque article de Droit Canon à soutenir, & ordinairement on fait disputer ceux qui y prétendent, & ils appellent encore cela *Opposition*.

*Des Estats que l'on appelle en Espagne
Cortes.*

AUTREFOIS en Espagne (Je veux parler particulièrement de la Castille) dans toutes les occasions d'importance les

Estats s'assembloient, & on y resolvoit les differends qui naissoient sur la succession, & sur le Gouvernement des Royaumes, mais presentement on ne les assemble plus guere, que pour faire prester serment aux Princes, & les reconnoistre devant la mort de leurs peres pour Princes des Asturies, & heritiers de la Couronne.

Il est à remarquer, qu'en ces Assemblées d'Estats, qui se font ordinairement dans les Eglises, le Roy & les Grands d'Espagne sont placez tout au contraire de ce qu'ils ont accoutumé d'estre, lors que le Roy tient Chapelle; ce qui se dit comme à Rome, quand le Roy d'Espagne entend la Messe en public, Premièrement, ou lieu qu'en France, le Roy se met tousiours sous un haut daiz, que l'on dresse au milieu de l'Eglise, en veue de tout le monde, le Roy d'Espagne est tousiours à un des costez de l'Eglise, sous *una Cortina*, qui est un pavillon avec des rideaux, & un ciel qui y est ordinairement, & je l'ay toujours veü du costé de l'Evangile; de façon qu'on ne le voit point. Il y a des gardes autour du pavillon, & un siege pour le *Mayordome Mayor*, & l'Aumônier que l'on appelle *Sumeglier de Cortina*, est debout; & au dessous de la courtine, est un grand banc couvert de tapisserie tout le long de l'Eglise, où s'assissent les *Grands*, qui demeurent tous

cou-

couverts, vis à vis du Roy; du costé de l'Épistre sont les Ambassadeurs, & au dessous d'eux en long, un banc, où sont tous les Aumôniers & Prestres. Mais dans les Estats ou *Cortes*, il semble que le Roy quitte sa place, qu'il tient la plus honorable, & où il est ordinairement, qui est le costé de l'Évangile, & s'en démette entre les mains des Estats; car la courtine du Roy se met du costé de l'Épistre, & le banc des Grands au dessous; & du costé de l'Évangile, vis à vis du Roy au haut, sont tous les Prelats; un peu au dessous, est un banc, où sont les Ambassadeurs & les Cardinaux, s'il y en a; au dessous vis à vis des Grands, sont les banes, où sont *los Titulos*; c'est à dire Comtes, Marquis, &c. Et les Procureurs Deputez des Villes, qui sont aussi du costé des Grands. Et au lieu que dans les Ceremonies d'ordinaire, les Grands vont les premiers, dans ces Estats ce sont les Prelats qui vont faire les jurement devant les Grands, & puis *los Titulos*, & apres les Villes.

Les derniers Estats qui se sont assemblez avec quelque solemnité, ont esté en 1538. à Toledo, où Charles Quint ordonna qu'il n'y eust que dix-huict Villes qui eussent voix.

Il y a toujours dispute entre *Burgos*, qui se dit *Cabeça de Castilla*, où la capitale ville de Castille, & *Toledo*. Et le Roy Hen-

ry qui chassa *Dom Pedro el Cruel*, les accommoda de cette maniere. Il commanda à Burgos de parler, & jurer, & il dit qu'il se chargeoit de jurer pour Toledé, cela contenta ces deux Villes. Si bien qu'à l'exemple de cela dans toutes les Assemblées, ces deux Villes se presentent, & le Roy commande à Burgos de parler, & dit que Toledé jurera quand il luy commandera. Burgos parle, & propose toutes choses, & on fait parler Toledé hors du rang des Villes, en un rang fort honorable, & Toledé aussi bien que Burgos, font tous deux les protestations, dont le Roy leur fait delivrer acte; à sçavoir à Burgos, qu'il a esté suivant l'ordre ancien pour conserver la possession, & à Toledé, que ç'a esté par l'ordre du Roy, sans que cela puisse prejudicier à leur prestance.

Des Revenus du Roy d'Espagne.

TOUT le monde croit que le plus grand revenu du Roy d'Espagne, c'est l'or, & l'argent des Indes, & c'est bien veritablement ce qui fait subsister l'Espagne, mais on est abusé; car comme je me le suis fait expliquer à Cadix, & à Seville, les choses vont ainsi. Il y a deux endroits dans les Indes, d'où vient toute la richesse de l'Europe. Les mines du Potosi; & ce qui est remar-

remarquable, qui sont fort éloignées de notre grande Mer, car elles sont du costé de celles du Sud, que l'on nomme Pacifique; de façon que les Gallions d'Espagne, qui vont d'abord à *Puerto velo*, en Amerique, y attendent le temps que l'or vienne de *Potosi*, & des environs à *Lima*, qui se nomme *Ciudad de los Reyes*, s'embarquer à la mer du Sud à *Arica*, & encore une autre Ville, pour venir plus commodement à *Panama*, & de-là par terre à *Puertovelo*.

Il est permis à tout le monde de tirer de l'or, & d'en faire tirer, & travailler aux mines, en payant au Roy le quint.

L'argent se tire du Royaume de Mexique, qui est plus Septentrional, & ce sont les vaisseaux qui vont-là, & cela est appelé la flotte de *Tierra Firma*; & comme il y a plus de peine, & moins de profit, le Roy ne prend aucun profit de ce qui s'en tire-là, mais soit or, soit argent, il doit estre enregistré, autrement on le confisque, & le droict d'enregistrement est de dix pour cent; & c'est pour cela qu'avoit esté établie autrefois la *Casa* de la *Contratacion* à *Seville*; alors que tout ce qui venoit des Indes venant par *Sanlucar*, venoit aborder à une tour, qui est sur le Port, que l'on nomme encore la Tour de l'or; mais depuis quelques années, soit pource que lors que l'on éloigna le Duc de *Medina Sidonia*, qui estoit à *Sanlucar*, on y en-
 voya

voya d'abord des Commissaires qui voulurent trop gagner sur les Marchands, soit que desja ils trouvaissent qu'ils estoient trop près de la maison de la *Contratacion*, & des Partisans de Seville, & que le Duc de *Medina Celi*, à qui on a donné le Generalat de la Côte, ait osté le commerce de *Sambucar*, qui estoit au Duc de *Medina Sionia*, pour le mettre au Port de sainte Marie, qui est vis à vis de Cadis, & qui est à luy presentement, par la succession qui luy est escheuë des Ducs d'*Alcala*. Ils se sont adonnez depuis à venir à Cadis, où depuis tout ce temps-là ils s'accommodoient, & faisoient leurs compositions, & trompoient la Maison de la *Contratacion*; de façon que depuis ces deux dernieres années, le Roy a déchargé les Marchands du droict d'enregistrement, & a mieux aimé se contenter d'un pour cent de tout. On a fait d'abord accommodement avec les Capitaines & les Marchands, avec qui on a composé tout au travers, comme nous appellons, pour tout ce qu'il y avoit dans un vaisseau, sans compter ce qu'il y auroit, qui estoit une trop grande peine. Et il s'est trouvé, à ce qu'ils m'ont dit-là, de Marchands, & des gens qui n'ont payé que quatre pour cent l'année dernière, dont le Roy d'Espagne a tiré cinq millions de pieces de huit, qui ne sont pas tout juste quinze millions de livres. Mais il ne faut pas croire pour cela que

que toutes les années il en tire autant ; car en la presente il a tiré pour quatre , parce que les quatre précédentes, la flotte n'estoit point venuë , à cause des Anglois, lesquels ont esté deux ans à la venë de Cadis , où ils attendoient la flotte des Indes , & qui ont pris, où fait perir sept Gallions , qui en revenoient avec une Charge fort riche ; ils en aprocherent d'abord sans que l'on s'en défiast , croyant que c'estoient des Hollandois , car ils avoient mis les bannieres d'Hollande , & de dessus le Port de Cadis, on voyoit le combat sans les pouvoir secourir. C'est pourquoy les plus habiles à qui j'en ay parlé, me disoient que tous les ans ordinairement, le Roy d'Espagne pouvoit avoir tous frais faits, c'est à dire tant des mines, que de la Cruzade , & de toutes les Indes , environ un Million d'or & demy, qui sont quatre millions de livres.

Tout le reste ne fait que passer par l'Espagne sans s'y arrester ; car comme les Marchands n'y ont point de Marchandises pour échanger contre nos toiles , nos draps , & les autres marchandises qui viennent de France , & de tous les autres Pais, il faut qu'ils les payent de l'argent qui vient des Indes , surquoy ils les assignent tousiours ; de façon que si cette année dernière la flotte ne fust venuë , ils estoient ruinez , car ils estoient endebtez furicusement.

Le Roy d'Espagne fait la mesme chose que le Roy de France ; & comme nous avons jusques-icy mangé le revenu des années, qui ne sont pas encore venues ; le Roy d'Espagne tout de mesme, trouve des Partisans qui se nomment *Assentados*, qui moyennant une remise, luy avancent tant sur ce qui viendra de la flotte prochaine, qu'on leur transporte à prendre ; ainsi il estoit ruiné aussi bien que les Marchands, car il y avoit quatre ans qu'ils avançoient ; enfin quoy qu'il ait tiré beaucoup il n'en a guere profité, sinon qu'il s'est acquitté.

Outre ce que le Roy d'Espagne tire des Indes, il a particulièrement dans toute la Castille, & Royaumes qui sont réunis l'ancien droit, qui est grand ; car Navarre, & Guipuscoa ne payent rien ; & Arragon & Catalogne ont leurs *fueros* aussi, & je croy qu'il n'en tire pas grand chose non plus, mais comme je n'y ay pas esté, je n'en suis pas si bien instruit, & cet ancien droit s'appelle *Alcavala*, & n'estoit autrefois que du quint, depuis le Roy Henry ; quand il eut chassé Dom Pedro *el cruel*, volontairement on luy accorda la dixme qu'il prend sur tout ce qui se vend, & qui se consume par tout ; & ce droit-là fut accordé aux Rois d'Espagne, par les Estats du temps d'Alonse douzième, qui assembla *las Cortes*, en mil trois cens quarante-deux, pour pouvoir subvenir aux guerres contre les Mores ;

Mores ; & non seulement les Rois d'Espagne l'ont , mais il y a quelques grands Seigneurs qui l'ont sur leurs Vassaux.

Depuis ce droit ancien , les Rois d'Espagne ont depuis peu encore levé trois pour cent , & le parisis , où le quart en sus ; de façon que cela va à près de quatorze pour cent , que le Roy prend généralement sur tout ; jusques-là mesme , qu'un homme qui tuë un bœuf , où un mouton chez luy , pour le manger dans sa famille , on luy vient faire payer les treize & quatorze pour cent.

Outre cela il y a des endroits , où il y a de pareils droits pour les passages , l'entrée , & la sortie , & il a ses douanes où l'on est fort difficile , & particulièrement à toutes les entrées & sorties , comme en entrant , ou sortant d'Arragon , de Navarre , & de Catalogne en Castille ou en sortant de Castille pour y entrer ; & encore en sortant de Navarre , & de Biscaye , d'Arragon & de Catalogne en France , où y entrant de France ; car enfin on est rançonné à deux passages differens , où l'on visite tout ce que les passans portent ; & outre la dixme qu'ils font payer de tout ce qui est neuf ; car encore que ce soit pour vostre usage , comme des chappeaux , des souliers , du linge , & jusques à un estuy d'argent , outre cela , ils visitent si vous n'avez point d'or , ni d'argent , & ils le confisquent si vous en avez plus qu'il n'en faut pour vostre voyage , & il faut

faut aller déclarer au Bureau ce que l'on en a, & ce que l'on a de hardes, autrement on est pillé.

Mais outre cela, il y a de grandes landes, qu'ils appellent de *Helas*, dont le passage luy vaut beaucoup. Il y a aussi quelques mines en Espagne, car il y en a mesme où il y a de l'or, mais il faut de si grands frais que l'on n'y travaille point; & j'ay passé par des lieux où il y en a de plomb, & où j'ay veü beaucoup de puits que font les habitans des lieux circonuoisins, qui ont tous le pouvoir d'en tirer, & doivent seulement en registrer ce qu'ils tirent, & de chaque *Aroba*, qui pese vint cinq livres, ils donnent au Roy de dix livres une, & le reste est pour eux. Il y a aussi des Salines & des Moulins à sucre, qu'ils appellent *Ingenios de Azucar*, dont j'en ay veü aupres de *Marpella*, où *Marbella* en Andalousie, où j'ay veü beaucoup de cannes de sucre, qui sont faites comme d'autres roseaux, mais qui ont au dedans une certaine mouëlle, & une eauë fort douce, car j'en ay cueilly par les chemins.

Il est deffendu de faire sortir d'Espagne ni chevaux, ni mulets, ni Esclaves, non plus que de l'or, comme j'ay dit, & pour avoir cette permission, il faut payer de grands droits.

Il y a aussi de grands imposts sur le vin, qui vont à proportion bien plus qu'en France, car pour *cada Cantaro*, c'est à dire pour

pour chaque cruche, qui tient environ quatre pots de France, on paye six reaux de *Vellon*, qui reviennent à trentre sols. Tous les Cabaretiers ne sçauoient vendre, ni personne, qu'ils n'ayent une permission que l'on leur donne par une Patente qui n'a force que pour un mois, de façon qu'il leur faut acheter cette permission tous les mois, & dans cette Patente, on taxe le prix de tout, & il le faut donner, soit bon, soit mauvais. Et il n'y a que les Ambassadeurs qui ont un privilege d'avoir un Cabaret où ils se fournissent, le Maistre ayant le nom de l'Ambassadeur, vend sans autre permission, & ce sont les endroits où l'on trouve plus de choses & beaucoup meilleures à cause de cela.

Outre cela, on paye un droit pour pouvoir couper la vigne sur le pied, & il a encore un autre droit pour l'encuver.

Mais un des grands revenus du Roy d'Espagne, c'est *el papel sellado*, qui est le papier scellé, que l'on vouloit aussi establir il y a quelques années en France, & cela luy vaut bien plus que ce qu'il tire des Indes. Car il n'y a point de Province où il ne soit estably; & comme on ne se sert point de parchemin, comme en France, pour les Provisions d'Offices, Lettres Parentes, & toutes sortes de Contracés; on oblige tout le monde, depuis le plus petit, jusques au plus grand, d'acheter ce papier, qui

qui a au haut le Sceau d'Espagne, avec la valeur de la feuille, & l'année & les Contrats, & Obligations, Marchez & haux. En fin routes sortes d'écritures ne valent rien si elles ne sont écrites sur ce papier-là, qui ne vaut non plus rien que pour une année. Mais ce n'est pas le tout, le prix de toutes ces-feüilles est differend; par exemple, j'en ay eu besoin pour deux marchez avec des Muletiers, & celui-là ne coustoit que deux reaux de *Vellon* la feuille, qui n'est que dix sols, mais selon les affaires le prix hausse jusques à dix pieces de cinquante-huit sols, vingt, trente; & jusques à cent, ce me semble, & plus; car par exemple les Provisions d'*Oydor*, au Conseil de Castille, qui sont à peu près comme les nôtres; (car un Conseiller m'a montré les siennes) sont du papier scellé, des Lettres de Grace, d'Abolition, de Don, & tous Brevets, & cela monte à une somme immense, & c'est le bien le plus net & le plus assuré, & où il y faut le moins de frais; car d'une feuille de papier d'un double, en y mettant un cachet, vous la faites monter jusques où il vous plaist; & ce qui est encore à la plus grande foule du peuple, c'est que toutes les écritures des procez se doivent faire en papier scellé, assignations, procédures, écrits, & contredits d'Advocats, sentences, & toutes autres expéditions, & si cela estoit estably de cette maniere en France, cela mon-

monteroit quasi à un aussi grand revenu, que tous, les autres revenus de l'Estat tout ensemble.

A Seville, des Marchands m'ont assuré que le Roy d'Espagne tiroit de Seville, & de l'estenduë de son Royaume, & je pense que Cadis y est compris, trois millions tous les ans, y compris le papier scellé, & tous les droits aussi. C'est ce qui vaut le plus au Roy d'Espagne, & cela reviendroit environ à sept ou huit millions de livres, mais on ne sçait qu'en croire; car comme les Espagnols sont vains, souvent ils appellent millions d'or, ce qui n'est en effet que des millions de reales de *Vellon*, qui n'est que cinq sols; Par exemple, pour la *jornada del Rey*, pour son voyage à Iron pour le mariage, ils ont imposé trois millions sur la Chancellerie, & autant sur toute l'estenduë, de *Valladolid*; quelques-uns m'ont dit que c'estoit des millions de reales de *ocho*, qui seroit d'or, mais cela ne pent pas estre, & c'est plustost trois millions de reales de *Vellon*, ou millions de *Maravedis*; car on ne compte que par *Maravedis* dans les Finances. Cette monnoye de *Vellon* a encore plus infecté l'Espagne de *quartos*, & d'*ochavos*, que la France ne l'a esté de liards; car encore il n'y a que le menu peuple, mais là dans une grande ville, on a peine à trouver de l'argent & de l'or, & on ne se sert que de cuivre.

Il seroit necessaire de dire quelque chose de la maniere dont sont faits les bastimens d'Espagne, de la beauté de leurs villes, de la richesse de leurs Eglises, & des lieux publics. Mais comme j'en ay fait la description dans mon Journal, en marquant tous les lieux où j'ay esté je n'en repeteray rien icy.

Nous esperons avec le temps avoir ce Journal, qu'on dit contenir plus de vint cahiers, qui sera comme je croy quelque chose de beau.

F I N.

T A B L E

du Contenu en cette

R E L A T I O N.

DE la jonction de tous les Royaumes qui
composent l'Espagne. Page 3

Des trois principales usurpations du
Royaume d'Espagne.

*De l'usurpation du Royaume de Castille sur
S. Loüis.* 9

*Usurpation des Royaumes de Castille & de
Leon, sur les Infants de la Cerda, dont
viennent les Ducs de Medina Celi par
femmes.* 11

*Usurpation de Henry, sur Dom Pedro el
Cruel, & sur le Duc de Lanclastre, &
autres.* 15

De la Nature du pais. 17

De la Cour du Roy d'Espagne. 21

Des Officiers de sa Maison. 25

*De ceux qui sont du Sang Royal, & de leur
authorité pendant la minorité des Rois.*
29

Des Grands d'Espagne. 33

De la Cour, & de la Maison de la Reine. 47

De la vie d'Espagne. 50

De la maniere du gouvernement. 60

De la maniere dont se rend la Justice. 66

Com-

Table des Titres.

<i>Comment l'on parvient aux Charges de Judicature.</i>	72
<i>Des Conseils d'Espagne qui se tiennent à Madrid.</i>	76
<i>Du Conseil de Castille.</i>	79
<i>Du Conseil d'Estat.</i>	83
<i>Du Conseil d'Inquisition.</i>	84
<i>Da Conseil de la Santa Cruzada.</i>	89
<i>Du Conseil des Ordres Militaires.</i>	90
<i>Des Ordres Militaires d'Espagne.</i>	91
<i>De l'Ordre de la Noblesse d'Espagne.</i>	95
<i>De l'estat Ecclesiastique.</i>	101
<i>Des estats que l'on appelle en Espagne, Cortes.</i>	105
<i>Du revenu du Roy d'Espagne.</i>	108

R E L A T I O N
D E
M A D R I D.

Monſieur,

C'est bien la raison, puisque je vous ay donné part de mon passage de *Genes* à *Barcelonne*, & des dangers que j'ay courus en Mer, que je me satisfasse du contentement de vous dire ce que j'ay reconnu en passant de la vie commune de *Madrid*, que l'on tient pour l'abbregé de toute l'*Espagne*, & dont tout ce qui est de plus poly & de meilleur ne vaut pas le plus rude ny le plus mauvais d'*Allemagne*. Mais comme chacun peut connoistre de cete maniere & en dire son opinion, je vous prie que cette Lettre soit commune à tous les Amis, & que l'adresse que je vous en fais ne leur donne point de sujet de douter de mon souvenir: & que s'ils en doivent rendre quelques jugement ce ne soit pas en me condamnant de n'avoir rien avec eux que de commun, ny avec vous que de particulier.

Je vous diray donc, pour commencer, par les choses generalles, que la terre n'est icy que de sable & de pierre à feu, & que si elle produit quelque chose, c'est plustost pour faire honte à la paresse des Habitans, que pour montrer sa fertilité.

F

Les

Les eaux y sont plus plaines de sable que le pissat d'un Graveleux, & comme elles sont extrêmement delicates & subtiles, aussi sont elles de facile corruption; c'est ce qui sert d'excuse aux *Allemands* pour n'y boire que du Vin, quoy qu'à la verité il y soit si mauvais, que je ne pense pas avoir bû encore une seule goutte de Vin d'*Espagne* à *Madrid*. Les Taverniers en font une tierce nature en y mêlant une si grande quantité d'eau que celuy qui a fait les Visions de l'Enfer, ne leur y marque point d'autre quartier qu'à ceux que l'on nomme icy *Aguadores*. Ce qui me dégouste le plus, est, que pour mettre un verre de Vin dans le ventre, il le faut tirer d'un autre, je veux dire, que l'on n'a point icy d'autres Tonneaux que des peaux de Boue qu'ils appellent *Pellejos*, & qui sont tellement poussées, qu'à chaque goutte que je bois, il me semble avaler le *Saint Cressin* d'un Cordonnier.

Par
teurs
L'eau.

Pour les eaux de riviere, je n'ay sçeu encore bien voir de qu'elle qualité elles sont. Et le Fleuve de *Mançanares*, ne se trouve que dans les Chançons des Poëtes. Il est vray que l'Empereur *Charles V.* y a fait bâtir un Pont fort grand & fort beau, que l'on appelle *La Puente Segovianna*. Et l'ayant un jour fait voir à un Ambassadeur pour sçavoir ce qu'il luy en sembloit? Il luy respondit, *Me nos Puente o mas agua*. Mais je croy que ce bon Prince se contentant d'avoir baity le Pont, à laissé le soin à ses Successeurs d'y fai-

^a Fleuve qui passe à *Madrid*.

^b Le Pont de *Segovia*.

^c Meins de Pont en plus d'eau.

re la Riviere, & a fait comme l'on dit en nostre Pais, l'ance devant le seau; car pour y trouver de l'eau, il y faut faire des Puits, & l'on dit communement icy que *Esta Puente espera il Rio como los Judios el Messias.*

Ce Pont attend la Riviere comme les Juifs attendent le Messie.

J'avoüray pourtant de bonne foy, que j'y ay veu une fois de l'eau, mais il ne doit pas s'en glorifier; ce seroit pour s'attirer les Eloges fameux que *Saint Amand* en colere, & cuvant son Vin, a donné au *Tibre* dans la *Rome* *Ridicule*. Il n'est redevable de cette pompe de demy jour qu'à de la bourbe & à de l'eau jaune d'une ravine esmuë, apres quoy il devient le plus sec Ruissseau de l'*Europe*, en sorte que *Gongora* estonné du subit changemēt luy dit *Beviote un Asno ayer y oy te ha meado.*

Est-ce que l'Asne qui te pisse hier t'a aujour d'huy ben. Vent à Aval

Quant aux deux autres Elemens, ils y sont entierelement confondus, & l'air ny est que feu; de sorte qu'à moins d'estre *Salamandre* ou *Pyrauste*, il faut crever en respirant. Rien n'adoucit l'intemperie de l'air qu'un certain vent qu'ils appellent *Gallego*, aussi malin que la Nation dont il prend son Nom, & si penetrant, que lors qu'il souffle, l'ouverture d'une fenestre est capable de rendre un homme paralytique, & bien souvent d'un Bordel voisin, il porte la Verole dans une Maison de pieté. C'est pourquoy s'il arrive que l'on en raporte quelque grain, on le peut avoir pris aussi bien dans un lieu saint comme dans un prophane.

De ces inegalitez procedent deux Coustumes, que je remarque aux habits & à la

marche des *Espagnols*. Car pour s'armer contre le *Gallego*, ils vont autant habillez en Esté qu'en Hyver; & portent en tout temps leurs habits doublez & cotonnez comme s'ils vouloient à tout moment endosser la Cuirasse. Je croy pourtant que vous vous doutés bien que ce n'est point pour cet usage là qu'ils se fourrent ainsi de coton & de bourre, mais pour donner retraite aux *Piojos* qui s'estiment icy aussi *Cavaliers*. & *Hidalgos* comme le reste des *Espagnols*, & dans cette vanité se plaisent aux bonnes compagnies, & tiennent les rangs les plus hauts & les plus visibles parmy la Noblesse.

Poux Nobles,

L'autre Coûtume est, que pour ne point exciter la chaleur naturelle avec l'estrange-re, ils marchent de ce Pas de gravité que l'on appelle le Pas de la Pique, & qu'il est malaisé de discerner s'il avance ou s'il recule. Mesme en dançant ils gardent une si grande modestie, que leurs Cabriolles sont plus semblables aux reverences d'une Carmelite, ou aux traînées d'un Gouteux, qu'aux Elevemens d'un Baladin de *France*.

Vous vous imaginerez peut estre, que l'on corrige icy les defauts de l'air par les Parfums de ces fameuses Pastilles d'*Espagne*? A *Madrid*, les Pastilles du jour ne sont autres que les ordures de la nuit, & les vilainies de trente mille Courtisanes de profession & de ban, & de cent mille verolez qui sont les membres principaux de cette Republique,

Dectas

Dedans *Londres* il y a une Place des plus belles & des mieux basties, laquelle se nomme le Jardin commun. Tout *Madrid* est un privé commun, duquel il n'y a qu'un vuideur qui est le Soleil ; & s'il est vray, comme quelques Philosophes ont resvé autresfois, que les Astres se nourrissent des vapeurs de la terre, je ne croy pas qu'il y ait lieu au Monde où ils fassent plus mauvaise chere qu'icy. J'ay part à ce banquet, & par ce moyen je me puis vanter d'estre assis à la Table des *Dieux*, & de manger deux fois une mesme Viande. C'est peut estre un effet de leur superbe de croire, que leurs actions les plus sales (& que les autres Nations taschent de cacher) meritent d'estre mises dans l'Histoire, faisant souvent leur ordure sur le Papier, comme si c'estoient des Oeuvres dignes d'estre imprimées, & pour leur donner plus de reputation, ils les font voler comme si elles estoient portées sur les aïles de la Renommée, & de là les appellent Dragons volans. J'offenserois vos chastes oreilles de m'expliquer davantage sur cette matiere, & je m'apperçois de la faute que j'ay faite en ce qu'avant de vous mettre dans un discours de si mauvaise odeur, je n'ay pas crié, *Aguava*, comme ils font icy, en jetant par les fenestres, leurs vilainies ; il est vray que si vous la sentez depuis *Madrid* jusques à *Vienne*, vous aurez un fort bon Nez. J'adjousteray seulement que les *Espagnols* ont raison de porter leurs Espées hautes,

Gare

Jean.

tes, craignant de couper à chaque pas ces vilaines Testes, dont toutes les Rues sont pavées, & de renverser les bornes qu'ils ne sont point honteux d'y planter en plain Midy & à la veuë de tout le Monde. Les Femmes en cette action comme en toutes autres, perdent la honte de leur Sexe. Les vieilles ne s'en cachent point pour montrer qu'elles ne sont pas mortes, & qu'elles se peuvent servir de leurs pieces. Pour les jeunes elles en sont plus scrupuleuses, craignant par la forme de l'Ouvrage, de faire connoître celle de l'outil.

Il y en a pourtant qui ne sont point avares de leurs Richesses naturelles, & prennent plaisir à découvrir leur beauté nuë à tous autres yeux qu'à ceux du Soleil, prenant pour Theatre de cette representation l'eau du Fleuve *Manzanaras*, & les courtines de la nuit, sous lesquelles elles s'exposent à la veuë de tout le monde, qui vient prendre le frais sur le bord du lit de cette Riviere Metaphysique, & où l'obscurité leur est si favorable, que leur visage qui pourroit rougir de leur nudité, est la partie de leur corps la moins reconnüe, & où le plus müet, & le moins scandaleux de tous les sens qui est l'attouchement, joue le principal Personnage avec une liberté si grande & si seure, que souvent le *Fraile* se hurte avec la *Señora*, sans que le lendemain ils se reconnoissent dans l'Eglise.

Je suivray l'ordre des choses, & vous diray

ray ce que j'ay pû reconnoistre de la beauté, qualité, & conversation de ce Sexe. On dit que la plupart des Femmes en donnent, & que les plus chastes ne sont pas mariées que l'on en demande. Lors qu'elles alloient tapées, elles paroissoient belles. Depuis que par ordonnance du Roy elles vont descubertes, j'en ay perdu l'opinion, & je croy que la Pieté du Roy a trouvé cette invention pour apporter quelque moderation à la lubricité de cette ville. Il est vray que sans voile ny masque, leur visage ne laisse pas d'estre caché, puis qu'elles sont si couvertes de Fard, que la nature à peine peut paroistre sous l'artifice. Les Vieilles tiennent à faveur d'estre appellées *Putas*; & les jeunes ne prennent pas plaisir d'estre estimées *Mofetona*, non plus que de l'estre *Putas* en effet, ce point d'Honneur estant marqué de leur peu de merite & de beauté: & s'il y a quelque virginité dans les Cloistres, elle est purement corporelle. En nostre Pais, on obtient quelque chose des Femmes sous promesse de mariage; icy aux premieres recherches, on vous fait expliquer *Si para marido, no, si para amancebado*, *si*. *Si pour Mary non, si pour Galans*. Dedans les contractés de mariage, il y a des réserves de certains jours tout à la liberté des Femmes; en un mot si elles ne font Garces elles le paroissent. On les voit pourtant fort assiduës dans les Eglises, mais toute leur Devotion se termine à prier Dieu qu'il leur envoie de bons Galans. Les

Confesseurs sont fort indulgens à leur fragilité, & les dispensent facilement de manger de la chair en Carême pour avoir plus de force à gagner leur Vie par le Peché. Mais celles qui encherissent sur la Spiritua-
lité, croient que la voye du Ciel la plus courte & la plus aisée, est de gagner en jeunesse dix Mille Escus pour faire dire des Messes apres leur Mort.

Avec tout cela elles veulent estre recherchées de ce qu'elles desirent, & croient meriter d'estre honorées comme le Medecin par necessité. Les *Espagnols* les respectent par un devoir plus haut, & qui semble une espece d'adoration; & les plus facheux *Marys*, quoy qu'ils se connoissent *Cocus* à des-
couvert, n'oseroient s'en plaindre qu'en tierce Personne, & employent à cét effet leurs Confesseurs, qui bien souvent pour mettre d'accord les Parties, prennent sur eux tout le faix de leur mauvais ménage. Les conditions plus ordinaires de Paix sont que les femmes donnerôt satisfaction aux *Marys* sans rien payer que les devoirs de respects & de deference. Pour les autres, s'ils y mêlent un peu d'Argent, ils en feront ce qu'ils voudront & par preference. Elles vont volontiers en *Sylla*, pourveu que ce soit aux despens d'autruy; aussi au premier Galand qu'elles rencontrent en la Ruë, elles ne sont pas honteuses de le prier qu'ils la payent. Et quoy que ce ne soit pas leur Coûtume de porter Personne pour rien, elles le veulent
pour-

pourtant estre sans qu'il leur en couste, & n'en font autre remerciement que de dire, *Me haze mucha mercede pero mas merezco.* Ce que l'on nomme Chapin, sont des Theatres ambulatoires, qui sont si hauts qu'elles ne se déchauffent jamais qu'en quittant la moitié de leur Personne, & comme ils sont enrichis de lames d'Or & d'Argent, & que leurs testes sont toutes chargées de Plastre, elles font la Statuë de *Nabuchodonosor* renversée. Au reste, les Bordels ne sont pas des lieux publics; chacun le trouve chez soy, n'y eust il que la Mere ou la Fille. Et comme c'est un Droit de Noblesse de pouvoir tenir dans sa Maison un Four, & un Bordel, les *Espagnols* qui s'estiment tous Gentilshommes n'ont garde de perdre ce Privilege.

Pour continuer l'ordre des choses, passons de ces vilains lieux en d'autres, où la Sainteté est à si bon compte, que c'est assez pour estre bon Religieux, de n'estre pas *Alumbrado*. Quant à la suffisance, il y a de deux sortes de Docteurs, les uns n'entendent point du tout le *Latin*, & les autres le devinent, estant un effet tout visible de la Providence de Dieu, que la Bible ait esté traduite si grossierement, pour ce qu'en un stile plus relevé, les *Espagnols* l'auroient pris pour l'*Alcoran*. Ils ne sçavent jamais bien une chose que quand ils la sçavent toute seule, & si les Femmes estoient des Sciences, il n'y auroit jamais d'Adultere.

La plus part des Prestres se nomment *Li-*

sentidores, non pour avoir pris le de gré de ce titre, mais pour estre cassez aux gages dans l'Escole, comme des Soldats inutilles dans une Armée; de façon que comme en tous les autres Mestiers, il faut plusieurs Ouvriers pour faire une besongne (y ayant quatre ou cinq sortes de Tailleurs pour rendre un habit complet) ainsi je m' imagine que pour faire une bonne & entiere confession, il faudroit se confesser à autant de Prestres que l'on a commy de Pechez, leur suffisance ne s'estendant jamais gueres plus avant qu'à l'intelligence d'une seule chose. Ce n'est pas qu'ils ne commettent quelquesfois tous les sept Pechez mortels, mais on peut dire en ce cas que Dieu leur pardonne, puis qu'ils ne savent ce qu'ils font.

Après l'Ordre Ecclesiastique, celui de la Noblesse est le plus innocent; leur plus grand vice est l'Orgueil. car ils sont si superbes, que s'ils voyoient un Honneste Homme entre les Bras de leurs Femmes ils ne daigneroient le regarder, de peur d'estre obligez de le saluer. On dit qu'ils sont fort vindicatifs, mais pourtant leur inimitié n'est pas irreconciliable, puis que la plupart de leur Ennemis, sont les Amis de leurs Femmes. En tout cas s'ils ont une querelle à vuidier, ils le font à la Royale, c'est à dire, cent contre un s'il leur est possible. Et font si grande gloire de prendre un Homme avec avantage, que par toutes les Ruës où l'on a fait quelques Assassinat, ils erigent une
Croix

Croix en forme de Trophée avec cette inscription, *A qui matarono un Hombre*, qui veut dire, icy les *Espagnols* ont tué un Homme. L'on dit pourtant que dans les Pais Estrangers, ils font quelque figure d'Homme vaillant; mais c'est que n'y sçachant pas les Chemins pour fuir, ils sont obligez de demeurer pied ferme, & croient avoir assez fait, lors qu'ils se laissent battre en bonne posture.

De l'Art Militaire, ils en ont fait une Science purement speculative, & croient que pour estre reputez Belliqueux comme Gentils-Hommes, c'est assez que leurs Predecesseurs l'ayent esté, & qu'ils tiennent ces Qualitez par forme de *Majorazgo*.

Ceux qui ne sçavent pas qu'elle figure e'est qu'un Homme de mauvaise mine sur un beau Cheval, pour l'apprendre doivent venir à *Madrid*; & sans les grandes Croix rouges & vertes qu'ils portent sur leurs Manteaux, on auroit de la peine à discerner un Cavalier d'avec un Sayetier. Pour estre Gentil-Homme, il suffit d'estre Chrestien de deux degrex, & dedans leurs Arbres de lignée, ils ne sont pas marris que l'on voye des Capuchons & des Mitres, c'est pourquoy je pense que les Cavalliers se font appeller, *Doms*, qui est une Qualité propre à ceux qui les portent.

Pour le tiers Estat, je n'en sçache point que les *Alcabentes*, qu'ils appellent pour cela *Terceros*; n'y ayant si petit *Picaro*,

qui ne s'estime *Idalgo como el Rey*, & qui jusques aux Cochers mesme ne portent l'espée, laquelle estant en tout autre Pais, marque de Noblesse, n'est icy qu'une partie de l'habillement, ou plustost un de leurs membres, ne croyant pas mesme qu'ils s'en depeuillent quand ils se mettent *in puris naturalibus*.

Je ne veux point entreprendre de porter mon jugement sur l'administration des Affaires; seulement vous diray-je en passant, que s'il y a dans le Monde chose qui se puisse comparer à l'Éternité des peines d'*Enfer*, c'est la longueur des Ministres de cette Cour, qui ne payent les pauvres Pretendans d'autre Monnoye que d'un certain *Luogo*, qui ne se trouvera jamais que dedans la Vallée de *Josaphat*, & qui tient tout le monde dans la mesme satisfaction que *Tantalus* au milieu des eaux: de sorte que solliciter une Affaire aupres de ces Messieurs, c'est estudier la Grammaire de l'*Enfer*, & les Rudiments de la *Damnation*. Ce seroit icy une Belle École pour les *Athées* qui auroient quelques depeches à poursuivre aupres du Secretaire d'État *Andrea de Rocas*, pour ce que se voyant en cette sollicitation dans des peines sans fin, ils ne feroient point de difficulté de les croire en l'autre Monde.

Quant à l'Oeconomie & Gouvernement domestique. Les Peres n'ont aucun soin d'élever leurs Enfans, ny les Enfans d'honorer leurs Peres, pource qu'ils ne se
con-

connoissent pas l'un l'autre, & si les Meres en ont de conserver la Virginité de leurs Filles, c'est comme une Marchandise que l'on reserve pour la vendre plus cher, encore qu'à la verité celle-cy ne soit pas de longue garde. Les Experts assurent que les Filles perdent leur Pucelage quand les dents leur viennent, & si davanture il s'en trouve de plus anciens, c'est dans les fourreaux d'Espées des Chevaliers de *Sant Iago*.

Parmy ces desordres il y a de grandes Vertus. Ils ont un Zele incomparable de planter la Religion Catholique ou il y a des Mines d'Or. Leur valeur est si grande en ce qui touche les Entreprises de Guerre, que les *Allemands* & les *Italiens* ont de la peine à les excuter. Si la Justice ne s'exerce pas comme il faut, ce n'est pas faute d'Officiers, y ayant icy plus d'*Alguaziles*, que d'autres Citoyens; mais toute la Justice qu'ils font, c'est de vivre del'iniquité d'autruy, leur dessein n'estant point de corriger les vices, mais d'en profiter. Et si chaque *Alguazil* tenoit un Larron par la main, ils ne seroient pas reconnoissables, & l'on en pourroit faire des attelages d'un mesme poil. La marque honoraire de ces Officiers de Justice, est une Baguette qu'ils appellent, *Vara*, du mesme nom que les Aunes de Boutique, pour faire voir que la Justice se vend icy comme le Drap à fausse mesure.

Chaque Province à quelque chose de rare, l'*Espagne* en a trois que je trouve prodigieuses,

ses, & dont je ne voy aucune raison qui me les fasse comprendre. La premiere, que toutes les Femmes n'ayant autres Cheveux que ceux qu'elles achettent, je ne voy pas de quel Pais cette Marchandise leur peut venir, puis que par tout ailleurs, les Femmes font gloire de nourrir leur Chevelure, & il n'y a point d'apparence que ce Trafic se fasse dans l'*Espagne* mesme, puisque si toutes en achettent, qui leur en pourroit vendre? La seconde, que tout le monde demandant, où trouvera t'on ceux qui donnent? Ce qui est de plus estrange, est, que les *Doms* mesme demandent l'Aumône contre la signification de leur Nom. Quand vous voyez un Honneste Homme vous faire un Compliment, vous devez estre assuré que la conclusion n'est qu'une Gueuserie. Et comme en nostre Langue, toutes les Lettres se terminent en (Vostre Serviteur, tres-humble) les civilitez des *Espagnols*, n'ont autre fin que la *Caridad*. Ce qui fait distinguer les Mandians d'avec les honnestes Gueux, est, que ceux-cy demandent avec plus d'arrogance, & ne sçavent que c'est de remerciement, croyant avoir bien payé ce qu'on leur donne en prenant la peine de tendre la main & de recevoir. Et c'est pourquoy ils sont extrêmement amoureux de jouer d'un instrument qu'ils appellent *Castagnetas*, & qui ressemble fort aux Cliquettes des Gueux de nostre Pais, ne trouvant point d'Harmonie plus douce que celle

avec

avec laquelle on peut demander en dansant, La troisieme, & plus grande merveille, est, qu'en un Pais si Chrestien & si Catholique comme l'on dit, je ne voy que deux sortes de Festes qui se gardent, l'une s'appelle la *Comedie*, n'y ayant Gagne-Petit si necessiteux qui ne quitte toute sorte d'Ouvrage pour la voir. L'autre est la fameuse Feste de *Los Torvos*, où ils accourent avec plus d'avidité que les *Juifs* à l'Agneau Paschal. Quant aux Festes de *Pasque* & de *Noël*, elles se choment par courtoisie & à discretion, estant permis de tenir les Boutiques ouvertes, & de travailler comme au jour le plus ferial de l'Année, ce qui est un reste du peu de respect que leurs predecesseurs ont porté aux Mysteres de nostre Religion. Il est vray qu'en cette matiere ils ont raffiné plus que toutes les Nations de la Terre. Car ils ont banny toutes sortes de Devotions inutiles, ayant reduit les Saints de *Paradis* à ce point, que s'ils veulent avoir un Chasuble ou une Lampe dans leur Eglise, il faut qu'ils l'achetent avec un miracle. On voit quantité de Personnes qui font des *Questes*, *Para las benditas Almas del Purgatorio*. Et l'Histoire porte qu'apres avoir ramassé quelques *Reaux*, ils en vont boire frais sur la Neige, & font passer cela pour Eau-beniste aux *Trespassez*.

La Feste des *Tam-reaux*.

Pour les bien-heureuses *Ames*

Les beaux Esprits comme le Vostre, seront curieux de sçavoir la portée de ceux d'*Espagne*? Et si vous croyez qu'une Personne

du *Purgatoire*.

sonne des-interessée en cette causé, soit capable d'en juger, je vous diray, que la commune opinion est, que les *Espagnols* qui ont le plus d'Esprit, n'ont point d'Ame, & que les mediocres se servent de la partie supérieure pour contenter la plus basse, & de la raison pour satisfaire à l'appetit. Ils n'ont de memoire que pour se resouvenir des injures, d'entendement, que pour se procurer du bien, ny de volonté que pour s'en vouloir. De l'Amitié ils en font une Banque, & n'ayment qu'à cent pour cent. Les Choses presentes leur sont les plus cheres, estimant simplicité d'acheter Argent comptant, l'esperance, fustce du *Paradis* selon leur Proverbe. *Mas vale Paxaro en mano que Bueytre volando* : aussi pour la meriter, ils croyent que c'est assez de promettre de bonnes actions. Ils traiteroient volontiers avec Dieu en prenant payant. La plus part du monde croit, que toute la Sagesse est renfermée dans les testes de *Castille*. En quoy ils sont semblables à ces vieilles Sepultures, où le vulgaire s' imagine des Thresors infinis, tandis qu'elles sont fermées, & où l'on ne trouve que de la pourriture lors qu'elles sont ouvertes. Pour Exemple d'une rare suffisance, je vous diray, qu'ayant esté chargé par un de mes Amis de la Cour de l'Empereur, de rendre un paquet où il y avoit une Montre, à un Secretaire du Roy, lors que je le luy presentay, la premiere chose qu'il fit, ce fut de le

Un
Moi-
neau
que
Fon-
tient
vans
mieux
qu'au
vau-
tour en
l'air.

porter à son oreille, pour ſçavoir ſi j'avois point dérobé la Montre, croyant qu'elle auroit eu aſſez de Corde pour ſe mouvoir depuis *Vienne* juſqu'à *Madrid*. Et en eſſet n'ayant entendu aucun bruit, il me demanda où eſtoit la Montre? Ils ſont ſi ingenieux qu'ils apportent du Village à la Ville, de la paille dans des Sacs, & du Bled dans des nattes, n'ayant pû apprendre par l'experience depuis la creation du Monde, la methode de faire une Botte. Ils ont appris l'Architecte des Taupes, la plus part de leurs Maisons n'eſtant que de terre, & à guiſe des Taupieres à un eſtage ſeul. En celles qui ſont plus richement conſtruites, le Mulet qui porte la Brique, a autant de part à la gloire de l'Ouvrage que l'Architecte. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent des materiaux fort excellens, ſoit de pierre, ſoit de bois, mais comme par tout ailleurs l'artifice perfectionne la Nature, icy elle ſe gaſte entre les mains des Ouvriers, lesquelles leurs ſervent de Truelles: & les pierres dans leurs carrieres ſont plus polies qu'aux Manteaux de Cheminées des Sales, ny qu'aux Arcs des Portiques; & le bois eſt plus beau ſous ſon eſcorce que dedans la Boutique d'un Menuisier. Ils font leurs Maisons comme leurs Piſtolles, & la Matiere en vaut mieux que l'Ouvrage. Les Arts liberaux ne ſont pas mieux exercez que les mechaniques. Si toutesfois il y en a qui ſe puiſſent appeller liberaux; car en la Medecine, qu'elle liberalité y peut

peut il avoir à vendre la Mort. En *Espagne* les Maladies plus mortelles sont le *Tavardille*, & les Docteurs. Et si elle est dépeuplee comme on la voit, ce n'est pas tant pour en avoir chassé les *Mauves* & les *Juifs* de Religion, que pour y en avoir laissé d'autres de profession, qui sont les Medecins & les *Genois*. La Musique est si liberale, qu'un Coquin de joueur de Guitarre veut estre payé d'avance pour un Mois, & vous quitte au bout de la quinzaine. Les Chantres y sont tous chastrez, & croyent avoir raison de vendre à haut prix, une voix qui leur coûte si cher.

Je ne diray rien de la Pharmacie, sinon que s'il y a de la liberalité dans cet Art, c'est moins icy qu'ailleurs dans les parties des Apoticaire.

Je parleroie volontiers de leurs Vertus, mais c'est une chose si difficile à apprendre, que je demande plus de temps pour y estudier. On dit pourtant que comme nous avons chacun un bon & mauvais Ange, aussi leur Vertu se trouve tousjours accompagnée de quelque vice. Leur tempe-
rance n'est jamais sans avarice; leur courtoisie sans tromperie; leur devotion sans Hypocrisie; leur humilité sans trahison: s'ils jeusnent, c'est par avarice où regime, & plustost pour satisfaire à l'ordonnance du Medecin que de l'Eglise; s'ils pardonnent les injures, c'est de peur d'estre battus en les vengeant; s'ils font du bien, c'est pour en
avoir,

Le
pour-
pre.

Parti-
sifans.

avoir, & s'ils prient Dieu, ce n'est pas tant pour luy demander pardon de leurs fautes, que les moyens d'en commettre de nouvelles.

Quand à leurs vices, je ne parleray point de ceux dont ils se confessent, mais bien de ceux qui sont si publics, que les Confesseurs n'ont pas besoin d'en estre instruits pour leur en donner l'absolution. S'ils estoient obligez de se confesser d'avoir le poil noir & mauvaise mine, l'un leur estant aussi naturel que l'autre, on les verroit souvent aux pieds des Prestres.

Si je dis qu'il n'y a point de Larcin en *Espagne*, ce n'est pas sans quelque sorte de verité, pourveu qu'on le prenne en mesme sens que l'on disoit autrefois qu'il n'y avoit point d'Adultere à *Sparte*, à cause que toute conjunction y estoit legitime, & passoit pour Mariage. Icy tout est de bonne prise, chacun declare son Voisin pour Ennemy afin d'avoir Droit de le piller. Et si le bon Dieu avoit voulu sauver le mauvais *Larrons* comme le bon, tous les *Espagnols* seroient assurez de leur Salut. Ils ne pardonnent pas mesme aux choses saintes: & pour deffendre des mains des Voleurs les Chandeliers & les Vases sacrez dans les Eglises, il faut les traiter comme les Voleurs mesmes, & les enchaîner, & emprisonner au pied des Autels.

Si quelqu'un disoit qu'il n'y a ny Putain ny Larron dans sa race, aussi tost on le prendroit pour un Estranger & l'appellerait-

on

on *Gavache*. A un qui se vançoit de cet avantage, sa Mere luy bailla sur la joie, & *Gueux*. luy dit, quoy *Picaro!* est-ce ainsi que tu remercie ton Pere & ta Mere qui t'ont mis au Monde. On ne punit pas pourtant les Larrons non plus que les Meurtriers, pour ce que si la Loy estoit generale pour ceux cy, il faudroit pendre ausly les Medecins; & pour les autres le Roy n'auroit plus de Vasseaux, & demeureroit tout seul; ausly d'en chastier une partie, & pardonner à l'autre, ce seroit faire exception de Personnes & faire Justice avec quelque sorte d'injustice, là où l'impunité estant pour tous, elle semble estre sans faveur.

De restitution on n'en parle point; soit que s'estimant tous descendus des Roys & des Princes Souverains, ils croient qu'il leur est permis de faire des usurpations, soit qu'ils s'imaginent ne pouvoir rien prendre qui ne soit deub à leur merite, ou bien que toutes les denrées se vendant icy-trois fois plus cher qu'elles ne valent, si des choses necessaires à la Vie, ils en dérobent les trois quarts & achètent le reste, ils pensent avoir suffisamment restitué en achetant, ce qu'ils ont pris en dérobant.

Verole. Le Don mutuel n'a point de lieu icy, si non en cas de *Bubas*, & pour ce qui est d'emprunter mesme les moindres Ustenciles, toutes les Maisons sont des Monts de pieté, d'autant que pour emprunter une Assiete, il faut donner un Plat en gage: ausly disent ils
que

que la confiance, est un Droit Réel, & non Personnel.

J'ay ouïy quelques Predications bien devotes, mais pas une qui donnast contre le Peché de la chair, pour ce qu'ils disent, que toucher cette corde, ce seroit émouvoir le peuple à sedition, lequel ne s'est obligé de le croire un Peché mortel, qu'à condition que Dieu soit plus prompt à leur pardonner, qu'ils ne sont à le commettre. Lors que les Filles entendent prescher que les *Vierges folles* de l'*Evangile* sont damnées, elles s'imaginent que c'est plustost pour avoir esté Vierges que folles; ou peut estre, qu'elles n'ont esté reputées folles que pour avoir esté Vierges. Et d'autres ayant ouïy dire, que la Virginité est une espece de Martyre, elles concluent, que comme c'est une chose loüable & sainte de le recevoir quand Dieu l'envoye, aussi est il permis d'en éviter l'occasion.

Il est vray qu'il y a peu de Magiciens & de Sorciers, pource que le Diable apprehende de contracter avec les *Espagnols*, craignant d'estre trompé, & n'a garde de se fier à leur parole, ny mesme à leur Serment, n'y ayant autre peine pour les Fauffaires qu'une amende de 25 *Reaux*, moyennant laquelle ils sont remis en leur Honneur, & *Cavalleros Onrados*, comme devant.

Parmy une si grande confusion de vices & d'infirmitez humaines, Dieu qui se plaist à faire des choses rares & difficiles, ne laisse pas de produire quelque *Saint*; & comme

me entre les *Apostres* il s'est trouvé un *Judas*, c'est bien la raison qu'entre tant de *Judas*, il se trouve quelquefois un *Apostre*; le bois dont Dieu fait ses *Saints* en *Espagne*, c'est d'un Perfecteur comme *S. Paul*; d'un Renieur de Dieu comme *S. Pierre*; d'un Usurier comme *Saint Matthieu*; d'une Femme perduë comme la *Magdelaine*; d'un Meurtrier comme *S. Guillaume*; d'un Magicien comme *S. Cyprian*, & d'un Pendants comme le bon *Larron*. En un mot il n'y en a point que de Convertis, ny de *S. Jean Baptiste* qui ait esté sanctifié dans le Ventre de sa Mere, pour ce que tous y entrent par le Peché.

Mais comme je vous ay touché en passant le prix excessif des choses venales, il semble estre à propos de vous en donner quelque remarque plus particuliere. L'eau y est si chere, qu'il couste plus à rafraischir une Chambre, qu'il ne feroit à enyvrer quatre *Suisses* à *Vienne*. Le Vin s'y vend à discretion & toute la sobrieté depend de la lesine. Le boire & le Potage seroient une mesme chose sans la Glace qui se vend icy plus que celle de *Venise*, ny le Cristal-de-roche; & si la neige des *Alpes* se vendoit à ce prix, la Montagne de *Saint Godart*, seroit une Mine plus precieuse que celle de *Potosi*. Le Pain y seroit à bon prix, si les mauvaises choses pouvoient estre à bon marché, & quoy que le Bled soit excellent, & que la terre le produise sans travail & sans frais, il s'empire & s'enchérit entre les mains des *Boulangers* qui se
font

font payer pour l'avoir gasté plus, que pour le prix de la farine qu'ils y employent; & comme ils le vendent à la livre, ils ne le cuisent qu'à demy, afin qu'il paie d'avantage. Icy il y a deux Pechez de la chair, l'un, celuy des Femmes, & l'autre, celuy des Bouchers & Pourvoyeurs; d'une livre que l'on pense acheter, les Os emportent un quart; la fausseté du poids deux onces; deux autres pour le ferrage de la Mule du Valer qu'ils appellent *Sifar*; un quart pour *P'Algüaxil*, qui vous veut faire l'adresse; du reste faites en bonne chere si vous pouvez, & n'attendez point de Volailles, ny de Gibier en un lieu, où un Oeuf couste plus qu'un Chapon ne vaut. De la Venaison il n'en faut point esperer, car toutes les Bestes sont icy domestiques. Du Poisson, ils n'en sçavent pas seulement le Nom, & appellent le *Stoc-visse* comme le Brochet.

Les Fruits sont generallement rares par toute l'*Espagne*, & le peu que l'on en apporte à *Madrid* vient de si loin, que si on les cueille meurs, ils arrivent pourris: sinon ils ont esté cueillis estant encore en fleur, de sorte, que pour avoir icy quelque chose de bon, il faut qu'il n'ait rien valu au lieu de sa naissance.

Par là vous pouvez juger que l'on ne peut faire à *Madrid* que la moitié de la bonne chere, bonne non, cher si.

Vous attendez que je vous die quelque chose de la Langue *Espagnole*, mais le
 peu

peu de satisfaction que j'ay receu des choses, m'ayant donné le mesme dégoust des parolles, jusques icy je n'ay eu ny inclination, ny assez de temps pour m'y rendre sçavant. Ce que j'y ay remarqué, est, que cette Langue n'est gueres propre pour jouër à la Rasse, à cause de la quantité d'Az qu'il y a, n'y pour faire des Fricassées à cause des Os; & si vous en ostiez les Az, & les Os, il ne resteroit plus que bailler & faire la grimace. Les Verbes veulent tousjours le Datif, qui est la seule liberalité de la Nation. Ils n'ont point de mot pour signifier remerciement ou rendre graces, toute leur gratitude consistant en un *Besos las Manos*: mais on pourroit dire avec verité qu'il n'y a pour tout point de Langue *Espagnolle*, car si les *Egyptiens*, les *Grecs*, les *Arabes*, les *Maures*, les *Juifs*, les *Romains*, les *Vandales*, *Huns*, *Gots*, *François* & *Italiens* faisoient appeller les *Espagnols* en Justice, pour leur rendre les parolles qu'ils leur ont presté, il seroit beau leur faire du mal, pource qu'ils ne trouveroient plus de mot pour s'en plaindre, ou de leur faire du bien, car encore qu'avec toutes ces Langues, ils eussent le don de celles des *Apostres*, ils ne laisseroient pas d'estre miets pour cela. S'il y a quelque fond à l'originairé, elle ressemble à la Cape d'un Guenx qui ne paroît pas parmi les rapetassements. Mais je ne m'avise pas que vous pourrés faire la mesme comparaison de ma Lettre pour la diversité & le peu d'ordre. S'il y a du mal ce n'est pas contre la verité, dont je sçay que vous estes amateur, & pour cela je me diray.

Mr. VOSTRE, &c.

A Madrid le 19 de, &c.

F I N.



140.000 (95)

FETT



